

UNIVERSITÉ DE FRANCE — ACADÉMIE DE PARIS

LA VIE
ECCLÉSIASTIQUE
ET RELIGIEUSE

DANS LA

PRINCIPAUTÉ DE MONTBÉLIARD

AU XVIII^{me} SIÈCLE

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

POUR OBTENIR LE GRADE DE LICENCIÉ EN THÉOLOGIE

et soutenue publiquement le 19 décembre 1895, à 2 heures

PAR

JOHN VIÉNOT

386

AUDINCOURT

IMPRIMERIE CHARLES JACOT ET C^{ie}

1895

UNIVERSITÉ DE FRANCE — ACADEMIE DE PARIS

LA VIE
ECCLÉSIASTIQUE
ET RELIGIEUSE

DANS LA

PRINCIPAUTÉ DE MONTBÉLIARD

AU XVIII^{me} SIÈCLE

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

POUR OBTENIR LE GRADE DE LICENCIÉ EN THÉOLOGIE

et soutenue publiquement le 19 décembre 1895, à 2 heures

PAR

JOHN VIÉNOT



AUDINCOURT

IMPRIMERIE CHARLES JACOT ET C^{ie}

—
1895

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Examineurs de la soutenance :

MM. SAMUEL BERGER, Président de la soutenance,
JEAN RÉVILLE,
BONET-MAURY.

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions particulières
du candidat.

A LA MÉMOIRE

DOUCE ET BÉNIE

DE

SUZANNE VIÉNOT

NÉE PEUGEOT

1867-1894

INTRODUCTION

Les Protestants français sont aujourd'hui disséminés sur tout l'ensemble du territoire. Cependant, au milieu de la masse catholique, il y a encore des « centres » protestants qui ont résisté aux persécutions ou dont l'existence a été préservée par les circonstances historiques.

L'ancienne principauté de Montbéliard est un de ces centres. Les sites de ce pays, sans être grandioses, ont un cachet particulier et attirant. De même, une longue habitude de l'indépendance, non moins que leur foi religieuse, ont donné à ses habitants un caractère marqué.

L'ancien comté de Montbéliard comprenait autrefois la ville de Montbéliard avec 53 villages et les seigneuries de Blamont, Clémont, Héricourt et le Châtelot avec les villages qui en dépendaient.

Ces villes et villages sont aujourd'hui répartis entre les trois départements du Doubs, de la Haute-Saône et du Haut-Rhin.

L'ancien comté de Montbéliard forme cependant encore une personne morale, si j'ose dire, et ce qu'on appelle aujourd'hui le « pays de Montbéliard », a des limites bien tracées au-delà desquelles on trouvera des idées, des traditions et des mœurs différentes.

La religion est surtout le principe de cette séparation. Le pays de Montbéliard, en effet, forme aujourd'hui — après la perte de l'Alsace — le noyau le plus important de l'Église luthérienne de France.

Ce fut cependant Farel qui, aidé de Gayling, prêcha le premier, dès 1524, la réforme dans ce pays. Mais Farel ne séjourna que peu de temps à Montbéliard et il ne put rien organiser. Le véritable réformateur de ces Églises est Pierre Toussain, un homme d'énergie et de foi qui mériterait d'être mieux connu.

Toussain, appelé à Montbéliard par Ulric de Wurtemberg, l'un des descendants du prince à qui était échu par mariage notre pays français de langue, de race et de traditions, avait organisé nos Églises sur le pied des Églises évangéliques de Suisse et ce ne fut que plus tard que les idées, la liturgie et les usages du Wurtemberg luthérien furent introduits dans les Églises du comté de Montbéliard. Les princes de Montbéliard ont été, sous la pression de leurs théologiens, les auteurs principaux de cette transformation ; elle leur a été vivement reprochée. Les historiens qui ont jusqu'ici étudié ce que M. Buisson appelle « notre petite, mais intéressante histoire », sont bien sévères pour ces princes et leurs théologiens. C'est que — sauf M. Charles Duvernoy — la plupart n'ont pas vu les choses d'assez près.

En fait, la transformation n'a pas été tout à fait aussi brutale qu'on l'a dit. Ulric, le premier prince qui ait tenté d'introduire à Montbéliard l'ordonnance ecclésiastique du Wurtemberg, penchait, sur certains points, vers les opinions des Suisses, et dans le conflit de Toussain avec les théologiens wurtembergeois, c'est à Toussain qu'il donna finalement raison. Le duc Christophe son fils était un homme vraiment sérieux et pieux, très ferme sur la doctrine et qui recula devant les violences dans un temps où le mot même de tolérance, était pour beaucoup une hérésie. Les théologiens luthériens dont le zèle convertisseur froissa par trop vivement les habitudes et la foi des Montbéliardais furent d'abord désavoués et



CH. JACOT & CL. MONCEAU

CHÂTEAU DE MONTBÉLIARD

rappelés en Wurtemberg. N'oublions pas que l'organisation donnée au culte par Toussain, en 1535, subsista jusqu'à sa mort, arrivée en 1573. Des hommes du xvi^{me} siècle auraient pu avoir moins de patience.

Ce qui introduisit définitivement le luthéranisme dans nos Églises, ce fut moins la violence des princes que la seconde et la troisième génération de nos ministres, qui, étudiant la théologie à Tubingue, rapportaient dans notre pays la théologie de leurs maîtres. C'est ainsi que le temps et les circonstances amenèrent ce que tout le zèle et l'ardeur des Engelmann, des Bläsi et des Efferhen n'avaient pu faire.

Quoiqu'il en soit, dès la fin du xvi^{me} siècle, nos Églises étaient luthériennes.

Nous voudrions montrer dans ces pages ce que ces Églises étaient devenues au xviii^{me} siècle, suivre le développement de la doctrine, marquer les oppositions et peindre la vie ecclésiastique et religieuse qui était sortie du mouvement d'idées que nous aurons suivi d'abord.

Le xviii^{me} siècle, on le sait, a fait ou agrandi les premières brèches dans l'imposant édifice dogmatique élevé par les deux siècles précédents. N'y a-t-il pas un grand intérêt à suivre ces luttes sur une terre aujourd'hui française, à les suivre de près dans un espace déterminé et bien connu ? L'histoire générale s'éclaire souvent par ces études de détail et se rectifie parfois. Il y a des jugements généraux répétés par toute une suite de générations, qui tombent tout à coup par des monographies patientes qui en montrent le mal fondé ou l'injustice.

Après avoir essayé de suivre les idées qui ont eu cours dans l'Église du pays de Montbéliard, nous étudierons l'action de ces idées sur l'Église elle-même. Nous essayerons de montrer ce qu'était sa vie intérieure, ses institutions ou ses

fornies, le culte, la prédication, le chant, l'enseignement catéchétique, la piété, les mœurs. Il nous semble qu'on ne se met jamais sans profit à de semblables études.

L'histoire élargit le domaine des expériences personnelles. Tout en expliquant le passé, elle sert souvent le présent et peut contribuer à le rendre meilleur. Pour nous, en sortant de notre longue enquête, nous sentons y avoir beaucoup profité. Nous serions heureux que ces pages, inspirées par l'amour de l'Église que nous servons, pussent être utiles à ceux qui, comme nous, la veulent vivante et conquérante.

Toutefois, avant de donner ici le résultat de nos recherches, il nous faut dire à quelles sources diverses nous avons puisé les éléments de notre histoire.

LES SOURCES (1)

L'histoire que nous entreprenons ici n'a pas encore été tentée; c'est dire que nous avons dû aller en puiser surtout les éléments à des sources manuscrites et ces sources sont malheureusement assez éloignées les unes des autres. Nous pensons donc être utile et épargner du temps à ceux qui viendront après nous, en faisant connaître ici les dépôts publics ou les collections particulières où les futurs historiens de notre pays et de nos Églises pourront trouver des matériaux utiles.

La Révolution française avait eu le bon effet de centraliser à Montbéliard tous les matériaux de l'histoire politique et re-

(1) *Notice sur les Archives de Montbéliard.* — *Revue de la Côte-d'Or*, 1836, par M. C. D., antérieure à la répartition actuelle de ces archives.

Rapport sur les documents concernant l'histoire de la ville de Montbéliard, lu à la *Société d'Emulation* de Montbéliard, par M. Luc Wetzel, août 1852.

Stuttgart et ses collections historiques, par M. Jules Gauthier, note très utile à consulter qui paraîtra en 1896 dans les *Mémoires de la Société d'Emulation de Montbéliard*.

ligieuse de notre ancien comté. Les archives de la principauté étaient fort riches, malheureusement elles ont subi, à diverses époques, des spoliations regrettables et, en d'autres temps, elles ont été dirigées dans diverses directions où l'historien doit les suivre.

Nous allons donc indiquer ici d'une façon sommaire où se trouvent actuellement les matériaux de notre histoire.

MONTBÉLIARD. Les archives communales renferment tout d'abord d'importants documents parmi lesquels nous signalons : *Le Livre doré*, petit in-folio de 378 feuilles rédigé par ordre des *Dix-huit* ⁽¹⁾, qui contient, outre les noms des membres des premiers corps de la Ville, quelques détails historiques et récits contemporains. Il s'étend de 1610 à 1757. *Le Livre rouge*, beau volume sur vélin de 178 feuilles, destiné à recevoir les inscriptions à la bourgeoisie de 1318 à 1790. On y voit figurer au *xvi^{me}* siècle les noms de réfugiés illustres : Joyeuse, Choiseul, Jaucourt, Grey, Stuart, les frères Bauhin, de Candolle, Hotman. Le *Livre des Notaux* du Magistrat renferme des notes d'intérêt local sur le *xvii^{me}* et le *xviii^{me}* siècle ; il va jusqu'en 1763. Il contient surtout d'utiles renseignements sur l'administration municipale. Le *Livre des Notaux* des *Dix-huit* va de 1752 à 1792, et fournit aussi sur cette période des détails intéressants.

Les minutes des anciens tabellions, les procès-verbaux de l'ancienne chancellerie offrent une mine de renseignements encore peu exploitée ; le dépouillement de tous ces manuscrits demande d'ailleurs un travail considérable.

La Bibliothèque de la Ville renferme aussi actuellement d'importants manuscrits.

(1) Les *Dix-huit* étaient les magistrats élus par tous les *chefs d'hôtel* de la commune distribuée en neufs *guets* ou quartiers. Ils choisissaient dans leur sein les neuf bourgeois administrateurs de la justice et de la police. Le chef du magistrat ou *Maitre bourgeois en chef* régissait le domaine de la Ville.

La *Collection Wetzel*, qui contient un grand nombre de notes et de copies de documents rares.

La *Collection Tuefferd*, commencée par le pasteur Tuefferd, de Bethoncourt, et continuée par son fils, feu le juge Tuefferd. Nous y avons puisé bon nombre de renseignements.

Les *Manuscripts Beurlin*, c'est-à-dire les ouvrages manuscrits laissés par l'ancien pasteur d'Étobon. Ils renferment une mine inépuisable de renseignements.

Citons enfin d'autres manuscrits de la Bibliothèque, qui n'appartiennent à aucune collection particulière et qu'on trouvera cités dans le cours de ce travail.

La *Société d'Émulation de Montbéliard* possède aussi quelques cartons précieux où nous avons été heureux de pouvoir puiser.

Signalons enfin parmi nos sources locales, les Archives de l'Inspection ecclésiastique de Montbéliard qui nous ont fourni entre autres, l'important *Registre des Conférences ecclésiastiques* de 1744 à 1790, et les Archives particulières du Consistoire de Montbéliard.

BESANÇON. Les archives de la principauté de Montbéliard ont été spoliées deux fois par l'administration française, en 1677 et en 1735. Les pièces qui nous ont été enlevées ont été transportées à Besançon, où elles se trouvent heureusement encore aujourd'hui sous la bonne garde de M. Jules Gauthier, archiviste du département du Doubs. La Bibliothèque de la ville de Besançon renferme la collection formée par l'archiviste Ch. Duvernoy, l'auteur des *Éphémérides*. Cette *Collection Duvernoy* a une valeur inappréciable pour l'historien de notre pays.

VESOUL. Les archives de la Haute-Saône renferment bon nombre de documents importants, pour la plupart encore inutilisés.

COLMAR. Une partie des archives de l'ancienne principauté de Montbéliard a été déposée à Colmar après la Révolution, mais c'est la source la moins riche. La famille Berdot, de Colmar, possède une importante collection particulière.

SUTTART. La capitale des anciens possesseurs du comté de Montbéliard renferme, comme on peut le penser, des documents très intéressants pour notre histoire. Ce fonds très riche n'a été jusqu'ici que très peu exploité par nos historiens.

PARIS. Ce sont les *Archives nationales*, à Paris, qui renferment de beaucoup les documents les plus importants et les plus nombreux. Le dépouillement complet et l'utilisation du *fonds Montbéliard* suffirait à remplir la vie d'un homme. Les documents relatifs à notre histoire religieuse et civile sont renfermés dans les cartons compris sous les cotes K. 1143 à 2037 et Z² 1374 à 2378 ⁽¹⁾.

La *Bibliothèque nationale* renferme aussi un certain nombre de pièces intéressant notre pays ⁽²⁾.

En outre des dépôts publics, j'ai pu consulter quelques collections particulières. Les manuscrits, notes, lettres laissés par le surintendant Bonsen et qui sont restés entre les mains de sa famille, m'ont été particulièrement précieux pour une partie importante de cet ouvrage. Ce sont ces manuscrits qui nous ont surtout permis d'entrer dans la vie intérieure de nos Églises au XVIII^{me} siècle. J'exprime ici ma vive reconnaissance à M. et M^{me} Marti, qui ont bien voulu laisser longtemps ce précieux dépôt entre mes mains. J'ai été aussi heureux de mettre à profit l'importante collection particulière de M. A. Bouthenot-Peugeot.

(1) Voyez l'Inventaire spécial de M. A. Tuetey.

(2) Voyez surtout l'*Inventaire sommaire des documents manuscrits relatifs à la Franche-Comté*, par M. Ulysse Robert. *Annuaire du Doubs*, 1874.

Qu'il me soit permis, en outre, d'exprimer ma vive gratitude à M. Pardonnet, maire de Montbéliard, qui m'a si libéralement ouvert les Archives et la Bibliothèque de notre Ville, à MM. Clément Duvernoy, Jules Gauthier, archiviste du Doubs, Hœckel, archiviste de la Haute-Saône, à MM. Viancin et Poète, bibliothécaires de la ville de Besançon, à M. le docteur Schanzenbach, de Stuttgart, M. le bibliothécaire Schott, M. le docteur Geiger, de Tubingue, M. Erichson, de Strasbourg, M. N. Weiss, de Paris et à M. A. Tuetey, des Archives nationales, qui, à des titres divers, ont bien voulu m'aider dans mes recherches. Quant aux ouvrages imprimés que nous avons consultés, on les trouvera cités au cours même de notre récit ou dans la bibliographie spéciale de chaque chapitre.

Montbéliard, Décembre 1895.

PREMIÈRE PARTIE

LES IDÉES ET LES FAITS



Phototypie J. Royer, Nancy.

LE DUC GEORGES

CHAPITRE I

L'ÉGLISE DE LA PRINCIPAUTÉ DE MONTBÉLIARD

A LA FIN DU XVII^{me} SIÈCLE

La fin du XVII^{me} siècle. Le luthéranisme confessionnel. Il triomphe à Tubingue. L'esprit de Tubingue importé à Montbéliard. Le duc Georges. Anne de Châtillon, sa femme. Théologie du prince. Les pasteurs. Leur attachement à la doctrine luthérienne. Leurs exagérations. La confession. L'exorcisme. La vie religieuse n'a pas disparu. Quelques témoignages sur la fidélité des pasteurs du temps.

Pour bien comprendre la vie ecclésiastique et religieuse des Eglises du pays de Montbéliard au xviii^{me} siècle, il est nécessaire de remonter un peu en arrière et de rechercher rapidement ce qu'elles étaient devenues sous le rapport des idées, de la vie intérieure, des mœurs à la fin du siècle précédent.

Le pays de Montbéliard — nous l'avons vu déjà — français, bourguignon plutôt par son origine, par sa langue et ses mœurs, suivait pourtant les destinées politiques du duché de Wurtemberg.

Ce lien politique avait amené la *luthéranisation* de nos Eglises. A la fin du xvii^{me} siècle il n'y a aucune différence pour les idées religieuses entre nos paroisses — françaises de langue — et telle ou telle paroisse de la Souabe. Or on sait ce qu'a été en Allemagne la théologie du xvii^{me} siècle.

Le beau temps de l'activité féconde et créatrice est passé. Luther lui-même après avoir comme retrouvé et remis en honneur le principe religieux de St-Paul de la justification par la foi, c'est-à-dire par le libre don de soi-même à Dieu, avait sur la fin de sa carrière été obligé de reculer sur le chemin royal où il avait engagé la théologie et l'Eglise. Il confondit la foi avec la pure doctrine. Il ne sut pas toujours dégager sa notion de la foi de l'intellectualisme scolastique ⁽¹⁾. Après lui ce mouvement intellectualiste avait été en s'accroissant et il avait abouti, à la fin du xvii^{me} siècle, à une scolastique protestante qui ne le cédait en rien à l'ancienne. Il fallait bien en effet que le protestantisme défendit son principe contre les attaques du catholicisme romain et contre les mystiques qui voulaient laisser les consciences religieuses dans un vague dangereux. Une Eglise se renie elle-même quand elle refuse de formuler sa foi en doctrines nettes et précises. On est donc injuste envers les *systématiciens* du dogme protestant au xvii^{me} siècle quand on condamne en bloc et leurs efforts et leur théologie sous le nom commode de scolastique. Ils ont fait ce qu'ils devaient faire en essayant de se rendre compte de leur foi, en précisant leurs doctrines, en s'efforçant d'élever une citadelle inaccessible, un triple rempart autour de la vérité protestante ⁽²⁾.

Sans doute ils se sont servi des matériaux qu'ils avaient sous la main. Ils ont utilisé la méthode scolastique que Mélanchton lui-même avait introduite dans la théologie protestante. Ils ont appelé à leur secours la raison qui met de l'ordre dans les idées, qui distingue, divise, fractionne les

(1) Cf. A. Harnack. *Dogmengeschichte*, tome III, pages 733-759.

(2) Dorner, *Gesch. der prot. Theol.*, page 520.

résultats de la pensée. Leur effort est louable, admirable parfois. Mais quand leur travail fut terminé, ils étaient tombés dans une erreur anti-évangélique et anti-luthérienne. Ils avaient confondu l'Évangile et la *pure doctrine*, la Parole de Dieu qui parle dans la Bible avec les doctrines et les formules dogmatiques qui paraissaient satisfaisantes à leur esprit. Ils avaient gravement altéré le principe de la justification par la foi en identifiant la foi évangélique avec l'ancien dogme. Ce qui justifie pour eux ce n'est plus seulement la confiance du cœur dans l'Évangile du Christ, c'est l'adhésion aux formules qu'ils ont logiquement, scolastiquement construites et qu'ils croient d'ailleurs sincèrement conformes à l'Écriture. La foi de l'Eglise, l'adhésion aux symboles de l'Eglise luthérienne voilà ce qui sauve. Une tradition protestante s'était ainsi établie en face de la tradition romaine, une autorité extérieure au lieu de la certitude intérieure.

On ne professait nulle part cette fidélité exclusive aux symboles avec plus de tenacité que dans l'Université à laquelle Jacques Andreae avait appartenu. Wittemberg, la citadelle du luthéranisme confessionnel, avait pris à Tubingue deux de ses plus importants théologiens Aegidius Hunn (1550-1603) et Polycarpe Leyser (1552-1610). Un autre Wurtembergeois, Léonard Hutter (1563-1616) devait à Leyser son appel à Wittemberg. Tholuck a dit avec esprit et avec sévérité que tous ces théologiens du xvii^{me} siècle avaient reçu le Saint-Esprit plutôt sous la forme d'un corbeau que d'une colombe. Et cela est exact. Ils sont toujours en quête d'adversaires. Il n'y a pas une doctrine s'écartant peu ou prou de la Formule de Concorde d'Andreae qui n'ait trouvé un adversaire dans les théologiens wurtembergeois. Leurs manuels de dogmatique deviennent des catalogues d'hérésies. C'est l'esprit de Nicolaï, de Schmid (1652), de Raith (1654), de Wagner (1655), de

Zeller (1661). Et cet esprit dura. C'était celui des professeurs et des pasteurs. Un homme étranger au confessionnalisme strict se fût trouvé fort mal à l'aise en Wurtemberg. Un disciple de Calixte, Schrader, refusa un appel à Stuttgart en disant qu'il aimait mieux être le dernier des diacres à Helmstedt que le premier prédicateur de cour à Stuttgart ⁽¹⁾.

L'esprit de Tubingue avait naturellement passé à Montbéliard par les jeunes gens qui y allaient étudier et notre pays, à la fin du XVII^{me} siècle, ne le cédait en rien en étroitesse au luthéranisme wurtembergcois.

C'était l'esprit du prince qui régnait alors, Georges II de Wurtemberg, le chef officiel de notre Eglise.

Le duc Georges, dont la vie a été traversée par de grands revers, était un caractère — mais il avait de singulières étrangetés. Il était sérieux, grave, vraiment pieux. Il lisait assidûment la Bible. Il accomplissait à la lettre le précepte de St-Paul : Priez sans cesse. Il était de mœurs sévères. Et à côté de cela, il était défiant, soupçonneux. Il avait des emportements redoutables. Qualités et défauts se heurtent et se mêlent en lui. Il aimait la science. Il était fort cultivé lui-même. Il avait soutenu dans sa jeunesse des thèses en Sorbonne. Ce qui ne l'empêchait pas de s'écrier : « Puisse la foudre du ciel embraser toutes les écoles d'Allemagne ; ce n'est qu'à ce moyen que la paix et la concorde pourront jamais renaitre dans l'empire ».

« Un prince appelé à régner, disait-il une autre fois, n'a besoin de rien apprendre ; la Providence, en l'appelant au trône, saura pourvoir à l'instruction qui lui manque ».

Ce prince, à la fois sérieux et extravagant, avait épousé, non sans peine, en 1648, l'arrière-petite-fille du grand Coligny, Anne de Châtillon. Fille d'un père mou et faible, sœur

(1) *Württembergische Kirchengeschichte*. — Stuttgart, 1893, page 439.

de la belle comtesse de la Suze dont les mœurs n'étaient pas — loin de là — au-dessus du soupçon⁽¹⁾, Anne de Coligny nous paraît plus extravagante encore et moins bien équilibrée que son mari. Elle était ardente, passionnée, jalouse ; si l'on en juge par son langage, son éducation avait dû être peu surveillée ; elle avait des expressions crues qui ne s'excusent pas toutes par la grossièreté de son temps. Elle faisait à son mari des scènes dont il nous a naïvement conservé le détail dans les *Dialogues du ménage d'un seigneur* ⁽²⁾. Dans des accès de jalousie elle menaçait de le tuer, puis se faisait soumise et demandait à être battue. Elle eût obéi sans cesse à toutes ses passions déchaînées si elle n'avait trouvé un frein dans ses principes religieux qui l'ont préservée, sinon de chutes graves, au moins de l'irréparable abaissement. Parfois elle se disait folle et l'on est tenté de la croire sur parole. Que nous sommes loin de Coligny, du pur héros de Saint-Quentin !

Son mari tantôt usait de violence avec elle, tantôt l'exaspérait par ses sermons. Quelquefois il atteignait la conscience en faisant appel à ses sentiments pieux et la paix se faisait.

Anne était huguenote et française, c'était encore un sujet de querelles. Le duc Georges lui reprochait de se confier plus à ses pasteurs qu'à lui-même. « Les pasteurs, lui disait-il, sont pour prescher et baptiser, ils n'ont que faire des secrets des femmes, ils les doivent consoler dans l'Eglise, je n'ai pas lu dans l'Ecriture que le pasteur doit marier les épousées, je

(1) Cf. *France protestante*, édition Bordier, article Châtillon. Henriette de la Suze abjura le protestantisme en 1653 afin de ne se trouver avec son époux ni dans ce monde ni dans l'autre. Son mari, tout huguenot qu'il fût, était prodigue et débauché.

(2) Aux archives nationales, copie dans les papiers Wetzel. Ce dialogue n'a pas été et ne sera pas publié, nous l'espérons. Mais il est très précieux à consulter pour les historiens. Il jette une vive lumière sur les idées et les mœurs de la société princière à la fin du XVII^me siècle. D'ailleurs il a déjà été utilisé plusieurs fois.

n'ai pas lu dans l'Écriture que les malades ont eu des pasteurs, pas même les malfaiteurs que l'on a exécutés ⁽¹⁾ ». La comtesse attaquait à son tour les pasteurs de son mari : « Tous les pasteurs luthériens et les allemands sont des..... coquins qui n'osent rien faire sans la permission du prince ou la coutume, sont des poltrons ⁽²⁾ ».

Le prince Georges était un fervent luthérien ⁽³⁾ et il mit une telle insistance à gagner sa femme à la confession d'Augsbourg qu'elle fit sa conversion le jour de Noël 1662. « *Il avait travaillé*, ce sont les propres expressions du prince, *à lui enseigner le luthéranisme dès le 26 janvier précédent* ».

Le comte Georges se piquait en effet de théologie. Il en fait à tout propos ; on la voudrait plus claire ; on s'intéresse à ce prince théologien ; on voudrait suivre sa pensée et tout à coup elle disparaît ensevelie dans une phraséologie absolument inintelligible comme ces ruisseaux dont on voudrait retrouver la source et qui disparaissent tout à coup dans un gouffre mystérieux.

Ainsi le comte Georges a écrit un livre intitulé : *Traité de la Bible close et d'Elie qui la doit ouvrir* ⁽⁴⁾. Ce livre est dirigé surtout contre les réformés. Il est destiné à prêcher aux ministres de s'abstenir désormais des commentaires et in-

(1) *Dialogue du ménage d'un seigneur.*

(2) *Dialogue du ménage d'un seigneur.*

(3) Les fortes convictions chrétiennes n'étaient pas rares chez les princes à cette époque. Le duc Georges continuait les traditions des princes chrétiens du xvi^{me} siècle. « C'était conforme à l'esprit du temps, que les souverains protestants prissent la tête du mouvement religieux dans leurs états : les rois étaient théologiens, les reines écrivaient des prières ». A. de Verdilhac, *Curiosités bibliographiques et littéraires*. Bibliothèque universelle, août 1894, page 369.

(4) *Traité de la Bible close et d'Élie qui la doit ouvrir*, traduit d'italien en français, par N. B. D. L. F. Math. XVII, 2 : De vray Elie viendra premièrement et renouvellera le Tout. MD. CLXVII.

interprétations. Il faut se taire, ne plus écrire ⁽¹⁾, attendre « *les vifs témoins de Dieu comme ils nous sont promis en l'Apocalypse* ». Tout le livre est le développement de cette thèse. « A quoi cela vous a-t-il servi, dit-il aux réformés, de tant écrire ? Est-ce que les catholiques, vos adversaires, n'ont pas une réponse à tout ? » et il continue en exposant les ripostes catholiques d'une manière vraiment forte. C'est la partie intéressante du livre. Mais on se demande par quel aveuglement le prince théologien ne voit pas tout ce qu'il dit aux réformés peut s'appliquer aussi parfaitement aux théologiens luthériens.

Le comte Georges, comme on peut s'y attendre, surveillait étroitement la doctrine des ministres. En 1668, par exemple, le pasteur allemand de Montbéliard, prêchant sur Sap., I, 5, « *avait attribué aux choses créées une vertu innée et rejeté entièrement que l'opération de l'esprit de Dieu se fasse jamais sans un moyen extérieur* » ⁽²⁾. Le prince fut douloureusement ému, il fit venir l'hérétique, il le catéchisa de son mieux, il lui fit lire la théologie mystique de Christian Hoburg et il écrivit ensuite dans son journal : « Le prince a prié ardemment Dieu avec de grands pleurs de jour et de nuit pour que Dieu ne veuille pas punir le discours mal expliqué dans le presche d'attribuer à la créature ce qui appartient seul à Dieu ? »

La stricte orthodoxie confessionnelle que le duc Georges croyait être la sienne était, en tous cas, celle de la très grande majorité de nos pasteurs à la fin du XVII^{me} siècle. Un mot du duc Georges peint bien leur état d'esprit. « Ils se croient infaillibles dans leur doctrine » et cette doctrine est celle des livres symboliques de l'Eglise luthérienne.

On peut s'en convaincre en lisant les thèses que nos mi-

(1) Infidèle le premier aux conseils qu'il donne ici, le duc Georges a publié, en 1671, un livre (en allemand) intitulé : *Comment on doit comprendre la Bible*, in-12°.

(2) *Journal du comte Georges*. Bibliothèque de Besançon.

nistres en activité à la fin du XVII^{me} siècle avaient soutenues à Tubingue ou les sermons qu'ils ont publiés.

Le ministre Pierre Diény, par exemple, a soutenu à Tubingue, sous la présidence de Melchior Nicolai, en 1644, une thèse intitulée : *Exercitatio theologica sive disputatio de sancto Baptismi lavacro Anabapticæ Calvinistæ ac Papisticæ genti opposita* (1). Elle est d'une orthodoxie parfaite (2).

La thèse de Jules-Frédéric Tuefferd, soutenue en 1669, à Tubingue, sous la présidence de Wolfflin, un ami de Spener, paraît marquer un progrès. Mais malgré son titre : *Exercitatio in sextum caput Johannis Evangelistæ* (3), c'est une thèse de polémique dans l'esprit du temps et non un travail d'exégèse.

Après de longues luttes d'idées et parfois de personnes, le luthéranisme strict a pris racine dans nos Eglises. La doctrine de la Cène et du baptême que l'on trouve dans les écrits du temps est *ad unguem* la doctrine de l'école. Les ministres, dans les *personalia* qui terminaient tout sermon funèbre, n'omettent jamais de dire que les parents de celui à qui les honneurs funèbres sont rendus « eurent le soin de procurer à leur cher fils, aussitôt après le matin de sa naissance, la lumière d'un jour de grâce par le moyen du S. sacrement du baptême, où il fut lavé des souillures qui accompagnent la naissance de tous les enfants d'Adam (4) ».

(1) *Tubingue*, 1644. Bibliothèque de Montbéliard.

(2) On en jugera par la citation suivante : « *Omnibus orthodoxis Theologis sacrosanctum Baptismi Lavacrum adeo necessarium esse constat, ut extra necessitatis casum, nemo nisi baptizatus salvetur : Sicuti magnus totius mundi sofia Christus, verbo et juramento, Johann. 3. testatur dum inquit Amen, amen dico vobis : nisi quis renatus fuerit ex aqua et Spiritu, non potest ingredi regnum Dei* ».

(3) *Tubingæ, literis Kernerianis*, 1669. Bibliothèque de Montbéliard.

(4) *Sermon funèbre* fait à l'enterrement du sieur Jean-Georges Grangier, premier ministre de l'Eglise française de Montbéliard et commis-superintendant des Eglises du pays, prononcé par Frédéric Barthol, diacre de la même Eglise le VI en Novembre MDCLXXI. — Montbéliard, chez Claude Hyp, 1672, page 42.



1657.

LA PRINCESSE DE WIRTEMBERG

Antoineus van Nijck pinxit

Stracener excudit

ANNE DE COLIGNY
DUCHESSE DE WURTEMBERG

C'est la formule consacrée.

La foi est un acte intellectuel, le salut une connaissance : « connaître Dieu veut dire aussi l'aimer, le craindre et s'étudier à faire sa volonté. Une âme fidèle qui est une avec son Sauveur, qui connaît sa personne, ses deux natures, ses propriétés, ses œuvres, ses offices, son mérite et ses bienfaits, aime cordialement ce bénin Sauveur, devient son imitateur, lui obéit et se conforme à ses ordonnances ⁽¹⁾ ».

A Montbéliard même, le luthéranisme est représenté par le ministre Grangier. C'était, au témoignage de ses contemporains, un homme bien doué, savant, zélé, très attaché à la doctrine : « La pure doctrine de la confession d'Augsbourg est celle de laquelle il ne s'est jamais relâché, ayant toujours eu en aversion ces esprits lasches et complaisants qui nagent entre deux eaux, qui veulent complaire aux uns et en mesme temps ne pas déplaire aux autres ⁽²⁾ ».

Lorsqu'on est aussi ferme en sa doctrine, il est bien rare que cette fermeté ne s'accompagne pas de quelque intolérance. Grangier avait des exagérations dans son zèle. Le duc Georges, dans son journal, le lui reproche souvent. Il faut bien le dire, Grangier nous apparaît plus comme un fonctionnaire exact et redouté que comme un messager aimé et respecté de la paix et du salut qui sont en Christ ⁽³⁾.

Les étudiants de Tubingue étaient trop nourris de polémique pour qu'on en retrouve pas des traces dans leur acti-

(1) *L'union mystique de Jésus-Christ avec l'âme fidèle*. Sermon funèbre, par Jules-Frédéric Malblanc, page 23.

(2) Sermon funèbre de Grangier, page 54.

(3) A la suite du sermon funèbre qui lui est consacré, on trouve cette épitaphe :

Il fut si craint dedans ce lieu
Qu'on peut bien dire sans hyperbole
Qu'on appréhenda sa parole
Presqu'autant que l'ire de Dieu.

vité. Et en effet la polémique entraînait jusque dans la chaire. Certains ministres, non seulement se servaient de la chaire chrétienne pour attaquer ouvertement les errants ou les pécheurs, mais y portaient même leurs querelles personnelles.

Le ministre Morlot, de Montécheroux, fait son devoir en instruisant les enfants, mais il est « querelleur en chaire », au témoignage de Léonard Cuvier, ancien. « Il a invectivé longtemps une femme qui avait coupé les ongles des poules de son voisin ». Morlot invective une autre de ses paroissiennes « dans ses presches, disant qu'elle est un tronc sec, qu'elle est inutile au monde, parce que ceux qui ne font point d'enfants ne servent de rien dans le monde ⁽¹⁾ ». A d'autres il fait le reproche tout contraire : Il reproche à David Courant, arquebusier : « que luy et sa femme faisaient des enfants tous les jours qui seraient contraints de mendier leur pain, qu'il luy fera mener un autre mesnage et qu'il portait des habits de gentilhomme.... de tout quoy ledit déposant a été tellement affligé qu'il a bien été quatre jours sans pouvoir manger qu'avec dégoût ⁽²⁾ ».

On avouera que le ministre de Montécheroux rabaisait singulièrement le rôle de la prédication chrétienne.

On rencontre les mêmes errements à Montbéliard. Nous lisons, par exemple, dans le journal du duc Georges : « Le 12 février 1669 Walter s'est plaint contre Macler ; on a jeté une pierre dans la cuisine de Walter, on a étrillé sa servante sur la rue, la femme de Walter doit avoir appelé Macler un double Jean. Le pire est qu'on a prêché en chaire les folies que les femmes et les servantes font. Macler prêche contre Barthol qu'il hante les femmes, c'est pourquoi qu'elles aiment ses presches... »

(1) Visite de 1672. Archives nationales, K. 2174.

(2) Visite de 1672. Archives nationales, K. 2174.

D'un autre côté nous savons par ce même journal que certains pasteurs avaient rétabli la confession privée : « On s'en sert, dit-il, pour exercer sa passion privée ». Cette pratique n'était cependant pas admise par tous : « Le pasteur allemand s'est plaint du diacre de ce qu'il fait des risées quand il confesse les personnes » (mars 1667).

Quelques pasteurs pratiquaient même l'exorcisme. En 1697 la bergère du bétail du Vernoy, Sara Marion, ayant été accusée d'avoir introduit deux diables dans le corps d'un garçon de 14 ans, le ministre de la paroisse de Désandans, Jean-Georges Parrot — un luthérien ardent — avait pratiqué des exorcismes auxquels les *esprits malins et diaboliques* résistèrent, quoique le nom de Dieu eût été invoqué à réitérées fois. Ce ne fut qu'à la faveur d'une bouillie appelée *paipai* que ces diables demandèrent et qu'on leur donna par l'organe de la bouche du garçon que l'on parvint à les expulser. Ce paipai fut composé « de farine blanche et de cinq œufs pondus par une poule noire et trouvés dans le râtelier du bétail... (1) »

Allons-nous conclure maintenant avec les historiens du piétisme que l'Eglise était morte et qu'il était temps qu'un sauveur vint pour elle ? Non. L'Eglise chrétienne n'est pas pour nous comme ce phénix des légendes antiques qui mourait périodiquement pour renaître de ses cendres. L'Eglise est un organisme vivant qui ne peut pas périr, mais qui passe, comme tout organisme en son évolution, par des périodes de crise. Il faut se défier, en matière historique, des jugements trop absolus et des généralisations hâtives sur lesquelles ils reposent trop souvent. Certes, l'Eglise montbéliardaise du XVII^{me} siècle à son déclin souffrait de son intellec-

(1) Ephémérides de Ch. Duvernoy, page 354, cf. A. Tuetey, *La sorcellerie dans le pays de Montbéliard*. — Dôle, 1886.

tualisme et les guerres du siècle, les habitudes qui en étaient sorties lui avaient causé des préjudices graves. Mais elle n'était point morte. Je ne puis souscrire non plus au jugement de mon ami et collègue M. le pasteur Donzé quand il dit de la période que je viens d'essayer de décrire : « Le clergé de la principauté était, autant qu'on peut en juger, bien loin de comprendre la grandeur et les exigences de la vocation pastorale (1) ». Je suis persuadé du contraire. Prenons, par exemple, les rapports des surintendants ; ces hauts fonctionnaires ne pèchent pas par la tendresse. Que disent-ils des pasteurs qui exerçaient leur ministère dans les années troublées qui environnent l'année 1672 ? Voici quelques témoignages. L'ancien Perrin Rolland témoigne ceci sur son ministre Christophe Barthol, pasteur à Blamont : « Perrin Roland, maire à Pierrefontaine, par le serment qu'il a de sa charge, et après l'avoir exhorté de ne rien cacher de la vérité, a déclaré qu'il ne sait autrement sinon que le sieur Barthol leur ministre fait bien son devoir, soit pour les prédications, visiter et consoler les malades, baptiser les enfants et toutes autres fonctions de sa charge (2) ».

Les autres anciens confirment ce témoignage : « Jacques Viénot, ancien à Blamont, par son serment de sa charge de prédit ancien, a dit que Dieu les a beaucoup bénis de leur avoir donné un prédicateur tel que Monsieur leur ministre, qui est fort diligent en tous les points ».

De même le ministre de Glay, Jean-Pierre Berdot, est très diligent : « Aussitôt qu'il a fait sa charge il se retire en sa étude à lire ses livres sans courir de costé et d'autres, hanter les tavernes, chercher querelle ou s'adonner à quelque autre dissolution ». On le trouve toujours « sur ses

(1) *Notice sur Jean-Frédéric Nardin*. — Paris, 1883, page 4.

(2) Visite de 1672. Archives nationales. K. 2174.

livres ». Il instruit fidèlement en la pure parole de Dieu ; ses paroissiens sont « assez retenus » (1).

En 1673 on dit de Jean Ponnier, ministre de Roches, Autechaux et Ecurcey : « Il s'acquitte de sa charge comme un brave homme, fait les prédications, les catéchisations, visite bien ses malades (2) ». Pierre Du Vernois, ministre à Abbévillers, fait bien sa charge. Le ministre Daniel Nardin, de Seloncourt, « ne saurait faire davantage que ce qu'il fait pour bien instruire ses paroissiens (3) ». Le ministre de Vandoncourt et Dasle, Etienne Simonin, est « un homme de paix qui instruit bien ses auditeurs, mais la jeunesse est débauchée ».

« Quant à être des modèles de conduite et de dévouement, dit M. Léon Marchand des pasteurs qui précédèrent Spener, ils s'en croyaient dispensés ; quant à s'occuper de catéchisation et de cure d'âmes, c'était des choses trop mesquines et trop indignes des hautes fonctions dont ils étaient revêtus (4) ». On a vu par les témoignages que nous avons apportés que ce jugement, appliqué à la majorité de nos pasteurs du XVII^{me} siècle, serait profondément injuste. Il est probable que des études plus approfondies sur la vie et la conduite des pasteurs du Wurtemberg conduiraient à la même conclusion. Il faut que l'historien se défie des procédés de l'artiste. Pour mieux mettre en lumière les services de quelques éminents serviteurs de Dieu, il ne faut pas rejeter dans l'ombre les autres témoignages que Dieu se donne à lui-même dans la fidélité de ses enfants.

(1) Visite de 1672. Archives nationales, K. 2174.

(2) Visite de 1673. Archives nationales, K. 2174.

(3) Visite de 1673. Archives nationales, K. 2174.

(4) *Étude sur le mouvement religieux produit par Spener.* — Genève, 1873, page 4.

L'Église luthérienne du pays de Montbéliard au xvii^{me} siècle n'était donc pas morte, malgré son intellectualisme. C'est que, sous l'enveloppe de cet intellectualisme il y avait de la vie religieuse, de la foi, de la piété, du courage. Le système intellectualiste de ce temps était l'enveloppe imparfaite et déjà caduque de la vie religieuse, mais sous la froide enveloppe nous avons senti encore la chaleur du dedans.

C'est cette chaleur intérieure, cette vie du dedans qui va même permettre à notre Église de passer sans mourir à travers un temps d'épreuves plus graves encore, je veux parler du règne si néfaste pour notre pays du duc Léopold-Eberhard.

CHAPITRE II

L'ÉGLISE DE MONTBÉLIARD SOUS LÉOPOLD-EBERHARD

Le duc Léopold-Eberhard. Son caractère. Ses exactions et ses scandales. Relâchement de la discipline ecclésiastique. Scandale donné par les surintendants Gropp et Bocksbammer. Le ministre Binninger. Exagération des jugements portés sur cette période. Les ministres fidèles.

L'Église de notre pays — telle que les circonstances et les luttes des siècles précédents l'ont constituée — est une Église luthérienne établie, ou à peu près, sur le modèle des Églises du Wurtemberg. Tant qu'une Église reste fidèle à la parole de Dieu et au principe fondamental sur lequel elle a été constituée, sa vie, nous l'avons remarqué déjà, n'est pas nécessairement liée à sa fidélité aux symboles ecclésiastiques élaborés par ses penseurs. Sa vie, grâce à Dieu, ne dépend pas davantage du bon ou du mauvais vouloir des grands de ce monde. Un prince pieux peut contribuer à la prospérité d'une Église chrétienne. Un mauvais prince peut, au contraire, porter atteinte à ses droits, il peut la dépouiller, la ruiner des richesses du monde, il peut confier les hautes charges officielles à des indignes, mais la tuer, il ne le peut pas.

Léopold-Eberhard a eu certainement une mauvaise influence sur la vie de notre Église, mais il ne l'a pas réduite à cet état de mort et de corruption qui nous a été si souvent décrit par des historiens trop pressés de conclure.

Léopold-Eberhard est le plus mauvais des princes (1) qui ont régné sur notre pays. Je crois même qu'il était un peu fou. Son père avait des étrangetés — malgré ses qualités sérieuses. Sa mère, si l'on en croit Tallemant des Réaux, souffrait depuis sa jeunesse d'une maladie nerveuse (2). Elle est morte folle. Plusieurs de ses filles sont mortes folles comme elle-même. La redoutable loi de l'hérédité paraît donc avoir pesé sur Léopold-Eberhard ; il était violent comme son père ; il en vint à ne plus supporter la moindre contradiction ; ses mœurs étaient déplorables ; il donna à Montbéliard pendant plus de vingt ans le spectacle d'une vie éhontée. S'il n'entre pas dans ma pensée de le suivre dans les tristes étapes de sa vie privée, il faut pourtant signaler quelques-unes des mesures qui firent le plus de tort à sa mémoire. Il était très préoccupé par exemple de bien établir ses nombreux enfants illégitimes. Ceux-ci avaient à sa mort des biens considérables dans toutes ses possessions de Montbéliard et d'Alsace (3). Léopold-Eberhard avait besoin de beaucoup de ressources pour faire face à ses dépenses avouées ou inavouables. Pour s'en procurer, il pilla la recette ecclésiastique destinée à entretenir les pasteurs et les écoles. Il promulgua une loi de déshérence qui lui attribuait les biens vacants. En 1710 il ordonna aux habitants de Montbéliard

(1) Voyez sur le règne de ce prince : P. E. Tuefferd, *Histoire des Comtes de Montbéliard*. Baronne d'Oberkirch, *Mémoires*. A la bibliothèque de Montbéliard et aux archives nationales les pièces relatives à la *Succession de Léopold-Eberhard*.

(2) « Malemoiselle de Coligny, en son enfance, avait eu une maladie la plus étrange du monde ; elle gravissait, quand son mal la prenait, le long d'une tapisserie comme un chat et faisait des choses si extraordinaires qu'on ne savait qu'en croire ». Tallemant des Réaux, tome V, pages 211 et 212 de l'édition Garnier.

(3) Les biens donnés par le duc Léopold-Eberhard à ses nombreux enfants naturels dans le Comté de Montbéliard, les quatre Seigneuries, en Haute-Alsace et dans le Comté et Duché de Bourgogne, présentaient une surface de 9000 journaux, leur acquisition avait coûté 587.980 livres tournois, somme énorme pour le temps.

de présenter les titres de propriété de leurs immeubles, sous peine d'amendes et de confiscations. Les biens de ceux qui ne pouvaient produire ces titres devaient être confisqués au profit du prince. Cette mesure, étendue plus tard à tout le pays, produisit d'odieuses expropriations qui agrandirent d'une manière considérable le domaine du prince.

Pour assurer l'application de ces mesures, Léopold-Eberhard avait confié les hautes charges civiles à des hommes de rien. Pour n'être pas gêné par les pasteurs, il en fit de même des hautes charges ecclésiastiques. Les deux surintendants ecclésiastiques qui exercèrent cette charge sous son règne étaient dignes de figurer à côté des Léonard Nardin, des Luciot et des Prudent. Léopold-Eberhard trouva dans ces deux hommes, le surintendant Gropp et le surintendant Bockshammer, des complaisants qui allèrent jusqu'à falsifier les registres de l'état civil pour favoriser les prétentions de ses bâtards (1). Le ministre Binninger de Seloncourt paraît aussi n'avoir pas toujours senti la grandeur de sa tâche

(1) On peut voir ces registres falsifiés dans les archives de la ville de Montbéliard. Cf. Les pièces de la *Succession de Léopold-Eberhard*.

Gropp était fils d'Etienne Gropp, bourgeois de Colmar. D'abord précepteur de Léopold-Henri de Forstner, il devint, en 1686, diacre au château, ministre allemand de 1707 à 1721, puis surintendant des Eglises. Dans un esprit de coupable complaisance il essaya de servir Léopold-Eberhard dans son projet de rendre ses enfants naturels habiles à lui succéder. Sa conduite est mise au grand jour dans les *Mémoires* que la maison de Wurtemberg a publiés pour défendre ses droits à la succession de Léopold-Eberhard. Gropp, reçu bourgeois de Montbéliard en 1712, eut entre autres enfants Jean-Jacques Gropp, conseiller de régence, châtelain de la seigneurie de Franquemont, mort en 1775.

Jean-Georges Bockshammer est né à Cels en 1671. Son père était secrétaire du duc de Wurtemberg-Cels. Il devint, en 1699, chapelain de la cour de Montbéliard, en 1720, second ministre de l'Eglise du château, en 1721, premier ministre et surintendant. Il fut mêlé à toutes les intrigues qui avaient pour but de légitimer les bâtards du prince. Destitué et emprisonné en 1723, il fut relâché et se retira à Héricourt auprès de la comtesse Anne-Sabine de Sponeck. Plus tard il obtint une petite cure de campagne en Wurtemberg où il mourut. Il ne manquait pas d'intelligence mais c'était une nature de courtisan. Cf. *Collection Duvernoy*, bibliothèque de Besançon.

pastorale. Mais il fut moins compromis cependant et il ne fut pas inquiété après la mort de Léopold-Eberhard (1).

Des surintendants comme Gropp et Bockshammer devaient peu s'occuper des devoirs de leur charge. Le fait est que sous Léopold-Eberhard les visites ecclésiastiques ne furent plus faites et nos paroisses furent laissées à elle-mêmes. On se demande d'ailleurs au nom de quel principe ces surintendants auraient pu faire une observation à leurs collègues.

Nos Eglises eurent donc à souffrir, à cette époque, d'un grand désordre administratif. Léopold-Eberhard ayant mis à la charge des communes un certain nombre d'obligations qui incombait autrefois à la recette ecclésiastique, comme la réparation des temples, des cures, des écoles, ces édifices restèrent souvent en mauvais état là où les communes ne pouvaient ou ne voulaient les entretenir. On comprend à cette époque la résistance et le mauvais vouloir des communes qui savaient que les fonds destinés autrefois à l'entretien des temples et cures étaient détournés de leur destination et passaient entre les mains du prince prévaricateur. On vit alors des paroisses si pauvres qu'elles ne pouvaient acheter un registre pour inscrire les actes pastoraux, qui étaient pourtant alors les actes de l'état civil. Le pasteur de Bavans, le futur surintendant Nigrin, écrit ceci : « Le registre de Bavans commençait à se corrompre, ce qui fit que je solli-

(1) Binninger avait de bonnes intentions qui furent reconnues, mais il sortait de son rôle en essayant de se placer, comme intermédiaire, entre Léopold-Eberhard et les bourgeois de Montbéliard qui avaient à se plaindre des exactions du prince.

Jean-Nicolas Binninger étudia à Tubingue de 1680 à 1685. Il devint ensuite diacre à Héricourt, pasteur à Montécheroux (1686-1694), puis à Seloncourt (1694-1740). Binninger était né à Montbéliard en 1662. Son père, Albert Binninger, était trésorier du domaine privé du prince. Le ministre Binninger a publié une *Paraphrase ou exposition de la prophétie de Jonas en forme de dispositions*, Neufchatel, chez Jean Pistorius, 1689 ; et une *Explication du chrétien catéchisme*, Montbéliard, 1693. Ses ouvrages sont d'une orthodoxie parfaite. Son fils, Jean-Nicolas Binninger, fut médecin du duc de Montrose, grand chancelier d'Ecosse.

citai à plusieurs fois les maire et anciens d'acheter de nouveaux livres pour servir de registres ; ils me donnèrent de temps à autre de belles promesses sans rien effectuer, particulièrement feu Jacques Marconnet, qui même incita ceux de la paroisse de Sainte-Suzanne à demeurer dans l'inaction comme lui. Je fus ainsi obligé de marquer mes baptêmes, mariages et mortuaires sur mes almanachs où il y avait des feuillets de papier blanc ». — « Par un surcroît de malheur, dit encore le même Nigrin, je laissai les dits registres sur un reposoir au poêle du haut de la cure où ils étaient ordinairement, les croyant en sûreté, mais comme il y avait des gouttières partout dans le toit, ayant sollicité et présenté plusieurs requêtes pour mettre du moins la maison à couvert, les livres des Eglises furent mouillés, plusieurs furent corrompus et il y en eut qui devinrent comme de la bouillie et de la marmelade et je puis dire avec vérité que j'ai souffert de plus de trente livres dans ma bibliothèque ⁽¹⁾ ».

D'autres pasteurs d'alors auraient pu faire entendre des plaintes semblables.

Ainsi le règne de Léopold-Eberhard est une période de grand relâchement administratif. Grâce à la faveur du prince, des hommes sans valeur morale ont pu être mis à la tête des Eglises et le scandale qu'ils ont donné a été grand ; grâce à la connivence d'une autorité indifférente au bon renom de l'Eglise, d'autres scandales se sont produits dans quelques paroisses et n'ont pas été réprimés.

Mais lorsqu'on a fait cette constatation douloureuse, on n'a pas analysé complètement la situation religieuse et morale de la période que l'on prétend juger. C'est le tort de quelques-uns de nos historiens de s'en être tenus là et de n'avoir ni vu ni montré la lumière à côté de l'ombre.

(1) *Note sur la paroisse de Bavans*, par Ed. Lalance, pasteur. Ms. Archives de la société d'Emulation.

M. G. Donzé, par exemple, dans son étude ⁽¹⁾ qui met si bien en lumière la personnalité de J.-Frédéric Nardin, est un peu injuste parfois pour ce qui n'est pas Nardin. Il dit de la paroisse d'Héricourt qu'elle était dans un triste état « comme les autres ».

M. Charles Roy est plus affirmatif encore. Sous le gouvernement de Léopold-Eberhard, dit-il « la vie religieuse ne fit que décliner... il n'y avait plus guère dans l'Eglise que confusion, désordre et anarchie ; c'était un laisser aller aussi général que déplorable ⁽²⁾ ». Sans même être renseigné sur la vraie situation de notre pays pendant cette période, on peut s'étonner d'un jugement aussi sévère. Suffit-il donc du mauvais exemple donné par un prince débauché pour faire disparaître de la conscience de tout un peuple toute trace de vie religieuse et morale ? Suffit-il de supprimer les visites ecclésiastiques pour que tous les pasteurs perdent du même coup la conscience de leur devoir ? Ont-ils tous été tellement amollis par l'habitude de l'autorité extérieure qu'ils ne puissent plus trouver en eux-mêmes la force d'être ce qu'ils doivent être ? Mais c'est réduire l'Eglise chrétienne, ce ferment de vie, à n'être plus qu'une administration ne valant que par son chef... En fait, l'Eglise de notre pays dans la première partie du XVIII^{me} siècle, malgré le prince, les surintendants et les quelques indignes qu'elle a comptés dans son sein, a fait son œuvre. Elle l'a faite dans la tristesse, dans l'humiliation, au milieu de circonstances très difficiles, mais elle l'a faite. C'est ce que nous voudrions montrer maintenant. Il vaut vraiment la peine de consacrer quelques pages à la destruction d'un de ces clichés historiques que les écrivains se passent, sans vérifier la ressemblance.

(1) G. Donzé, *Étude sur J.-F. Nardin*, page 19.

(2) Charles Roy, *Les juridictions ecclésiastiques dans l'ancien pays de Montbéliard*. Ms. Bibliothèque de Montbéliard.

Ainsi, on nous cite deux pasteurs qui, sous le règne de Léopold-Eberhard, se sont montrés vraiment indignes de leurs fonctions. Ce sont deux étrangers au pays, Gropp et Bockshammer. Ajoutons encore le nom de Binninger, ministre de Seloncourt, qui paraît avoir joué un rôle peu clair dans la lutte de Léopold-Eberhard et des bourgeois de Montbéliard. Ajoutons à la liste Ulric Ducommun dit Véron, pasteur à Étupes, dont on disait qu'il était plus familier avec les poètes qu'avec les prophètes et qui est bien connu des curieux par deux petits livres qu'il intitule « galants » et qui sont légers ⁽¹⁾. Citons encore le pasteur d'Etobon, P.-C. Parrot, qu'on accusait de boire trop volontiers avec son ancien Jean Plançon et de fumer à l'excès. Mais va-t-on juger vingt-cinq années de la vie de notre Église d'après les fautes ou les imprudences de quatre ou cinq pasteurs ? Au commencement du XVIII^{me} siècle, il y avait environ trente pasteurs en activité dans notre pays. Cinq sont des courtisans du prince ou mal qualifiés pour leurs fonctions ; c'est beaucoup trop ; mais enfin il reste les vingt-cinq autres. Eh bien, ceux-là sont en très grande majorité des serviteurs de Dieu dévoués et courageux, des hommes pieux.

Nous allons citer des exemples que chacun pourra contrôler. Au début du règne de Léopold-Eberhard, le premier pasteur de Saint-Martin, commis-surintendant des Églises, est Jean Nardin, un homme intelligent et pieux, à la fidélité, à l'activité duquel les contemporains rendent hommage et que son fils Jean-Frédéric, l'auteur des *Sermons*, recommande aussi auprès de nous.

Son successeur fut Pierre Macler (1707-1729) qui, après la mort de Léopold-Eberhard et l'emprisonnement de l'an-

(1) Composés d'ailleurs avant son entrée dans le ministère.

cien surintendant Bockshammer, fut choisi lui-même comme surintendant.

Le diacre de Saint-Martin, devenu plus tard second ministre, est Léonard Tuefferd, à qui le surintendant rend ce témoignage qu'il est un digne ministre de l'Évangile, qu'il a du zèle et des connaissances étendues. Il avait été précédemment pasteur au Ban-de-la-Roche, où il avait laissé de bons souvenirs ⁽¹⁾.

Continuons notre examen en suivant l'ordre alphabétique des paroisses. A Audincourt, Nicolas Vurpillot (1695-1730) est un ministre capable et de beaucoup de connaissances particulières. Il est aimé et respecté de son troupeau.

A Bavans, nous trouvons Georges-Adam Nigrin, futur surintendant de nos Églises. C'était « un homme instruit et entreprenant », qui avait subi à Besançon un long et dur emprisonnement pour avoir voulu continuer ses services à Saint-Maurice malgré la défense de l'intendant. Il ne fut relâché que sur les démarches réitérées de sa femme, qui sacrifia tous ses biens pour obtenir son élargissement.

A Blamont, Jean Ponnier (1675-1725) prépare par sa fidélité le ministère de Nardin ⁽²⁾.

A Brevilliers, nous retrouvons Nicolas Charrière, qui avait exercé le dur ministère du Ban-de-la-Roche où sa femme, Elisabeth Fallot, dévouée comme lui, le secondait en tenant l'école des filles ⁽³⁾.

Chagey possède à cette époque un pasteur actif et pieux, un homme d'ordre et d'initiative, Samuel Méquillet, l'auteur d'une *Instruction catéchétique* dont nous aurons à parler plus tard. Pendant l'occupation d'Héricourt par les Français,

(1) M^{me} E. Rœhrich, *Le Ban-de-la-Roche*. — Paris, Fischbacher, 1890, page 56.

(2) Voir page 13.

(3) *Le Ban-de-la-Roche*, page 60.

il fit courageusement son service de Chagey, alors que personne n'osait sortir de la ville (1).

Le pasteur d'Étupes, Jean Duvernoy, avait été pasteur au Ban-de-la-Roche (1691-1694) qu'il avait quitté « épuisé de fatigue (2) ». « Sa capacité et ses études, dit un rapport d'inspection, sont en quelque façon au-dessus de la médiocrité ». Son fils Jean-Jacques Duvernoy fut l'un de nos pasteurs les plus distingués et les plus pieux.

A Saint-Julien signalons encore Pierre-Christophe Morel, qui avait été pasteur au Ban-de-la-Roche de 1700 à 1707 et qu'un rapport d'inspection accusait un peu plus tard de « donner dans une sévérité un peu outrée ».

Si l'on veut bien remarquer aussi que nous ne parlons pas ici des pasteurs à tendance piétiste, à qui nous avons à consacrer un chapitre spécial, on nous permettra de conclure que, malgré les fautes ou les faiblesses de quelques-uns, les pasteurs de notre pays ont été sous Léopold-Eberhard à la hauteur de leur ministère.

Non, la vie religieuse, la piété, le sentiment du devoir n'avaient pas entièrement disparu de nos Eglises pendant la période que nous venons d'étudier. Qu'il y ait eu dans les mœurs un certain relâchement, que l'exemple du prince ait été mauvais pour une partie de la population montbéliardaise, cela est bien certain. Mais à côté de cela, l'Eglise vivait sa vie, faisait son œuvre. Au moment où on la dit morte, elle va reprendre, au contraire, une vie nouvelle et élargie, sous l'action du grand mouvement religieux qui s'est appelé le piétisme.

(1) Samuel Méquillet était fils de Jean Méquillet, ministre à Valentigney, puis à Montbéliard, et d'Elisabeth-Eléonore Brisechoux. Il étudia à Tubingue de 1688 à 1692. Diacre à Héricourt de 1694 à 1700, il remplace, à Chagey, à cette date, son frère Jean-Georges Méquillet qui venait de mourir.

La famille Méquillet est originaire de Montécheroux.

(2) *Le Ban-de-la-Roche*, page 60.

CHAPITRE III

L'ÉGLISE DE LA PRINCIPAUTÉ DE MONTBÉLIARD

SOUS LE RÈGNE DE LÉOPOLD-EBERHARD

(SUITE)

Spener et le piétisme. Le piétisme à Tubingue. Influences piétistes à Montbéliard. Le duc Georges. J.-J. Pelletier. L.-G. Pelletier. J.-F. Nardin.

Le piétisme a été, comme on sait, une réaction énergique contre les exagérations doctrinales des théologiens du xvii^{me} siècle et contre les conséquences fâcheuses qu'un dogmatisme intraitable avait amenées avec lui (1). Il a été un réveil de la vie religieuse que les formules menaçaient d'étouffer. Son action a été utile et féconde. Reprenant l'œuvre interrompue de Luther, il a ouvert à la dogmatique et à l'Église luthériennes une voie nouvelle et élargie. Quelles qu'aient pu être les erreurs et les exagérations des piétistes de la seconde génération, Spener lui-même restera toujours une des belles et

(1) Sur Spener et le mouvement piétiste, Cf. C.-H. von Canstein, *Speners Leben*, Halle, 1740. W. Hossbach, *Philipp-Jacob Spener u. Seine Zeit*, Nördlingen, 3^{me} édition, 1861. J. Rathgeber, *Spener et le réveil religieux de son époque*, Paris, 1868. *Speners Sæcularfeier*, Strasbourg, 1836. J.-G. Walch, *Histor. u. theolog. Einleitung in die Religionsstreitigkeiten der ev.-luth.-Kirche*, 1730. Tholuck, *Lebenszeugen der lutherischen Kirche aus allen Ständen*, 1859. *Das kirchl. Leben des siebzehnten Jahrhunderts*, Berlin, 1861. *Das akademische Leben des siebzehnten Jahrhunderts*, 1854. *Geschichte des Rationalismus, erste Abth. : Gesch. des Pietismus und der ersten Stadien der Aufklärung*, 1865. H. Schmid, *Die Geschichte des Pietismus*, Nördlingen, 1863. Ritschl, *Geschichte des Pietismus*, Bonn, 3 vol. 1880 et suiv. G.-C.-A. Schulze, *Pietismus, Ritschl'sche Theol. u. Luthertum*, Hanovre, 1890.

pures figures de l'Église luthérienne. En refusant de se soumettre aveuglément et sans examen au joug des livres symboliques, en faisant de la foi non plus une adhésion intellectuelle à des formules scientifiques, mais un sentiment de confiance envers le Dieu de Jésus-Christ, en rattachant étroitement la sanctification à la régénération, en insistant tout à nouveau sur la nécessité de la vie chrétienne, en rendant à la Bible sa vraie place dans l'Église et dans la famille, en réclamant pour le peuple croyant son droit à la direction de l'Église, Spener a rendu des services inoubliables à l'Église et à la théologie luthériennes.

A quel moment l'influence de Spener a-t-elle commencé à se faire sentir dans nos Églises ? C'est un point assez difficile à déterminer avec une précision complète. M. G. Donzé, dans l'étude que nous avons déjà citée, attribue à J.-F. Nardin, qui fut pasteur de 1714 à 1728, l'honneur d'avoir été le premier représentant du piétisme dans nos Églises. C'est selon nous une erreur. Avant Nardin il y eut chez nous des pasteurs qui subirent l'influence du piétisme sans qu'on puisse les rattacher tout à fait à cette tendance. Vers l'extrême fin du xvii^{me} siècle, le pasteur Samuel Méquillet, de Chagey, introduisait dans sa paroisse la cérémonie de la confirmation, qui avait été, comme on sait, remise en honneur par le piétisme. De plus, les documents que nous ont fourni les archives du Doubs nous permettent d'affirmer que le véritable introducteur du piétisme dans nos Églises, fut non pas Nardin mais L.-G. Pelletier, comme nous le verrons tout à l'heure.

En tous cas, le piétisme, comme l'intellectualisme orthodoxe, fut chez nous une importation de Tubingue.

Si, en effet, l'université de Tubingue fut longtemps une citadelle du luthéranisme confessionnel, elle fut de bonne

heure aussi entamée par l'influence de Spener. En 1662 déjà le duc Eberhard de Wurtemberg, après deux conférences de Spener qui avaient eu beaucoup de succès, voulut sans y réussir le garder au service de l'Église de son pays ⁽¹⁾. Peut-être est-ce là le point d'attache des relations que Spener ne tarda pas à entretenir avec quelques théologiens et pasteurs wurtembergeois.

En 1684 l'université de Tubingue était encore tellement enferrée dans le passé, que l'illustre Leibnitz, pour la relever, suggérait au prince de Wurtemberg et à ses conseillers l'idée de la transporter « loin de la pédantesque et monacale Tubingue ». Mais en réalité un esprit nouveau s'y faisait déjà sentir.

C'est à l'extrême fin du xvii^me siècle et tout au commencement du xviii^me, qu'un nouvel enseignement théologique, moins polémique, plus pratique, plus vivant, fait son apparition à Tubingue. Cet enseignement se ressentait déjà de l'influence de Spener ⁽²⁾. Citons parmi les hommes qui l'introduisirent le chancelier Wolfgang Jæger (1690-1720), Jean-Christophe Pfaff (1699-1720), André-Adam Hochstetter (1700-1711 et 1714-1717), Christ. Reuchlin (1700-1707), Jean-Conrad Klemm (1701-1717) ⁽³⁾.

Trois de ces professeurs ont eu une grande influence sur les pasteurs de notre pays, je veux dire Jæger, Hochstetter et Reuchlin. Jæger ⁽⁴⁾ n'était pas précisément un piétiste,

(1) Spener enseigna deux mois à cette époque à l'université de Tubingue, Cf. Nanz, *Der Pietismus in Württemberg*, 1841. *Württembergische Kirchengeschichte*, p. 481.

(2) Cette influence se sent à certaines mesures générales prises par les autorités ecclésiastiques. En 1700 par exemple, il est question de fonder à Tubingue une chaire de théologie pratique. En 1701, on prescrit aux fidèles de s'annoncer aux pasteurs avant de prendre part à la Sainte-Cène.

(3) Cf. H.-F. Eisenbach, *Beschreibung u. Geschichte der Stadt u. Universität Tübingen*. — Tübingen, 1822, pages 156-168.

(4) Cf. Boeks, *Geschichte der herz. Württemberg. Eberhard Carls Universität zu Tübingen*. — Tübingen, 1774, pages 141-142.

mais, dès les premières luttes contre le piétisme, il prit ouvertement la défense de Spener en disant qu'il faudrait à l'Église beaucoup d'hommes comme lui. Au cours de sa controverse contre les mystiques Arnold et Poiret, il appelait Spener « un restaurateur de l'Église tombée ». Comme professeur, il faisait une place plus grande à la dogmatique et à la morale qu'à la controverse proprement dite. Il a exercé comme chancelier de l'université une influence très étendue.

André-Adam Hochstetter (1) était fils d'un pasteur pieux, ami de Spener. Très sérieusement élevé par son père, il fut poussé vers le ministère par une vocation véritable. De longs voyages en Suisse, en Hollande, en Angleterre, l'avaient beaucoup développé et instruit. A Dresde, il avait séjourné chez Spener lui-même. Hochstetter devint un prédicateur très écouté. Suivant l'exemple de Spener, il apportait un soin tout spécial aux catéchisations, à l'instruction religieuse de la jeunesse. Très instruit, doué d'un esprit clair, profondément pieux, Hochstetter a exercé sur un grand nombre de jeunes gens une excellente influence.

On peut en dire autant de Christophe Reuchlin (2). Reuchlin avait introduit dans sa maison ces *collegia pietatis* qui scandalisaient si fort les luthériens orthodoxes. Bengel avait suivi ces leçons familières de l'Écriture Sainte chez Reuchlin, et c'est à cette école qu'il puisa cet amour de la Bible qui devait faire de lui le fondateur de l'exégèse moderne.

Le professeur Fromman, qu'on a pu appeler un « Nathanaël sans fraude », avait subi aussi l'influence directe de Spener. C'est dans la maison de son père que Spener avait

(1) Cf. *Kurzer Versuch Lebensbeschreibungen berühmter Wirtemberger*. Stuttgart, 1791, pages 164-169.

(2) Cf. Herzog et Plitt, *Realencyklopædie*, tome XI, page 684.

demeuré lors de son séjour à Tubingue en 1662 et lui-même avait été plus tard l'hôte de Spener à Berlin.

Des hommes comme ceux-là ne pouvaient pas rester sans influence sur nos jeunes étudiants montbéliardais. En effet, dès la fin du XVII^{me} siècle, nous sentons dans notre histoire religieuse des traces plus ou moins marquées de l'influence directe ou indirecte du réformateur alsacien.

Le premier théologien qui paraît avoir subi chez nous jusqu'à un certain point l'influence personnelle de Spener, c'est le duc Georges lui-même. En 1661 Spener avait passé par Montbéliard. Nous n'avons cependant rien trouvé qui pût établir qu'il ait eu dès cette époque des relations avec nos pasteurs. Mais en 1667 le duc Georges avait visité Spener à Francfort et établi avec lui un commerce de lettres. Est-ce Spener qui fit apprécier au duc Georges la théologie mystique ? En tous cas nous avons vu qu'à un ministre affirmant que Dieu ne peut agir sur nous que par le moyen des choses sensibles, le prince avait fait lire la *Théologie mystique* de Christian Hoburg (1). En 1667, le duc avait accueilli un « M. Borel qui se mêle des accords de religion ». (2) Et en

(1) Christian Hoburg, au dire de Mosheim, trompa beaucoup d'âmes droites et charitables qui attribuaient à la violence de son zèle les attaques passionnées qu'il dirigea contre l'Eglise luthérienne de son temps. Il finit par devenir Mennonite. Cf. Mosheim, *Histoire ecclésiastique ancienne et moderne*, trad. française, Yverdon, 1776, tome V, pages 355-356. G. Arnold, *Kirchen und Ketzer-gesch.*, 2^{me} édition, part. III, ch. XIII, page 455.

(2) Le 3 mai 1666 le duc Georges écrivait de Montbéliard au ministre Jean Duré, qui cherchait la réunion des Eglises, cette phrase qui sent bien le piétisme : « Si plusieurs bonnes âmes s'employaient à perfectionner de plus en plus et de temps à autre ce qui regarde la facilité d'esclaircir la doctrine chrétienne au lieu de l'obscurcir par des subtilités qui sont en usage dans les escholes, cet œuvre, à mon jugement, ne seroit pas désagréable à Dieu ». Il fait des vœux pour que Duré réussisse, mais il n'a pas grand espoir. Archives nationales, K. 1763. Le duc Georges dit ailleurs : « Le recueil des concordances des Confessions n'est pas suffisant pour unir les esprits discordants. Bien est vray que les esprits paisibles concilieront mieux les Confessions que non point les livres de controverses ». *Notaux de la religion* par le duc Georges de Montbéliard. Bibliothèque de Besançon, Ms 272.

1668, malgré l'opposition du ministre Grangier, il avait autorisé l'impression d'un ouvrage de ce M. Borel. Nous lisons en effet dans le journal du prince : « Hyp a eu ordre d'imprimer la philosophie de M. Borel *que le docteur Spener a recommandée*. M. Grangier trouve des choses absurdes dans ledit livre ; il ne s'accorde pas avec les maximes de Descartes. Ainsi M. Grangier a bien fait de le représenter en conseil ; néanmoins la Seigneurie a permis l'impression et elle entend exercer semblables choses quand bon lui semblera sans consulter les pasteurs ». Il ajoute d'ailleurs pour la satisfaction de sa conscience « Du reste, un livre est un livre... et finalement la philosophie consiste en des curiosités qui sont problématiques » (1).

Il n'est pas étonnant qu'un homme aussi fermement attaché à l'Église luthérienne que l'était le duc Georges, ait recherché le commerce de Spener et suivi à l'occasion ses avis. On sait que Spener lui-même a toujours protesté de son très grand attachement à la confession d'Augsbourg. Personnellement, il l'acceptait dans son entier. En outre, la tendance irénique de Spener devait plaire à notre prince théologien. Nous le voyons parfois étonné, scandalisé, irrité de la violence des controverses d'alors. C'est à la fatigue de son esprit excédé de polémique qu'il faut attribuer ce cri bien connu : « Puisse la foudre du ciel embraser toutes les écoles d'Allemagne ; ce n'est qu'à ce moyen que la paix et la concorde pourront jamais renaître dans l'empire ». Je retrouve cette

(1) Ce Borel, docteur en droit, avocat de Grenoble, retiré à Montbéliard, avait publié déjà : *De la pluralité des Mondes*, Genève, 1657, in-12. *Doctrines familières*, Paris, 1661, in-8°. *Principes de la Sapience*, Grenoble, 1662, in-8°. Après la *Philosophie* dont il est question plus haut, il publia à Montbéliard : *Introduction à l'histoire universelle, en faveur de la jeunesse désireuse de la science et de la vertu...*, à Montbéliard, chez Claude Hyp, 1669. L'ouvrage a deux parties. Il est dédié au duc Georges. C'est un résumé historique très succinct et assez insignifiant. Cf. Ch. Duvernoy, *Éphémérides*, page 519.

fatigue dans son *Traité de la Bible close*. Écoutez ces conseils aux théologiens : « Voyez, je vous prie, mes frères bien-aimés, combien vous avez ja écrit de livres, sur certaines particulières matières ; Combien il vous reste à en écrire des autres ; Combien à cette occasion vous avez d'adversaires non moins puissants que vous, avec la plume en main, auxquels il vous conviendra de répondre ; Combien d'erreurs il vous adviendra de faire en tant d'écrits ; Combien de temps vous y perdrez, et ferez perdre à ceux qui les liront ; A combien de personnes vertueuses et dévotes vous donnerez matière de scandale, par votre trop grande subtilité ? Combien vous en ferez desgouter des choses sacrées, pour les difficultés que vous y mettrez. Et finalement, combien vous serez dissemblables à Nostre Seigneur Jesus-Christ qui ne laissa aucun écrit et à ses apostres qui en ont laissé bien peu (1) ».

Cette disposition d'esprit faisait du duc Georges un paroissien-né de Spener.

Mais il s'agit ici d'une tendance, non de piétisme caractérisé. Le premier pasteur qui ait été gagné aux idées piétistes et qui l'ait montré dans sa pratique pastorale, fut J.-J. Pelletier (2).

J.-J. Pelletier était né à Montbéliard le 18 février 1652. Il était fils de Samuel Pelletier, bourgeois de cette ville, et de Anne Gète. Élève du gymnase de Montbéliard, puis du Séminaire de Tubingue, il quitta l'Université en 1676.

(1) *Traité de la Bible close*, page 94.

(2) « J.-J. Pelletier, desservant de la paroisse d'Allenjoie dès 1708 jusqu'en 1725, fut le premier qui répandit, dans le comté de Montbéliard, les opinions de la secte des piétistes, qui a troublé les Églises du comté pendant un si grand nombre d'années ». Telle est l'opinion de M. Ch. Duvernoy, toujours si bien informé. Cf. *Annuaire du Doubs*, 1836, page 127. Voyez aussi : *Précis historique de la Réformation*, page 140. Mais le *Précis* confond à tort le mouvement piétiste et le mouvement morave, de beaucoup postérieur. M. Duvernoy avait fait la même erreur. *Ephémérides*, page 27.

Après avoir exercé, pendant deux ans, en Allemagne, les fonctions de précepteur, il revint dans son pays et fut appelé, en 1678, au poste d'Etobon. Il n'avait pu être, à Tübingue, l'élève de Hochstetter et de Reuchlin, dont il était plutôt le contemporain, mais des maîtres comme Osiander et Raith avaient déjà le souci de réparer les brèches de l'Église.

J.-J. Pelletier apportait à Etobon un grand désir de réforme et de relèvement moral. Il se montra beaucoup plus sévère que ses prédécesseurs dans l'exercice de la discipline ecclésiastique. Il faisait venir les coupables devant le consistoire local et leur adressait ses réprimandes. Quand le cas était grave, il les censurait publiquement du haut de la chaire et, après les avoir fait mettre à genoux devant l'autel, il les contraignait de demander pardon à Dieu et aux hommes qu'ils avaient offensés. Quand il y avait récidive, il privait les coupable de l'usage de la Cène ou les renvoyait devant le procureur de Montbéliard ou d'Héricourt, selon les villages. L'amende infligée en pareil cas était toujours plus forte que celles du consistoire local ⁽¹⁾.

J.-J. Pelletier défendait particulièrement les danses qu'il regardait comme indécentes. Spener lui-même n'allait pas si loin. « Si la danse, dit-il, le théâtre, le jeu, etc., excitent tes passions ou t'affaiblissent pour le bien, renonces-y sans hésiter, mais si tu crois pouvoir y conserver tes sentiments de piété et l'approbation de ton Dieu, je ne me crois pas en droit de te les défendre, car toutes choses sont pures pour ceux qui sont purs, et certainement il y a des jouissances permises qui, sans être préjudiciables à l'âme, sont utiles pour le corps qu'elles fortifient et aguerrissent » ⁽²⁾.

(1) Cf. Beurlin, *Recherches historiques...* Ms. Bibliothèque de Montbéliard.

(2) Cité par Léon Marchand, *Étude sur le mouvement religieux produit par Spener*. Genève, 1873, page 58.

Pelletier n'avait pas tant de largeur. On lit, par exemple, dans le registre de la paroisse d'Etobon, que le 10 juin 1681 les jeunes filles de Chenebier demandèrent pardon et payèrent une amende pour avoir dansé un dimanche.

Suivant l'idéal qu'il s'était fait de l'Église, Pelletier s'efforçait de la purger des membres indignes. Nous le voyons le 12 février 1681 demander et obtenir du Conseil de Montbéliard la destitution de l'ancien de l'Église d'Etobon qu'il accusait d'inconduite. La même année, il fait punir Pierre Mabilie, coupable de blasphème.

La sévérité de J.-J. Pelletier était égale pour tous. Il ne ménageait pas plus les maires et anciens que les autres paroissiens.

Cette sévérité lui attira bien des haines. Ainsi nous voyons Pelletier porter plainte, en 1681, contre Adam Goux qui l'avait outragé (1).

Pelletier quitta Etobon en juin 1682 pour aller occuper le poste de Mandeure. Nous le voyons ensuite passer, en 1688, à Seloncourt, en 1694, à Vandoncourt et enfin, en 1708, à Allanjoie. Devenu pasteur émérite en 1724, il vint se fixer à Montbéliard, où il mourut à l'âge de 73 ans.

Dans toutes ces paroisses, il se montra ce qu'il avait été à Etobon, aussi sévère pour les autres qu'il l'était pour lui-même.

En 1704, raconte Ch. Duvernoy (2), les jeunes filles du village de Dasle, paroissiennes du village de Vandoncourt, sont *excommuniées* par leur ministre J.-J. Pelletier pour s'être rendues à Seloncourt le jour de la fête patronale et y avoir *dansé quelques ajoulottes* avec les garçons du village ; elles supplient le duc Léopold-Eberhard d'ordonner à leur pasteur de

(1) Archives de la Haute-Saône, E. 233.

(2) *Ephémérides*, page 362.

cesser toutes poursuites contre elles et de les admettre à la Cène, *d'autant plus qu'elles ont dansé sous les yeux de son S. A. S. qui a paru y prendre plaisir*. Il faut croire, ajoute l'historien, que l'indulgence du prince prévalut sur la sévérité du ministre ». Cela n'est pas sûr. Léopold-Eberhard, très peu sévère pour lui-même, l'était beaucoup plus pour ses sujets, surtout lorsque leurs péchés pouvaient rapporter quelque amende à son profit.

Pelletier était très pieux. Il aimait à se retirer à l'écart pour prier. Il allait souvent se mettre à genoux dans un buisson du bois de Vandoncourt, où le sol même trahissait les longues stations du ministre. Quelques-uns de ses paroissiens eurent la malveillance et la sottise de le soupçonner d'adorer le buisson lui-même (1) ! La charité « croit tout », dit l'Apôtre, la haine aussi.

On voit par tout ce qui précède que J.-J. Pelletier était tout préparé par ses propres tendances d'esprit à accepter le programme réformateur du piétisme.

Il fut gagné aux idées nouvelles par son fils Léopold-Georges Pelletier, à qui revient de droit l'honneur, que M. G. Donzé attribue à Nardin, d'avoir introduit le piétisme dans nos Eglises. Le jeune Pelletier avait adopté, à Tubingue, les idées de ses maîtres Hochstetter et Reuchlin. Comme beaucoup de ses camarades wurtembergeois, il avait été continuer ses études à Halle. Revenu en vacances, il exposait, avec chaleur, à son père, les idées puisées auprès de Francke. Avec l'aplomb de la jeunesse et de l'inexpérience, il jugeait les vieux collègues de son père. Il prétendait avoir entendu le très orthodoxe ministre Macler donner « un presche par où il a enseigné plutôt aux âmes la voye de l'enfer que la voye du ciel... »

(1) Archives du Doubs, E. 1015.

Il avait des accès d'ascétisme : « Ceux qui se marient ne sont pas des saints ». Il polémisait contre les prières ecclésiastiques : « Il n'est pas nécessaire d'avoir des livres pour prier Dieu ».

Les idées du fils furent bientôt celles du père, qui ne tarda pas à être l'objet d'une accusation de piétisme. On l'accusait de ne pas faire de prières ecclésiastiques, d'avoir une prédication qui « ne réclamait que les régénérés ». On lui reprochait, en 1704, d'avoir dit « qu'il n'y avait que dix vrais communicants dans tout le pays. Ayant dit un jour à Abraham Monnerot : malheureux d'athée ! celui-ci répondit : si je suis un athée et un épicurien, je ne suis pas un piétiste ».

On voit que le piétisme a agité nos Eglises quinze ans environ avant Nardin. La tendance se sent déjà chez le duc Georges. Le piétisme s'accroît chez J.-J. Pelletier. Il entre avec L.-G. Pelletier, J.-F. Nardin, Berdot dans la période polémique. Il triomphe sous le règne d'Eberhard-Louis, mais, pour triompher, il prend une couleur ecclésiastique qui préserve nos piétistes des exagérations que l'on regrette de trouver dans la seconde génération piétiste en Allemagne.

Ainsi, à notre connaissance, il y avait dans notre pays deux pasteurs à tendance piétiste, J.-J. Pelletier et son fils, lorsque J.-F. Nardin vint apporter au mouvement le précieux concours de son talent et de sa vie religieuse intense.

J.-F. Nardin ⁽¹⁾ était, par sa mère, le petit-fils du savant et pieux pasteur d'Héricourt Charles Duvernoy. Son père,

(1) Nous avons pu ajouter à la biographie de Nardin quelques traits peu connus en utilisant une traduction allemande de la *Vie de J.-F. Nardin*, par J.-J. Duvernoy, sous ce titre : *Das Leben des Herrn Johann-Friedrich Nardins, Evangelischen Predigers an der Kirche zu Blamont im Mümpelgardischen ; beschrieben von dem Herrn Duvernoy, Prediger an der teutschen Kirche zu Mümpelgard. Mit einigen Noten vermehret und herausgegeben von David-Stephan Choffin, und ins teutsche übersetzt von Ebragott-Friederich, Quaden*. Halle, gedruckt bey Christ.-Michael Vestern, 1759, in-12°, XII-96 pages. (Bibliothèque de Besançon). — D.-E. Choffin, qui publia cette *Vie de J.-F. Nardin*, en 1759, traduite la même année par Quaden, était né à Héri-

Daniel Nardin (1), était pasteur de l'Église Saint-Martin de

court où il fut l'élève de Nardin. Il étudia la théologie à Tubingue, fut ensuite précepteur dans une famille wurtembergeoise où Nardin avait été avant lui et devint professeur de langues modernes au *Pädagogium* royal de Halle où il mourut en 1773. A la liste de ses ouvrages publiée par la *France protestante* (édition Bordier, tome IV, page 343), il faut ajouter :

1^o Une édition de *Cantiques* composés ou traduits de l'allemand par Nardin, publiés à Halle, en 1740, chez Gebauer, avec quelques prières et l'histoire de la Passion.

2^o Une nouvelle édition de ces *Cantiques*, en 1755, avec trente des meilleurs psaumes de David sous ce titre : *Recueil de Psaumes et de Cantiques spirituels*, Halle, 1755, in-8°. (Cf. *Nachrichten von einer Hallischen Bibliothek*, page 372).

3^o *Le trésor des enfants de Dieu* contenant un recueil de 300 passages de l'Écriture Sainte avec des applications en prose et en vers (par D. E. C.), Halle, 1737, in-18° oblong. Il a emprunté plusieurs de ces applications aux poésies ou cantiques de M^{rs} P. (Pelletier) et N. (Nardin) connues depuis plusieurs années de beaucoup d'âmes pieuses dans la principauté de M. (Montbéliard).

En rééditant la *Vie de Nardin*, Choffin avait un but de pure édification. Il explique, dans la préface, qu'il s'est permis d'ajouter quelques notes empruntées à ses souvenirs et portant sur des particularités que J.-J. Duvernoy ne connaissait sans doute pas.

(1) Les Nardin de Montbéliard venaient de Fraisans (Doubs), mais ils descendaient d'un marchand hollandais nommé Alardin Guillaume qui s'était établi à Besançon au xv^{me} siècle et y avait épousé Marguerite Boncompain. La prononciation populaire déforma vite le prénom de l'étranger : Alardin devint Anardin, puis Nardin. En 1506, Alardin Guillaume fournit à la municipalité une partie du vin qu'elle présentait, le 2 décembre de cette année, à Marguerite d'Autriche : le prix en fut payé à « honorable homme Pierre Nardin, fils dudit Alardin Guillaume » (Voyez : A. Castan, *Catalogue des Incunables de la Bibliothèque publique de Besançon*, Besançon, 1893, page 275, note 2). Les fils d'Alardin Guillaume, Pierre et Nicolas, furent anoblis par lettres de Marguerite d'Autriche en 1528. Ils prirent pour armes : « Un écu aiant le champ d'or à un chef d'azur et sur icelui chef trois étoiles d'or à cinq pointes en range... » Un exemplaire de la *Vie de J.-F. Nardin*, par J.-J. Duvernoy, conservé à la bibliothèque de Montbéliard, renferme une copie des lettres d'anoblissement de Marguerite d'Autriche. Le tableau généalogique ci-dessous résumera ce que nous savons des Nardin de Montbéliard.

Daniel Nardin, Maître bourgeois à Montbéliard.

Frédéric Nardin, l'un des Neuf bourgeois,
épouse Claudine Brisechoux en 1632. Il meurt vers 1645.

Daniel Nardin, né en janvier 1642, meurt surintendant des Églises en 1707. Il épouse, en 1666, Marie, fille de Ch. Duvernoy, ministre à Héricourt, puis à Montbéliard. Ils ont quatorze enfants et parmi eux :

Charles-Christophe Nardin, conseiller de Régence, qui épouse Anne-Clémence, Jean-Frédéric Nardin.
fille du greffier de la mairie Duvernoy.

Anne-Clémence Nardin, femme du
médecin Léop.-Emmanuel Berdot.

Anne-Catherine Nardin, femme du
surintendant J.-J. Duvernoy.

Montbéliard et vice-surintendant des Églises ⁽¹⁾. Il naquit à Montbéliard le 29 août 1687. « Dès qu'il fut sorti du berceau, raconte son biographe J.-J. Duvernoy, son père travailla avec succès à planter dans son cœur les premiers germes de la Piété ».

J.-F. Nardin était fort bien doué. Ses parents le destinaient à la jurisprudence ⁽²⁾, mais une inclination secrète le poussa de bonne heure vers la théologie et le ministère. A 12 ans, il savait le Nouveau Testament grec par cœur. A 16 ans, parvenu au terme de ses études préliminaires, il partit pour l'Université de Tubingue où il devait étudier le droit. En route, il perd son épée. Il écrit alors à ses parents que cet incident fournit la preuve « qu'il n'était pas appelé à porter des armes terrestres, mais l'épée de l'Esprit qui est la Parole de Dieu ». Arrivé à Tubingue, il n'y avait « plus de place pour un juriste dans le séminaire où il devait étudier » ; il fut donc contraint de se déclarer étudiant en théologie. Les leçons d'Hochstetter et de Reuchlin « ne facilitèrent pas peu son accroissement dans la grâce ». Dieu lui découvrit dans cette école « d'un côté le fond d'incrédulité, de corruption, d'ingratitude, d'aversion et de révolte contre Dieu dans lequel l'homme est plongé, d'un autre côté le Seigneur Jésus se

(1) *Brief recueil de la Vie et de la Mort de feu M. Daniel Nardin*, Montbéliard, chez J.-M. Biber, MDCCVIII. Le rédacteur de cette notice s'exprime ainsi sur D. Nardin : « On peut dire, que dans toutes ces charges dont Dieu a bien voulu le revêtir, il a apporté toute la diligence et le zèle que l'on peut demander d'un homme fidèle ; Il y a servi son Dieu et son prochain avec toute la force et l'assiduité dont il étoit capable... Ses auditeurs luy peuvent encore rendre témoignage de quelle manière il s'est comporté en la Vigne du Seigneur, s'efforçant de se rendre approuvé à Dieu, ouvrier sans reproche, qui détaillait droitement la Parole de la vérité » (page 24).

(2) Une note de la main de J.-J. Duvernoy, ajoutée à un exemplaire de la *Vie de Nardin* (bibliothèque de M. le pasteur Ch. Perdrizet), raconte cependant que lors du baptême de Jean-Frédéric, son père, dans un « mouvement extatique », se sentit porté à prendre son enfant des mains de sa marraine pour le déposer sur l'autel et le consacrer spécialement au service de Dieu et de son Église.

manifesta à lui sous l'image sensible d'un tendre et sincère ami des pécheurs ».

Nardin eut à Tubingue la vie d'un étudiant exemplaire. Renonçant aux plaisirs, crucifiant les passions fougueuses de la jeunesse, il n'avait « de cœur et d'amour que pour Jésus ». Il vivait déjà uniquement pour Dieu. Dès cette époque le jeune étudiant montre la fermeté de son caractère en demeurant fidèle à la ligne de conduite qu'il s'était tracée malgré les railleries, les calomnies et les persécutions même. Déjà, d'ailleurs, il se sentait soutenu par des amis sûrs qui partageaient ses idées ⁽¹⁾.

A la fin de ses études théologiques, il passa deux années, en qualité de précepteur, dans une famille où il laissa des souvenirs bénis ⁽²⁾.

Rappelé dans son pays en 1714, il subit au mois de juin de cette année l'examen des candidats et reçut l'imposition des mains. Il était destiné au diaconat de Blamont, mais sa mère, qui voulait l'avoir plus près d'elle, réussit à le faire nommer diacre à Héricourt. Il fut présenté à sa nouvelle paroisse le 12 juin 1714.

Nardin apportait au service de sa paroisse des qualités remarquables et une piété déjà mûrie par une constante et intime communion avec son Sauveur. C'était un souffle de jeunesse et de vie qui venait passer sur une Église qui avait eu déjà d'excellents pasteurs mais qui, à cette époque, était

(1) Mon bienheureux père qui l'avait connu à Tubingue, dit Choffin, racontait qu'étant entré dans sa chambre pour lui dire bonjour, il l'avait trouvé en prière. Se voyant remarqué, il expliqua qu'il était tombé aux pieds du Sauveur pour l'appeler avec larmes à son secours dans le sentiment de sa misère et de sa perdition.

(2) C'était à Léonberg, chez le baron de Gaisberg, officier de la cour d'Eberhard-Louis. Choffin, qui fut précepteur dans la même maison dix ans plus tard, rend à Nardin le témoignage qu'on parlait encore de lui avec une considération particulière. M^{me} de Léonberg conservait, comme un précieux trésor, un paquet de lettres de Nardin.

desservie par un homme qui paraît avoir été plutôt un fonctionnaire exact et correct qu'un vrai pasteur des âmes. Nardin était au contraire un *pasteur* dans toute l'acception du mot. Son ministère ne devait pas tarder à porter des fruits. Ce ne fut pas sans doute un mouvement général. Il « en réveilla plusieurs », dit simplement son biographe. « Un certain nombre de ses auditeurs, ajoute-t-il, goûtaient l'efficacité de la Parole de Dieu et embrassaient ouvertement le parti de la piété. D'autres, moins avancés, cessaient de scandaliser l'Église par leurs dérèglements et leurs profanations. Les juréments, les chansons profanes et impudiques ne se trouvaient plus que dans la bouche de quelques libertins déclarés. En échange, on entendait retentir dans la campagne aussi bien que dans la ville et même parmi les jeunes bergers, des Hymnes et des Cantiques spirituels que le ministre zélé composait pour sanctifier leur joie ⁽¹⁾ ».

La prédication de Nardin, simple et précise, était très goûtée des pauvres gens qui n'avaient été que trop longtemps rassasiés des syllogismes orthodoxes. Quand il devait prêcher au-dehors, à Tavey par exemple, beaucoup de ses auditeurs l'y suivaient.

Le jeune diacre n'avait pas tardé à introduire à Héricourt ces *collegia pietatis*, ces réunions de piété qu'il avait vu pratiquer à Tubingue. Outre ces instructions publiques, dit J.-J. Duvernoy, il en donnait de particulières dans sa maison tous les jours de dimanche. Et pour que tous les jeunes gens pussent profiter des unes ou des autres, il tenait ces dernières à une heure où la jeunesse employée à garder les bestiaux pouvait y assister ⁽²⁾.

L'entrée en activité de Nardin nous donne ainsi l'impres-

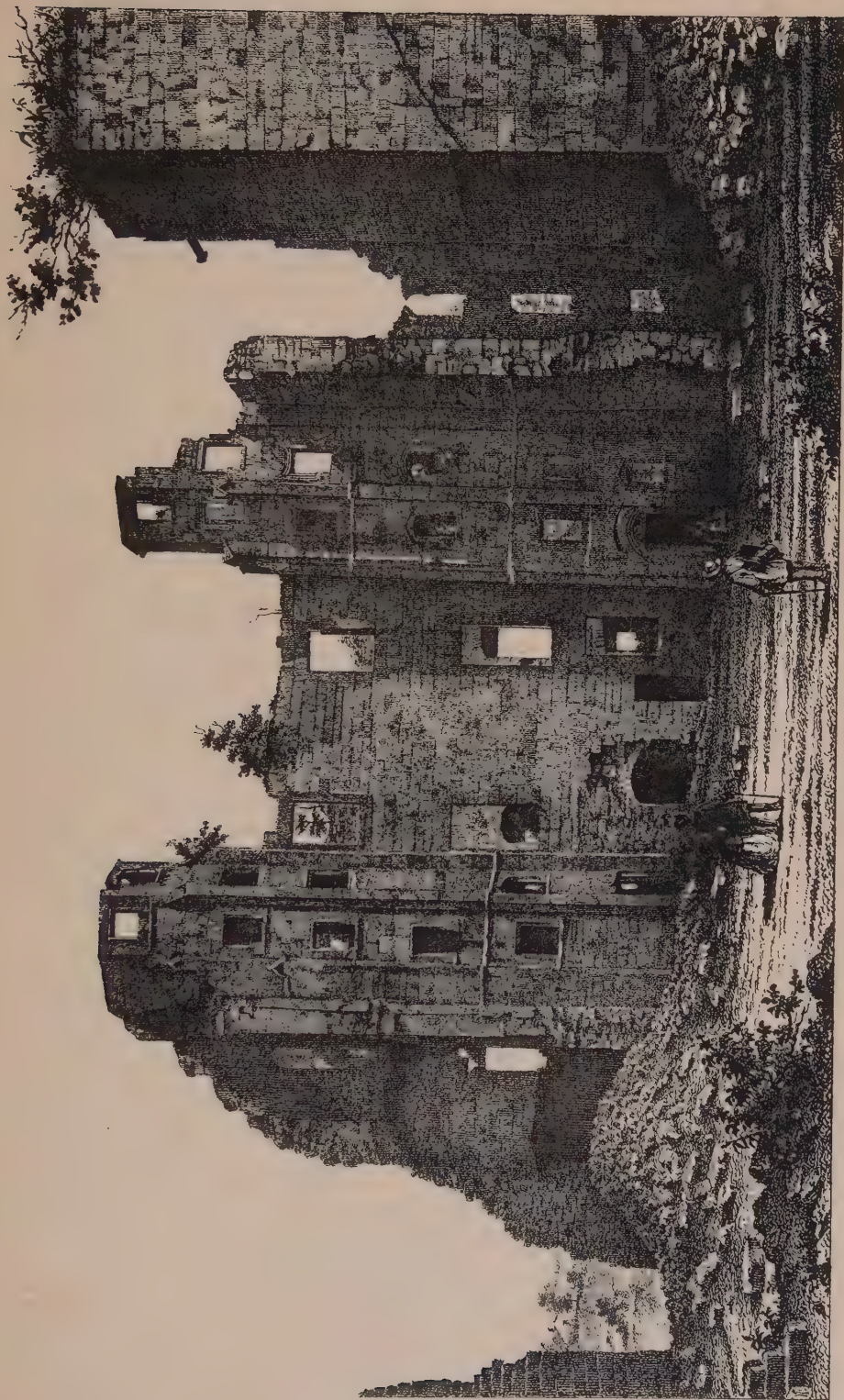
(1) J.-J. Duvernoy, *Vie de J.-F. Nardin*, page 5.

(2) J.-J. Duvernoy, *Vie de J.-F. Nardin*, page 15.

sion d'une vie *consacrée*. Qui n'appréciera ce souci des jeunes bergers et de leurs âmes ? Un pasteur qui se résigne à ne pas atteindre une partie du peuple, n'est pas digne de ce nom.

Mais, malgré tout son dévouement, Nardin ne devait pas tarder à subir le sort de ceux qui ne suivent pas « le torrent de la coutume », comme dit son biographe. Il vivait d'ailleurs au temps de la « théologie fulminante » et il rencontra dans son collègue, le ministre Cucuel, un adversaire décidé. A l'instigation de ce dernier, le Maître-Bourgeois en chef de la ville d'Héricourt adressa au Conseil de Montbéliard une requête où il se plaignait vivement de Nardin et de ses sectateurs ⁽¹⁾. Il lui reproche ses conventicules : « Il fait assembler à la maison de cure qu'il occupe jusqu'à cinquante ou soixante personnes, de tous âge, sexe et qualité ». Cette assemblée finie, elle se renouvelle dans le même lieu depuis les neuf heures du soir jusqu'à dix et onze de la nuit, où chacun, selon que les mouvements les prennent, ils prient, chantent, crient et hurlent tout hautement au grand scandale de ceux qui sont véritablement intéressés pour le soutien de notre sainte religion et sa morale ». Les paroissiens se soustraient « par trentaine » aux prédications ordinaires pour aller entendre le « sieur diacre » à Tavey. Une grande effervescence régnait dans la ville, il y avait eu des rixes entre les partisans et les adversaires de Nardin. Celui-ci aurait même dit qu'on ferait bien de lapider le Maître-Bourgeois, qui avait essayé de s'interposer. Crémet accusait Nardin de séparatisme. Il ne savait pas bien quels étaient les principes et les dogmes de ces fanatiques, mais ce qu'il savait c'est « qu'ils décriaient extrêmement le ministère, qu'ils regardaient les pasteurs établis comme des ministres de la corrup-

(1) Cf. Archives nationales, K. 2189. Archives de la Haute-Saône, C. 501. G. Donzé, *J.-F. Nardin*, page 23. A. Chenot, *L'Église d'Héricourt de 1676 à 1789*, Montbéliard, 1885, page 125.



BY JACOT & C^{IE} AUBINCOURT

RUINES DU CHÂTEAU DE BLAMONT

tion et de l'erreur, et ne faisait aucun cas du service orthodoxe ».

Il nous est impossible de prendre au sérieux toutes les accusations de Gabriel Crémet contre Nardin. Mais, d'autre part, il est possible que Nardin ait fait preuve en cette affaire d'un peu d'imprudence et de jeunesse. Ses intentions étaient excellentes, mais c'est une chose délicate que le ministère évangélique et la bonne intention doit toujours être soutenue par un peu de prudence pastorale. Prudence que le temps seul peut donner. De là pour les jeunes pasteurs le devoir de ne pas s'opposer trop au « torrent de la coutume ». Il y a dans les traditions d'une Église des éléments de sagesse qu'un jeune homme, même pieux et bien doué, peut ne pas apercevoir et qu'il découvrira plus tard. Un homme pieux comme Nardin, aussi sincèrement désireux de réformer et de vivifier son Église, peut donc trouver en face de lui non pas seulement l'esprit diabolique, comme le donne à entendre J.-J. Duvernoy, mais un esprit de prudence et de raison. Les succès de Nardin, par exemple, paraissent bien avoir offusqué quelque peu le vieux « ministre Cucuel », mais il n'avait pas tout à fait tort de craindre le développement dans sa paroisse d'un esprit de jugement qui aboutirait fatalement à un séparatisme fâcheux.

Qu'un pasteur réunisse chez lui quelques-uns de ses frères en la foi, qu'il les instruisse d'une manière plus familière, qu'il fasse à leur conscience des appels plus personnels à la conversion, qu'il chante avec eux les louanges du Seigneur, quoi de plus naturel et de plus légitime ? Qu'un pasteur songe à créer autour de lui un noyau de fidèles qui soit dans la masse un ferment énergique, quoi de plus sage ? C'est ce qu'avait rêvé Spener et ce rêve bien d'autres pasteurs l'ont fait avant et après lui. Les réunions de piété, les *collegia*

pietatis contribuent ainsi à former une petite Église dans la grande, *ecclesiola in ecclesia*. Le but est excellent : *vivifier* l'Église, mais ces efforts, il faut bien le constater, ont souvent été à fins contraires. Les réunions familiales qui devaient être un *moyen* deviennent un *but*. On en vient bientôt à se contenter d'elles et l'indifférence pour l'Église elle-même dégénère vite en hostilité, pour peu surtout que celle-ci commette des fautes. On s'isole, on se sépare, dans sa sainteté et sa foi. On ne veut plus avoir rien de commun avec les tièdes ou les infidèles. Douloureux exode qui laisse l'Église privée souvent des meilleurs de ses enfants, de ceux qui auraient pu le mieux la servir et la vivifier. C'est là l'histoire des piétistes qui ont suivi Spener. Par leur esprit « d'isolement et de séparation, dit avec raison M. Marchand ⁽¹⁾, les piétistes se condamnèrent à faire tourner l'œuvre réformatrice de Spener en une œuvre de destruction ».

Quoi qu'il en soit, la requête de Crêmet et les plaintes du ministre Cucuel ⁽²⁾, produisirent leurs fruits. Nardin fut suspendu de ses fonctions.

Mais une pareille mesure qui frappait un homme aussi digne du ministère que Nardin ne pouvait être définitive. Cinq mois après, en effet, nous voyons un « jugement absolu » du Conseil de régence déclarer Nardin « orthodoxe, innocent de toutes les mauvaises pratiques dont on l'avait soupçonné » ⁽³⁾. Rétabli dans les fonctions du ministère, il fut installé comme diacre de l'Église de Blamont le 22 juin 1718.

Mûri par l'expérience, Nardin eut à Blamont un ministère

(1) *Étude sur le mouvement religieux produit par Spener*, page 77.

(2) Avertissement au Conseil de régence touchant le piétisme. Archives de la Haute-Saône, C. 501. « Les piétistes me méprisent partout, dit Cucuel, ils m'accusent d'être un vieux ignorant ».

(3) J.-J. Duvernoy, *Vie de J.-F. Nardin*, page 9.

béni. Il se garda bien des imprudences de conduite qui avaient amené sa destitution et il n'en fut pas moins — pour être plus réservé dans ses innovations — un excellent pasteur. Il avait à seconder à Blamont un homme de bien, le ministre Ponnier, dont nous avons déjà parlé. La fidélité de ce pasteur avait bien préparé les voies de celui qui fut son successeur quelques années après ⁽¹⁾.

Si maintenant nous cherchons à définir d'un mot le ministre de Blamont, nous dirons qu'il a été, dans toute l'acception de ce mot, un « évangélique », un « pasteur des âmes », vrai modèle de son troupeau.

Sa piété était puisée à la source pure d'une communion intime et personnelle avec Jésus. D'une constitution débile, fatigué en outre par l'exercice de son ministère où il se dépensait tout entier, il était toujours calme et serein. Dans les moments difficiles, « son secret était alors de s'approcher de plus près de son Sauveur crucifié, de s'unir à lui plus étroitement que jamais de pensées et d'affections, pour présenter à Dieu ses maux et ses misères dans l'union avec les souffrances de Jésus en croix ⁽²⁾ ».

C'était un homme de prière. « Il avait acquis une sainte habitude de cheminer partout comme devant la face de Dieu ». C'était un chrétien conséquent. Il savait pardonner ⁽³⁾.

Simple et modeste dans ses habits, il donnait l'exemple « d'une honnête liberté qui se possède toujours et d'une sobriété qui ne se dément jamais ».

Rien de sombre d'ailleurs, ni dans sa piété, ni dans sa vie. Son humeur était sereine et même enjouée. Sa gravité était

(1) Voyez sur les incidents de ce ministère la *Vie de J.-F. Nardin*, pages 9 et 10.

(2) *Vie de J.-F. Nardin*, pages 10 et 11.

(3) *Vie de J.-F. Nardin*, page 11.

accompagnée d'humilité et de douceur. Il était prévenant, affable, populaire.

Cette nature si bien équilibrée devait préserver Nardin des erreurs qui furent celles de tant de piétistes.

Il savait respecter ses collègues d'une autre tendance : « Il n'affectait point de se distinguer des autres, bien moins de rendre méprisables les ministres qui ne suivaient pas en tout les mêmes maximes ».

Comme Spener lui-même, il ne méprisait ni l'étude, ni la science. Il « était assez versé dans la science ecclésiastique, possédait l'allemand, le latin, le grec et entendait passablement l'hébreu et l'anglais » (1).

Comme pasteur, il apportait un grand soin à sa prédication, dont la forme était généralement improvisée (2). Sa catéchisation avait un caractère pratique. « Il ne se bornait pas simplement à endoctriner, c'est-à-dire à exposer séchement les Dogmes de la religion ».

Il avait grand soin des malades, des écoles. Il s'efforçait d'écarter « les impies et les scandaleux » de la table du Seigneur et « comme les circonstances ne lui permettaient pas d'observer ouvertement une discipline ecclésiastique un peu sévère, il usait d'une sage prudence pour obliger les indignes communicants à s'en éloigner ».

Nardin mourut après avoir vu des « circonstances » plus favorables, c'est-à-dire quelques années après Léopold-Eber-

(1) Nardin avait traduit une *Explication du psaume LI de Luther*. Cet ouvrage a été imprimé en 1842 sous ce titre : *Explication du psaume LI*, par le Docteur Martin Luther, traduite du latin par Jean-Frédéric Nardin, pasteur à Blamont. Toulouse, imprimerie Cadaux, 188 pages. Il avait aussi traduit le *Voyage du chrétien*, de John Bunyan, sous ce titre : *Voyage d'une chrétienne avec ses enfants*. À peine l'eût-il achevé qu'il apprit qu'une autre traduction venait de paraître à Bâle.

(2) Choffin raconte que quand il avait à prêcher dans sa filiale, Nardin ne prenait rien avant de sortir et quand chacun était rentré chez lui pour le repas de midi, il méditait, sans rien prendre, sa catéchisation de l'après-midi et, de retour en ville, il prenait enfin son repas du soir.

hard, le 7 décembre 1728. Sa mort fut simple comme sa vie. « Il s'étendit doucement dans son lit comme Isaac sur l'autel où il devait être immolé pour offrir à Dieu le sacrifice de sa vie, aussi bien que celui de son corps et de son âme ».

Le piétisme ne mourut pas dans notre pays avec Nardin. Nous aurons, au contraire, à suivre encore ce mouvement religieux qui finit par se confondre avec le mouvement morave.

Léopold-Eberhard mourut le 25 mars 1723. Il laissait l'Église appauvrie, désorganisée par les surintendants qu'il avait mis à sa tête. Mais la vie intérieure de l'Église ne dépend ni de la faveur, ni du caprice hostile d'un prince ou d'un régime quelconque. L'esprit chrétien fleurit tout à nouveau sur les ruines des édifices religieux que l'on a cru détruire. Les germes de vie que nous avons constatés ici et là vont se développer sous le règne plus favorable d'Eberhard-Louis.

CHAPITRE IV

LE RELÈVEMENT

Temps meilleurs. Le duc Eberhard-Louis. Son caractère. Arrivée à Montbéliard. Efforts de réorganisation politique et religieuse. L'ordonnance de 1724. Influence générale du piétisme. Léopold-Georges Pelletier. Jean-Nicolas Vallet des Barres.

Léopold-Eberhard, arraché par la mort à sa vie de débauche, fut enterré en hâte et sans pompe, comme un Louis XIV au petit pied. Si on ne peut dire avec justice qu'il avait tué l'Église de notre pays, on peut dire du moins qu'il l'avait désorganisée. Des réformes sérieuses s'imposaient.

Pouvait-on les attendre de son successeur ?

Au premier abord, il y avait quelque raison d'en douter. C'était le prince régnant de Wurtemberg, Eberhard-Louis, qui succédait à Montbéliard à son cousin Léopold-Eberhard, et il ne brillait point par l'austérité (1).

La princesse de Wurtemberg, bonne femme, mais superstitieuse et jalouse, n'avait, dit un historien, ni les qualités du corps, ni celles de l'esprit. Elle n'avait pas su s'attacher son brillant époux.

En 1723, il était depuis de longues années sous la domination d'une aventurière mecklembourgeoise, Christine-Wilhelmine de Grävenitz.

(1) Sur Eberhard-Louis consultez la bibliographie donnée par J.-J. Moser, *Württembergische Bibliothek*, 4^e édition, Stuttgart, 1796, p. 122. L.-T. Spittler, *Geschichte Württembergs unter der Regierung der Grafen und Herzoge*, Göttingen, 1783. K. Pfaff, *Geschichte des Fürstenhauses und Landes Württemberg*, Stuttgart, 1839, tome IV.

Poussé par les conseils d'un ami peu scrupuleux, le prince de Hohenzollern, Eberhard-Louis avait épousé secrètement Wilhelmine de Grævenitz dans les premiers jours de 1707.

L'Église du Wurtemberg n'eut pas la lâche complaisance d'un Bockshammer, elle protesta hautement contre l'adultère que le prince avait essayé de légaliser. Le prédicateur de la cour Hedinger tonna contre le prince, le chapelain Malblanc (1) refusa d'admettre à la Sainte-Cène la comtesse de Grævenitz.

Le prince Hohenzollern lui assurant que le pape annulerait son mariage, Eberhard-Louis eut un moment l'intention de se faire catholique. Mais il en fut détourné par le prélat Jean Osiänder.

Finalement, le duc céda. Son mariage secret fut annulé. Seulement, à l'aide d'un homme de rien, Jean-Henri Schutz, il fit épouser la comtesse à un vieil endetté complaisant, Jean-François de Wurben et Freudenthal. La comtesse de Wurben rentra à la cour avec un état de maison et on ne put plus rien contre elle. Elle fut pendant vingt ans la vraie souveraine du Wurtemberg. Elle eut une cour, une étiquette, elle poussa l'audace jusqu'à demander une place dans les prières liturgiques. Elle remplit la cour de ses créatures et fit chasser les hommes honnêtes qu'elle put atteindre, le maréchal de cour Forstner, le prédicateur de cour Uralsprecher. Elle assistait aux séances du conseil et tint le pays en coupe réglée jusqu'en 1731.

Il y eut à cette époque une rupture éclatante. Soupçonnée d'avoir voulu attenter à la vie du prince qui se détachait d'elle, la comtesse fut arrêtée et mise en prison. Elle réussit à échapper à la police princière et à la haine du peuple et

(1) Jules-Frédéric Malblanc était un enfant de nos Églises. Il naquit à Bussurel.



EBERHARD-LOUIS

s'en alla mourir à Berlin quelques années après Eberhard-Louis.

La fin de celui-ci fut la triste fin des coupables. Il mourut sans héritiers, le 23 novembre 1733, laissant son duché à un cousin catholique, le prince Charles-Alexandre.

Eberhard-Louis avait été un prince brillant, plein de vie, généreux, mais aussi dépensier, follement prodigue quelquefois ⁽¹⁾, livré tout entier à une passion qui le fit croire ensorcelé.

C'est à lui qu'allait incomber la tâche de relever les ruines matérielles et morales que Léopold-Eberhard avait faites dans notre pays.

Qu'était-il au point de vue religieux ? Un sceptique, ainsi qu'on a déjà pu le conclure de ce que nous avons dit de lui, et de plus, son attitude religieuse était déterminée par celle qu'avait prise la comtesse de Wurben.

Or la comtesse de Wurben savait le piétisme à la mode, et il est remarquable que la plupart des prédicateurs de la cour de Wurtemberg ont appartenu à cette tendance. Hochstetter avait été chargé de ces fonctions, mais il trouva la charge trop lourde et il demanda à reprendre ses leçons de professeur. C'est la comtesse de Wurben qui, en 1714, fit nommer prédicateur de cour Uralsprecher, un piétiste, comme Hiemer qui occupait ces fonctions périlleuses en 1725, c'est-à-dire à l'époque où le pays de Montbéliard rentra sous la direction du duc régnant de Wurtemberg.

D'une manière générale on peut dire qu'Eberhard-Louis valait mieux en somme que Léopold-Eberhard et qu'il était, de plus, beaucoup mieux entouré.

(1) Il avait un goût prononcé pour la chasse. Il allait jusqu'à faire venir de loin des loups, des renards et des sangliers vivants qu'il enfermait dans d'immenses enclos et chassait ensuite en grande pompe. Il emplissait ses écuries de chevaux qu'on avait peine à nourrir.

Ses complaisances pour la comtesse de Wurben ne purent le débarrasser tout-à-fait d'hommes qui donnaient de bons et courageux conseils.

Pendant tout son règne le ministère ecclésiastique wurtembergeois resta à la hauteur de sa mission.

Ce ministère était très généralement respecté-et respectable. Il était à chaque instant replacé devant ses devoirs par des ordonnances ecclésiastiques détaillées et nombreuses. L'Église, surveillée et critiquée par les sectes naissantes, était vivante et active. Elle subissait, d'une manière très marquée, l'influence de Spener et du piétisme de Halle.

A Stuttgart comme à Montbéliard, le prince était bien en théorie le chef de la religion, *summus episcopus*, mais, en fait, l'autorité religieuse était exercée par le Conseil ecclésiastique, et comme il s'y trouva sous Eberhard-Louis des hommes résolus à maintenir les droits de l'Église et sa dignité, celle-ci n'eut pas trop à souffrir des fautes personnelles de son chef théorique ⁽¹⁾.

Nous avons déjà vu la résistance qu'Eberhard-Louis avait rencontrée à l'égard de ses projets adultères. Lorsque la comtesse de Wurben afficha l'incroyable prétention d'avoir une place dans la prière liturgique, le prélat Jean Osiander répondit qu'il y était déjà fait mention d'elle. Nous prions, ajoutait-il, en disant : « Délivre-nous du mal » ⁽²⁾.

Il n'est pas étonnant que les autorités ecclésiastiques du Wurtemberg, mises au courant du désordre que l'adminis-

(1) Albert de Haller, qui visita le Wurtemberg en 1724, s'exprime ainsi dans son *Journal* sur la situation religieuse de ce pays : « *Im Württembergischen ist der Glaube tiefer in des Volkes Herzen als anderswo und zeigt sich auch im gemeinen Leben ; ihre Priester sind geehret, auch die Schulen ohne Verachtung, der Gottesdienst eifrig, die geistlichen Gesänge allgemein und alles der Frömmigkeit gemässer* ». *Tagebücher s. Reisen nach Deutschland v. 1723-1727, herausg. v. Hirzel, 1882.* Pour plus de détails voir : *Württembergische Kirchengeschichte*, pages 501-526.

(2) Le mot est aussi attribué à Eechslin.

tration de Léopold-Eberhard avait introduit dans notre pays, se soient efforcées d'y remédier.

Eberhard-Louis s'étant mis en possession du comté de Montbéliard en dépit de l'opposition tentée par le comte de Sponeck, fils de Léopold-Eberhard, le Conseil de régence des quatre seigneuries fut installé à Montbéliard comme Conseil de toute la principauté. Quelques mois plus tard, le prince vint lui-même à Montbéliard, où il arriva le 18 juillet 1723 ⁽¹⁾. Un de ses premiers actes fut de faire arrêter les principaux fonctionnaires du prince défunt. Le conseiller Georges Brisechoux, le surintendant Bockshammer ⁽²⁾ furent enfermés au château ; le bailli Léonard Nardin, les conseillers Goguel et Nardin durent garder les arrêts dans leurs maisons. Ils ne furent rendus à la liberté que le 13 décembre 1724. Le ministre de l'Église française, Macler, fut nommé surintendant, et l'œuvre de réforme commença.

Les ministres qui, dès la mort de Léopold-Eberhard, s'étaient préoccupés de réorganiser leurs Églises, avaient demandé à s'adresser directement à Eberhard-Louis par l'intermédiaire du prédicateur de cour, le D^r Hiemer, « qui, par son zèle et son inclination pour le bien des Églises, a contribué efficacement à rétablir les choses dans un bon ordre à leur grande consolation ». Un décret du 27 août 1723 leur

(1) Il avait avec lui son fils Frédéric-Louis et sa belle-fille. La comtesse de Wurben était aussi du voyage.

(2) Bockshammer avait épousé Catherine Duvernoy. Le 31 août 1724, elle adresse une requête au Conseil « pour qu'il plaise pourvoir à l'entretien de son mari ». Le ministre Bockshammer se trouvant dans la dernière misère, dit le Conseil, nous n'avons pu nous empêcher de lui faire donner, sous la gracieuse approbation de V. A. S., vingt sols par jour pour son entretien le plus nécessaire ». Bockshammer fut mis en liberté l'année suivante « après avoir signé un urphed ». Archives nationales, K. 2173. Bockshammer nommé en 1725 à une petite cure du Wurtemberg, Erdmannhausen, y mourut en 1748, à l'âge de 78 ans.

ordonna de continuer à recevoir leurs instructions du Conseil de régence ⁽¹⁾.

Le Conseil ecclésiastique auquel Eberhard-Louis renvoyait nos ministres fut composé des conseillers Cuvier, Rossel, Bouthenot et du surintendant Macler.

Ces hommes de bien ont droit à toute notre reconnaissance. Leurs efforts pour rétablir un peu d'ordre et de discipline dans une Église trop laissée à elle-même n'ont pas été sans fruits. C'est grâce à eux que le règne d'Eberhard-Louis, quelles qu'aient pu être ses fautes, marque pour notre pays une période de relèvement véritable.

Le nouveau Conseil ecclésiastique commença à se réunir le 9 novembre 1723. Son premier soin fut de relever l'autorité du Surintendant. Pour y parvenir, le Conseil prit les résolutions suivantes : « Le Surintendant aura l'inspection des ministres, il vaquera à l'établissement et à la présentation des ministres, il veillera à une exacte discipline ecclésiastique, il fera son rapport au Conseil de ses visites. Comme conseiller ecclésiastique, il assistera tous les mercredis au Conseil ecclésiastique et il aura cinq cent livres de plus que les autres ministres ».

L'administration de Léopold-Eberhard avait laissé tomber les écoles. Le Conseil ecclésiastique prit, dès le 22 décembre 1723, la résolution de les réformer. Mais il fallait auparavant se rendre un compte exact de tous les désordres amenés par le règne du dernier prince. Les ministres Macler et Zuegel furent chargés de faire au Conseil un rapport sur l'état des Églises et des écoles. Ce rapport fut en effet présenté le 27 juin 1724.

« On est d'avis, dit à ce propos le Protocole des délibérations du Conseil ecclésiastique, qu'après les sermons prépa-

(1) Archives nationales, K. 2173.

ratoires le ministre lira la confession et donnera l'absolution, le peuple à genoux pendant la confession.

On établira huit communions.

On introduira la nouvelle version des Psaumes. On s'efforcera de réprimer les débordements des jours de fête. *On rétablira de l'ordre partout enfin ».*

Pour rétablir cet ordre dans l'Église, on décida de remettre en honneur l'Ordonnance ecclésiastique de 1560 dont on ne tenait plus assez de compte, et de publier un supplément à cette ordonnance destiné à la compléter. Le recueil des Délibérations du Conseil ecclésiastique nous fait assister en quelque sorte à l'élaboration de ce supplément.

« Le 2 novembre 1724, dit-il, on s'occupe de mettre au point les ordonnances ecclésiastiques ». Le 31 janvier 1725, « on s'occupe de la révision des ordonnances. L'histoire de la Passion devra être expliquée le jour de la Quinquagésime ». L'œuvre, une fois achevée, fut imprimée en 1726 sous ce titre : *Supplément aux ordonnances ecclésiastiques de la Principauté de Montbéliard*.

L'ordonnance ecclésiastique que cache ce titre modeste occupe une trop grande place dans la vie de nos Églises, pour que nous ne donnions pas ici un rapide résumé de ses prescriptions principales.

Le Supplément s'ouvre par une courte introduction qui constate que l'Ordonnance ecclésiastique de 1560 était devenue hors d'usage dans la principauté de Montbéliard, à cause des tristes circonstances et révolutions arrivées et surtout « par l'interruption des visites ecclésiastiques. De plus, il s'était glissé dans l'Église plusieurs abus et désordres ».

Pour ces raisons, Eberhard-Louis a « jugé bon de confirmer cette ancienne ordonnance ecclésiastique », et d'y ajouter en outre les prescriptions suivantes :

De la doctrine. Le Supplément recommande « avant toutes choses à tous ceux qui sont employés au service de l'Église et des écoles les Livres prophétiques et apostoliques comme l'unique fondement de la vraie religion. D'ailleurs, comme leur véritable sens est sommairement renfermé dans les Livres symboliques des Églises évangéliques, et dans la Confession du Duc Christophe, c'est à ces livres qu'il faut se tenir ».

Du saint sacrement du Baptême. Le Supplément ne modifie en rien la manière d'administrer le baptême établie par l'ancienne ordonnance. Mais il veut que ceux qui ont reçu ce S^t-Sacrement « s'approprient par eux-mêmes publiquement et en face de l'Église les excellentes promesses qui leur y ont été faites ». Pour cela, le Supplément permet d'introduire la cérémonie de la Confirmation déjà usitée en Wurtemberg.

L'ordonnance défend en outre de prendre des parrains trop jeunes ou incapables de sentir leur responsabilité.

Du catéchisme. Il n'y avait plus, dans nos Églises, de catéchisme uniforme. L'ordonnance de 1724 prescrit la composition d'un nouveau catéchisme qui soit « suffisant à instruire les sujets dans la saine doctrine », et qui devra être « reçu et observé dans toutes les Églises ».

De la confession et absolution. L'ordonnance n'entend pas introduire la confession particulière contre l'usage du passé, mais elle prescrit aux ministres d'exhorter fortement le peuple à une vraie repentance, de préparer leurs communicants et après les sermons de préparation, de leur faire lecture publique de la confession qui sera suivie de l'absolution.

De la manière d'administrer la Sainte-Cène. L'ordonnance de 1560 prescrivait que ceux qui voudront se présenter à la S^{te} Communion soient examinés en particulier par les ministres pour reconnaître s'ils sont en état de le faire dignement. Ce commandement n'ayant pas toujours été exactement exécuté

à Montbéliard, l'ordonnance de 1724 insiste sur cet examen privé, tout en défendant aux ministres d'exclure aucune personne de l'usage de la S^{te} Cène sans le consentement du Conseil ecclésiastique. La communion devra être célébrée à Montbéliard tous les mois et, dans les villages, toutes les six semaines.

De l'ordre des prières publiques. A chaque prière publique, il sera lu un chapitre de la Bible, en outre des Articles de foi et des Dix commandements. Toute prière doit commencer par une explication sommaire d'un passage de la Bible.

Du chant de l'Église. La nouvelle version des Psaumes usitée dans les Églises françaises protestantes sera introduite dans nos Églises. On devra exercer la jeunesse à chanter les cantiques les plus édifiants qui seront traduits de l'allemand en français.

Des habillements des Ministres de l'Église. Les ministres auront d'eux-mêmes le soin d'observer toute la modestie et la bienséance nécessaires.

De la sanctification du jour du dimanche et d'autres fêtes. L'ordonnance s'efforce de porter remède aux profanations scandaleuses du jour du Seigneur, absences du culte et des catéchisations, négoce avant et après les services, ivrogneries, jeux, danses, etc.

Les jours de la Circoncision, de l'Ascension, du lundi après Pâques et la Pentecôte, les jeudi et vendredi de la semaine sainte devront être regardés comme fériés et marqués, à la ville, par un prêche et, à la campagne, par une catéchisation.

Depuis le dimanche *Esto mihi* on expliquera en chaire l'histoire de la Passion de Jésus-Christ. Un jour de pénitence et de jeûne sera célébré tous les mois.

De l'ordre et de la manière de bénir les mariages. Une petite

exhortation devra être faite aux nouveaux mariés pour leur représenter les principaux devoirs de l'état du mariage.

La visite des malades devra être exactement faite et la communion administrée.

De l'ordre des funérailles. Aux funérailles de toutes les personnes ayant communie, il sera fait un sermon funèbre tant pour réveiller et édifier l'assemblée que pour consoler les affligés. On devra s'abstenir des parentations.

Des ministres de l'Église. Leur conduite devra se conformer à l'Ordonnance ecclésiastique de 1560 et à la *Cynosura ecclesiastica* du Wurtemberg. Il est recommandé de n'envoyer à Tubingue que les jeunes gens ayant vraiment fait les études préparatoires nécessaires. Les candidats rentrés au pays subiront un examen qui permettra de voir si le sujet « entend sa théologie fondamentalement suivant l'Écriture Sainte et nos Livres symboliques ».

La confirmation d'un candidat appelé à un emploi dans l'Église devra se faire en présence du Conseil ecclésiastique d'après les règles établies dans l'ordonnance de 1560. Le candidat devra « souscrire les Livres symboliques, suivant l'ancien usage qu'on n'aurait jamais dû négliger comme on l'a fait ». Les Ministres sont exhortés à veiller sur leur conduite. Pour « qu'ils soient animés à faire des progrès dans leur théologie, il y aura deux disputes circulaires chaque année ». Pendant l'été, il y aura tous les mois une conférence pastorale sous la présidence du Surintendant.

Touchant la boîte des pauvres. En outre de ce qui se fait on établira dans les églises et même dans les cabarets publics des plats ou des boîtes destinés à recevoir les offrandes volontaires.

De la discipline ecclésiastique. Nous avons vu que la discipline ecclésiastique n'était plus exercée sous Léopold-Eber-



Phototypie J. Royer, Nancy.

JEANNE-ELISABETH DE BADE-DURLACH
DUCHESSE DE WURTEMBERG

hard. L'Ordonnance de 1724 la rétablit avec fermeté. Elle se termine enfin en ordonnant au Surintendant de faire avec vigilance la visite annuelle des Églises.

Une seconde partie est entièrement consacrée aux écoles qui avaient aussi besoin d'être mises sur un pied meilleur.

Cette ordonnance, signée d'Eberhard-Louis, fut donnée à Louisbourg le 30 août 1724, et contresignée par le conseiller Georgii.

Nos lecteurs auront remarqué combien l'influence du piétisme est sensible dans le règlement ecclésiastique que nous venons d'analyser.

La confirmation par la jeunesse adulte des vœux du baptême, les communions plus fréquentes, l'examen privé du communiant, le souci de rendre les catéchisations plus pratiques et plus utiles, la préoccupation de relever la moralité générale, tout cela appartient au programme réformateur de Spener. Nous sentons, dans l'ordonnance de 1724, l'influence du prédicateur de cour Hiemer, qui appartenait à la tendance piétiste. Il s'est donc produit chez nous ce qui s'était déjà vu en Wurtemberg : on combattait encore le piétisme — surtout dans ses manifestations imprudentes — qu'il était déjà victorieux.

L'ordonnance de 1724 dut apporter une grande joie aux hommes pieux de notre pays, à ceux qui, par leur fidélité, avaient permis à leur Église de passer vivante à travers une crise redoutable. Nardin, qui survécut de quelques années à la publication de l'ordonnance, put voir que le temps de la « théologie fulminante » était passé. Les autorités ecclésiastiques nouvelles laissent tomber les accusations de piétisme qui se produisent. Ainsi nous voyons, le 18 octobre 1724, le président de Negendank faire lecture au Conseil d'une lettre à lui écrite par le ministre Binninger dénonçant les ministres

Duvernoy, Surleau, Blanchot et Nardin, qui « faisaient des assemblées fréquentes et régulières entre eux dans un esprit de piétisme ». Il sera informé, dit le Conseil ecclésiastique ; mais l'information ne donna rien.

L'ancienne polémique paraît outrée aux hommes d'une nouvelle génération, qui apprécie de moins en moins les controverses religieuses. Le 19 octobre 1725, le Conseil décide que « M. le Surintendant insinuera à tous les ministres de s'abstenir de prêcher la controverse trop fortement en chaire ».

Fidèle à ce pacifique mot d'ordre, le Surintendant se plaint, le 16 juillet 1727, du ministre Rayot de Clairegoutte, qui, « prêchant dimanche dernier dans l'Église française, parla d'une manière outrée des Réformés qu'il maltraita extrêmement ». Il demande que Rayot soit mandé et repris (1).

Les idées, on le voit, ont marché avec les années. Le piétisme a si bien étendu ses conquêtes qu'il compte bientôt des représentants jusque dans le ministère de la ville de Montbéliard. On peut dire que, sous le règne d'Eberhard-Louis, le piétisme a conquis droit de cité dans nos Églises. Non seulement il a inspiré des mesures approuvées par l'assemblée du ministère, mais même les pasteurs qui se réclament ouvertement de cette tendance ne sont plus inquiétés que pour des imprudences de conduite.

Les noms de deux de ces pasteurs sont parvenus jusqu'à nous, ce sont ceux de Léopold-Georges Pelletier et Jean-Nicolas Vallet des Barres.

Léopold-Georges Pelletier, fils de J.-J. Pelletier, ministre

(1) Il faut croire que l'esprit polémique déborde quelquefois l'Église pour envahir la famille même, car à la date du 27 septembre 1727, nous trouvons dans les délibérations du Conseil ecclésiastique la note suivante : « Le S^r Surintendant exhortera le ministre Rayot de mieux vivre avec sa femme, à défaut de quoi il en portera plainte au Conseil ecclésiastique.

à Étobon, puis à Allanjoie, était né en 1677 à Montbéliard où son père était alors maître d'école. Après avoir suivi les classes de l'école latine de la ville, il partit pour Tubingue, où il séjourna du 17 juin 1698 au 11 septembre 1700. Suivant l'exemple d'un grand nombre de jeunes ecclésiastiques wurtembergeois, il se rendit à l'Université de Halle où il acquit, dit M. Beurlin, de profondes connaissances ⁽¹⁾. Après quelques années de préceptorat, il fut nommé pasteur à Waldersbach, dans le Ban-de-la-Roche, où il séjourna de 1707 à 1712. Dans ce court laps de temps, il exerça une influence bénie dans sa paroisse. Très pieux, très zélé, rapporte un des derniers historiens du Ban-de-la-Roche ⁽²⁾, il s'efforça de secouer l'apathie naturelle des habitants. Il organisa des réunions religieuses du soir, des conventicules comme disaient les ennemis du piétisme. Comme son père avant lui, Léopold-Georges Pelletier rencontra de vives oppositions. On alla jusqu'à troubler les réunions du soir par des coups de fusil.

Pendant le rude hiver de 1709, Pelletier assista efficacement ses paroissiens et, après son départ, il resta en relations avec beaucoup d'entre eux. On chantait encore en 1830, dit M^{me} Rœhrich, un cantique de sa composition, plus remarquable par l'intensité de la foi que par la beauté de la forme poétique ⁽³⁾.

Voici d'ailleurs en quels termes une contemporaine d'Oberlin ⁽⁴⁾ parle de Pelletier : « Après ces terribles guerres, Dieu envoya son serviteur M. Pelletier parmi cette première génération. On ne voulut pas longtemps le garder. Le Seigneur le rappela. Il avait semé. La bonne terre pouvait produire ».

(1) *Recherches historiques...*, page 650.

(2) M^{me} E. Rœhrich, *Le Ban-de-la-Roche*, 1890, pages 61-62-63.

(3) Cf. *La Vie d'Oberlin*, par Stœber. Strasbourg, 1831.

(4) *Le Ban-de-la-Roche*, page 62.

Pelletier revint en 1712 dans le pays de Montbéliard et il fut, jusqu'en 1723, vicaire de son père à Allannoie (1).

Il était depuis trois mois vicaire de la paroisse allemande de Montbéliard lorsqu'il fut appelé à Etobon par un rescrit d'Eberhard-Louis et installé par les soins du surintendant Macler. Le ministère de Pelletier à Etobon fut de courte durée ; en 1725, il fut appelé aux fonctions de diacre de la paroisse Saint-Martin à Montbéliard. En 1735, lors de l'occupation de Montbéliard par la France, il remplit en outre les fonctions de vicaire de la paroisse allemande. Il devint second pasteur de cette paroisse en avril 1737 et premier pasteur en 1744. C'est dans ces fonctions que la mort vint le trouver, le 4 décembre 1745. Il n'avait pas cessé d'être un pasteur actif et vigilant, aussi laissa-t-il de vifs regrets à Montbéliard (2).

On voit que le piétisme de Pelletier ne l'avait pas empêché d'être appelé au poste très recherché de pasteur à Montbéliard, mais il lui valut cependant quelques tracasseries.

(1) Les piétistes n'étaient pas sans exciter la raillerie des indifférents. Voici, par exemple, l'histoire que M. Ch. Duvernoy rapporte sur L.-G. Pelletier : « Un jour que Léopold-Georges Pelletier s'en allait au village d'Allannoie où son père était pasteur et qu'il suivait à pied le grand chemin de Montbéliard à Sochaux, absorbé dans une lecture toute spirituelle, un mauvais plaisant placé sur la terrasse du château et muni d'un tube acoustique ou porte-voix l'appela deux ou trois fois par son nom en lui recommandant d'ôter ses souliers : Pelletier, Pelletier, ôte tes souliers ! Pelletier qui crut entendre une voix d'En-Haut se hâta de se déchausser, et s'étant précipité à genoux, il s'écria avec l'accent d'une vive componction et les bras élevés vers le ciel : Parle, Seigneur, ton serviteur écoute ! De bruyants éclats de rire venus à ses oreilles le tirèrent de sa crédule illusion ». Nous donnons l'histoire pour ce qu'elle vaut. Elle prouve en tous cas la réputation de piété que Pelletier s'était faite.

(2) Pendant son séjour au Ban-de-la-Roche, Pelletier avait épousé Edwige Bouthenot, de Montbéliard. Il en eut plusieurs enfants dont trois seulement nous sont connus : Catherine-Eulalie-Judith Pelletier, Marie-Patience-Sidonie Pelletier. Un de ses fils, né à Etobon le 20 août 1724, y mourut le jour même de sa naissance. Edwige Bouthenot étant morte en 1741, L.-G. Pelletier épousa, le 24 janvier 1742, Suzanne Queslet, dont il n'eut pas d'enfants.

M. Beurlin a publié dans l'*Ami chrétien des familles*, en 1859, une *Notice biographique sur L.-G. Pelletier*.

Son appel à Montbéliard en 1725 provoqua quelques protestations. Ainsi le 9 mars de cette année, nous voyons le président du Conseil ecclésiastique proposer au conseil de « délibérer si l'on doit mander le ministre Pelletier d'Etobon pour l'installer dans sa charge de diacre de Montbéliard ou si, avant cela, on doit référer à S. A. S. les accusations faites contre lui par l'ancien Marc Verenet, et qui consistent principalement en ce qu'étant à Montbéliard, il y a quatorze ans, il faisait des prédications particulières chez lui de nuit et qu'étant ensuite allé au Ban-de-la-Roche, il s'était si mal conduit qu'il avait porté deux sujets à perdre leur âme en changeant de religion ⁽¹⁾ ». Mandé au Conseil le 13 mars 1725, Léopold-Georges Pelletier répondit sans doute victorieusement aux plaintes de l'ancien Verenet, car on lui remit dans cette même séance un acte pour sa légitimation au diaconat.

Toutefois la sévérité de Pelletier devait lui susciter encore quelques affaires. Ainsi, le 11 juin 1727, le Surintendant rapporte au Conseil « que le Maître Bourgeois en chef et le Conforteur lui ont porté plainte que dimanche dernier au dernier sermon le sieur diacre Pelletier avait presché avec aigreur contre eux jusqu'à nommer les trois Corps de la ville ⁽²⁾ ». Pelletier dut donner son sermon « par écrit », mais il ne fut pas inquiété.

Nouvelle affaire le 22 octobre de la même année. Cette fois il est accusé d'avoir prêché des hérésies en chaire par le maître de la commune Melchior Koch, par David Pontois et Jean Meyer. Accusé et accusateurs furent cités à comparaître

(1) Protocole des délibérations du Conseil ecclésiastique. Archives nationales, K. 2178.

(2) Protocole des délibérations du Conseil ecclésiastique. Archives nationales, K. 2178.

devant des commissaires spéciaux qui firent leur rapport au Conseil. Celui-ci maintint Pelletier dans ses fonctions.

Pelletier, sur la fin de son ministère, avait accueilli avec joie le premier émissaire morave qui vint à Montbéliard.

Un autre piétiste, Jean-Nicolas Vallet des Barres, fut moins heureux que Pelletier. Sans cesse cité devant le Conseil, il finit par être expulsé et se retira en Allemagne. Il paraît bien avoir mêlé à son zèle quelques fautes de conduite. Avec lui, nous voyons le piétisme dévier et devenir un séparatisme dont l'Église avait le droit de se préoccuper.

Tout ce que nous savons de Jean-Nicolas Vallet (1), c'est qu'il exerça pendant quelque temps le ministère au Ban-de-la-Roche, à Rothau. Lorsque l'administration française cessa de tolérer en Alsace des pasteurs étrangers, il est probable que Vallet des Barres rentra dans notre pays dont il était originaire, dans l'espoir de trouver un emploi. Il s'était fixé à Laire dans la paroisse d'Héricourt. De là le titre qui lui est donné de « théologien demeurant à Laire ». Vivant ainsi dans un village assez éloigné de la paroisse chef-lieu, Vallet des Barres se mit à tenir des assemblées religieuses. Sur la plainte de l'ancien de Laire, il fut cité à comparaître le 10 avril 1726. Les anciens de Laire entendus, il fut défendu à Vallet des Barres « de continuer à faire des assemblées soit de nuit ou de jour ou en quelle manière que ce soit, dans ce lieu ni ailleurs ». Le 26 mai de la même année, de nouvelles plaintes furent adressées au Conseil contre Vallet, « qui continue à tenir des assemblées nocturnes aussi bien que de jour, par où l'Église de Tavel se trouve entièrement divisée ». Vallet nia le fait. La même défense lui fut signifiée « sous peine par lui d'être renvoyé du pays ».

(1) Jean-Nicolas Vallet des Barres, de Montbéliard, entra au séminaire de Tubingue en 1699 ; il en sortit le 20 octobre 1706.

Cependant, le 17 juillet de la même année, le ministre Tuefferd renouvelle ses plaintes en exposant que, « quoique le théologien qui est à Laire ne fasse plus d'assemblées publiques à Laire, où il réside, il continue cependant d'aller de maisons en maisons et même dans les villages voisins de Trémoins et de Tavel pour y insinuer et enseigner sans doute sa doctrine (1) ».

L'année suivante, le 30 juillet 1727, ce sont des accusations plus graves qui sont portées contre Vallet. On lui reproche de vivre d'une manière scandaleuse avec sa servante et de ne faire aucun acte extérieur de religion. Expulsé du pays, Vallet se retira en Allemagne.

Ce que nous savons de l'influence piétiste à Montbéliard tend à nous faire penser que si Vallet n'eût été qu'un « piétiste », et s'il ne se fût pas rendu coupable de quelque faute, le Conseil ecclésiastique n'eût pas agi avec tant de rigueur envers lui.

Quoiqu'il en soit, le piétisme ecclésiastique resta dans l'Église jusqu'au moment où ce mouvement se confondit avec l'agitation causée par l'arrivée des Moraves qui ont été dans nos Églises non des initiateurs, mais les successeurs et les héritiers du piétisme.

(1) Protocole des délibérations du Conseil ecclésiastique. Archives nationales, K. 2178.

CHAPITRE V

LES LUTHÉRIENS CONFESSIONNELS

Les luthériens confessionnels. Léopold-Eberhard Bonsen. Ses parents. Ses études. Il est appelé au gymnase de Montbéliard. Son mariage. Il devient recteur.

Le piétisme, nous l'avons montré, a été influent dans les hautes sphères ecclésiastiques, sous le règne d'Eberhard-Louis. Il a coopéré au travail de réorganisation que Léopold-Eberhard avait rendu nécessaire. Mais on se tromperait beaucoup si on pensait que le luthéranisme confessionnel n'avait plus de représentants dans nos paroisses. Beaucoup de nos pasteurs au contraire et la masse des troupeaux restaient réfractaires au piétisme. A côté des ministres à tendance piétiste, il y avait donc une majorité de pasteurs orthodoxes, lisant les livres « approuvés » et sollicitant des mesures de répression contre une tendance dont ils n'auguraient rien de bon pour l'avenir de leur Église.

Les pasteurs piétistes étaient mal vus de leurs collègues qui les accusaient d'hétérodoxie ⁽¹⁾, et, comme il arrive si souvent, la lutte des idées dégénérait en luttes personnelles.

Les Réformés ne sont tolérés qu'à la condition de suivre

(1) « Son excellence fait connaître au Conseil, que les ministres de la Ville, Berdot et Pelletier, lui ont porté plainte que le ministre de Mandeure J.-G. Surleau avait presché contre eux dimanche aux vespres en l'Église St-Martin ». Ils furent les uns et les autres mandés au Conseil et le ministre Surleau ayant accepté de déclarer qu'il considérait Berdot et Pelletier comme des ministres orthodoxes de la Parole de Dieu, la réconciliation se fit. Protocole des délibérations du Conseil ecclésiastique. Archives nationales, K. 2178.

le culte luthérien et de donner à leurs enfants une instruction religieuse conforme à la confession d'Augsbourg ⁽¹⁾.

Depuis le règne d'Eberhard-Louis, la Cynosure ecclésiastique du Wurtemberg est devenue la règle des ministres et du Conseil lui-même. Le ministre Perdrix avait été chargé de la traduire pour qu'elle puisse être mise entre toutes les mains ⁽²⁾.

Le manuel officiel de l'enseignement religieux supérieur était depuis 1730 l'*Instruction catéchétique* de Zuegel, traduite en français par le ministre Jules-Frédéric Duvernoy.

Zuegel, qui présidait à toute cette réorganisation des Églises, multipliait les doléances pour obtenir du Conseil de nouvelles mesures de relèvement, tellement que les conseillers finirent par trouver qu'il allait trop loin dans ses plaintes ⁽³⁾.

En 1737, le surintendant Nigrin constate encore que les ministres sont fidèles à la « sainte doctrine » luthérienne et qu'on se conduit assez conformément aux ordonnances ecclésiastiques ⁽⁴⁾.

Les livres de Quenstedt, de Chemnitz, de Gerhard, de Hollaz restent les sources où nos pasteurs vont puiser leur doctrine.

Il faut bien le dire d'ailleurs, cette stricte orthodoxie n'est pas nécessairement accompagnée d'une science profonde, ni d'une vie religieuse très intense. Il arrive assez souvent au

(1) 1729. Le Surintendant Zuegel est chargé par le Conseil de faire la visite ecclésiastique et d'examiner avec attention si les Réformés qui sont au pays s'acquittent des fonctions du culte divin et s'ils envoient leurs enfants aux écoles publiques. Protocole des délibérations du Conseil ecclésiastique. Archives nationales, K. 2178.

(2) « Comme il est ordonné au Conseil et aux ministres de se servir de la Cynosure ecclésiastique du Wurtemberg, on en fera venir, et Perdrix continuera sa traduction ». Protocole des délibérations du Conseil ecclésiastique. Archives nationales, K. 2178.

(3) Archives nationales, K. 2175.

(4) Archives nationales, K. 2175.

Surintendant de dire d'un ministre : « Ses études sont médiocres ⁽¹⁾ ». Quelquefois même il est obligé de dire d'un autre : « Il se laisse parfois surprendre par la boisson ⁽²⁾ ».

Mais ce sont là des exceptions et nous relevons beaucoup plus fréquemment de bons témoignages — non suspects, car MM. les Surintendants étaient sévères — sur la piété, le zèle, l'exactitude et la science de nos pasteurs. La visite de 1737 témoigne, par exemple, que le ministre d'Audincourt Laude « est écouté et goûté ». Isaac Masson, à Bavans, a de bonnes études, des manières édifiantes.

L.-F. Perdrix, à Bethoncourt, a de bonnes études. Il est très exact et réglé dans ses mœurs. Pierre Jeanmaire, de Clairegoutte, est assidu et régulier.

Nous pourrions multiplier ces exemples. Ceux-ci suffisent à prouver que le règne d'Eberhard-Louis a été une période de sérieux relèvement pour notre Église. Les livres symboliques règnent encore sans contestation. Les pasteurs lisent les livres approuvés ⁽³⁾. Le piétisme a eu pour effet d'introduire dans l'Église plusieurs habitudes heureuses, comme la Confirmation par exemple (1730), mais il a perdu chez nous ses angles et n'a pas été jusqu'à ses dernières conséquences.

La menace des divisions a rendu les pasteurs plus attentifs. La crainte des conventicules a réveillé quelquefois un zèle qui paraissait s'éteindre. Les études sont devenues plus fortes. En un mot, la période qui va de 1723 à 1740 environ est

(1) Archives nationales. Visite de 1737.

(2) Archives nationales. Visite de 1737.

(3) L'intellectualisme de cette période apparaît partout. Voyez par exemple le certificat d'aptitude au saint ministère accordé à L.-E. Bonsen, Jules-Frédéric Doriot, Charles-Christophe Duvernoy : « Ils se sont tirés assez heureusement de leurs sermons et dans l'examen ils ont donné des preuves qu'ils entendent et qu'ils sont en état de soutenir la *thèse orthodoxe* ». L'examen est fait par J.-C. Cuvier, Macler, Zuegel, C.-N. Berdot, L.-G. Pelletier.

une période de possession tranquille pour le luthéranisme confessionnel.

Un homme en particulier représente vers le milieu du siècle les idées strictement luthériennes, c'est Léopold-Eberhard Bonsen. Il nous apparaît pendant de longues années comme un de ces rochers tombés tout-à-coup au beau milieu d'un torrent des Vosges. Le rocher n'arrête rien, l'eau court autour de lui et passe. C'est le rôle qu'a eu Bonsen dans nos Églises. Les hommes, les idées et les choses changent et passent devant lui depuis les dernières années d'Eberhard-Louis jusqu'au déclin du siècle, et il reste le même, solidement ancré à la Confession d'Augsbourg.

Bonsen à la fois éducateur de notre jeunesse, Recteur du gymnase, pasteur, plus tard Surintendant, a exercé trop longtemps une trop grande influence dans nos Églises pour ne pas nous arrêter quelque temps. D'ailleurs, pendant toute sa vie, il fut mêlé à tout et, faire sa biographie, c'est en réalité suivre la vie de notre Église pendant un demi-siècle.

Léopold-Eberhard Bonsen est né à Montbéliard le 17 août 1699. Léopold-Eberhard, duc régnant depuis cette même année 1699, fut le parrain du jeune Bonsen. Sa femme Anne-Sabine Hedwiger, qui prit en 1701, le titre de comtesse de Sponeck, fut la marraine. L'honneur au reste n'était pas rare. Le registre des baptêmes de la paroisse allemande de Montbéliard témoigne du grand nombre de filleuls que compte Léopold-Eberhard. Il figure comme parrain tantôt avec sa femme, tantôt avec les compagnes successives de sa vie débauchée, les baronnes de l'Espérance (1).

Par suite de quelles circonstances le futur Surintendant des Églises de Montbéliard eut-il Léopold-Eberhard pour

(1) Registre des baptêmes de l'Église allemande du château de Montbéliard, daté de 1698, fabriqué en 1720. Archives de la mairie de Montbéliard.

parrain ? C'est que son père était chantre de l'Église allemande du château et avait été « homme de chambre » de la princesse de Montbéliard. C'était une des victimes des guerres qui avaient ravagé l'Allemagne dans le cours du xvii^{me} siècle. Il s'appelait Herman Bonsen et était originaire de Corbach, dans le comté de Waldeck (1). Il avait eu une jeunesse rude et pauvre. Cette pauvreté, au reste, ne venait ni de l'obscurité de sa race, ni de la mollesse ou du désordre, mais bien des cruautés de la guerre, *sed unice ob belli sævitiam*, dit son fils (2). Le père d'Herman Bonsen était juge et assesseur de la paroisse de Nerder. Lorsque les Français, en 1674, transportèrent le théâtre de la guerre de Hollande en Allemagne, Herman Bonsen, privé de son père, suivit sa mère fuyant devant l'invasion. Il racontait souvent plus tard à ses enfants des épisodes de ses courses errantes à travers champs et forêts. Devenu adolescent, le jeune Bonsen, voyant sa patrie encore troublée par la guerre et ruinée, résolut d'aller chercher fortune ailleurs. Après quelques voyages, il gagna Montbéliard où nous le voyons dès 1689 valet de chambre de la princesse Anne, femme du duc Georges. C'est à Montbéliard qu'il épousa Anne Masson. Léopold-Eberhard Bonsen naquit de ce mariage. Bonsen a relevé plusieurs fois le fait qu'il était fils d'un Allemand et d'une Française et c'est sans doute en songeant à lui-même qu'il composait plus tard ce distique latin :

Plumbo germano Gallum miscere necesse est

Argentum vivum ; hinc fit bona temperies (3).

Le 16 août 1699, Léopold-Eberhard régnait depuis quel-

(1) Il n'y a pas de doute qu'il ne fût de la même famille que le célèbre Josias von Bunsen, né lui-même à Corbach, en 1791.

(2) *Neotericarum elegiarum decas*, Ms., papiers Wetzel.

(3) *Neotericarum elegiarum decas*.

ques mois, il n'avait pas encore multiplié les scandales, il était pour Herman Bosen le fils de son maître, le duc Georges, qui venait de mourir, aussi demanda-t-il au nouveau prince régnant d'être le parrain de son fils et à la princesse d'être marraine.

Il y était autorisé d'ailleurs par un mot amical du prince lui-même qui, en apprenant la naissance du futur pasteur, avait dit à son père : « Ah, ah, Nannette t'a donné un beau garçon, je m'occuperai de son baptême » (1). Et en effet, relevons ce trait, il s'occupa de l'enfant, qui d'ailleurs se rappela, dès qu'il sut écrire, à la princesse sa marraine par des compliments bien tournés. Plus tard encore le prince se fit instruire des dispositions du jeune homme et, apprenant qu'il était bien doué, il le destina aux études : « *Puer iste bonis artibus ediscendis dicandus est* ». Le jeune Léopold-Eberhard entra donc au gymnase de Montbéliard où il fit de bonnes études classiques et où il contracta un goût du vers latin et du vers français qui ne devait plus le quitter.

En 1718, Bosen, arrivé au terme de ses études philologiques, et destiné par ses parents au ministère évangélique, devait entrer dans une Université. Son protecteur et parrain, brouillé avec ses cousins de Wurtemberg, ne voulut pas que son filleul allât à Tubingue. Le 27 juin 1718, Bosen demanda aux autorités ecclésiastiques d'alors la liberté d'aller étudier la théologie à Strasbourg (2). Il y étudia, selon ses

(1) *Neotericarum elegiarum decas*. Papiers Wetzel.

(2) Voici le certificat qui lui fut remis par le Recteur : « *Anno ab instaurata salute humana MDCCXVIII Mensis Junii Die 27 antiquissimo et in omnibus Germaniæ Academiæ utiliter recepto Initiationis novitiorum studiosorum mori quem Depositionem vocant in Academia Argentoratensi sese subjecit : atque solemnibus cæremoniis et ceteris adhibitis ritibus in numerum studiosorum receptus est Leopoldus-Eberhardus Bosen Montbelgardensis. Quo apud alios quoscumque Privilegio a nobis concesso, ut frui possit, præsentibus illud ipsum literis testari volumus.*

JOHANNES SALTZMANN
Universitatis Rector.

propres expressions, « premièrement la philosophie et les langues, et ensuite la sainte théologie ».

Bonsen ne nous donne aucun détail ni sur sa vie à Strasbourg, ni sur ses professeurs. Mais nous croyons que la faculté de théologie mit sa marque sur l'esprit de notre jeune candidat. Dans le cours du XVIII^{me} siècle, dit M. Schmidt, les professeurs de Strasbourg étaient plus occupés de controverse et d'édification que de science. « Dans le dogme ils étaient fidèles à la tradition orthodoxe luthérienne ⁽¹⁾ ». C'est exactement ce qu'on pourrait dire de la vie entière de Bonsen. « Quand les piétistes et les Moraves, ajoute M. Schmidt, commencèrent à se répandre en Alsace, on les combattit avec une extrême véhémence ». Bonsen, nous le verrons, profitera des leçons de ses maîtres.

Dans le cours de ses études, dès 1723, jusqu'en 1726, Bonsen fut appelé à exercer les fonctions de vicaire sous un de ses vénérables compatriotes, le pasteur de l'Église française de Strasbourg, Wild, très âgé alors et qui, d'après M. R. Reuss, avait déjà pour collaborateur un autre Montbéliardais, Georges-Adam Nigrin ⁽²⁾.

En quittant l'Université, Bonsen devint gouverneur, « *In-formator* », dans la famille des comtes de Stein-Salm, de Gréville. Déjà comme étudiant à Strasbourg, et à Gréville ensuite, il occupait ses loisirs en traduisant des cantiques de l'allemand. Il envoyait ses essais à un de ses cousins, Masson, qui habitait Bouxwiller. Celui-ci lui répondait en le complimentant. Il lui demandait aussi des livres, le *Je ne sais quoi*, un recueil d'anecdotes historiques, ou « les bons mots de M. Ménage » car, ajoutait-il, « il ne faut pas toujours

(1) *Encyclopédie des sciences religieuses*, article *Alsace*.

(2) Cf. R. Reuss, *Notes pour servir à l'histoire de l'Église française de Strasbourg*, 1538-1794. Strasbourg, 1880.

s'attacher au sérieux, mon cousin, crainte que nos goûts s'émoussent et que nos sentiments s'affaiblissent ⁽¹⁾. Le même correspondant lui écrit une autre fois : « Je loue comme je le dois la fertilité de vos pensées, la noblesse de vos expressions et le tour agréable et ravissant que vous leur savez donner ». Bonsen nous apparaît à cette époque comme un jeune candidat déjà grave, occupé de pensées sérieuses, digne dans sa vie, ménager de ses deniers ⁽²⁾, très sincèrement désireux de travailler à la gloire de Dieu, et, si possible, à son propre avantage.

Il faut bien qu'il ait été connu, par les autorités de Montbéliard comme un homme sérieux et savant, puisque sans qu'il ait rien demandé, il fut appelé à remplacer dans sa charge le sieur Berdot, Co-Recteur du collège qui venait de mourir. C'était en 1727. Il était alors avec les jeunes Seigneurs, ses élèves, à la cour du Comte de Nassau-Saarbruck à Ottweiler. Ce ne fut que le 12 mars 1728 qu'il put se rendre « au pays » pour remplir les fonctions de la charge à laquelle il avait été appelé. Le 8 avril 1728, il subit un examen public dans l'église du château de Montbéliard après avoir fait un sermon sur Rom. I, v. 18, 19. Le 11 du même mois, il reçut l'imposition des mains dans l'église St-Martin. Voilà notre futur dignitaire au travail en qualité de professeur et de pasteur.

Nous allons maintenant le suivre dans sa vie privée pour étudier ensuite de plus près ses nombreux travaux.

(1) Lettre du 6 octobre 1725. Papiers Marti.

(2) « Ménager comme je vous connais », lui écrit son cousin Masson, lettre du 6 octobre 1725. Vernier Masson est mort en 1740 conseiller de régence à Bouxwiller. Il légua par testament à la mère de Bonsen 100 livres tournois, à David Bonsen, frère aîné de Léopold-Eberhard, un journal de champ derrière la Crottotte à Montbéliard, à Léopold-Eberhard une armoire avec tous les livres et papiers qui y étaient renfermés et qui provenaient de la succession du surintendant Beurlin, grand-père maternel du testateur.

Le Co-Recteur était le maître de la seconde classe du collège. Sa position matérielle était modeste. Il était logé et il recevait de la Caisse ecclésiastique 4 bichots et demi de froment ⁽¹⁾. Dès son arrivée, Bonsen eut des ennuis. Son frère aîné, David Bonsen, qui avait succédé à son père comme chantre de l'Église allemande du château, attaché, lui aussi, au collège, habitait le logement qui devait être réservé au Co-Recteur. De plus, les maîtres qui avaient fait les fonctions de Co-Recteur en attendant l'arrivée de Bonsen, voulaient garder « la meilleure et la plus considérable partie du casuel de toute l'année », c'est-à-dire des étrennes du nouvel-an et des écus que les écoliers sont obligés de payer pour le chauffage. Bonsen, qui avait été privé de sa bourse de stipendiaire depuis la mort de Léopold-Eberhard, en 1723, adressa une réclamation au gouvernement du prince Eberhard-Louis. On lui paya son logement, quant aux étrennes et aux écus il fallut les laisser à Duvernoy ⁽²⁾.

Sa position matérielle fut améliorée en 1730. Il reçut dès cette date le traitement ordinaire des ministres de la campagne.

La position assurée de Bonsen lui permettait d'aspirer au mariage. Au commencement de l'année 1731, « il contracta — nous le laissons parler lui-même — il contracta des engagements de mariage avec honnête et vertueuse demoiselle Marie-Catherine Titot, fille du sieur Joseph Titot, quand il vivait marchand et bourgeois de Montbéliard, et de dame Jeanne-Catherine Bouthenot. Cet engagement n'ayant pu s'effectuer à cause d'une fâcheuse maladie qui attaqua ladite demoiselle, et qui, au dire de tous les médecins, la devait conduire dans peu de temps au tombeau, sa sœur Hedwige Titot lui fut substituée, du gré et consentement de la sœur

(1) Le bichot contenait 652 litres 8 décilitres.

(2) Adresse au duc Eberhard-Louis, 17 avril 1728. Papiers Marti.

malade, comme aussi de toute la parenté, et le mariage fut béni dans l'Église française de Montbéliard ». Plusieurs enfants naquirent de ce mariage. Ce furent :

- I Le 11 août 1732, *Marie-Catherine*, qui épousa, le 19 février 1754, Jean-Frédéric Masson, sous Co-Recteur et pasteur à Montbéliard ⁽¹⁾.
- II Le 13 juillet 1734, *David-Léopold*, mort le 30 mai 1737.
- III Le 6 octobre 1737, *Charles-Léopold*, mort le 28 août 1738.
- IV Le 19 avril 1739, *Elisabeth-Hedwige*, qui épousa Pierre-Gaspard Wild, négociant à Montbéliard ⁽²⁾.
- V Le 23 mai 1740, *Suzanne-Elisabeth*, qui épousa Pierre-Nicolas Cuvier, pasteur à Breviliers.
- VI Le 22 février 1742, *Marie-Anne*, qui épousa Rodolphe-Jérémie Raisin, conseiller de régence, docteur en médecine et physicien à Montbéliard.
- VII Le 23 mars 1745, *Anne-Clémence*, qui épousa Jules-David Macler, pasteur et pro-Recteur du gymnase de Saarbruck.
- VIII Le 22 octobre 1747, *Léopold-Eberhard*, mort le 10 mars 1748.
- IX Un fils né le 23 octobre 1750 et mort quelques heures après sa naissance.

On voit que les deuils n'ont point été épargnés au Recteur.

Il les supporta en chrétien. Il avait perdu son père en 1747. Le 26 août 1756, il perdit encore sa femme. « Hedwige

(1) Le petit-fils de Jean-Frédéric fut Auguste Masson pasteur de l'Église allemande de Montbéliard et inspecteur ecclésiastique. L'inspecteur Masson a eu un fils, M. Auguste Masson, Inspecteur des forêts, et trois filles Mesdames Kuhlmann, Luc Wetzel et Samuel Marti. Les papiers de Bonsen ont passé par héritage à M^{me} Wetzel, puis à sa fille, M^{me} Fritz Marti, qui nous les a momentanément confiés.

(2) P.-G. Wild est devenu Maître-Bourgeois en chef de Montbéliard. Son portrait et celui de sa femme ont été reproduits dans *Montbéliard au XVIII^{me} siècle* de M. C. Duvernoy. Les originaux sont en la possession de M. G. Wild, ancien pasteur à Montbéliard.

Titot, dit-il, ma chère et bien-aimée épouse, s'étant paisiblement endormie entre les bras de Jésus son Sauveur, qu'elle avait réclamé avec foi pendant tout le cours de sa vie et principalement pendant sa dernière maladie qui a duré presque une année entière, fut inhumée le 28 du même mois».

Revenons maintenant un peu en arrière dans ce collège où le jeune candidat de Strasbourg vient prendre sa place. Les circonstances, l'énergie du jeune professeur, ses connaissances très réelles, ses qualités d'administrateur firent que cette place devint bientôt très importante. Le gymnase se ressentait encore du laisser-aller que l'administration de Léopold-Eberhard avait introduit partout. Le Recteur Jules-Frédéric Duvernoy, auteur d'une grammaire latine estimée et d'une traduction de l'*Instruction catéchétique* de Zuegel, était âgé et malade. Bonsen le remplaça et fit deux classes à la fois. Il espérait bien d'ailleurs succéder à son ancien maître. Pendant la maladie de J.-F. Duvernoy, il adressait au Conseil des observations, justes au reste, sur l'inconvénient de laisser le rectorat sans titulaire effectif. Un précepteur, disait-il, qui n'exerce les fonctions d'une charge que par intérim, ne peut pas mettre les affaires sur le pied où il les mettrait s'il était entièrement revêtu de la charge même. Il arrive par là qu'une partie des écoliers se négligent et se dispersent, d'autres se dégoûtent tout-à-fait des études. Dans le cas particulier, il était d'autant plus nécessaire de ne pas laisser les affaires du gymnase dans leur état provisoire que les écoliers étaient faibles et qu'à l'exception d'un ou deux, il n'y en avait point qui composât en latin sans faute.

Il fallait, au reste, que le professeur à nommer sût aussi bien le français que le latin. Il ne fallait donc point qu'il fût étranger ⁽¹⁾.

(1) Note de Bonsen. Papiers Marti.

Les conseils de Bonsen furent suivis, mais ce ne fut pas lui qui fut nommé. On voulait tirer le gymnase de sa décadence et on ne crut pouvoir mieux faire que d'appeler d'Allemagne un homme jeune encore mais déjà connu par des travaux spéciaux d'une véritable valeur. Il s'appelait Megerlin. C'était un élève du célèbre Georges-Bernard Bilfinger ; il avait été aussi à Tubingue l'élève de D. Loescher et de Pfaff à qui il devait, disait-il, beaucoup de reconnaissance, *cui præcipuam mentis meam culturam in æternum debebo mente haud immemori* ». Il était de tendance piétiste. Dans une cérémonie publique au gymnase il célébra publiquement les vertus du pieux Ch. Duvernoy, l'oncle de Nardin, qui avait eu maille à partir avec ses collègues luthériens. Il proposait à ses élèves l'exemple de Spener ⁽¹⁾. Parmi ces élèves, il y avait des futurs pasteurs comme D. Duvernoy, Grammont, Surleau et Bouthenot qui fut conseiller.

Megerlin ne paraît pas avoir été accueilli très chaudement par Bonsen. La différence des idées ne contribua pas à les rapprocher. Bonsen était peu mystique et il fut plus tard, comme nous le verrons, un adversaire déterminé des piétistes et des Moraves. Il se contenta pour l'instant de remplir avec fidélité les devoirs de sa charge de manière à recevoir de la part des visiteurs des témoignages nombreux de satisfaction.

(1) Voici comment il s'exprime dans un discours latin intitulé : *Sanguis expiatorius e vulneribus Jesu in cruce suspensi extillans...* « Tandem oblivisci nolo incomparabilis theologi D. Speneri Soliloquia et meditationes sacras quas juvenis Argentorati operam navans theologiæ latine jam conscripsit, a celeb. D. Pritio post mortem auctoris ex ejus manuscripto in lucem publicam editas 1716. Francof. Uti vero allegatus Dn. D. Pritius præfatione docta excellens Speneri exemplum Eruditus commendat universis : ita ego scholæ rector, juvenem Spenerum præcipua christianæ devotionis argumenta latinitate proba quondam meditantem et practicos libros cum voluptate legentem, ad imitationem, ipsis salutarem meis discipulis jure propono omnibus ut homines frugi et quidam Theologi olim evadant Speneriani, hoc est, amore Dei incensi, spiritu Dei pleni et in sui aliorumque emendatione continua religiose occupati ». Il ajoute que c'est un excellent discours de Spener *De Passione Dom. Nostri Jesus Christi* qui lui a donné la pensée de faire traiter ce sujet par ses élèves. (Bibliothèque de Montbéliard).

Un évènement inattendu vint, au reste, lui rendre l'espoir de devenir bientôt Recteur. Le prince Eberhard-Louis, sous le nom duquel avait été promulguée l'ordonnance de 1724 et qui avait décidé de transporter l'école latine de l'ancien local des moines de Belchamp ⁽¹⁾ dans un bâtiment neuf construit pour elle sur l'emplacement d'une ferme appelée Souaberie ⁽²⁾, était mort en 1733. Son cousin Charles-Alexandre lui avait succédé. C'était un politique sans grande valeur morale, qui, en 1712, s'était fait catholique pour avancer plus vite dans les armées impériales. Dès son accession au duché de Wurtemberg, il avait conclu avec l'empereur Charles VI un traité d'union. La France répondit à ce traité en faisant occuper Montbéliard ⁽³⁾ (11 avril 1734).

Tous les fonctionnaires civils et ecclésiastiques durent prêter serment à la France. L'Intendant de Besançon, M. de Vanolles, fit savoir en outre au Surintendant des Églises Zuegel et au Recteur Megerlin d'avoir à quitter le pays. Les maîtres-bourgeois se plaignirent. L'Intendant répondit simplement que « la raison d'État ne permettait pas de laisser à Montbéliard deux étrangers. C'est le seul motif qui a porté le Roy à faire congédier les deux ministres allemands, ils seraient encore en place comme les autres y sont conservés, s'ils avaient été naturels du pays » ⁽⁴⁾.

Megerlin, qui avait épousé une riche veuve de Montbéliard, Marguerite-Catherine Nardin, veuve de l'avocat J.-A. Scharffenstein, se retira en Allemagne. Malheureusement il y ou-

(1) Actuellement rue de Belfort, cour et écuries de M^{me} Morhardt.

(2) Actuellement bâtiment dit « du vieux Collège ».

(3) Livre des Notaux, page 345.

(4) L'Intendant de Vanolles à Messieurs les neuf Maîtres-bourgeois à Montbéliard. Copie. Papiers Marti.

bli l'exemple et les leçons de Spener. Après avoir été pasteur à Laubach, puis à Maulbronn, il fut exilé pour adultère. Sa femme revint se fixer à Montbéliard, et lui-même s'établit à Francfort où il mourut simple particulier en 1769 (1).

Le départ de Megerlin faisait de nouveau retomber la charge du collège sur Bosen. Pour sortir du provisoire, les ministres de l'Eglise française de Montbéliard demandèrent au subdélégué de l'Intendant la nomination de Bosen comme Recteur. Cette fois Bosen ne fit aucune démarche auprès d'une administration qu'il ne considérait pas comme légitimement établie à Montbéliard. Mais il n'en fut pas moins nommé par un arrêté de l'Intendant. Le nouveau Recteur prêta serment le 8 décembre 1735.

(1) Cf. Ch. Godard, *Essai sur le Gymnase de Montbéliard*, page 89.

CHAPITRE VI

BONSEN RECTEUR

Bonsen recteur. Le programme des classes d'un gymnase protestant au XVIII^{me} siècle. Succès de Bonsen dans l'enseignement et l'administration. Ses travaux altèrent sa santé. Il demande à être nommé inspecteur des écoles. Après quarante années d'enseignement, il est nommé surintendant des Églises.

Quelle était la vie, quels étaient les travaux du Recteur d'un gymnase protestant comme celui de Montbéliard ? C'est ce que nous allons essayer de nous représenter.

Comme on peut en juger par la partie du Supplément de 1724 consacrée aux écoles, l'éducation n'était pas sacrifiée à Montbéliard à l'instruction proprement dite. Le Recteur avait en quelque sorte charge d'âmes et il devait mettre tout en œuvre non seulement pour meubler l'intelligence de ses élèves de connaissances précises, mais aussi pour en faire des hommes, des chrétiens. Le Recteur avait, en outre, dans la partie technique de l'enseignement, la charge la plus lourde. Tant que Bonsen n'avait été que Co-Recteur, il avait été chargé d'apprendre aux enfants de la 2^{me} et de la 3^{me} classes les éléments du latin. Il enseignait cette langue d'après l'*Ordonnance* avec la Nomenclature de Cellarius, les *Colloques* de Langhius ou le célèbre *Orbis pictus* de Comenius. Chargé aussi de la 3^{me} classe, il lisait avec ses élèves les *Colloques* d'Erasme, le *Cornelius Nepos*, commençait le grec. Devenu Recteur, il était chargé de la 4^{me} et 5^{me} classes. Dans la 4^{me}, il faisait lire Ovide, les *Tristes* ; en grec, le *Nouveau Testa-*

ment. Il commençait la logique et la rhétorique et présidait à des exercices oratoires progymnastiques. Avec la 5^{me} classe, il passait à Cicéron, dont on lisait les *Lettres*, les *Devoirs*, les *Discours*, à Horace et à Virgile. En grec, les élèves lisaient les pages les plus faciles de Démosthènes et de Jean Chrysostome, en hébreu on apprenait la grammaire de Schickard et on expliquait la *Genèse*. Quelques heures étaient consacrées à l'histoire générale, à la morale, à la physique. Il fallait aussi trouver du temps pour les exercices oratoires en public où l'on convoquait les autorités et les parents. Ces actes oratoires, que Megerlin aimait beaucoup et dont Bonsen n'avait pas laissé tomber l'habitude, se tenaient dans la grande salle du gymnase. Ils avaient pour but d'exercer à la vie pratique les jeunes gens que Bonsen appelait « la pépinière de l'Église et de l'État » (1).

Ainsi, non seulement on lisait les poètes et les orateurs grecs et latins, mais on s'essayait dans leurs genres. On étudiait la prosodie française, latine, grecque, et on s'exerçait ensuite à des compositions françaises, latines, grecques et même hébraïques.

Chaque classe s'ouvrait par la lecture de la Bible et par la prière.

Un quart d'heure avant midi, on s'exerçait au chant des psaumes sous la direction d'un maître spécial, souvent l'organiste d'une des églises de la ville.

On voit que pour remplir une place si vaste, bien des connaissances étaient nécessaires. Ces leçons demandaient presque toutes une sérieuse préparation et d'ailleurs les visiteurs prévus par l'Ordonnance s'assuraient par eux-mêmes en entrant parfois dans des détails exagérés, que le programme était bien suivi.

(1) Pour plus de détails voir : Ch. Godard, *Essai sur le Gymnase*, pages 49-107.

Bonsen possédait certainement les connaissances que nécessitait son emploi. Il était bon latiniste. Si son français n'est pas toujours pur, son latin est meilleur, plus clair, moins entortillé que celui de Megerlin, par exemple.

Appelé par ses fonctions à apprendre à ses élèves la composition latine, il n'est pas étonnant qu'il se soit exercé lui-même dans ce genre. Encore simple Co-Recteur, il publia pour ses élèves une nouvelle édition des *Colloques* de Langhins. Il a composé aussi des *Elégies* latines, des sentences, des satires, des fables, des discours latins.

Le grec lui était aussi familier. Sa compétence spéciale était assez reconnue pour qu'il ait été chargé, avec quelques collègues, de procéder à une révision du *Nouveau Testament* de Martin, déjà revu par Roques.

Il était moins bon hébraïsant que Megerlin, qui était un spécialiste remarquable, mais cette langue lui était familière.

Cet homme d'étude était un maître exact à ses devoirs, ainsi qu'en témoignent les rapports des visiteurs. Il tenait une liste exacte de ses élèves, comme d'ailleurs le voulaient les visiteurs. Nous voyons par ces listes qu'on venait du dehors au gymnase de Montbéliard, de Mulhouse, de Bâle, de Riquewihr, de Colmar.

Bonsen était aussi un bon administrateur, soucieux de mener à bien les affaires dont il était chargé. A peine est-il nommé Recteur, qu'il s'adresse au Conseil de régence pour obtenir la fin des travaux du nouveau gymnase qui traînaient en longueur. Ses papiers renferment les nombreuses minutes de ses réclamations. Tantôt il demande une paroi portative séparant la salle des actes publics des classes inférieures, tantôt ce sont des bancs distincts à l'Église Saint-Martin qu'il obtient pour ses deux régents et pour sa femme.

Il sait aussi ce qu'on lui doit à lui-même. Il ne craint pas,

quand cela est nécessaire, de demander au Conseil quelque augmentation à son maigre traitement. Lorsque les troupes françaises eurent évacué Montbéliard, Bonsen, qui, nous l'avons vu, avait fait double besogne pendant l'occupation, demanda et obtint une gratification de 30 livres, portée à 60 sur une nouvelle réclamation. En 1745, Bonsen, dont les charges de famille augmentaient toujours, fait observer au Conseil que son prédécesseur immédiat au Rectorat, Megerlin, avait un traitement qui était à peu près le double du sien. Pour attirer Megerlin à Montbéliard, on lui avait offert 252 quartes ⁽¹⁾ de froment, 240 quartes d'avoine et 109 livres 4 sols en argent. Le traitement de Bonsen avait, au contraire, été remis sur l'ancien pied. Il touchait 156 quartes de froment, 144 quartes d'avoine et 80 livres en argent. Il était en outre logé. En considération de ses nombreux travaux, il croit pouvoir demander une augmentation de salaire, qui lui fut, au reste, accordée. Ces demandes d'augmentation de traitement ne font point un effet pénible. Elles sont formulées avec dignité par un homme qui a la conscience du travail fait et des services rendus. Bonsen, en effet, ne reculait jamais devant la besogne. Il est de la lignée de ces modestes et courageux pasteurs montbéliardais qui ont su si bien s'acquitter à la fois de fonctions pédagogiques importantes et des devoirs multiples de leur ministère ⁽²⁾.

Bonsen, qui n'oubliait pas que « l'ouvrier est digne de son salaire », savait aussi travailler pour rien, comme tout pasteur doit savoir le faire. En 1750, le baron de Gemmingen lui offrait de prendre un pensionnaire. Bonsen, dont la famille

(1) La quarte valait 2 décalitres 6 litres 6 décilitres.

(2) Qu'il me soit permis de rappeler ici, entre autres, le nom et le souvenir d'un homme qui a rendu de grands services à la ville et à l'Église de Montbéliard pendant une longue carrière de travail assidu, M. le pasteur Henri Jeanmaire (1810-1886).

déjà nombreuse devait s'augmenter encore, est obligé de refuser l'offre qui lui était faite et il répond qu' « il y a quantité d'autres maisons en ville où de jeunes étrangers peuvent également bien être logés, nourris et soignés ». Puis il ajoute : « Pour ce qui regarde les choses publiques et ordinaires qui ont pour objet l'exposition des meilleurs auteurs latins, comme aussi la composition de thèmes diversifiés en langue française, latine et grèque, je m'offre toujours agréablement à les offrir gratis à tous les honnêtes étrangers qui veulent bien en profiter » (1).

Un défaut chez Bensen, c'est qu'il n'aime pas la critique. En 1740, le Conseil de régence après la visite usitée, crut pouvoir recommander au Recteur : « 1° de veiller à ce que la manière de composer de ses écoliers ne soit point trop guidée, mais formée simplement et naturellement suivant le style des bons auteurs qu'ils lisent et traitent pour éviter qu'ils ne s'accoutument à l'obscurité, et 2° d'exhorter sérieusement ses écoliers de se conduire avec plus de retenue et de modestie après la sortie des leçons, mais surtout de fréquenter diligemment les services divins..... ». Bensen, qui savait que ces observations avaient été faites par deux jeunes pasteurs à tendances piétistes et qu'il n'aimait déjà point pour cela, répondit au Conseil « qu'ils auraient dû n'être point écoutés, parce qu'ils ne sont rien moins que connoisseurs en matière de style ». Bensen n'aurait pas pu parler ainsi s'il ne s'était pas senti apprécié de ses supérieurs. Et, en fait, pendant la plus grande partie de son rectorat, les visiteurs ne se plaignent pas comme du temps de Megerlin. Ils reconnaissent que la discipline est excellente, que Bensen a des qualités de commandement exceptionnelles. De 1735 à 1758, les rapports le présentent comme un pédagogue de premier mérite,

(1) Papiers Marti.

instruit, énergique et intelligent, capable de diriger un établissement bien plus important que le sien (1).

Ces visites d'ailleurs ne s'étaient pas toujours passées sans incidents. Bosen n'aimait point qu'on vînt fourrager sur son terrain. En 1750, le Conseil de régence avait décidé que les ministres de la ville feraient tour à tour une visite tant dans le gymnase que dans les autres écoles. Bosen fut blessé au vif de cette décision. Il avait jusqu'alors dirigé le gymnase avec succès, il ne pouvait se faire à l'idée qu'il serait pendant un jour interrogé, surveillé, critiqué par des collègues, plus jeunes que lui peut être, et dont il était en tous cas l'égal. Il fit au Conseil de vives réclamations. Selon lui, les ministres et diacres de la ville n'ont le droit d'inspection que sur les petites écoles, le gymnase doit être visité par le Conseil lui-même et le Surintendant des Églises, et, à l'appui de sa thèse, il cite la *Polymathie* de Morhoff, la *Cynosure ecclésiastique* du Wurtemberg, le *Supplément* de 1724. Le ministère ecclésiastique doit visiter les écoles quand il y a des plaintes à faire, mais que peut-on reprocher à sa direction ? (2) Le surintendant Macler, tout en exprimant ses regrets de la requête du Recteur qui pouvait porter atteinte aux bons rapports des ministres entre eux, lui donna pourtant raison. De 1750 à 1793, les visiteurs du gymnase furent des membres du Conseil de régence assistés du Surintendant ecclésiastique.

On voit que le digne Recteur savait défendre ses droits. Son énergie à cet égard ne l'abandonna jamais.

Cette disposition de Bosen à maintenir énergiquement ses droits et privilèges, son impatience de toute critique, sa tendance d'esprit à croire bien fait ce qui vient de lui, tout cela avait fini par lui créer des ennemis, non moins que ses

(1) Cf. Ch. Godard, *Essai sur le gymnase de Montbéliard*, page 92.

(2) Cf. Chartulaire... Papiers Marti.

opinions absolues qu'il ne taisait en aucune occasion. Bonsen était un caractère, et ce n'est pas d'avoir du caractère qui rend toujours la vie facile. L'énergie de Bonsen s'était-elle affaiblie, ou bien ceux qu'il avait malmenés profitaient-ils des occasions qui leur étaient offertes pour lui faire sentir ses propres défauts ? En tous cas, dans les dernières années de son rectorat, Bonsen ne rencontre plus l'approbation générale. Le niveau des études baisse, la discipline se relâche, les visiteurs se plaignent assez vivement. Ils ménagent le Recteur lui-même, mais les plaintes vont toujours se renouvelant. Le Conseil allait prendre des mesures définitives, lorsqu'en 1768 le Recteur s'alita. On le remplaça dès l'année suivante.

Un homme ne peut porter toute sa vie sans faiblir une charge comme celle de Bonsen. Le digne Recteur le sentait lui-même. A mesure qu'on s'adressait à lui, soit pour réviser le *Nouveau Testament* de Roques, soit pour des cantiques à publier, soit pour la *Liturgie* à revoir, il demandait à être déchargé sur de plus jeunes de ses fonctions les plus fatigantes. A la mort du surintendant Nigrin, en 1744, il avait espéré être pourvu d'une des cures de la ville, mais le conseiller Faber, directeur de la Chancellerie, lui fut hostile, et il dut rester assujetti « à la pénible galère ou au martyre de l'école ». En 1751, les trois Corps de la ville, à la mort du surintendant Macler, proposèrent Bonsen pour le remplacer, mais il ne fut point nommé ⁽¹⁾. Sa santé avait été altérée par ses travaux, par sa vie sédentaire. Il désirait lui-même abandonner la direction d'une école qu'il avait bien menée jusqu'alors. Il demanda même à plusieurs reprises qu'on créât pour lui une place d'inspecteur des écoles de la ville. Dès 1750, il avait adressé au Conseil de régence un mémoire où il se basait sur l'état de sa santé et sur le petit nombre

(1) Documents inédits de l'Hôtel-de-ville provenant de la Société d'Émulation.

des écoliers fréquentant alors les classes latines pour demander que sous le nom d'ancien recteur ou sous telle autre dénomination qu'on pourrait trouver, il soit « chargé d'avoir, pendant le reste de ses jours, l'inspection sur toutes les écoles de la ville à l'effet de voir si chacun remplit les trois principaux objets de l'instruction de la jeunesse qui sont : la religion, les mœurs et les sciences ». Ainsi, cette idée si pratique d'une inspection à exercer sur les diverses écoles, Bonsen l'a eue bien longtemps avant que cette institution fut devenue un rouage essentiel de notre système scolaire. Dans un rapport adressé quelques années plus tard au baron de Gemmingen, mémoire qui ne manque certes pas de finesse et d'esprit d'observation, Bonsen insiste davantage sur les raisons qui nécessitent cette institution nouvelle. Il expose qu'après la Réformation, l'inspection des écoles avaient été confiée au ministre de chaque Église. Cela était plus économique, et personne alors ne pouvait s'acquitter mieux de ces fonctions. Mais cela était devenu par la suite insuffisant. Les écoles s'étant multipliées, développées, il était nécessaire de confier cette inspection à des hommes spéciaux, particulièrement qualifiés pour cela, à un homme, par exemple, pour parler avec Bonsen « qui, par une longue expérience et une application particulière, fût brisé dans les affaires qui concernent les écoles et la culture des esprits en général » (1). Bien que l'idée fut juste et pratique, Bonsen n'obtint pas ce qu'il demandait. Il dut rester jusqu'en 1769, malgré des indispositions fréquentes, le modeste Recteur du gymnase de Montbéliard.

Bonsen enseigna ainsi au collège pendant quarante années consécutives. Pendant cette longue période, plus de trois cents élèves avaient passé sous sa direction. Non seulement, il

(1) Rapport à M. le baron de Gemmingen. Papiers Marti.

avait enseigné avec compétence et succès le latin, le grec, l'hébreu même, mais son rôle au collège avait été de restaurer la discipline, de chercher à faire de bons pasteurs et de bons serviteurs de l'État. En fait, il avait relevé le niveau des études, mis le gymnase sur un bon pied, il avait été un administrateur aussi ferme qu'heureux dans ses réclamations. Si le gymnase avait été moins florissant dans les dernières années, cela tenait autant aux circonstances qu'à l'âge du Recteur lui-même. Ces années ne pouvaient faire oublier les services rendus, et la longue carrière de travail et d'honneur que Bonsen avait fournie méritait bien la haute distinction qui venait couronner sa vieillesse. En 1769, Bonsen fut nommé surintendant ecclésiastique.

Il nous faut maintenant retourner un peu en arrière pour suivre de nouveau le mouvement des idées religieuses dans nos Églises.



CHARLES-ALEXANDRE

CHAPITRE VII

LES RÈGNES DE CHARLES-ALEXANDRE ET DE CHARLES-EUGÈNE

Les règnes de Charles-Alexandre (1733-1737) et de Charles-Eugène (1737-1793). Nouvelles tendances à Tubingue. Ch. M. Pfaff. Bilfinger. Les Cercles pieux, Bengel. Les élèves de Pfaff et de Bilfinger à Montbéliard. J.-J. Duvernoy. Ses premiers travaux. Il est nommé Co-Recteur, puis pasteur de l'Église allemande. Son caractère, sa piété, ses dons. Les ministres Jacquin et Fries.

Eberhard-Louis, malgré ses fautes, avait laissé ses théologiens travailler au relèvement de nos Églises. Charles-Alexandre, son successeur, fut pour elles un danger permanent ⁽¹⁾. Appelé contre toute attente à succéder à son frère, il reprit sa tradition détestable de fêtes et de folles dépenses. Pour entretenir sa cour brillante et son armée trop nombreuse, il fallut écraser d'impôts nouveaux un peuple déjà épuisé. Le juif Süss fut le pourvoyeur insatiable de ses dépenses. De plus, Charles-Alexandre était catholique et, malgré les engagements formels qu'il avait pris, il songeait à faire rentrer son peuple par la force dans le giron de l'Église. Tout était prêt. Un soir, il quitte en secret sa résidence de Stuttgart et va passer la nuit à Louisbourg, pensant partir le lendemain pour ouvrir son pays à une armée catholique, mais dans la nuit, il meurt subitement comme arrêté par la main de Dieu (1737).

(1) Sur Charles-Alexandre, en outre de la bibliographie indiquée par Moser (*Württembergische Bibliothek*, pages 125 et 126), voyez : K. F. Dizinger, *Beiträge zur Geschichte Württembergs und seines Regentenhauses zur Zeit der Regierung Herzogs Karl Alexander*. Rottenburg am Neckar, 1834. Sur les princes wurtembergeois du XVIII^me siècle en général : *Geheimnisse eines mehr fünfzigjährigen Württemberg. Staatsmannes*, 1799. Sans nom d'auteur ni lieu d'impression.

Le juif Süss fut la victime offerte aux rancunes du peuple. Il fut pendu dans une cage en fer.

La minorité de Charles-Eugène entouré de bons tuteurs fut plus heureuse. Mais les mauvais jours revinrent bientôt pour le peuple wurtembergeois. Charles-Eugène ne tarda pas à se débarrasser de ses conseillers gênants pour se mettre entre les mains d'un courtisan sans scrupules, le comte de Montmartin. La série des fêtes coûteuses recommença. Le prince déployait un luxe véritablement insensé. Les bals, concerts, feux d'artifice se succédaient de semaine en semaine. Aucun conseil de la sagesse ne pouvait atteindre le duc. Les délégués de Tubingue lui demandèrent un jour d'épargner la patrie. « Qu'est-ce que la patrie, répondit-il ? La patrie, c'est moi » (1).

La liberté des mœurs était telle que la princesse avait dû quitter la cour.

Au point de vue philosophique et religieux, le duc Charles-Eugène était un protecteur des amis « des lumières ». Le court règne du duc Louis-Eugène fut une réaction violente contre ce qu'avait fait son prédécesseur. Ce fut le règne des Capucins. Mais il ne dura guère (1793-1795).

Que devenaient pendant le règne de ces princes l'Église et l'enseignement théologique ?

Dès le règne d'Eberhard-Louis, C.-M. Pfaff (2) se séparait

(1) Voyez sur Charles-Eugène : Moser, *Württembergische Bibliothek*, pages 127-135, et particulièrement le pamphlet de Maubert : *La pure vérité*, lettres et mémoires sur le duc et le duché de Wirtemberg, Augsbourg, 1765, et la réponse d'Uriot sous ce titre : *La vérité telle qu'elle est contre la pure vérité*, Stougard, 1765. R. Mohl : *Theilnahme Friederichs des Grossen an den Streitigkeiten zwischen Herzog Karl von Württemberg und den Ständen des Landes*. Tübingen, 1831.

(2) Voyez sur Pfaff : Bock, *Geschichte der Universität zu Tübingen*, Tübingen, 1774, pages 146 et 147. H. F. Eisenbach, *Beschreibung und Geschichte der Stadt und Universität Tübingen*, Tübingen, 1822, pages 165 et 166. Klüpfel, *Geschichte der Universität Tübingen*, 1849, et Klüpfel dans Herzog-Plitt, *Real-Encyclopädie*, tome XI, page 555, enfin *Württembergische Kirchengeschichte*, page 485.

déjà dans son enseignement de l'orthodoxie qui régnait encore à Tubingue. Pfaff, en effet, ne s'est pas seulement honoré par sa revendication des droits de l'Église vis-à-vis du pouvoir civil, il a été un théologien de valeur, une brillante personnalité. Son souci comme professeur est d'exposer un christianisme pratique, fondé sur la Bible et l'expérience. Son enseignement atténue la doctrine des Livres symboliques sur l'inspiration et le péché originel. Il considère le piétisme comme un contre-poids nécessaire à l'étroitesse de l'orthodoxie régnante.

Pfaff a exposé ses vues dans un ouvrage où il y a beaucoup à prendre encore. Le titre même du livre en indique l'idée maîtresse, *Institutiones theologiæ dogmaticæ et moralis*, 1720. Il veut unir, dans une même discipline, la théologie et la morale. Laissant de côté les préjugés sectaires qui nuisent tant à la vérité, il veut tout peser à la balance de la vérité divine. Il ne rejette point les Livres symboliques mais il veut introduire l'histoire des dogmes dans son exposition et montrer la cause des controverses qui divisent si gravement l'Église de Christ.

Son inspiration générale est toute irénique et pratique. « Toute théorie, dira-t-il, qui ne se résout pas dans la pratique et ne contribue pas à l'édification, n'est que le squelette de la science et de la vérité ». Est-ce du piétisme cela ? Puissent alors ses adversaires tomber dans le piétisme qu'ils attaquent. Pfaff se défend d'être un éclectique, un syncrétiste, mais il déplore que la théologie de son temps soit pleine de disputes de mots. Ce qu'il faut, ce ne sont pas de nouvelles idées théologiques, ni une érudition compliquée, ni une théorie scolastique et morte, mais un vrai christianisme vivant, pratique, source féconde de bonnes œuvres et de sainteté. Ce qu'il veut exposer par conséquent ce sont ces

doctrines qui possèdent la vertu divine de nous rendre meilleurs et plus saints. Un article de foi est important en raison de son influence pratique. Tout ce qui ne peut être saisi par un esprit ordinaire ne peut être un article fondamental. La preuve décisive de la vérité de la religion chrétienne, c'est son efficacité. Être dans la vérité, pour lui comme pour Jean (VII, 17), c'est faire la volonté de Dieu. On croirait entendre Beck, fait observer Kübel ⁽¹⁾.

Excédé de polémique, Pfaff alla, au grand scandale de l'Allemagne luthérienne, jusqu'à former un projet d'union entre Luthériens et Réformés.

Doué d'un esprit clair, d'une grande facilité d'élocution, mûri par de longs voyages, Pfaff a exercé longtemps à Tubingue une influence considérable.

Mais cette influence lui fut bientôt disputée par un homme qui devint son puissant adversaire, Bilfinger ⁽²⁾. Bilfinger était, lui aussi, admirablement doué. Fils d'un Surintendant, il était entré en 1710 au séminaire de Tubingue dont il fut bientôt le plus mauvais élève. Mais c'était la faute de ses maîtres plus que la sienne, dit un de ses biographes. Une philosophie scolastique anxieusement attachée aux anciens, exposée en d'insaisissables définitions, une théologie polémique, sans cesse en quête d'adversaires restaient sans autorité sur ce vigoureux esprit. Les mathématiques, pensait-il, n'ont rien à craindre des condamnations des théologiens. Il se tourna vers elles. C'était à l'époque où Wolf, sur les traces de Leibnitz, inaugurait une nouvelle méthode d'enseigne-

(1) Cf. Herzog-Plitt, *Real-Encyklopædie*, tome XII, page 525.

(2) En outre des ouvrages généraux déjà cités, voyez sur Bilfinger : J.-F. Abel, *Beitrag zur Geistes und Lebens-Geschichte des Geb. Rathes G.-B. Bilfingers*, (Mosers patriot. Arch. tome IX, pages 259 et suivantes). Kielmann, *Versuch kurzer Lebensbeschreibungen berühmter Wirtemberger*, Stuttgart, 1791. Klüpfel, *Die Universität Tübingen in ihrer Vergangenheit und Gegenwart dargestellt*, Leipzig, 1877, page 47.

ment, et prétendait tout régler par les mathématiques. Ce fut une révélation pour Bilfinger. Bientôt il se mit à la philosophie de Wolf avec plus de zèle encore qu'aux mathématiques. Il consacrait de longues heures à la lecture et à la réflexion, cherchant à aller plus loin que son nouveau maître. Il commença dès lors ses travaux sur Dieu, l'âme, le monde, l'origine du mal et se remit avec zèle à l'étude indépendante de la théologie.

Après de brillants examens, il devint prédicateur de l'Église du château de Tubingue et répétiteur au séminaire. Mais il avait soif de voir le monde. Ayant obtenu un congé, il passa trois ans à Halle auprès de Wolf. Rendu suspect par ces relations avec le philosophe, il n'obtint qu'avec peine une place de professeur de philosophie (1721). Bientôt (1721) il publia une dissertation sur l'*Harmonie préétablie de l'âme et du corps*, où il opposait les idées de Leibnitz à celles du P. Tournemine, de Stahl, de Bayle et de Newton. En 1728, il résuma la métaphysique de Leibnitz et de Wolf dans son écrit le plus célèbre : *Dilucidationes de Deo, anima humana, mundo et generalioribus rerum affectionibus*. Mais ses cours n'étaient pas suivis. On l'avait représenté aux pères de famille comme un ennemi de la foi et ceux-ci mettaient leurs fils en garde contre le dangereux professeur. Wolf le tira de peine en le faisant nommer professeur de logique, de métaphysique et de théologie morale à St-Petersbourg. Il s'y fit une réputation qui devint bientôt européenne. Un écho de sa gloire vint aux oreilles d'Eberhard-Louis qui le nomma, malgré la vive résistance des théologiens et de Pfaff en particulier, professeur de théologie à Tubingue et Surintendant du séminaire (1730). Ce fut un vrai coup de théâtre. On vit pourtant bientôt que l'acquisition était excellente.

Il donna au séminaire une direction nouvelle aussi éloi-

gnée du laisser-aller que de la pédanterie étroite. Son enseignement était très vivant. Sa piété était réelle. Les préjugés durent tomber devant les faits. Malheureusement Bilfinger fut bientôt arraché à l'enseignement. Charles-Alexandre avec qui il était en relations amicales en fit un conseiller intime et un ministre d'État (1735). Mis un instant à l'écart par Süss et sa bande, il reprit sous Charles-Eugène sa grande influence. Il s'efforça toujours d'introduire dans le Consistoire un esprit de tolérance et de largeur, comme le prouve l'édit de 1743 sur les séparatistes et les piétistes. Il mourut en chrétien le 18 février 1750.

L'influence universitaire n'agit pas seule sur de jeunes étudiants, il faut compter aussi celle de l'Église. L'Église du Wurtemberg, à l'époque où nous sommes parvenus, était toujours imbue de l'esprit de Spener. Le peuple, écrasé d'impôts, malmené par ses princes, regardait les scandales princiers comme une punition de Dieu et revenait à Lui comme au grand Consolateur. Une vie religieuse intense animait les conventicules qui se multipliaient partout. La sévérité des édits n'avait pu arracher au peuple le *Vrai Christianisme* de J. Arndt, les livres de Boehme. On les lisait sous le manteau.

En 1734, Zinzendorf était venu frapper à la porte de l'Église du Wurtemberg, pensant bien qu'il trouverait des amis dans ce milieu si vivant. En effet, deux théologiens distingués, Steinhof et Cœtinger s'attachèrent à lui. Il est vrai qu'ils reculèrent bientôt devant ses extravagances et une froideur significative fit place à la chaleur du premier accueil.

Plus tard, lorsque Spangenberg eut corrigé la tendance sectaire des Moraves, et lorsqu'on put apprécier l'influence bénie qu'ils avaient exercé dans un temps d'indifférence et d'incrédulité, les rapports amicaux se rétablirent entre

eux et l'Église du Wurtemberg. Ce fut l'œuvre du prélat Roos.

Peut-être l'influence de Zinzendorf eût-elle été plus rapide et plus grande sur le Wurtemberg, si ce pays n'avait pas eu lui-même un prophète, Bengel ⁽¹⁾.

Bengel nous offre une belle figure de théologien. Il est savant, large et pieux. Sa science profonde, son amour pour la Bible, sa chaude piété lui avait assuré de bonne heure une influence considérable sur l'Allemagne entière.

Certes, Bengel fut un fidèle enfant et un fidèle serviteur de son Église, mais son horizon élargi lui permettait d'apercevoir des frères aussi bien chez les Luthériens stricts que chez les Réformés et les séparatistes.

Chrétien biblique, il n'était pas l'esclave de la lettre et de la formule. Il ne veut pas que l'on astreigne les consciences des pasteurs à une conformité minutieuse avec les Livres symboliques, et il fait à ce propos cette réflexion remarquable : « La conversion mène facilement à l'hétérodoxie. Un homme charnel et inconverti signera sans sourciller tous les dogmes de l'orthodoxie, il admet tout sans examen. Mais dès qu'un homme est converti la vérité lui devient chère : c'est un joyau qu'il traite avec scrupule ; chaque doctrine est passée au creuset d'un sérieux examen, ce qui occasionne bien des luttes douloureuses. Souvent le progrès est lent et l'on n'arrive que tard à une entière clarté. Oh ! quelle patience nous devrions avoir les uns pour les autres et combien on a tort de vouloir forcer ces âmes subtiles, de leur poser des dilemmes, de les astreindre à confesser ce qu'elles n'ont pas encore pu admettre, ou de les décrier comme hétérodo-

(1) Voyez sur Bengel : Burk, article *Bengel*, *dans Herzog-Plitt, *Real-Encyclopædie*, tome II, page 295. J.-A. Dörner, *Histoire de la théologie protestante*, traduction A. Paumier, Paris, 1870, pages 558-564. E. Nestle, *Bengel als Gelehrter, Marginalien und Materialien*, Tubingue, 1893.

xes ! Encouragez-les plutôt et attendez » (1). Belles paroles qui n'ont rien perdu de leur actualité.

A l'encontre de Pfaff, Bengel était opposé à une union purement politique entre Luthériens et Réformés, parce qu'il n'admettait que l'union spirituelle et réelle qui rattache entre eux les chrétiens régénérés des deux communions.

La théologie de Bengel est tout entière empruntée à la Bible. C'est dire qu'il se sépare des Livres symboliques de son Église quand ils lui paraissent dépasser le sens de l'Écriture.

Tel était le milieu spirituel où se formaient nos futurs pasteurs. Les uns pouvaient apprendre à Tubingue à devenir de bons fonctionnaires orthodoxes. Beaucoup n'y manquèrent pas. D'autres, au contraire, rapportaient de la vieille Université une foi chrétienne élargie, une théologie vivante, une piété ardente et pratique (2).

Le plus distingué des pasteurs qui introduisirent dans nos Églises les nouvelles tendances de Tubingue fut certainement J.-J. Duvernoy.

Il naquit le 18 avril 1709 à Étupes, où son père Jean Duvernoy était pasteur. Sa mère était Suzanne Nardin. Nous avons vu déjà le bon témoignage que le Surintendant d'alors accordait à son père. Jean-Jacques Duvernoy, neveu par sa mère de J.-F. Nardin, le pasteur de Blamont, fut pieusement élevé. Il était très bien doué et il fut un bon élève de l'École latine de Montbéliard (3).

(1) Voyez, Bernard : Bengel théologien wurtembergeois, *Chrétien évangélique*, tome XX, pages 201 et suivantes.

(2) Les idées de tolérance font des progrès parmi nos ministres qui rapportent à Montbéliard l'*Alloquium irenicum ad Protestantas* de Pfaff, et d'autres écrits tendant à l'établissement de rapports plus fraternels avec les Réformés, par exemple un *Christianum judicium super molimine quorundam, in Wirtembergiæ præsertim, Theologorum irenico pro Reformatis...* Anno 1722.

(3) Étupes. Jean Duvernoy, ministre. « Il a cinq enfants, trois fils et deux filles. Le premier est notaire à Montbéliard. Le second est bonnetier à Montbéliard. Le troisième est dans l'école du Recteur déjà avancé, qui paraît être un bon sujet pour l'étude ». Archives nationales, K. 2175. Visite de 1725.



CAROLVS
D. G. Dux Wurtembergiae et Teschen
nat. d. 11 Febr. 1738.

Sculp. et incis. Aug. 1788.

CHARLES-EUGÈNE

A Tubingue, où il se rendit en 1727 ⁽¹⁾, il subit l'influence du brillant Pfaff mais aussi celle des milieux piétistes où il retrouvait les habitudes de sa famille. Zinzendorf, dont on parlait beaucoup à Tubingue au moment où il y étudiait, l'attira aussi avec sa piété chevaleresque et ses appels au christianisme pratique.

Duvernoy resta six ans à Tubingue. Ses études finies, il fut pendant quelque temps lecteur à la cour de Bade-Durlach. C'est pendant ce séjour qu'il traduisit un ouvrage de son maître C.-M. Pfaff.

Le Jésuite Scheffmacher, de Strasbourg, avait publié, en 1725, *Douze Lettres* contre les protestants luthériens. Il établissait dans les six premières que les Luthériens n'ont pas de salut à espérer :

- 1° Parce qu'ils se sont séparés de l'Église et que le schisme est un péché mortel ;
- 2° Parce qu'ils n'ont qu'une foi humaine qui repose sur un examen de la religion dont ils ne sont pas capables ;
- 3° Parce qu'ils sont en révolte contre les autorités ecclésiastiques ;
- 4° Parce qu'ils ne peuvent pas avoir une absolution de leurs péchés ayant aboli la confession auriculaire ;
- 5° Parce qu'ils n'ont pas de véritable ministère ecclésiastique ;
- 6° Parce qu'ils ont adopté des hérésies anciennes condamnées par l'Église.

Dans les six dernières lettres, le Père Jésuite s'efforçait de

(1) La promotion des jeunes théologiens de cette année était composée de :

Jean-Frédéric Rigoulot ;
Jean-Georges Hillmann ;
Jean-Jacques Duvernoy ;
Pierre Jeanmaire ;
Jean-Nicolas Jacquin.

Archives nationales, K. 2172.

montrer qu'il n'y a pas d'obstacles qui empêchent les Luthériens de se réunir à l'Église catholique.

Les *Lettres* du P. Scheffmacher, très habiles ⁽¹⁾, avaient attiré l'attention non seulement des Strasbourgeois, mais encore de quelques cours d'Allemagne. De plus, les protestants de Strasbourg n'osaient y répondre de peur de s'attirer quelque affaire de la part de l'administration française.

Pfaff crut ne pas devoir laisser triompher si facilement le jésuite Strasbourgeois et il lui répondit d'une manière aussi ferme que digne. Sa réponse forme un gros volume qui ne rebuta pas le zèle de Duvernoy. La première édition française parut à Francfort, en 1733, sous ce titre : *Réponse aux douze lettres du P. Scheffmacher*, jésuite de Strasbourg, par M. Pfaff. Le moment était bien choisi pour publier ce volume, au début du règne de Charles-Alexandre, que l'on soupçonnait de vouloir ramener ses sujets au catholicisme, et qui subissait visiblement alors l'influence toute-puissante de l'évêque de Wurtzbourg.

La traduction de Duvernoy fut largement répandue dans nos Églises ⁽²⁾.

J.-J. Duvernoy revint dans sa patrie en 1736 pour devenir précepteur, « *Informator* », chez la baronne de Planta, née de Rosen, qui habitait alors le village de Sochaux ⁽³⁾. La ba-

(1) Une réimpression de ces lettres sert encore aujourd'hui à la propagande catholique dans nos centres luthériens.

(2) Une seconde édition, plus correcte, parut à Tubingue sans date. C'est elle qu'ont eue entre les mains les rédacteurs de la *France Protestante* (1^{re} et 2^{me} édition), qui ne connaissaient pas l'édition de 1733.

(3) Madame de Planta avait habité Bâle. Elle avait réclamé la bourgeoisie de Mulhouse. Elle mourut à Sochaux. On peut voir encore sa tombe ornée de ses armes dans l'église d'Exincourt.

Cf. *Musée historique de Mulhouse*, 1895 et Lehr, *L'Alsace noble*, tome III, page 93. Sur le maréchal de Rosen, voyez : St-Simon, *Mémoires*, Ed. Hachette, tome II, page 436, tome VII, page 335, et Ernest Lehr dans le *Bulletin de la Société pour la conservation des monuments historiques d'Alsace*, 2^{me} série, tome III, pages 119-135.

ronne de Planta était pieuse. Pierre Roques, en lui dédiant son *Vrai piétisme*, lui disait : « Vous avez toujours désapprouvé ces ouvrages de religion, qui se bornent à la pure théorie, qui ne touchent dans le dogme que ce qu'il y a de plus abstrait, qui se contentent d'attaquer et de harceler l'hérétique, et qui négligent de parler au cœur, de montrer que la religion est un *Mystère de piété*, et que les mauvaises habitudes sont les hérésies les plus odieuses aux yeux de Dieu, et les plus périlleuses pour le salut ». On voit que son séjour chez Madame de Planta ne put que développer chez l'élève de Pfaff la tendance large et pratique qu'il avait rapportée de Tübingue.

En 1737, J.-J. Duvernoy fut appelé à devenir le collaborateur de Bonsen en qualité de Co-Recteur du gymnase. En 1745, après la mort prématurée du diacre Hillmann, il fut appelé à desservir l'Église allemande. Il remplit ces fonctions avec fidélité et succès pendant quarante années consécutives (1). Il avait en effet des dons bien remarquables. A une solide culture littéraire il joignait une piété vivante, une grande facilité de travail (2). Les contemporains lui ont fait aussi une réputation d'éloquence (3). Malheureusement nous n'en avons pas pu juger. Nous n'avons retrouvé aucun de ses sermons. Il prêchait en allemand et improvisait probablement.

(1) J.-J. Duvernoy avait épousé en premières noces Marie-Catherine Nardin, fille du conseiller. Il eut un fils, né le 25 novembre 1749 qui « dès son bas âge fut envoyé dans les établissements des soi-disant Frères Moraves ». J.-J. Duvernoy épousa en secondes noces Suzanne Raumont.

(2) Le Surintendant dit de Duvernoy en 1745 : « Il lit Spener. Il aime la littérature et s'occupe quelquefois à faire des traductions françaises et des compositions de cantiques. Ce ministre a de bonnes études, il prêche avec une élégante simplicité, sa voix est douce, ses auditeurs sont très satisfaits. Il fait assiduellement son service, ses mœurs sont réglées. Il fut soupçonné de piétisme ».

Archives du Doubs, E. 85.

(3) En 1770, le duc régnant Charles-Eugène avait fait une visite à Montbéliard. Le jour de son départ, dit le ministre G. Duvernoy, dans ses *Anecdotes* inédites, « il reçut les compliments du ministère, qui avait à sa tête l'éloquent ministre du château, J.-J. Duvernoy ».

Reprenant la tradition de son oncle et suivant l'exemple de son collègue Pelletier, J.-J. Duvernoy tenait dans sa maison des réunions familiales de piété.

Duvernoy ne fut pas, à Montbéliard, le seul représentant des idées plus larges qui s'étaient fait jour à Tubingue. Il faut citer avec lui, entre autres, le ministre de Vandoncourt-Dasle, J.-N. Jacquin ⁽¹⁾, qui avait étudié à Tubingue et passé deux ans à Halle, le ministre Pierre-Conrad Fries, fils d'un apothicaire de Montbéliard, un des premiers pasteurs qui aient osé déclarer au Surintendant qu'ils lisaient autre chose que les livres des théologiens orthodoxes ⁽²⁾. C'est la trouée qui commence. Entre les élèves de Pfaff, de Bilfinger, de Canz, un peu plus tard, et les luthériens stricts, encore en majorité, une lutte d'idées était inévitable. L'arrivée des Moraves à Montbéliard vint fournir l'occasion du conflit.

(1) Visite de 1747. « Il lit Pfaff. Il est un partisan de la théologie mystique ». J.-N.-Nicolas Jacquin, d'Héricourt, entré à Tubingue le 24 septembre 1727, en sortit le 4 juillet 1735.

(2) Visite de 1747. « Il lit Bilfinger : *De origine mali*, en histoire Mosheim ». Le rapport ajoute : « Ce ministre a des connaissances philosophiques modernes ».

P.-C. Fries, baptisé à Montbéliard le 3 novembre 1720, était fils de Pierre-Conrad Fries, originaire de Francfort-sur-le-Mein, qui fut reçu à la bourgeoisie de Montbéliard le 27 décembre 1709, et de Anne-Marie Mégnin. P.-C. Fries n'étudia pas à Tubingue. Il fut nommé à Couthenans en 1746. Son frère, Georges-Conrad Fries, marchand, a une nombreuse descendance. Nous citerons parmi ses petit-fils Frédéric Dorian, membre du Gouvernement de la Défense nationale, et M. Charles Lalance, ancien maire de Montbéliard et conseiller général du Doubs.

CHAPITRE VIII

LES MORAVES A MONTBÉLIARD

Arrivée des Moraves à Montbéliard. Le frère Bez à Montécheroux. Frère Philippe Durbaum. Son séjour à Montbéliard. Opposition luthérienne. Plaintes des ministres contre J.-J. Duvernoy. L'Édit de 1747. Un sermon de Fries. Il est poursuivi. Le ministre Jacquin. Polémique de Bonsen. Une réunion morave à Montécheroux.

Le piétisme avait été une première réaction contre l'élément intellectualiste qui s'était développé sans mesure dans l'orthodoxie luthérienne. Le mouvement religieux qui se rattache au nom de Zinzendorf ⁽¹⁾ est une forme nouvelle de cet esprit de réaction anti-scolastique qui n'a jamais complètement disparu des Églises issues de la Réforme et dont l'expression la plus récente s'appelle aujourd'hui la « théologie de la conscience » ⁽²⁾.

(1) Sur Zinzendorf et le mouvement morave, voyez particulièrement : Spangenberg, *Leben des Grafen v. Zinzendorf*, Barby, 1772-1775. Schrautenbach, *Der Graf v. Zinzendorf* (écrit en 1782, publié par Kœbling, 2^{me} édit. Gnadau, 1871). J.-C. Duvernoy (fils du Surintendant J.-J. Duvernoy), *Kurzgefasste Lebensgeschichte des Grafen v. Zinzendorf*, Barby, 1793. Félix Bovet, *Le Comte de Zinzendorf*, Paris, 1866. Le Chrétien évangélique de Lausanne, 20 février 1874, *Zinzendorf*, par E. R. B. Becker dans Herzog-Plitt, *Real-Encyklopædie*, tome XVII, article *Zinzendorf*. Cf. aussi : *Vie d'Auguste-Gottlieb Spangenberg*, par Jérémie Risler, traduite par Louis Richard, Neuchâtel, 1835.

(2) Le beau passage que nous allons citer donne une idée très nette de la position théologique de Zinzendorf.

« Le Fils de Dieu est mon Sauveur, voilà ce dont j'étais aussi sûr que de mes cinq doigts. Je l'avais aimé depuis tant d'années ; je l'avais si souvent invoqué ! tant d'expériences douces et amères, tant d'actions de grâces, tant de châtimens, tant de prières exaucées s'étaient alternativement succédé pour moi ! Ce que je croyais m'était cher, ce que je pensais m'était odieux ; je pris alors la ferme résolution de faire usage de ma raison dans les choses humaines et de la développer autant que

Zinzendorf n'est pas, à proprement parler, un théologien. On trouverait difficilement dans ses écrits une systématisation sévère de sa pensée. Mais c'était un esprit génial qui avait une direction ferme, au point que Ritschl a pu écrire un intéressant et suggestif chapitre sur la théologie de Zinzendorf ⁽¹⁾.

Le mérite de Zinzendorf est pourtant surtout d'ordre pratique. Il laisse là la théologie rationnelle de l'école et consacre tout son effort à montrer au peuple le Christ historique.

« Convaincu, dit M. Bovet, que c'est *la vie* qui est *la lumière des hommes*, il s'est efforcé de faire sortir la religion du domaine de l'abstraction ». Les théologiens, avec leurs controverses, leurs disputes et leurs accusations d'hérésie, ont perdu de vue la tâche à accomplir : redire au monde l'histoire de Jésus venu dans le monde pour sauver les pécheurs. Ils veulent que l'on croie au christianisme, à *leur* christianisme. Pour Zinzendorf, le chrétien est un homme qui croit en Jésus-Christ.

Zinzendorf eut de bonne heure des relations avec le Wurtemberg. Il vint à Tubingue en 1733, et sa parole y produisit, sur quelques âmes, ses fruits accoutumés. Il détermina, par exemple, quelques jeunes théologiens à entrer dans la communauté des Frères : Ætinger, Steinhofer, etc. Mais une froideur significative succéda bientôt à ce premier entraînement et, il faut le dire, ce furent les hommes les plus

possible, mais de m'en tenir tout simplement dans les choses spirituelles, à la vérité que mon cœur avait saisie, de faire reposer sur elle toutes les autres vérités, et de rejeter immédiatement tout ce que je ne pourrais pas en déduire. C'est ainsi que Dieu fit naître en moi la résolution de ne pas consumer ma vie dans de vaines et creuses spéculations, mais de m'occuper à des choses édifiantes, d'entrer dans une communion assez intime avec lui pour n'avoir à son sujet que des pensées douces et heureuses, et d'ajourner une intelligence plus profonde de ces mystères au temps où je serais plus mûr pour cela ». F. Bovet, *Zinzendorf*, tome I, page 28.

(1) Ritschl, *Geschichte des Pietismus*, tome III, pages 404-438.

pieux et les plus aimés du Wurtemberg qui se séparèrent de Zinzendorf ⁽¹⁾. Cœtinger, Steinhofen furent effrayés des exagérations du comte et rentrèrent dans l'Église luthérienne.

Bilfinger — si large pourtant — visait les Moraves dans un passage du fameux édit de 1743 ⁽²⁾ ; Weissmann ⁽³⁾, Bengel se firent un devoir d'exposer leurs scrupules.

Nos jeunes théologiens, étudiants de Tubingue, sentirent naturellement le contre coup de ces événements. Quelques-uns subirent assez l'ascendant du comte pour oublier ses défauts et pour garder un souvenir ému de sa riche expérience religieuse. Ceux-là devaient naturellement bien accueillir plus tard les émissaires moraves qui furent envoyés dans notre pays.

Une tradition, recueillie par M. le pasteur Donzé ⁽⁴⁾, veut que les Moraves soient venus dans notre pays attirés par la réputation de Nardin. En fait, les premiers missionnaires moraves vinrent à Montbéliard longtemps après la mort du pasteur de Blamont.

Ce qu'il y a de juste dans la tradition que nous venons de mentionner, c'est que les missionnaires moraves ont été tout naturellement chez nous frapper à la porte des pasteurs à tendance piétiste, et c'est là qu'ils reçurent bon accueil. A

(1) Voir pour plus de détails : *Württembergische Kirchengeschichte*, page 513.

(2) Cet édit, très large pour le temps, réglait la question des conventicules. Voyez pour plus de détails : Karl Pfaff, *Geschichte des Fürstenhauses und Landes Württemberg*, tome IV, page 477.

(3) Weissmann a consacré aux Moraves quelques pages vraiment impartiales et dignes de lui. Il fait, en terminant, cette remarque très justifiée : *Utinam memorabilis hæc Societas in illis bonis, quæ Deus in eam vere contulit, constanter permansisset sine tot accessionibus et mixturis, quæ ei in summa rei et in principe virtute hujus instituti plus nocuerunt, quam profuerunt, novamque litis duraturæ materiam paraverunt, etiam inter eos, quibus alias volupe non est multum litigare de rebus Religionis* ». *Historia ecclesiastica*, page 1135.

(4) J.-F. Nardin, page 56.

Montécheroux, par exemple, la prédication de L.-G. Pelletier et de Nardin avait créé et entretenu un petit foyer de vie religieuse ⁽¹⁾. Les émissaires moraves devaient être bien accueillis dans ces petits cercles piétistes. A la fin de 1743, Montécheroux vit arriver le « frère Bez » accompagné de M. Perret-Gentil. Le prédicateur morave, dit une vieille chronique, causa un « nouveau réveil et en même temps il affermit et consola les petits troupeaux qui étaient déjà dans le pays ⁽²⁾ ». Les émissaires moraves passèrent deux jours à Montbéliard où les attirait la réputation de L.-G. Pelletier et de J.-J. Duvernoy. En 1744, le « frère Bez » revint à Montbéliard amenant avec lui le « frère Philippe ». Celui-ci, nommé Philippe Durbaum, était un candidat en théologie, originaire de Duntzenheim, en Alsace. Il fut très bien accueilli par le neveu de Nardin et par Pelletier son collègue. Pelletier lui ouvrit la chaire de l'église du château. J.-J. Duvernoy offrit sa maison pour des réunions particulières. Durbaum distribuait en outre les livres qu'il avait apportés, c'est-à-dire un *Manuel de doctrine*, un recueil de *Cantiques des frères moraves* et un volume des *Sermons de M. le Comte de Zinzendorf*.

« Pour recommander l'usage de ces livres, dit Bonsen, il tint de sa propre autorité des Conventicules ou des assemblées particulières tant les jours de dimanche que les autres jours de la semaine » ⁽³⁾.

L'émotion fut vive parmi les théologiens orthodoxes. Mais personne ne prit la « froissure de Joseph » plus à cœur que le Recteur Bonsen. Cela se comprend. Bonsen avait étudié à

(1) Voyez dans *l'Ami chrétien*, 1^{er} octobre 1884, la *Relation abrégée de quelques circonstances de la carrière de Françoise Petit, née Abram*.

(2) Archives des frères de Montécheroux. Cf. E. A. Senft, *L'Église de l'Unité des frères*, Paris et Neuchâtel, 1888, pages 231, 232.

(3) *Le train du monde*, note. Papiers Marti.

Strasbourg sous des maîtres pieux, à tendance pratique, mais placés à l'ancien point de vue scolastique et polémique. Leur luthéranisme strict régna longtemps à Strasbourg. Qu'on en juge par le fait suivant qui se passa en 1746 : Il y avait à Strasbourg une communauté luthérienne française qui n'était pas l'Église française fondée en 1538 par Calvin. Elle avait été établie en 1682 par un Montbéliardais fixé à Strasbourg, et son premier prédicateur fut Luc-Sébastien Ritter, de Francfort sur le Mein. Ce culte français luthérien se tint d'abord à St-Thomas, puis, dès 1726, à St-Nicolas. On le célébra d'abord tous les quinze jours, puis tous les huit jours, le jeudi, et enfin le dimanche depuis 1765. Le desservant était un simple prédicateur et ses auditeurs ne formaient pas une paroisse.

Le prédicateur français était, en 1746, le ministre Ott que nous retrouverons dans la seconde partie de cet ouvrage. Il demanda un jour aux autorités ecclésiastiques, aux *Oberkirchenpfleger*, s'il pouvait bénir le mariage d'un couple de Montbéliard qui ne savait pas l'allemand. On lui fit observer qu'il n'était pas chargé d'actes pastoraux, que le mariage du couple montbéliardais devait donc être béni par le pasteur en titre, Lobstein. Mais en quelle langue ? grande difficulté. La liturgie est en allemand, et on ne peut s'en écarter. Ils seront donc instruits en français à domicile, mais le service public aura lieu en allemand et les questions seules leur seront traduites ⁽¹⁾.

Tel était l'esprit de Strasbourg. De plus, pendant le cours de ses études, Bonsen avait été témoin des étroitesse du piétisme strasbourgeois. Cela nous explique l'aversion que le piétisme, sous toutes ses formes, lui inspira toujours et la vive

(1) Voyez : *Prot. Kirchen und Schulblatt*, janvier 1846. M. R. Reuss a raconté aussi cette histoire dans la dernière année du *Progrès religieux*, 1891.

agitation dans laquelle le jeta le mouvement morave. Ce colportage de livres non autorisés, ces chaires ouvertes à d'autres qu'à des ecclésiastiques dûment ordonnés, toutes ces contraventions à l'*Ordonnance ecclésiastique* de Montbéliard et à la *Cynosure* du Wurtemberg le mettaient hors de lui.

La lutte contre les nouveaux sectaires commença bientôt. Dès le mois de janvier 1745, le Surintendant Macler dénonça au Conseil ecclésiastique les agissements du frère Philippe ⁽¹⁾. Le 23 juin 1745, le Surintendant proposa à l'une des assemblées des ministres les questions suivantes : « Si le service ordinaire suffit pour instruire suffisamment et conduire les âmes au salut ou s'il est nécessaire de tenir des assemblées particulières ». C'était la question des Conventicules qui réapparaissait avec les Moraves. Mais les idées de largeur avaient fait du chemin. Une partie du ministère répondit que « si elles ne sont pas nécessaires, elles sont utiles ». Le plus grand nombre des pasteurs fut cependant pour la négative.

La deuxième question posée était celle-ci : « Si le Souverain défendant les assemblées particulières, on est obligé de lui obéir ». A quoi on répond unanimement qu'on est obligé d'obéir.

Voici enfin la troisième question : « Si l'utilité qui résulte

(1) « Au Conseil, le 6 Janvier 1745. Présens : M^r le Directeur Faber et les Conseillers Rossel, Gropp, Duvernoy, Bouthenot, le Surintendant Macler.

Le Surintendant a représenté au Conseil ecclésiastique qu'il croyait de son devoir indispensable de remontrer que depuis quelque temps il se fait dans la maison que les ministres de l'Eglise allemande occupent sous le château des assemblées de plusieurs personnes chaque dimanche sous prétexte de chanter des cantiques et d'y entendre des sermons qu'ils leur font, que ceux qui s'y rendent ont été cy devant suspectés de piétisme et de séparatisme, qu'il est dangereux que, si on les tolère, cette secte ne s'augmente, que le nommé M^r Philippe qui est logé dans la même maison favorise ces assemblées, que cela cause du scandale et que nos adversaires en tirent des conséquences désavantageuses en ce que ces ministres affectent de ne plus fréquenter les autres, il semble qu'il y ait plusieurs partis opposés dans une même religion où l'union doit très-particulièrement régner, requérant à ce qu'il soit apporté un prompt remède propre à éviter les suites qui en pourraient résulter ». Protocole des délibérations du Conseil ecclésiastique. Archives nationales, K. 2178.

des assemblées particulières prévaut sur le dommage et les suites fâcheuses qui en pourraient naître. Ou si les assemblées qui se font chez quelques-uns de nos ministres sont plus utiles que nuisibles ». Le secrétaire de l'assemblée répond que « ceux qui les tiennent assurent qu'elles sont utiles, ceux qui n'en tiennent pas les croient plus nuisibles qu'utiles, alléguant quelques exemples des suites fâcheuses qui en naissent » (1).

L'observation ne manque pas de finesse. C'est bien la tentation de chacun de dire : ma pratique est la bonne. On voit par cette note, qui n'exprime pas une indignation bien vive, qu'en 1745 déjà, plusieurs pasteurs avaient pris l'habitude des assemblées particulières qui d'ailleurs n'avaient pas cessé d'être en usage dans certaines paroisses depuis le temps de Pelletier et de Nardin.

Dès 1745, les Frères Moraves avaient perdu un ami en la personne du ministre Pelletier, mais d'autres s'étaient trouvés. C'étaient, en dehors de J.-J. Duvernoy, les ministres Fries, de Couthenans, et Jacquin, de Vandoncourt. Les chefs de l'orthodoxie luthérienne ne tardèrent pas à solliciter contre eux des mesures sévères.

Les assemblées tenues en 1744 par Durbaum, avaient amené des observations du Surintendant (6 janvier 1745). Un sermon du même Surintendant contre les sectaires ne fit qu'envenimer les choses. L.-G. Pelletier étant mort, J.-J. Duvernoy resta seul sur la brèche à Montbéliard. Les ministres de la ville, ses collègues, exposèrent leurs griefs dans un long mémoire adressé au Conseil ecclésiastique. Ils accusaient Duvernoy de s'être « rendu suspect de singularité par ses visites à Montmirail, d'introduire dans la principauté des

(1) Archives de l'Inspection de Montbéliard.

livres non autorisés, d'avoir fait prêcher un candidat non examiné, enfin de tenir des assemblées particulières ⁽¹⁾.

Duvernoy répondit qu'il n'avait été qu'une seule fois à Montmirail, que c'était Pelletier et non pas lui, qui avait permis à Durbaun de prêcher, qu'il se servait dans le culte public des livres approuvés et dans sa maison de ceux qu'il croyait les plus édifiants. Quant aux assemblées, il réclamait pour le pasteur le droit d'instruire ses paroissiens en public et en particulier. Il ajoutait finement : « Il y a beaucoup de bonnes choses dont l'usage n'est ni établi, ni connu à Montbéliard, qui mériteraient pourtant d'y être introduites ».

La défense de Duvernoy est datée du 19 janvier 1746. Le 22 août suivant, les ministres de la ville répondirent à leur tour très vivement au ministre du château en déclarant que les assemblées particulières étaient « inutiles, superflues et dangereuses » ⁽²⁾.

Mais on était loin déjà du temps de la « théologie fulminante ». Sous le régime libéral de l'édit de 1743, les ministres orthodoxes n'obtinrent pas du prince les mesures sévères qu'ils avaient sollicitées. L'édit de 1747, qui répondit à leurs plaintes, se ressent de l'esprit qui animait les hautes sphères du clergé wurtembergeois.

Les auteurs de ce rescrit blâment avec raison Pelletier d'avoir ouvert sa chaire, sans consulter le ministère ou le Conseil ecclésiastique, à un étranger non examiné. C'est une pure question d'ordre. Si l'édit défend à Duvernoy d'a-

⁽¹⁾ Archives nationales, K. 2187 et Archives de l'Inspection ecclésiastique de Montbéliard.

⁽²⁾ La défense des ministres est signée de :
J.-F. Blanchot ;
L.-E. Bonsen ;
J.-G. Surleau ;
F.-C. Duvernoy ;
D.-F. Macler.

voir « aucun commerce ni fréquentation chez lui » avec des hennhoutes, on reconnaît sans doute là l'esprit du temps et la trace de la froideur de l'Église du Wurtemberg envers les Moraves, qui d'ailleurs — il faut le reconnaître — avaient prêté le flanc à la critique par leurs exagérations.

Quant aux conventicules, le rescrit ne les interdit point. « Pour ce qui regarde les assemblées que ledit Duvernoy a tenues chez lui, nous n'empêchons pas qu'en qualité de ministre ordinaire il cherche à s'édifier aussi dans sa maison avec ses auditeurs ».

Tout en maintenant au ministre du château son droit à tenir des réunions particulières, le rescrit l'engage à éviter avec une attention particulière tout ce qui pourrait donner lieu à quelque mauvaise interprétation ou altercation ». Quant aux plaignants, ils sont exhortés à vaquer avec zèle aux fonctions de leur ministère et à ne pas prendre de scandale mal fondé contre leurs collègues ⁽¹⁾.

Rien de plus sage, on le voit, que cet édit qui marque bien l'élargissement qui s'était fait déjà dans les esprits. Ce rescrit fut lu à l'ouverture de la Conférence ecclésiastique du 26 juin 1748 par le Surintendant Jules-Frédéric Macler.

Il n'arrêta ni le mouvement morave, ni les protestations des adversaires.

(1) Un extrait de l'Édit de 1747 fut couché avec complaisance par le Recteur Bosen dans le registre des délibérations de la Conférence ecclésiastique. Plus tard, J.-J. Duvernoy, devenu lui-même Surintendant, mit en marge l'observation suivante : *Sequens transcriptio decreti Stutgardiani castrata est, mutila, munda, quippe in ejus originali, a capite omissæ sunt venerandæ Consistorii increpationes ac reprehensiones ob insinuatorum querelas et iniquas hæretificationes e suggestu quotidie personantes. Cæterum, dum id heic monere opportunum duxi, tantum abest ut me pudeat, cum piis Christi confessoribus, temere et mendaciter, vel erroris, vel hereseos inculpatum fuisse, quin potius cum iis lubenter injurias fatiar, ac de immeritis contumeliis aliquando coram supremo mortalium judice letus gloriabor. Videant alii ne rubore suffundantur, ex quorum numero forte erit qui hocce meum epigramma expuncturus est. Interim mutatis temporibus, mutata etiam sunt præconceptæ opiniones; cum post liminio jus meum ita obtinui, ut Consiliarius ecclesiasticus, et ecclesiarum Montisbelgardensium superintendens factus sim. Duvernoy ».*

La reprise de la lutte fut occasionnée par un sermon du pasteur Fries, de Couthenans. Ce sermon prêché au temple St-Martin, le 22 août 1751, fut dénoncé le 25 à la Conférence ecclésiastique comme rempli de propositions indigestes, imprudentes et qui se sentaient fort du quiétisme. L'affaire fit du bruit. Fries dut écrire le sermon qu'il avait improvisé et nous voyons le 29 septembre 1731, le ministre Fréd.-Ch. Duvernoy, réclamer en son nom et en celui du ministre Morel la communication dont le contenu doit faire éclater le bien-fondé de leur protestation.

Fries tint d'abord vaillamment tête à l'orage. Dans ses conversations avec ses collègues il ne cachait pas qu'il était morave, qu'il appartenait aux frères de l'Unité, qu'il lisait les sermons du comte de Zinzendorf et « qu'il était redevable à cet auteur des connaissances qu'il avait des vérités de la religion ».

C'est cette franchise qui devait spécialement attirer sur lui les sévérités ecclésiastiques.

Le fameux sermon du 22 août 1751 donna lieu à une vraie procédure ⁽¹⁾. Les ministres F.-C. Duvernoy, du Faubourg, Morel Co-Recteur, Meyer, Scharffenstein, le candidat Kilg, furent cités comme témoins. L.-E. Scharffenstein, très fin et sympathique aux Moraves, prétendit que, fatigué par ses services du matin, il avait dormi à celui du soir : ce qui le dispensait de témoigner. F.-C. Duvernoy, Morel et Meyer se montrent surtout animés contre Fries. Tous s'accordent à dire que Fries ayant pris pour texte 1 Cor. XV, 1-10, demanda la permission à ses auditeurs de ne pas s'attacher à la connexion de son texte pour appeler uniquement leur attention sur Jésus mort, enseveli et ressuscité. C'est sur ce fait

(1) Voyez les pièces du procès aux archives de la Haute-Saône, E. 231, et une copie du sermon incriminé à la Bibliothèque de Besançon, collection Duvernoy, *Montbéliard sous Charles-Eugène*.

accepté comme une vérité de sentiment, que se pose toute la religion. Les hommes cherchent différentes voies pour arriver au salut. Les uns prétendent parvenir par les lumières de la raison, les autres par leur propre justice ou par les œuvres de la loi. Il n'y en a qu'un petit nombre qui suivent la véritable route, ceux qui s'en remettent entièrement à Jésus mort, à Jésus enseveli.

Dans une première partie, le prédicateur a cherché à faire voir les avantages que nous avions reçu de Jésus mort et enseveli, ou des plaies sanglantes de Jésus. Dans une seconde, il devait parler des actions de grâces que nous avions à lui rendre, mais il dit ici que sa vie n'y suffirait pas et qu'il attendrait pour cela d'être dans l'éternité, aux pieds de son Sauveur.

C'est dans ce cadre que Fries avait semé les propositions hérétiques qui avaient scandalisé si fort ses auditeurs orthodoxes.

Christ mort et enseveli a tout accompli, disait-il ; et, comme conséquence, il n'y a pour nous plus rien à faire, les études, les recherches, les bonnes œuvres, la prière même, sont autant d'outrages aux mérites de Jésus mort et enseveli. Le sermon paraissait donc aux témoins favoriser la doctrine néfaste du quiétisme, et il avait été en scandale à plusieurs par une foule d'expressions équivoques. Tous les témoins relèvent les mêmes expressions et aussi le peu d'ordre du discours.

Le sermon lui-même, écrit après coup par Fries, justifie certainement l'émotion qu'il souleva auprès des théologiens habitués de longue date à confondre les choses de la religion avec celles de l'arithmétique. A nous aussi, la doctrine de Fries nous paraît exagérée et fausse, appuyée sur une psychologie religieuse toute factice. Ce qu'il y avait de vrai et de nouveau, c'était son affirmation que la religion est surtout

affaire de sentiment. C'était aussi l'amour du Sauveur que ce sermon respire. La prédication de Fries, comme celle de Zinzendorf lui-même, dépassait souvent l'Évangile, mais au fond, c'était bien l'Évangile qu'il prêchait.

Il ne devait pas le prêcher longtemps dans notre pays. Le procès de 1751 n'eut pas de résultats graves pour Fries. Mais en 1753, sur de nouvelles plaintes, le Conseil ecclésiastique prit un ton rogne pour demander à Fries sa réponse à de nouveaux chefs d'accusation portés contre lui. On l'accusait d'attirer dans son Église des gens étrangers à sa paroisse, de servir de livres de la prétendue communauté des Moraves. Il répondit qu'il ne requérait personne, ni d'Héricourt, ni d'ailleurs, de venir dans son Église, mais que son temple était ouvert à tout le monde. Il a souvent refusé de faire venir des livres moraves qu'on lui demandait. Il ne tient pas de réunions particulières dans sa maison. Des amis viennent, il est vrai, sans y être convoqués, égayer sa solitude, mais il n'y en a jamais eu plus de cinq à la fois. Il leur parle de ce qui lui tient le plus à cœur sans doute. « Il est bien flatteur pour moi, ajoute-il, qu'on ne m'impute autre chose que de faire avec eux des actes de dévotion ».

Cette lettre paraît être restée sans réponse. Mais Fries, fatigué des tracasseries dont il était l'objet, quitta notre pays et se retira en Allemagne dans un établissement des frères moraves en 1758 ⁽¹⁾.

Duvernoy et Fries ne furent pas les seuls pasteurs inquiétés. Au cours de la Conférence ecclésiastique du 26 juillet

(1) « Le ministre Fries, de Couthenans, a porté la folie jusqu'à s'expatrier et à se réduire à être errant pour porter cette nouvelle secte chez tous les hérésiarques des derniers siècles. Il parcourt en effet leurs villes avec une femme qu'il a prise dans les courses de ce faux zèle ». Dissertation du curé de Tavey sur la doctrine des piétistes. 1763. Archives de la cure de Tavey. Fries fut dans la suite souvent employé par les Moraves à des missions en France. Cf. Coquerel, *Histoire des Églises du désert*, tome II, page 353. D. Benoit, *Un précurseur du Réveil au siècle dernier*, *Revue du Christianisme pratique*, 15 janvier 1889, page 235, note 1.

1752, le pasteur de Vandoncourt, Jacquin, fut interpellé par le Surintendant Blanchot sur sa manière de catéchiser. « En expliquant la troisième demande de l'oraison dominicale, dit-il, vous ne parlâtes point du tout de la *volonté* de Dieu que nous nommons *légale*. Pensez-vous, continua-t-il, que sous la nouvelle économie on ne doive plus parler aux chrétiens de l'obligation où ils sont de conformer leur vie aux préceptes de la loi de Dieu ? Et ne croyez-vous pas qu'en matière de repentance et de retour à Dieu, il faille commencer par reconnaître ses péchés par le moyen de la Loi, afin de s'humilier devant Dieu pour implorer sa grâce et la rémission des péchés dont on s'est rendu coupable ? Jacquin répondit « qu'en matière de conversion *la Loi* ne devait pas précéder l'Évangile et que le Décalogue ou la loi morale n'entraînait pour rien dans la conversion de l'homme ».

Bonsen prit occasion de cette réponse pour attaquer ce qu'il appelait la *nouvelle méthode de conversion* des Moraves. Certes l'idée de Jacquin n'était point neuve. C'était la vieille pensée antinomienne que Zinzendorf avait reprise. Mais quand on veut rendre suspecte une idée théologique il est habile de l'appeler nouvelle. Cette nouvelle méthode, disait donc le Recteur, repose sur un sophisme infiniment dangereux qui consiste à confondre ce que l'on appelle « dans la bonne et saine théologie *conversion première* avec ce que l'on nomme *conversion seconde* ». La conversion pour les Moraves, celle d'un enfant ou d'un adulte, doit être instantanée, quiétistique, purement passive. Quant à ceux que Bonsen appelle « nos théologiens », ils soutiennent que quand il s'agit de la conversion première, il y a par rapport à l'homme une *entière passivité* comme étant inséparable de l'état de mort dans lequel l'homme se trouve enveloppé par sa nature corrompue. Ils établissent en même temps que lorsqu'il s'agit de la con-

version seconde, il faut se souvenir de cette observation des Livres symboliques : « *Ingens discrimen est inter homines baptizatos et non baptizatos* » (1). Bonsen ne se préoccupe pas de ces derniers. Mais pour ceux qui ont le malheur d'avoir offensé Dieu et enfreint l'alliance du baptême, ils doivent, pour revenir à Dieu, suivre les *degrés de la grâce* tels qu'ils sont décrits dans le *Compendium* du Dr Jæger (p. 484 et 485).

Quels sont ces degrés de la grâce que doit successivement parcourir le converti ? Il y a 1° la *grâce prévenante* qui cherche sans cesse le pécheur, 2° la *grâce opérante* qui, par la parole de la Loi, brise, abat le pécheur avant de le relever par la *parole de l'Évangile* ; 3° la *grâce parachevante* qui met le pécheur converti en état de coopérer réellement avec l'esprit et la grâce de Dieu qui l'animent.

C'est ainsi que Bonsen opposait l'exacte orthodoxie de l'École aux erreurs antinomiennes du ministre de Vandencourt (2).

Nous ne savons ce que Jacquin répondit. Mais il est probable que les ministres moraves ne se laissèrent pas intimider (3). Aussi le 30 août de la même année 1752, ils furent de nouveau vivement pris à partie au sein de la Conférence ecclésiastique par le Surintendant Blanchot, par le Recteur Bonsen et le ministre du Faubourg, F.-Ch. Duvernoy. On leur reprocha avec amertume de tenir des Conventicules, d'établir des ecclésioloies dans l'Église, de répandre des livres

(1) *Concordia pia et unanimi consensu repetita Confessio fidei et doctrinæ electorum, principum et ordinum Imperii, atque eorundem Theologorum qui Augustanam Confessionem amplectuntur*, Leipzig, 1612, page 675.

(2) Conférence ecclésiastique du 26 juillet 1752.

(3) Le curé Pilon, dans sa *Dissertation sur les Piétistes* (1763), prétend que J.-J. Duvernoy avait gagné à ses idées M^{me} de Gemmingen, femme du gouverneur de la Principauté. Il attribue à ce fait le peu de succès des mesures prises contre les Moraves.

prohibés, de confier l'éducation des enfants à des sectaires. Jacquin ayant rappelé dans une conversation particulière que la Faculté de théologie de Tubingue avait donné à Zinzendorf un certificat d'orthodoxie luthérienne, F.-Ch. Duvernoy donna lecture d'une lettre du chancelier Pfaff qui lui disait que l'Université de Tubingue avait dû revenir sur son premier jugement favorable à Zinzendorf.

Tous ces efforts ne purent vaincre l'obstination des ministres incriminés. J.-J. Duvernoy refusa toujours de trouver plus de saveur aux cantiques traduits par Bonsen qu'à ceux des Moraves. Il osa affirmer que le frère Philippe avait fait plus de bien pendant son passage à Montbéliard que Bonsen n'en ferait pendant toute sa vie. Jacquin et Fries ne cédèrent pas davantage. Outrés de ces résistances, les ministres de la ville, J.-F. Blanchot, J.-G. Surleau, F.-C. Duvernoy, J. Morel, G.-E. Vallet des Barres, s'adressent au Conseil ecclésiastique (par une plainte datée du 25 septembre 1752) pour obtenir de lui que l'édit de 1747 fût observé dans toute sa teneur. Le 17 du même mois, les ministres de la campagne adhèrent à cette démarche. Un seul ministre, visiblement agacé par toute cette procédure, refusa de signer l'appel au Conseil ; c'était le diacre de l'Eglise française L.-E. Scharffenstein, le même qui avait dormi au sermon de Fries.

Une information en règle fut dirigée contre les ministres J.-J. Duvernoy, Jacquin et Fries le 16 novembre 1752 ⁽¹⁾. Elle n'aboutit pas ⁽²⁾. Le caractère de J.-J. Duvernoy, son talent, la situation élevée de sa famille, l'estime dont il était entouré, le mettaient au-dessus des tracasseries de ses collè-

(1) Archives nationales, K. 2180.

(2) A la liste des pasteurs connus pour leurs sympathies moraves, J.-J. Duvernoy, Jacquin, Fries, nos recherches nous permettent d'ajouter le ministre Laude, d'Audincourt, que les rapports des Surintendants, en 1757 et 1759, accusent de voir et de recevoir les Moraves, et le ministre Scharffenstein, de Clairegoutte.

gues et il était d'ailleurs assez sage pour mettre sa conduite à l'abri des reproches justifiés. Il continua donc à exercer son ministère selon sa conscience.

Une époque de paix relative vint donc pour les Moraves. Ce ne fut pas toutefois la faute de Bonsen. Rien ne put le désarmer. Après avoir dénoncé à la Conférence ecclésiastique les agissements des « embaucheurs moraves », il recourut à un autre moyen. Il résuma en « quelques cahiers » les objections que divers théologiens avaient opposées en Allemagne aux idées du comte de Zinzendorf, et, après avoir communiqué à ses collègues ces pages indignées, il les fit circuler chez ses amis. Son indignation éveilla même de nouveau sa muse et lui inspira, en 1755, un *Essai sur la Moraviade* ⁽¹⁾ que nous avons retrouvé dans ses papiers. Bonsen, disons-le tout de suite, emprunte les éléments de sa polémique à Fresenius et à Walch, mais il lui donne une couleur qui n'appartient qu'à lui.

Il s'efforce d'abord d'établir une distinction absolue entre les anciens chrétiens persécutés de la Moravie et les membres de la Fraternité moderne. Après avoir esquissé l'histoire des premiers, il en vient aux seconds pour leur reprocher « leurs dogmes monstrueux », leur morale « relâchée et libertine » et leur « politique raffinée ».

Les Moraves, dit-il, ne veulent point que l'on presse la matière de la repentance et que l'on porte les hommes à se repentir parce que, selon eux, pour pardonner les péchés, le Sauveur n'exige et ne demande rien des hommes non pas

(1) *Essai sur la Moraviade* amplement écrite en langue allemande et donnée en raccourci en langue française ou Portrait crayonné de la main d'un Allemand pour servir à représenter au naturel la spécieuse et très dangereuse secte des Moraves modernes laquelle a failli d'engloutir le protestantisme entier vers le milieu du XVIII^{me} siècle après la naissance de Jésus-Christ, par Léop.-Eberh. Bonsen, Recteur du Collège. En outre des écrits de Fresenius, Bonsen avait trouvé des armes dans la *Lerna Zinzendorfiana* de J.-H. Benner, Leipzig, 1734. (Bibliothèque de Montbéliard).

même qu'ils se repentent, il ne veut, ajoute-t-il, que des pauvres pécheurs, des hommes malades et morts». Il observe que dans leurs cantiques il n'est point question de repentance. Ils étourdissent ainsi les consciences en établissant que l'on peut être un vrai chrétien malgré que l'on ait un cœur sans repentance. Les Moraves altèrent la doctrine de nos Églises sur l'usage de la Loi et de l'Evangile. Il n'y a dans leur doctrine erronée aucun lien organique entre la repentance et la conversion. Ce sont des antinomiens. Les Moraves ne veulent point qu'on adore la première et la troisième personne de la Trinité et il en donne comme preuve un sermon prononcé en 1746 à Marienborn dans lequel Zinzendorf affirme « que ceux qui adressent leurs prières au Père céleste et au Saint-Esprit ressemblent aux payens idolâtres qui adoraient Jupiter ». Les Moraves insinuent à leurs élèves que le sacré exercice de la prière, aussi bien que la lecture de l'Écriture Sainte, sont des pratiques légales dont le chrétien est affranchi et dispensé. Les Moraves parlent sans respect de nos livres sacrés. Ce sont de plus des latitudinaires qui accueillent dans leur communion des luthériens, des réformés, des arminiens, et même des catholiques romains.

Une morale relâchée est pour Bonsen la suite naturelle de ces doctrines erronées. La doctrine antinomienne de Zinzendorf est opposée aux devoirs les plus essentiels du chrétien, à la mortification du péché et à la véritable sanctification en même temps qu'elle favorise les maximes les plus infâmes et le plus détestable libertinage. En exhortant sans cesse les hommes à demeurer dans l'inaction, à laisser faire Dieu, on plonge ceux à qui on donne de semblables conseils dans la plus funeste sécurité. Ces frères de l'Unité sont de véritables embaucheurs qui, par une politique raffinée, s'insinuent dans les bonnes grâces des femmes et des simples.

Ces citations suffisent à nous montrer combien peu Bonsen avait compris Zinzendorf⁽¹⁾. Nous savons toutes les objections que l'on peut faire à quelques-unes de ses idées extrabibliques et aux pratiques d'une piété capricieuse et infantine. Mais s'il offense souvent le goût, il n'atteint jamais la conscience chrétienne. Zinzendorf, dans un temps de sécheresse dogmatique et d'incrédulité dédaigneuse a réveillé l'amour pour le Christ et a gagné des âmes nombreuses au Sauveur crucifié. Nous devons lui être reconnaissants d'avoir remis en honneur le principe mystique de la Réforme, et, puisqu'il s'agit ici surtout de la vie ecclésiastique, nous ne pouvons oublier le rôle missionnaire qu'il a joué dans les Églises livrées aux raideurs de l'intellectualisme triomphant. Après avoir étudié d'aussi près que possible la vie de nos ministres du XVIII^{me} siècle, nous avons été obligé de constater la netteté et la précision de leurs croyances officielles, leur exactitude dans les fonctions du ministère, leur culture solide, l'honorabilité de leur caractère. Mais tout cela est un peu froid. Nous n'avons pas senti jusqu'ici assez souvent la chaleur, la vie, la joie chrétiennes. Zinzendorf avait tout cela. Ses émissaires ont pu errer sur des points de doctrine, mais ils apportaient quelque chose de chaud et de vivant que nous ne retrouvons guère que chez les ministres qui les accueillirent.

(1) Pour juger sainement des Moraves, il faut, à côté des attaques souvent justifiées des adversaires, lire un curieux petit livre d'un témoin bienveillant intitulé : *Briève et fidèle exposition de l'origine, de la doctrine, des constitutions, usages et cérémonies ecclésiastiques de l'Église de l'Unité des frères connue sous le nom de frères de Bohême et de Moravie, tirée de leurs actes et titres authentiques par un auteur impartial, ami de la vérité avec XVI planches gravées en taille douce, où le tout est représenté au naturel.* MDCCLVIII. (Bibliothèque de Besançon).

Ce livre est destiné à répondre aux attaques multipliées qui ont été dirigées contre les Moraves par des adversaires qui n'étaient pas toujours très scrupuleux sur le choix des armes. « La licence de quelques-uns est allée si loin, qu'ils ont imputé à ces frères des sentiments si atroces et des faits si odieux, que s'ils étaient tels qu'on les suppose, ceux à qui on les reproche mériteraient d'être bannis de toute société humaine ».

Dans l'été de 1751, le ministre Jacquin, après avoir gravi le Lomont, se trouvait dans la paroisse de Montécheroux. Le soir il soupa avec quelques amis chez un habitant nommé J.-J. Lanoir. Pendant le souper, il vint un grand nombre de personnes, si bien que la salle et la cuisine en furent remplies. « Eh bien, mes amis, dit Jacquin, en se levant de table, vous voici, il vous faut dire quelque chose ». Sur quoi il raconta l'histoire de la repentance de la Madeleine et leur en fit différentes réflexions et applications. Puis il entonna successivement divers cantiques des frères moraves que les assistants chantèrent avec lui « d'une voix ouverte un peu ménagée » ce qui dura jusqu'à minuit environ ⁽¹⁾.

Nous reconnaissons là la piété de nos pères réveillée par les émissaires moraves et leurs amis. Les éléments de vie religieuse que le principe de la Réforme renfermait mais que l'intellectualisme avait méconnus avaient besoin d'une revanche. Cette revanche, elle était, au XVIII^{me} siècle, dans les réunions religieuses semblables à celle que nous venons de décrire ⁽²⁾.

(1) Les rapports d'inspection fournissent quelques plaintes sur Jacquin. En 1757, les paroissiens de Vandoucourt rapportent au Surintendant qu'il est trop avec les Moraves et souvent absent. En 1758, nous trouvons cette note : « Bien des gens disent qu'il néglige les malades ». En 1759, le rapport constate que souvent le maître d'école enterre les morts de la paroisse par suite de l'absence du pasteur. Mêmes plaintes de Blanchot en 1760. Enfin, en 1762, nous trouvons une bonne parole : « Jacquin édifie ses auditeurs par ses exhortations ».

(2) Les Moraves ont été plus influents dans notre pays qu'ils n'ont été nombreux. On en jugera par la liste suivante dressée en 1782 par J.-J. Duvernoy. Il faudrait ajouter à ces noms ceux des frères et des sœurs habitant les quatre Seigneuries dont nous n'avons pas de liste complète.

« Catalogue des frères et sœurs de la ville et du pays de Montbéliard.

Dans la ville, frères :

Jean-Jacques Duvernoy, ministre ;
P.-D. Peletier ;
N. Jenné ;
P.-D. Faivre ;
Elie Durot ;

Charles Gruet ;
 Henri Gondelfinger ;
 Frédéric Rossel ;
 Simon Habluzel ;
 J.-F. Monnier.

Sœurs :

Suzanne Duvernoy, née Raymond ;
 Marie Pelletier, née Macler ;
 S.-Catherine Jenné, née Peletier ;
 Berdot, née Nardin ;
 Dodelan, née Cuvier ;
 Parrot, née Boigeol ;
 Locker, née..... ;
 Macler, née Ponnier ;
 Titot ;
 Dubois, décédée le 21 juillet ;
 Marguerite Monnier, née Beucler ;
 Marguerite Waltre, née Clemasson ;
 Alexandrine Houbert ;
 Sibille Edlichen ;

A Allenjoie, frères et sœurs :

Christophe Ridey, sa femme et sa sœur ;
 Nicolas Alizon ;
 Jean Cuenot ;
 Georges Guillemot.

A la Forge :

Lazare Mabilley ;
 Lazare Raymond ;
 François Peugeot.

A Bessurel :

Pierre-Abraham Mérillot ;
 Georges Jonte.

A Etobon :

David Goux ;
 Daniel Peret ;
 Peret ;

A Colombier :

Pierre Bourellet, maire ;
 Pierre Morel.

En tout 39 personnes ». (Archives de Montmirail).

CHAPITRE IX

LE MILIEU DU SIÈCLE

Le milieu du siècle. Époque de transition. L'orthodoxie officielle. Tendance irénique. Réaction luthérienne pendant la surintendance de Bensen. Fondation de la Caisse des Veuves. Etat de nos Églises. Mort de Bensen.

Les dix années qui précèdent, et les dix années qui suivent la date de 1750, marquent dans l'histoire de notre pays un temps d'arrêt dans le développement des idées théologiques. Des temps nouveaux se préparent ; on le sent confusément, mais en attendant, nos ministres, très occupés d'ailleurs à préserver leurs Églises des empiètements du catholicisme, restent en majorité attachés, comme d'instinct et sans plus d'examen, à la lettre des Livres symboliques. Nous pouvons porter sur cette période un jugement d'autant plus précis qu'à partir de 1744, nous connaissons les idées de nos pasteurs par les procès-verbaux des séances de la Conférence ecclésiastique qui se réunissait trois fois par an à Montbéliard pendant les mois d'été. En parcourant ces procès-verbaux, on ne peut se défendre d'une impression de tristesse en constatant combien le principe du protestantisme a été altéré par la scolastique. Les Livres symboliques sont devenus une sorte de canon inspiré, dont l'autorité est garantie très efficacement par le pouvoir civil. Le théologien protestant, comme le catholique, en est réduit à commenter le dogme, à l'interpréter, mais le résultat de ses études et de ses expériences lui est fourni d'avance par les formules consacrées.

A l'entrée de chaque conférence, un jeune théologien fournit une dissertation latine sur le sujet qui lui a été donné par le Surintendant ou par l'assemblée elle-même. Chacun des chapitres de la dogmatique officielle, est ainsi abordé. Le recueil des procès-verbaux de la Conférence s'ouvre par une étude sur l'image de Dieu et se ferme par une dissertation sur les anges. Dans l'intervalle, tous les points de la dogmatique ont été abordés. Résumer ces procès-verbaux, ce serait refaire ici un exposé complet de la dogmatique luthérienne. Le dogmaticien que nos théologiens suivent, le plus souvent en l'avouant sans détour, c'est le chancelier Jæger, dont on connaît l'orthodoxie un peu adoucie dans ses angles par l'influence du piétisme ⁽¹⁾. La recherche libre étant impossible, on verse parfois, comme cela est logique, dans les questions de curiosité que l'on règle d'après « l'analogie de la foi ». On examine, par exemple, la question de savoir si le Sabbat a été observé dans l'état d'innocence ⁽²⁾. Ou bien on verse dans la pratique qui fournit des thèmes de discussion moins dangereux.

On se tromperait en pensant que la philosophie de Leibnitz et de Wolf, qui eut à Tubingue de brillants représentants en Bilfinger et en Canz, ait eu pour résultat immédiat d'élargir le point de vue théologique. Chez nous du moins il n'en fut rien au XVIII^{me} siècle. Les conséquences dernières de la philosophie wolffienne ne devaient se faire sentir dans nos Églises, que tout à fait à la fin du XVIII^{me} siècle. La philosophie de Canz n'était qu'un moyen nouveau d'établir le dogme ⁽³⁾. On s'efforce de mettre le dogme d'accord avec

(1) Klüpfel, *Die Universität Tübingen*, 1877, page 44. Landerer-Wagenmann, dans Herzog-Plitt, *Real-Encyklopædie*, tome XVI, page 70.

(2) Conférence ecclésiastique du 2 juin 1746.

(3) D.-N. Kilg fournit une dissertation sur la matière de la conversion et de la régénération en suivant les idées de Canz. 25 août 1756.

cette philosophie, mais le résultat ne change pas. L'orthodoxie de Canz est célébrée, par exemple, par un luthérien comme Bonsen.

Quelques faits montreront d'ailleurs la fermeté de l'orthodoxie luthérienne de nos ministres vers le milieu du XVIII^{me} siècle. En 1753, un soldat suisse allemand au service de la France ayant été condamné à mort, avait fait appel au ministre de l'Église allemande de Montbéliard et lui avait demandé de participer à la Sainte Cène (1). Quelques ministres émirent timidement l'avis qu'il fallait accéder à sa demande. Mais la majorité du ministère décida le contraire et la Sainte Cène fut refusée au misérable. Le même fait se reproduisit quelques années plus tard. Un Suisse réformé, au service d'une dame Thévenot, d'Audincourt, étant tombé du haut de la grange sur le sol, et se trouvant en danger de mort, demanda la Sainte Cène au ministre du lieu, Laude. C'était le jour de la Conférence ecclésiastique. Laude, déjà suspect de sympathies moraves, n'osa commettre un acte aussi grave sans consulter ses collègues, qui lui interdirent de suivre ce qui avait été d'abord le mouvement de son cœur (2).

Nous reconnaissons davantage l'esprit du XVIII^{me} siècle dans l'attitude sage que prirent nos ministres vis-à-vis de certaines idées superstitieuses qui avaient encore cours dans nos villages. On demanda un jour à la Conférence si un ministre peut donner des restes du pain et du vin consacré dans l'Eucharistie pour servir de remède à un énergumène à qui un médecin l'avait prescrit. La Conférence répondit très sagement « qu'il ne peut le faire sans profanation et sans se rendre complice du crime de superstition et de sacrilège ».

(1) Un fait semblable s'était présenté en 1752 et avait été résolu de même.

(2) Conférence du 31 août 1757.

La même sagesse pratique distingue l'avis qui fut donné au ministre Diény, d'Etobon, au sujet de prétendus possédés de sa paroisse qui assuraient qu'on leur avait donné les ennemis.

Les ministres, tout en suspendant leur jugement sur le fond, déclarent qu'il ne fallait pas « croire d'abord qu'il y ait chez ces personnes une obsession véritable et corporelle des malins esprits ».

« 1° Parce que la matière des obsédés n'est pas encore suffisamment éclairée, ni par les Théologiens, ni par les Physiciens ;

« 2° Parce que les cas d'une obsession réelle sont très rares ;

« 3° Parce qu'aucun membre du ministère d'aujourd'hui n'a jamais vu aucun exemple d'une pareille obsession ».

Les ministres observaient enfin que « les personnes en question sont des femmes et qu'on ne voit de ces sortes de cas parmi nous que chez des personnes du sexe, sur lesquelles on sait que les affections hystériques produisent quelquefois des effets extraordinaires et surprenans » (1).

Sur d'autres points, au contraire, la superstition reparaît. Ainsi, en 1762, nous voyons la Conférence ecclésiastique s'occuper gravement d'une femme qui, dans la célébration de la Cène, avait pris la coupe avant le pain. En 1764, on détermine dans quels cas précis il peut être permis à une sage-femme d'administrer le baptême à un enfant en danger de mort.

Pendant de longues années l'orthodoxie luthérienne resta sans contradicteur. En 1756, les Livres symboliques avaient de nouveau été souscrits par les ministres dans toute leur teneur. Dix ans plus tard, nous voyons les ministres tous d'accord sur les points de doctrine et de discipline soulevés

(1) Conférence du 27 juillet 1746.

à la Conférence ecclésiastique. Mais le feu couvait sous la cendre. D'une part, les idées moraves avaient développé le sentiment de la fraternité chrétienne, de l'autre, l'unité dogmatique était plus apparente que réelle. Il y avait parmi les ministres des pacifiques et des silencieux, qui n'attendaient qu'une occasion d'exprimer leurs sentiments réels.

Cette occasion leur fut fournie par le candidat Perdrizet. Perdrizet avait été chargé de traiter la matière de la Sainte Cène. Au lieu de se borner simplement, comme on l'avait fait jusqu'alors, à exposer la doctrine des Livres symboliques sur ce point, il ne chercha rien moins qu'à concilier les protestants sur cet article. Il trouva dans l'assemblée un tel écho, que l'on résolut sur l'heure de consacrer à cette question les trois conférences de 1768. Bonsen, dans la première séance, lut quelques passages d'une pièce intitulée *Alloquium irenicum ad Protestantas* ⁽¹⁾ (pour la blâmer sans doute) où la plupart de nous reconnûmes, dit le rédacteur des procès-verbaux de ces conférences, quelque chose de notre manière de penser et de ses motifs. Une question qui divise les Réformés et les Luthériens, c'est de savoir si les réprouvés reçoivent le corps de Jésus-Christ dans la Sainte Cène. Les fidèles, dit le ministre Jeanmaire ⁽²⁾, croiront-ils jamais devoir se séparer d'une Église pour une question qui ne regarde que les réprouvés ? Ils sont plus attentifs à se fortifier de plus en plus dans les saintes dispositions qui leur sont nécessaires, pour obtenir les grâces qu'ils demandent, qu'à s'informer si Judas reçut réellement le corps du Seigneur ou s'il ne lui fut donné que le symbole de ce corps.

(1) C'est la fameuse dissertation de Pfaff.

(2) Jean-Nicolas Jeanmaire, fils du Procureur général Pierre Jeanmaire, qui avait pris parti pour Eberhard-Louis contre Léopold-Eberhard et le Procureur général Brisechoux. — J.-N. Jeanmaire naquit à Montbéliard, le 5 janvier 1737. Au sortir de Tübingue, il devint, en 1753, vicaire, puis ministre à Bavans, qu'il a desservi jusqu'à sa mort arrivée en 1797.

Le ministre Jacquin s'exprima ainsi sur les Réformés : « Quand je jette les yeux sur leurs confessions de foi, je les reconnais pour mes frères en Christ et leur donne la main d'association pour ne plus faire ensemble qu'une même communion ». Le ministre Dubois ⁽¹⁾, de l'Église allemande, se plaça sur le terrain politique, et, à la fiction qui creusait un abîme entre les deux communions, il opposa le spectacle de la réalité. L'Église allemande de Montbéliard, dit-il, est peut-être composée, pour la moitié, de Réformés. Plus de cent de nos familles qui sont à Mulhouse y communient. Nous avons les uns et les autres les mêmes livres de dévotion. Lorsque l'occasion s'en présente, ils prêchent parmi nous et nous chez eux. Nos catéchismes, il est vrai, parlaient jadis d'une espèce d'ubiquité et de la manducation orale, mais on a rayé cela. On y lit maintenant quelque chose de favorable aux Réformés. Et Dubois cite comme preuve les demandes 1350, 1359, 1381, 1385 de l'*Instruction catéchétique* de 1730. Il conclut en disant que *chacune des deux Églises doit recevoir les membres de l'autre à la Sainte Cène* ⁽²⁾. J.-J. Duvernoy, comme on peut penser, s'associa à ces vues et les « unionistes » estimaient dès lors que la plupart de leurs collègues étaient de leur sentiment.

Ceci se passait en 1768. L'année suivante, Bonsen était nommé Surintendant et cet événement devait arrêter net pour

(1) Léonard-Frédéric Dubois, né à Montbéliard en 1727, mort Recteur du gymnase en 1773. C'était un homme distingué dont les connaissances étaient très étendues. Il a donné une nouvelle édition de la *Semaine Sainte* de Ch. Duvernoy.

Dubois étudia à Tubingue de 1744 à 1748. Ministre à Beutal et deuxième ministre allemand à Montbéliard. Recteur en 1769.

(2) On reconnaît ici l'influence de Pfaff. Mais il ne faut pas oublier non plus l'influence du voisinage. Nos ministres étaient en contact fréquent avec Bâle, Neuchâtel et Genève. Les livres de Werenfels, d'Ostervald, de Turretin, se retrouvent dans beaucoup d'anciennes bibliothèques. A la fin du siècle, quelques pasteurs avaient même adopté le *Catéchisme* d'Ostervald. La *Nourriture de l'âme* était entre toutes les mains.

longtemps toute tentative de rapprochement avoué avec les Réformés. Bonsen, mis en possession du registre des Conférences ecclésiastiques, commença par réfuter les assertions de Dubois en rétablissant nettement la différence de doctrine entre Luthériens et Réformés. Dans la pratique, il fallait agir avec les Réformés comme on l'avait fait précédemment. Pendant sa surintendance, la question d'un rapprochement avec les Réformés ne fut plus soulevée, bien qu'une partie du clergé fût déjà gagnée à des idées plus larges. Le nouveau Surintendant, parvenu jusqu'à la plus haute charge qui venait récompenser sa vie de travail et d'honneur, se donna pour première tâche de faire régner l'orthodoxie confessionnelle dans les Églises que le Conseil ecclésiastique venait de mettre sous son autorité. Pour y parvenir, il commença par faire de la *Formule de Concorde* le sujet des travaux de la Conférence ecclésiastique. Les indépendants laissaient dire et les jeunes gens chargés d'aborder une des sections de ce célèbre document se gardaient bien de conclure autrement que cette « cloison », cette « muraille de refend » entre les Luthériens et les Réformés. Les procès-verbaux de cette période ne nous apprennent donc rien sur l'évolution de la doctrine. En les lisant, on ne se croirait pas au XVIII^{me} siècle. On ne se douterait pas, en voyant quels sujets occupent nos ministres, que le christianisme lui-même est mis en question par beaucoup, et que les attaques frivoles de Voltaire, celles plus sérieuses de Rousseau, ont déjà fait naître chez beaucoup de leurs paroissiens un scepticisme qui sourit de leur archaïsme ⁽¹⁾. Bonsen était un fonctionnaire modèle, très exact à ses devoirs.

(1) Bonsen exige la conversion préalable d'un anabaptiste qui désirait épouser une luthérienne, et il commence par lui faire couper sa barbe qui est le signe distinctif des fermiers anabaptistes. Il aurait voulu faire disparaître la coutume abusive qu'avaient certains ministres de se communier eux-mêmes.

Nous ne sommes pas surpris de le voir s'efforcer d'introduire l'ordre et l'exactitude dans toutes les paroisses de son ressort.

C'est lui qui pourvut toutes nos paroisses de registres nouveaux qui devaient être tenus en double ⁽¹⁾. Il fit aussi rechercher les anciennes ordonnances, dont il aurait voulu que l'on formât un recueil qui serait devenu le code ecclésiastique de nos ministres ⁽²⁾. Il aurait voulu que la Confession d'Augsbourg fût lue chaque année dans nos Églises le 25 juin, comme cela se pratiquait dans le Wurtemberg. Mais sa proposition ne fut pas agréée ⁽³⁾. Il se préoccupait dans son zèle des anabaptistes disséminés dans notre pays, et s'efforçait de les ramener dans le sein de son Église. Il y réussit quelquefois.

C'est sous la surintendance de Bonsen que fut établie la Caisse des veuves de pasteurs. Le besoin s'en faisait sentir depuis plusieurs années. Un premier projet fut présenté à la Conférence ecclésiastique du 26 août 1778. Le règlement définitif fut adopté le 5 octobre de la même année. Un receveur fut nommé l'année suivante ; la nouvelle fondation était achevée. Les recettes se composaient : 1° Des 24 sous que chaque pasteur de campagne avait à percevoir des Recettes ecclésiastiques pour le sermon prononcé chaque quinzaine dans l'Église Saint-Martin de Montbéliard. 2° Des 3 livres 12 sous accordés annuellement aux pasteurs pour assister aux conférences d'été. 3° Des 6 livres données par chaque pasteur pourvu d'une cure, des 3 livres données par les candidats et les diacres. Grâce aux ressources ainsi obtenues, les veuves de pasteurs purent jouir d'une pension d'environ 300

(1) Séance du 26 août 1772.

(2) Nous avons retrouvé ce travail commencé par J.-J. Duvernoy dans les Archives de l'Inspection de Montbéliard.

(3) Séance de 1777.

livres, tant en grains qu'en argent. De plus, à la mort du pasteur, la veuve touchait le quart du traitement de son mari (1).

Cette excellente fondation, qui assurait l'avenir des veuves de nos ministres, tomba en 1793 (2).

D'une manière générale la situation matérielle des Églises du Comté n'était pas mauvaise. L'ordre extérieur régnait encore dans nos paroisses et le Surintendant y veillait (3). Le Surintendant rend ce témoignage au pasteur d'Abéville : « Le pasteur est un bon luthérien qui prêche selon les sections et commente le catéchisme de Luther l'après-midi aux adultes » (4).

A Clairegoutte, le pasteur Scharffenstein (de tendance morave), « édifie la paroisse par sa conduite exemplaire » (5).

Au sujet de Jean-Frédéric Morel, ministre à Étupes, le zélé Surintendant s'exprime ainsi : « Une chose qui ne contribue pas peu à lui concilier la bienveillance de ses auditeurs, c'est la précision et la netteté que l'on remarque dans son style, aussi bien que l'élocution posée qu'il est venu à bout de se procurer en vainquant la volubilité naturelle de sa langue » (6).

Le rapport d'inspection de l'Église de Dasle dit : « L'esprit d'ordre règne dans cette paroisse qui comprend deux belles

(1) Disposition du Conseil ecclésiastique du 16 décembre 1756.

(2) La nouvelle *Caisse des veuves et orphelins de pasteurs*, dont les ressources sont encore très limitées, date de 1835. Voir dans les archives de l'Inspection les comptes des receveurs de l'ancienne fondation.

(3) Il allait jusqu'à vouloir introduire dans l'Église l'uniformité des chapeaux des ministres ! Cf. Registre des Conférences ecclésiastiques et un article de M. Chenot dans la *Vie nouvelle* du 15 juillet 1888.

(4) Visite de 1774. Archives nationales, K. 2176.

(5) Visite de 1774. Archives nationales, K. 2176.

(6) Visite de 1774. Archives nationales, K. 2176.

Églises, quatre communautés et quatre maisons d'école » (1). De même pour Sainte-Suzanne. Le rapport dit du pasteur Léopold-Frédéric Fallot (2) : « Ses paroissiens sont très satisfaits des soins qu'il prend et des peines qu'il se donne pour avancer la Gloire de Dieu et pour maintenir le bon ordre dans cette paroisse » (3).

Le Surintendant est loin d'ailleurs de voir tout en beau. Il dira, par exemple, du ministre de Mandeure, Jean-Jacques Thiébaut, qu'il est « négligent et accoutumé à des inflexions de voix fort inégales. *Datur donorum Diversitas* ».

Mais déjà l'esprit du temps exerçait son influence sur quelques pasteurs plus préoccupés de « vertu » que de piété. Le ministre Morel, d'Étobon, par exemple, était très instruit pour son temps, et il avait une conduite très régulière, mais il n'était pas d'une piété très vivante. Ainsi, il avait l'air de blâmer les personnes d'Étobon qui assistaient régulièrement aux prières quotidiennes qui se faisaient dans le temple, prétendant qu'elles feraient mieux de travailler. Ces prières furent naturellement beaucoup moins fréquentées pendant son ministère. Ces dispositions de Morel ne l'empêchaient pas d'ailleurs de rester officiellement attaché à l'orthodoxie traditionnelle. Celle-ci, pendant la surintendance de Bonsen, ne rencontre guère d'opposition ouverte, et les résistances que sent le vieux Surintendant dans l'esprit de ses collègues ne se traduisaient pas au dehors. Mais la vie du laborieux ministre touchait à son terme. En 1785, ne pouvant plus remplir tous les devoirs de sa charge, il demanda la nomination d'un Surintendant-adjoint. Le choix du Conseil ecclésiastique

(1) Visite de 1776.

(2) Vicaire du pasteur de Bavans pour Sainte-Suzanne.

(3) Visite de 1776.

se porta sur J.-J. Duvernoy, dont la situation dans notre pays n'avait fait que grandir. Puis le repos complet vint enfin pour le fidèle représentant des idées strictement luthériennes. « Après avoir fourni une longue et honorable carrière, dit une note de son petit-fils Léopold-Frédéric Masson, Léopold-Eberhard Bonsen s'endormit au Seigneur le 16 février 1788, âgé de quatre-vingt-huit ans et demi. Il était né, comme il le raconte lui-même, le 17 août 1699, et sa vie active et laborieuse fut constamment consacrée au service de sa Patrie depuis l'année 1728 jusqu'à sa mort ». Masson ne dit pas assez. Bonsen avait aussi servi fidèlement son Église, selon sa conscience et selon son pouvoir ; c'est pourquoi nous ne nous séparerons pas de lui sans une pensée de reconnaissance et de respect.

CHAPITRE X

RAPPORTS AVEC LES CATHOLIQUES

Rapports avec les catholiques. Triste situation des paroisses des quatre Seigneuries. Polémique catholique. Le curé Pilon. Le Père Brisot. Les protestants ne répondent pas aux attaques.

Pendant que nos Églises du Comté suivaient ainsi leurs destinées, les paroisses des Seigneuries connaissaient les mauvais jours de la persécution ⁽¹⁾. La situation ne s'était pas améliorée depuis le séquestre. Le Régent et Louis XV avaient continué la politique du grand roi, et le clergé catholique n'avait pas abandonné l'espoir de ramener au catholicisme les populations des Seigneuries placées sous l'autorité de la France. Il n'est pas de vexations dont on ne fatiguât les fidèles, ni de promesses qu'on ne fit briller aux yeux des faibles. Les promesses firent quelques conversions, les mesures vexatoires attachèrent à leur foi les victimes d'un zèle intolérant. Pendant tout le XVIII^{me} siècle, les Seigneuries eurent à souffrir des contre-coups de la politique anti-protestante des rois de France.

(1) Pour le détail de la situation faite aux quatre Seigneuries, voyez à la Bibliothèque de Montbéliard le manuscrit qui porte le titre : *Extract aus dem historich Litterarischen Magazin von J.-G. Meusel, Bayreuth et Leipzig, 1785*. Cet extrait est accompagné de notes dues à P.-C. Morel. Sur les violences et les procédés arbitraires dont les protestants de la principauté de Montbéliard furent les victimes au XVIII^{me} siècle, voyez aux Archives du Doubs les cotes suivantes : E. 747, 771, 794, 924, 925, 1064, 1074, 1659, 1686, 1854.

En 1700, les catholiques s'emparent, à main armée, du chœur de l'église de Voujaucourt. Le 26 mai de la même année, ils s'emparent des églises d'Héricourt et de Montécheroux.

Le 9 octobre 1711, le curé de Dampierre-sur-le-Doubs fait élever une croix à trente pas au delà du pont de Voujaucourt sur le territoire même de Montbéliard.

En 1713, les ministres des Seigneuries sont obligés de modifier leurs formulaires liturgiques et de prier pour S. M. Très-chrétienne qui les persécutait.

En 1715, le Parlement de Besançon casse, dans les Seigneuries, les officiers de justice, les notaires et procureurs postulants de la religion protestante pour les remplacer par des catholiques romains. On interdit aux protestants la sonnerie des cloches, on leur défend de travailler les jours de fête de l'Église romaine (1).

En 1716, l'Intendant de Besançon prive les bourgeois de Blamont du droit qu'ils avaient d'élire leurs quatre Maîtres-Bourgeois protestants.

En 1717, l'archevêque de Besançon interdit aux habitants de Lougres le chœur de leur Église et il leur ordonne de fournir les gages du maître d'école catholique.

En 1726, le « recteur » de l'école de Blussanjeaux, nommé Vaugier, est emprisonné à Baume pour le simple exercice de la religion luthérienne.

Toutes ces tracasseries convergent au même but, l'extinction de l'hérésie dans les quatre Seigneuries protestantes.

Un des moyens employés par l'Intendant de Franche-Comté pour ramener au catholicisme les protestants des Seigneuries était, à chaque décès d'un pasteur, de le remplacer

(1) Cf. Archives de la Haute-Saône, E. 274. Voyez sur d'autres excès et violences, Archives de la Haute-Saône, E. 262, E. 271.

par un curé, n'y eût-il qu'une famille catholique dans le village (1).

En 1739, par exemple, le ministre de Chagey, Samuel Méquillet, étant mort, il fut remplacé par le ministre Morel. Mais cette nomination ne fut pas confirmée par la France, qui nomma à sa place un curé catholique. L'agitation que cette mesure provoqua dans le village, fit recourir à la force armée pour l'installation du curé. « Le 27 août 1740, dit un récit contemporain (2), un détachement de grenadiers du régiment de Picardie se présenta à Chagey, avec M. Godard, bailli d'Héricourt. Quelques paroissiens qui se trouvaient sur la place publique demandèrent les ordres du roi, déclarant qu'ils s'y soumettraient avec le respect qu'on doit aux puissances établies par Dieu. On leur répond que les ordres étaient au bout du fusil, et incontinent l'on fit feu sur ces pauvres gens. Cinq d'entre eux tombèrent roides morts sur la place et il y eut environ quinze blessés ».

Les détails de ce triste épisode nous sont connus depuis peu par un récit de source catholique (3) d'après lequel le détachement français, venu pour installer à Chagey le curé Briot, d'Héricourt, trouva un grand nombre d'hommes et de femmes rassemblés autour de l'église et du cimetière. On leur demanda ce qu'ils pensaient faire et ils répondirent « qu'ils étaient déterminés à perdre la vie pour la défense de

(1) C'était en réalité supprimer la paroisse, car dès lors aucun service, aucun acte de culte, baptême, mariage, enterrement, tenue de classe par un instituteur protestant, ne pouvait plus avoir lieu dans l'étendue de la paroisse où un prêtre avait été établi.

Les quatre Seigneuries avaient 8840 habitants dont 7962 étaient protestants et 878 catholiques.

(2) Archives de la ville de Montbéliard, Livre des Notaux. Cf. Florent Mabilley, *Histoire succincte de la Réforme au pays de Montbéliard*, Genève, 1873, page 92.

(3) *Annales franc-comtoises*, juillet-août 1894. *La restauration du culte catholique à Chagey*.

leur Église ». Décidé à exécuter les ordres reçus, le chef du détachement fit tirer sur ces braves gens qui ne voulaient pas perdre l'Église de leurs pères. Les grenadiers tirèrent vingt-six coups de fusil. Vingt-et-un protestants furent blessés et cinq tués sur place. Les femmes n'étaient pas moins ardentes que leurs maris. L'une d'elles, percée de part en part d'un coup de fusil qu'elle avait reçu au-dessus du sein gauche, perdant son sang par la poitrine et par l'épaule, pensait encore assaillir les grenadiers. Ils l'auraient achevée sans leur capitaine qui la fit conduire chez elle où elle expira trois heures après. La prise de l'Église de Chagey coûta la vie à vingt-et-une personnes. Le lendemain, qui était un dimanche, l'Église fut réhabilitée et « le saint sacrifice de la messe » put y être célébré.

Un mois plus tard, ce fut le tour des Églises de Seloncourt et de Bondeval, enlevées aux protestants le 28 septembre 1740. Intimidés par le sang versé à Chagey, les protestants de ces deux villages ne firent aucune résistance. L'année suivante, le 30 novembre 1741, les protestants de Lougres et de Longeville ⁽¹⁾ virent leurs églises passer aux catholiques. En 1744, les protestants de Blamont ayant essayé de faire quelques réparations dans la maison où ils se réunissaient, défense leur fut faite de célébrer leur culte dans leur maison ; ils durent se rendre, dès lors, à Pierrefontaine. L'ordre est signé du comte d'Argenson ⁽²⁾.

En 1746, les paroisses de Glay et de Villars subirent une petite dragonnade. Les Églises de ces deux villages ayant été prises par les catholiques, cela excita quelques rumeurs. Pour

(1) Les habitants durent, depuis lors, aller au culte à Beutal. C'est là qu'ils devaient aussi enterrer leurs morts. L'église de Beutal était bâtie sur la partie du village qui appartenait au comté de Montbéliard.

(2) « Très fin, un renard, ami des Jésuites ». Michelet.

les apaiser, les soldats vécurent à discrétion chez les habitants, qui furent assez maltraités.

A Montécheroux, l'église était soumise au régime du simultané. Elle fut, la même année, entièrement fermée aux protestants.

Six paroisses protestantes avaient été ainsi supprimées. Les quatre autres (1) auraient eu le même sort si le duc Charles-Eugène, pour répondre aux nombreuses plaintes de ses sujets, aussi bien que pour recouvrer la jouissance de ses revenus seigneuriaux, ne s'était décidé à sacrifier ses droits de souveraineté sur les quatre terres (2). Une convention fut signée à Versailles, le 10 mai 1748, qui faisait rentrer le duc de Wurtemberg, comte de Montbéliard, dans la possession du domaine utile, c'est-à-dire dans la jouissance des droits et revenus seigneuriaux dans les quatre terres, sur lesquelles il reconnaissait d'ailleurs les droits de suzeraineté de la France. Louis XV promettait en échange de tolérer l'exercice de la religion évangélique dans les seigneuries.

En se basant sur cette convention, les plénipotentiaires du duc, MM. de Keller et Georgii, confirmèrent dans leurs fonctions les pasteurs qui se trouvaient encore dans les seigneuries. Ils voulurent ensuite rétablir le culte évangélique dans les villages où il avait été supprimé. Il s'agissait, non pas de reprendre entièrement les églises, mais uniquement de constater le droit au *simultaneum* accordé par la convention de 1748. Nous avons sur cette tentative de rétablissement du culte le témoignage d'un contemporain bien informé, le physicien du comté, L.-E. Berdot. Il écrivait, en effet, au ministre plénipotentiaire du duc de Wurtemberg à Vienne, M. de Faber, à la date du 15 juillet 1748 : « Le 9 du courant MM.

(1) Héricourt, Breviliers, Roches et Vandoncourt.

(2) Cf. A. Chenot, *l'Église d'Héricourt de 1676 à 1789*, pages 155 et 157.

les B. de K. et de G. ⁽¹⁾ avec M. le conseiller Gropp, furent établir M. Sahler à Longeville. On fit chanter et prêcher en l'église nonobstant vives oppositions et protestations du curé. Le 10, M. Rossel fut établir Tueffert à Chagey ; il ne trouva point le curé, mais l'église étant ouverte par l'endroit qu'on la bâtit, il y fit chanter et faire la prière ; comme il fut obligé de s'asseoir, pendant le service, sur les grandes pierres, faute de bancs, le curé, après leur départ, dans l'ardeur de de son prétendu zèle, et dans l'excès de sa rage, a fait briser entièrement ces pierres qui avaient servi de banc au commissaire et aux autres personnes de sa suite. Le 10, M. le conseiller Gropp fut à Glay pour y établir M. Méquillet le jeune. Le curé s'absenta après avoir fait fermer et barricader les portes de l'église. On fut obligé de crocheter la serrure et d'enlever quelques pièces de la porte... On y fit le service public comme dans les autres endroits. Il établit aussi ce même jour M. Masson à Seloncourt, malgré les protestations des curés » ⁽²⁾.

A Blamont, les commissaires trouvèrent qu'on avait redoublé les sentinelles aux portes de la ville, qu'on avait mis un sergent avec cinq sentinelles, la baïonnette au bout du fusil, à la porte de l'église. « Les commissaires cédèrent devant les menaces et rentrèrent en ville peu satisfaits de leur voyage, ramenant le ministre Vallet des Barres qu'ils avaient eu l'intention d'établir à Montécheroux ».

Les protestants des seigneuries ne purent pas même se maintenir dans cette possession partielle. Les curés, le commandant de Blamont, M. de la Tour, adressèrent leurs plaintes au comte d'Argenson, qui répondit que le commandant

(1) De Keller et de Georgii.

(2) Cette correspondance de L.-E. Berdot et de Faber est entre les mains de M. le docteur Berdot, de Colmar.

« ne doit pas souffrir le moindre changement dans l'exercice de la religion, et qu'il doit y faire arrêter quiconque voudrait y en apporter à l'avenir ».

On le voit, Berdot pouvait faire à son correspondant de Vienne ce triste tableau de nos Églises dans les quatre seigneuries : « Quelque brillante qu'ait paru la restitution que la France a faite de nos seigneuries et que Monsieur d'Argenson nomme simplement *cession*, elle n'est cependant jusqu'à présent qu'un *splendidum nihil*. Et il paraît que pour qu'elle change de face, il faut qu'elle soit uniquement l'ouvrage de Dieu et non des hommes.

« Les intercessions du roi de Prusse, une négociation d'une durée infinie jointe à des frais immenses, l'accord du passage d'une armée entière par le Wirtemberg et un séjour infiniment coûteux, une parfaite neutralité du cercle de Souabe ; une opposition à une association des cercles qui aurait pu être fort préjudiciable aux vues et aux projets de la France pendant cette guerre, n'ont pu produire autre chose qu'une prestation de foi et hommage et une renonciation formelle des souverainetés incontestables. Le sort du feu duc Léopold-Eberhard, quelque triste qu'il ait paru, est sans contredit beaucoup plus riant que n'est celui de notre sérénissime duc par la convention du 10 mai... Il avait un Surintendant pour les Églises de ses seigneuries, sans que personne s'y soit jamais opposé ou qu'on l'ait trouvé mauvais. Il établissait librement des ministres dans toutes les cures excepté à Saint-Maurice, et il exerçait dans les Églises des Seigneuries tous les droits épiscopaux avec pleine liberté ; il avait l'administration des revenus ecclésiastiques. Présentement on traite d'irrégularité et trouble qui mérite châtement le rétablissement qu'on avait fait de cinq ministres dans les endroits où

on s'était emparé des églises par violence durant le séquestre, on les a expulsés » (1).

La convention de Versailles resta donc lettre morte pour les Protestants. Ils ne recouvrèrent, ni les Églises dont ils avaient été spoliés, ni leurs revenus ecclésiastiques retenus par les curés. De nouvelles démarches faites à Paris par M. Rossel (2) auraient amené l'observation de la Convention de Versailles sans la vive opposition du clergé franc-comtois. Le Parlement de Besançon refusa formellement d'enregistrer les ordres du roi et tout l'effort des protestants dut se borner, jusqu'à la révolution, à se maintenir dans ce qui leur restait de liberté (3).

Si le protestantisme se maintint dans les Seigneuries, ce ne fut pas sans peine. Il n'est pas de tracasserie dont les protestants n'aient eu à se plaindre. Ici, ce sont des paysans poursuivant un loup bien réel, condamnés à l'amende pour avoir crié : *au loup*, sur le passage d'un curé qui portait l'hostie à un malade (4). Là, c'est le curé de Chagey, qui exige le paiement d'une somme de 30 livres, pour laisser passer un mort luthérien devant son église (5).

Tout prétexte est bon pour retirer aux protestants l'usage de leurs églises, de leurs cloches. Dans les églises soumises au *simultaneum*, les curés ne suivent aucune règle pour les offices. Ils prolongent leurs services de manière à troubler ceux des protestants (6). De solennelles missions venaient aussi

(1) Lettre du 26 août 1748.

(2) Cf. *Mémoire pour la religion dans les quatre Seigneuries*. Archives de la Société d'Émulation de Montbéliard.

(3) Cf. A. Chenot, *l'Église d'Héricourt de 1676 à 1789*, page 160.

(4) Cf. A. Chenot, *l'Église d'Héricourt de 1676 à 1789*, page 169.

(5) Visite de 1776. Archives de l'Inspection. Les parents du mort refusèrent et prirent le parti de l'enterrer nuitamment. L'affaire fut portée au Conseil. Sur la conduite du curé Saunier à Héricourt, cf. A. Chenot, *l'Église d'Héricourt...*, p. 181.

(6) Nous signalons ici avec empressement l'exemple des curés Busson, Jobin et Cuvier qui, plus tolérants, vécurent en bons termes avec les Protestants. Cf. A. Chenot, *l'Église d'Héricourt...*, pages 165 et 182.

de temps à autre réveiller le fanatisme des fidèles. On espérait lasser la patience des ministres et des fidèles, provoquer une émeute qui aurait amené une répression sévère.

Une de ces missions mit fort à l'épreuve la patience du ministre Eberhard-Georges Méquillet. Le 13 (octobre 1769), raconte-t-il, l'affluence de monde fut si grande, qu'à peine je pus entrer dans l'église ; elle était entourée de toutes parts. A peine fus-je au milieu de mon service, que ces dévots se glissèrent dans le temple et y causèrent un grand tumulte. D'autres au dehors montaient sur les fenêtres, me faisaient des grimaces et me tiraient la langue. D'autres encore à la fenêtre du parquet donnaient des mains contre et frappaient avec des baguettes comme si c'eût été sur une caisse (1) ». La prudence du ministre évita seule une émeute.

A Blussans, en 1775, le curé, ayant entendu des chants au milieu de la nuit, se relève, cherche un homme pour l'accompagner, et trouve dans une auberge des jeunes gens qui chantaient en compagnie de la fille du logis. Il en prend prétexte pour écrire au ministre de Beutal (2) (dont dépendaient alors St-Maurice et Blussans), une lettre insolente dans laquelle il accuse les ministres de favoriser le relâchement des mœurs. Plus tard encore, à quelques années de la Révolution, le curé de St-Maurice parcourait les villages la nuit, sous l'escorte d'employés des fermes, et s'il entendait ou voyait un individu se livrer à l'enseignement de la jeunesse ou à quelque fonction du culte, il pénétrait de vive force dans les habitations, lacérait les livres de piété tombés sous sa main et proférait les menaces les plus effrayantes. Il ne rougissait pas de se mettre lui-même à la poursuite des pasteurs du voisinage qui allaient porter aux malades les secours

(1) Voyez pour plus de détails : A. Chenot, *l'Église d'Héricourt*, pages 172 et suivantes.

(2) C'était alors P.-C. Duvernoy, pasteur à Beutal de 1775 à 1782.

de la religion. C'étaient principalement ceux de Beutal et de Bavans qui, ne consultant jamais ni l'heure, ni la saison, ni les dangers, savaient se trouver partout où leur ministère pouvait opérer quelque bien.

Pour amener les conversions tant désirées, le clergé eut encore recours à un autre moyen : la polémique. Le protestantisme était surveillé de très près par les curés et la moindre inconséquence venait alimenter la polémique. Un mouvement religieux comme celui des Moraves, par exemple, ne pouvait échapper aux curés. Les Moraves leur paraissaient d'autant plus dangereux qu'ils avaient une foi plus chaude, plus active et plus large. Le curé de Tavey, l'abbé Pilon ⁽¹⁾, écrivait en 1763 une dissertation ⁽²⁾ qui devait apprendre à ses collègues les moyens de combattre à la fois les Moraves (qu'il appelle à tort des piétistes) et les anciens Luthériens. La première partie de sa dissertation est une observation sur le système du nouveau luthéranisme, professé par le ministre de Clairegoutte. Ce ministre était alors L.-E. Scharffenstein, qui en était venu à partager entièrement les opinions moraves. Le mot de dissertation est d'ailleurs bien aimable pour désigner un tissu d'allégations sans preuves. Le curé Pilon commence par mettre en soupçon les mœurs des Moraves. « On accuse, dit-il, et c'est un bruit fondé, que ces sectaires tiennent leurs assemblées dans des maisons particulières, et même la nuit, qu'ils y éteignent la chandelle, à peu près comme ces gnostiques du second siècle dont parle Epiphane ». Nous savons, nous, ce que faisaient les Moraves. Ils lisaient nos Livres saints, ils priaient et chantaient des cantiques ⁽³⁾.

(1) Sur sa conduite envers les protestants, voir A. Chenot, *l'Église d'Héricourt de 1676 à 1789*, pages 193, 202, 203.

(2) Archives de la cure de Tavey. Nous remercions M. le curé Chagnot d'avoir bien voulu nous communiquer cette pièce.

(3) Voir page 119, la description d'une réunion morave à Montécheroux.

Après avoir si bien débuté, le curé Pilon continue en faisant un crime aux Moraves de ce qu'il aurait dû le plus louer. Le grand principe des Moraves, c'est la charité. Voici tout ce que le curé de Tavey trouve à en dire : « Le grand principe, c'est la charité envers le prochain, selon lequel on soutient que toutes les religions sont bonnes, dès qu'on croit un Dieu en trois personnes et le mystère de la Rédemption, qu'on peut partout dans ce cas faire son salut et qu'on s'y sauve en effet dès qu'on y embrasse son Sauveur de tout son cœur. Il y aurait de la dureté et même de l'impiété à condamner aucune de ces religions. Ce serait, disent-ils, vouloir mettre des bornes aux miséricordes infinies de notre Dieu qui veut sauver tous les hommes de quelque nation qu'ils soient, c'est-à-dire luthériens ou calvinistes, anabaptistes, catholiques... ».

La vie intérieure des Moraves se reflète au dehors dans l'attitude des frères ; l'abbé les accuse d'hypocrisie... « Ils affectent tant de douceur en leurs conversations, tant de piété dans leurs expressions, où ils ne cessent de nommer amoureusement le Christ l'aimable Sauveur, ils empruntent un extérieur si dévot, des manières si affables, si doucereuses, que c'est par là qu'on les reconnaît dans les rues... ».

Du soupçon nous en venons aux affirmations graves. « Ils recommandent et usent souvent de la confession auriculaire, et les femmes et les filles s'empressent d'aller en faire souvent dans des chambres seul à seul à l'oreille du ministre du parti, et quand celui du lieu n'en est pas, le ministre Duvernoy nomme un séculier pour y suppléer, mais ils n'évitent pas les jalousies que trop fondées et scandaleuses des époux sensés, non plus que les alarmes des parents sur l'innocence de leurs filles ». Les disciples salis, vient le tour du chef : « Ces fanatiques se sont fait quelques maisons reli-

gieuses en Allemagne. On dit que dans ces couvents on porte l'horreur jusqu'à reprendre sévèrement une fille qui, s'étant trouvée nue lorsque Seckendorf⁽¹⁾, leur chef, était entré seul dans sa chambre à son ordinaire, eut encore assez de pudeur pour vouloir se cacher derrière les rideaux de son lit⁽²⁾.

Voilà à quelles proportions un fanatisme aveuglé ramène la belle figure chrétienne du comte de Zinzendorf.

Laissant enfin les insinuations malveillantes, le curé de Tavey attaque ensuite le principe protestant de l'autorité des Écritures Saintes. Sur quel témoignage, demande-t-il, reconnâtrai-je la divinité de l'Écriture ? Et si j'en viens à reconnaître cette divinité ne puis-je pas me demander si ces livres qui ont été inspirés sont encore tels qu'étaient les premiers originaux ? N'ont-ils point été corrompus ? Pourrai-je apprendre toutes les langues dans lesquelles ces livres ont été écrits, pour voir s'ils ont été bien traduits et si chacun des partis n'a rien altéré ?... » On reconnaît là les vieux efforts de la polémique catholique pour substituer l'autorité d'une institution humaine, l'Église, à l'autorité de Dieu et de sa Parole. Après avoir attaqué le principe protestant de l'autorité des Écritures, le curé Pilon s'efforce de montrer que les ministres de l'Évangile n'ont aucune charge légitime dans l'Église et il oppose à ce ministère qu'ils se sont donné eux-mêmes ou qu'ils ont reçu d'une puissance incompétente, leurs princes, la fiction de la tradition apostolique.

(1) Pour Zinzendorf ! L'abbé Pilon ne connaît même pas le vrai nom de l'homme qu'il calomnie ainsi.

(2) C'est sur cet « on dit », sur ce vilain raconter, que M. l'abbé Tournier s'appuie *uniquement* pour affirmer qu'en Allemagne les protestants piétistes (il veut dire moraves) avaient des communautés dont certains *règlements* étaient « honteux » ! Cf. *Le protestantisme dans le pays de Montbéliard*, page 134, note 1. Les communautés moraves sont trop connues pour que nous tentions ici une réfutation inutile. Nous avons seulement voulu faire toucher du doigt la manière historique de M. l'abbé Tournier.

Nous retrouvons, sous une autre forme, les mêmes arguments dans une brochure répandue à profusion dans les seigneuries lors de la mission catholique de 1765 (1) : « Les protestants n'ont pas d'unité de foi, ils ne sont pas sûrs d'avoir les vrais livres divins. Chez eux, les ministres ne sont pas envoyés de Dieu, ils n'ont pas succédé à de vrais pasteurs. Il est donc de la prudence de se fixer à l'Église catholique ». Mais ni ces appels, ni les mesures vexatoires, ni les faveurs promises aux nouveaux convertis ne purent entraîner notre peuple. Il resta fidèle à sa foi.

Pendant toute la domination française dans la seigneurie d'Héricourt, de 1676 à 1789, il y eut en tout quarante-neuf conversions au catholicisme (2). Dans ce nombre, il faut

(1) *Lettre à un ministre protestant au sujet d'une abjuration, par un prêtre du diocèse de Besançon*. Besançon, Cl. Jos. Daclin, 1765, 48 pages.

(2) Voyez en la liste dans A. Chenot, *l'Église d'Héricourt*, pages 245 à 249. Les auteurs catholiques ont fait quelque bruit de deux conversions au profit de l'Église de Rome, celle de la princesse Eléonore-Charlotte de Wurtemberg, sœur de Léopold-Eberhard, et celle du conseiller Frédéric Fallot.

La première ne fit pas grand bruit à Montbéliard. De la part de Léopold-Eberhard et de sa famille, on était habitué à toutes les faiblesses. Le *Livre des Notaux* renferme cette courte mention : « La princesse Eléonore-Charlotte, duchesse de Wurtemberg-Cels fait sa cour au roi-Soleil en embrassant la religion romaine dans l'abbaye de Maubuisson ».

L'un des auteurs de cette conversion, le père David, de l'Oratoire, l'a racontée dans un petit livre de 142 pages, très habile et très modéré de ton : *Abjuration du Luthéranisme par Madame la princesse Eléonor-Charlotte de Wirtemberg-Montbéliard, duchesse d'Olss en Silésie, dans l'Église de l'Abbaye Royale de Maubuisson, entre les mains du Père D. prêtre de l'Oratoire, le 3 août 1702*. — A Paris, avec approbation et permission. MDCCII. L'auteur donne d'abord quelques détails sur la vie privée d'Eléonore-Charlotte. Veuve de Sylvius de Wurtemberg-Cels, elle avait trouvé en lui, dit son biographe, « les plus rares qualités qui font et l'honnête homme et le héros ». Elle vient à Montbéliard pour se consoler auprès de son père et le trouve mort en arrivant. « Toute sa consolation fut de retrouver les éminentes et glorieuses qualités du père dans son illustre fils, le prince Léopold-Eberhard ». Nos lecteurs savent ce qu'il faut penser des qualités de ce prince.

Dans la seconde partie de son récit, le Père se garde bien d'entrer dans le fond des questions qui divisent catholiques et protestants. Il se tire des difficultés par des périodes oratoires dont il faut admirer l'habileté et qui pouvaient vraiment abuser une femme. Quant au motif réel de l'abjuration, on le trouve indiqué par le Père David lui-même. Quand elle eut abjuré dans l'abbaye au Bois, « la princesse se

compter des soldats au service de la France, sûrs de ne pas arriver s'ils restaient protestants, des Suisses venus chez nous pour faire fortune, des mineurs élevés par leurs parents dans la religion romaine, des jeunes filles désireuses d'épouser des catholiques étrangers. La conversion sincère mérite le respect de tous. Mais ce serait de la niaiserie de prendre au sérieux les conversions de gens qui s'empressent trop tôt de demander le salaire assuré par la munificence royale aux nouveaux convertis (1).

A l'active propagande du clergé catholique, nos ministres ne pouvaient opposer que leur fidélité. En 1767, après les retentissantes missions de 1765 à Héricourt, le ministre E.-G. Méquillet présenta à la Conférence pastorale une brochure du Père Grisot, de Besançon, sur l'Eucharistie dans laquelle les protestants étaient vivement attaqués. J.-J. Duvernoy proposa alors de rédiger un Petit catéchisme des controverses qui s'agitaient entre catholiques et protestants, pour mettre

pressa d'écrire au Roy et de marquer à sa Majesté toute la joye dont elle était pénétrée depuis le moment de son abjuration ». On se doutait bien que le désir d'être de la religion du roi était dans l'affaire. Il était bon que le Père David en fit lui-même la remarque naïve.

Moins sérieuse encore fut certainement la conversion de Frédéric Fallot. Il avait étudié à Tubingue de 1708 à 1711. Devenu conseiller de régence sous Léopold-Eberhard, il fut un des tristes complaisants du prince et de ses bâtards. Aussi fut-il entraîné dans leur ruine. Abandonné de sa femme elle-même qui obtint un jugement de divorce, il alla cacher sa honte en France où il abjura le protestantisme. Il revint à Montbéliard, en 1734, à la suite des ennemis de son pays et dû t le quitter de nouveau en 1736 après la restitution du comté à ses possesseurs légitimes. On a de lui un gros volume manuscrit (in-8° 534 pages) intitulé : *Motifs de conversion ou raisons qui ont déterminé M. Frédéric Fallot ancien Conseiller de feu S. A. S. Monseigneur Léopold-Eberhard duc de Wurtemberg-Montbéliard à faire abjuration du Luthéranisme pour rentrer dans le sein de l'Eglise catholique écrites par lui-même*. (Bibliothèque de Besançon).

(1) Voyez Archives du Doubs, E. 1831. Requête de Jean-Georges Métin, de Laire, à l'Intendant de Franche-Comté, par laquelle il expose qu' « ayant abjuré l'hérésie luthérienne, il le supplie de le déclarer habile à jouir de toutes les faveurs que le Roi accorde à tous ceux qui rentrent dans le giron de la véritable Eglise ». Les nouveaux convertis étaient déchargés des impôts.

les habitants et la jeunesse du pays en garde contre les discours et les écrits des catholiques romains. Mais, après examen, on décida que dans la situation critique où l'on se trouvait, surtout à l'égard des seigneuries, il ne convenait pas d'irriter les catholiques romains, qu'un modeste silence était à préférer et les confondrait plutôt qu'une répétition des anciennes controverses qui ne feraient que renouveler les vieilles querelles de religion dans lesquelles ils ont été mille fois confondus ⁽¹⁾. On se tint coi jusqu'à la Révolution. Quand on connaît la situation faite dans notre pays même aux protestants par l'ancien régime corrompu et persécuteur, on comprend l'allégresse avec laquelle ce pays a salué sa fin.

(1) Conférence du 29 juillet 1767. Archives de l'Inspection.

CHAPITRE XI

LE PRINCE FRÉDÉRIC-EUGÈNE

Il est nommé Stathouder à vie. Sa famille. Sa cour. Tendances de la cour. Holland. J.-F. Bernard. La Baronne d'Oberkirch. L'Église. Le dernier Surintendant. J.-J. Duvernoy. Ses ouvrages. Influence morave. J.-J. Paur. J. Monnier. Les idées régnautes. Situation des Églises.

L'influence des cours protestantes est un des facteurs importants de l'histoire ecclésiastique en Allemagne. Le piétisme a triomphé dans les cours avant de conquérir les chaires et les Églises. On peut en dire autant de la philosophie de Wolff.

Quelle influence la petite cour du prince Frédéric-Eugène allait-elle exercer sur l'Église et le clergé de notre pays ? Il est d'autant plus nécessaire de nous le demander que depuis le règne néfaste de Léopold-Eberhard il n'y avait pas eu de cour princière à Montbéliard. Eberhard-Louis, Charles-Alexandre, Charles-Eugène, ne firent jamais que passer dans notre pays. Frédéric-Eugène, au contraire, résida longtemps à Montbéliard. Il y vint d'abord en particulier dès 1769. En 1786, son frère Charles-Eugène, duc régnant de Wurtemberg, le nomma Stathouder à vie dans la principauté de Montbéliard et, dès ce moment, Frédéric-Eugène prit, chez nous, la direction des affaires. Il vivait entre Montbéliard et Étupes, où il s'était bâti, en 1770, une résidence d'été.

En 1786, Frédéric-Eugène était, en Europe, une manière de personnage. Il avait épousé lui-même une nièce de Fré-

déric II qui s'intéressait activement à sa nièce et à ses petits-neveux. Sa fille, Dorothee, avait épousé le grand duc Paul de Russie, héritier de l'empire des Tsars ; sa fille, Elisabeth, avait épousé le grand duc François, depuis empereur d'Autriche. Le château de Montbéliard, celui d'Étupes, virent souvent paraître les personnages les plus considérables de l'époque, l'empereur Joseph II, le prince Henri de Prusse, frère de Frédéric II, l'archiduc Maximilien d'Autriche. La princesse de Bourbon venait y conter ses malheurs à une aimable confidente, la baronne d'Oberkirch. Là Harpe, Raynal, Florian, Saint-Martin, Lavater, Tronchin, de Genève, y furent reçus tour à tour.

Quel était l'esprit de cette cour sur laquelle naturellement tout le pays avait les yeux ? Très différent de ce que l'on pourrait croire. Le prince Frédéric-Eugène, fils de Charles-Alexandre, était catholique de nom, voltairien de fait. Il avait été un peu volage. Mais rien dans sa vie ne rappela jamais la liberté d'Eberhard-Louis ou de Charles-Eugène. Sa femme, Charlotte-Dorothee de Brandebourg, était protestante et non pas seulement de nom. Elle était cultivée, charitable, bonne. Elle avait mis la cour sur un pied fort respectable. On jouait parfois à Étupes, mais quand un membre du cercle avait perdu dix livres, le prince disait que le jeu était « exaspéré ». Il y avait un théâtre à Étupes, qui ne vit jamais les spectacles galants de la cour de Louis XVI.

Les enfants du prince étaient protestants ; ainsi l'avait voulu Frédéric II. Leur gouverneur était un homme de bien, le baron de Maucler. Leur sous-gouverneur avait été jusqu'en 1784, Holland, l'adversaire philosophique de d'Holbach (1).

(1) Holland (Georges-Jonathan, baron de), philosophe d'une réelle portée, né à Rosenfeld, dans le duché de Wurtemberg, le 6 août 1742. Étudiant aux cloîtres de Blaubeuren et de Bebenhausen, et ensuite au Séminaire de Tübingue en 1761. Maître ès arts en 1763, et deux ans après, ayant terminé ses études en théologie,

Un candidat en théologie de notre pays, P.-F. Bernard, s'occupait des plus jeunes princes. Bernard n'épargnait pas d'ailleurs ses représentations morales aux aînés, à ceux que l'âge avait émancipés (1).

J.-Jacques Duvernoy, le distingué ministre de l'Église allemande, avait été chargé de l'instruction religieuse des jeunes princesses. Est-ce à ses leçons qu'il faut attribuer la réelle piété de l'impératrice Marie-Fédorovna, la mère du Tsar Alexandre ?

On peut juger des dispositions générales de la cour de Montbéliard par les *Mémoires* de l'amie intime de la maison, la baronne d'Oberkirch. Ce n'était point la première venue. C'était un esprit ferme et sain, de cette fermeté gracieuse qui évoque l'idée de la santé morale. Elle était en correspondance avec Goethe et Wieland, et n'en gardait pas moins ses idées à elle. Elle restait pieuse et pure, tout en frôlant sans cesse dans sa vie mondaine l'athéisme et l'intrigue. Elle n'aime pas beaucoup Voltaire « friand d'honneurs, avide d'étiquette ». Raynal l'assomme de ses dissertations et de son accent de Pézénas. Elle maltraite encore plus La Harpe : « Je n'ai jamais pu souffrir cet homme haineux et bilieux, qui avait

sous-gouverneur des trois fils aînés du duc Frédéric-Eugène. Il a séjourné plusieurs années tant à Montbéliard qu'à Lausanne où ces princes terminèrent leur éducation. C'est dans cette ville qu'il a conçu et rédigé l'excellente réfutation du *Système de la nature*, qui fut ensuite imprimée à Berne en 1772, sous le titre de *Réflexions philosophiques sur le système de la nature*, et qui reparut l'année suivante dans une seconde édition corrigée et augmentée. Paris, chez Valade, 1773. (Traduit en allemand par Jean-Louis Wetzel et imprimé également à Berne en 1772, in-8°, 2 vol.). Cet ouvrage d'une logique serrée, d'une diction pure a suffi pour assurer à son auteur, un rang distingué parmi les philosophes de son siècle. On a encore de lui d'autres ouvrages sur les hautes mathématiques. Nommé professeur de philosophie à l'Université de Tubingue, Holland mourut l'année suivante le 11 avril. Il ne remplit pas son poste. Appelé à Saint-Petersbourg par l'impératrice Catherine, il avait reçu d'elle le titre de baron. Il était aussi très apprécié du grand Frédéric, qui estimait ses profondes connaissances dans la tactique.

(1) Cf. *Lettres de quelques princes de Montbéliard à P.-F. Bernard*, publiées par M. John Viénot. *Mémoires de la Société d'Emulation de Montbéliard*, 1885.

toujours l'air d'un serpent à deux têtes, l'une prête à mordre, l'autre pleine de venin » (1).

Rousseau lui-même n'est guère mieux traité. Le fils d'un ancien homme d'affaires du prince avait été élevé par son père d'après les principes de l'*Émile*. La cour d'Étupes put juger des résultats car le jeune homme y avait fait un séjour. « Ce fils, dit la vive baronne, devint un paltoquet et un imbécile, nous parlant *de la nature* à chaque instant et se servant de termes à faire rougir, sous prétexte de ne rien dissimuler. On le mit au pas là-dessus, mais on ne le corrigea pas de ses bévues et de ses maladresses » (2).

La baronne est de son temps, certes. Mais, touchée par le courant, elle y résiste et garde assez de fermeté d'esprit pour juger son époque ; « La fin de ce siècle si incrédule est marquée de ce caractère incroyable d'amour du merveilleux, je dirai de superstition si je n'en étais moi-même imbue, quoique malgré moi, ce qui dénote assurément une société en décadence. Il est certain que jamais les rose-croix, les adeptes, les prophètes et tout ce qui s'y apporte, ne furent aussi nombreux, aussi écoutés » (3).

L'Église de notre pays n'eut pas à se plaindre du duc Frédéric-Eugène. Il la laissa paisiblement vivre sa vie. En 1785, sur la demande de Bonsen lui-même, J.-J. Duvernoy était devenu Surintendant-adjoint. L'ancien accusé devenait le chef des ministres. Ce fait seul est significatif. Il montre que Duvernoy avait forcé le respect de tous et aussi que tout en restant fidèle aux idées moraves, il n'avait jamais froissé le sentiment public du clergé de son temps. Aux Moraves il

(1) *Mémoires*, tome II, page 5.

(2) *Mémoires*, tome II, page 186.

(3) *Mémoires*, tome II, page 401.



LA BARONNE D'OBERKIRCH

avait pris ce qu'ils avaient de meilleur tout en leur laissant les formes étranges ou enfantines que revêtait parfois leur piété.

D'ailleurs, peu à peu, les idées ont changé. Si les ministres restent fidèles à l'Évangile, au christianisme positif, ils se soucient beaucoup moins que la génération précédente de la fidélité aux Livres symboliques. On en jugera déjà par ce fait. Bonsen avait proposé aux études de ses collègues réunis en Conférence ecclésiastique les différents articles de la Formule de Concorde, Duvernoy, devenu Surintendant, propose à ses collègues l'examen de douze propositions théologiques qui reflètent très ouvertement les idées de Zinzendorf.

On sait que Zinzendorf voulait que les prières des chrétiens fussent toujours adressées à Jésus-Christ. Duvernoy demande à ses collègues — et de manière à ce qu'on ne se méprenne pas sur sa propre pensée — s'il est permis d'adresser ses prières à l'une des personnes de la Trinité comme si l'entière essence divine des trois personnes était expressément nommée.

De même, théorisant les idées qui au début de son ministère lui avaient fait ouvrir sa maison aux pieux Conventicules, il expose ses vues sur « la petite Église », l'*ecclesiola in ecclesia* qui est l'Église véritable. Toujours désireux de réagir contre l'orthodoxie morte qui souscrit à tous les symboles en gardant dans son cœur l'interdit du péché, il s'efforce de montrer à quels signes un pasteur reconnaîtra les vrais chrétiens. Duvernoy ne voit pas que c'est ici un de ces points où la logique se heurte à la réalité. Il a beau citer la glose de Bengel sur Mathieu VII, 1 : Ne jugez pas : « *Nolite judicare ; scilicet sine scientia, amore, necessitate ; Tamen canis pro cane, et porcus pro porco est habendus* ». Ne jugez pas sans savoir, sans aimer, sans utilité — mais il faut tenir le chien

pour un chien et le porc pour un porc. Cela est incontestable mais ne prouve rien, parce que l'homme est souvent un chien ou un porc qui se déguise. Le drapeau du converti peut cacher les plus abominables souillures ; il y a des vies consacrées que l'homme ne soupçonne pas. Qui jugera ? Celui seul qui sonde les cœurs et les reins. C'est encore aujourd'hui la faiblesse de beaucoup de cercles pieux de chercher des critères extérieurs et de juger d'après eux. Le vrai chrétien sera celui qui écrira : *cher frère*, et l'indifférent celui qui dit : *cher monsieur*.

Sur ce point d'ailleurs, la Conférence se sépara du Surintendant. A la question : *An non detur Ecclesiola in ecclesia* ? elle répondit négativement par la considération que les infidèles ne sont pas de vrais membres de l'Eglise.

Duvernoy, dont la piété était si réelle, souffrait de voir le ministre de l'Evangile devenu un fonctionnaire prêchant, baptisant, distribuant la Cène aussi à des malades qui ne la demandaient point, qui n'y avaient pas songé, et il s'appuie pour protester contre cet abus sur la parole de Jean Gerhard : « *Quemadmodum prius est nasci quam pasci, ita spiritualiter renasci quam ad vitam æternam ali* ».

De même, par crainte de l'intellectualisme, il critique dans une autre thèse les trois degrés classiques dont se forme d'après l'orthodoxie luthérienne, la foi qui sauve : *notitia*, *fiducia*, *assensus*, la connaissance, la confiance, l'adhésion. Il objecte que l'on pourrait arriver à cette foi par les seules forces naturelles et déclare préférer la définition de l'épître aux Hébreux : « La foi est une vive représentation des choses qu'on espère et une démonstration de celles qu'on ne voit point. (XI, 1).

(1) Six volumes, Bâle, 1761. En collaboration avec Jean-Frédéric Masson, N. Nardin, beau-frère de Duvernoy, mort en Russie, et Léopold-Emmanuel Berdot.

(2) Montbéliard, Deckher, 1767, 26 pages.

Les charges de la Surintendance n'arrachèrent pas Duvernoy à sa vie laborieuse. Parmi les pasteurs de notre pays, il est un de ceux qui ont le plus écrit. Nous avons déjà parlé de la vie de Nardin qui forme la préface du *Prédicateur évangélique* et de sa traduction de quelques écrits polémiques du chancelier Pfaff. En 1761, il avait publié une traduction de la *Géographie universelle de Jean Hubner* ⁽¹⁾. En 1767, malgré Bonsen qui n'était pas encore Surintendant, il avait fait ajouter à la Liturgie une *Histoire des souffrances et de la mort de N. S. Jésus-Christ, selon la concorde des quatre évangélistes*. En 1769, il avait traduit un volume de Rissler intitulé : *La saine doctrine tirée des écrits des plus célèbres docteurs de l'Église réformée* ⁽²⁾. Ce volume était imbu d'un syncrétisme qui aurait paru bien dangereux à Bonsen puisqu'il ouvrait aux âmes pieuses des Églises luthériennes de langue française les sources de la piété réformée. Chose plus grave, le volume se terminait par une *Harmonie* de la doctrine de la Confession d'Augsbourg avec celle de la Confession des Églises réformées de France, et de la Confession des Églises wallonnes (pages 421 à 461 de la 2^{me} édition) ⁽¹⁾.

C'est dire que J.-J. Duvernoy avait l'âme plus tournée vers ce qui unit les héritiers de la Réforme que vers ce qui les divise ⁽²⁾. La traduction de Duvernoy très largement répandue dans tous les pays de langue française, nous montre que beaucoup d'âmes étaient restées attachées au christianisme positif dans la période qui va de la fin du XVIII^{me} siè-

(1) Bâle, 1769. Nouvelle édition augmentée, Neuchâtel, 1804.

(2) J.-J. Duvernoy, en véritable élève de Pfaff, recueille dans toutes les Églises ce qui lui paraît bon. Il n'a plus l'*odium theologicum* envers l'Église catholique. On a de lui encore cette traduction : *Glaubens-Bekenntniß eines Kartheusers, welches bey Abbrechung einer Zelle in dem Waisen-Hause zu Basel, auf Pergament in lateinischer Sprache, mit gothischen Buchstaben geschrieben, in einer hölzernen Kapsel, unter einem Balcken eingemauert, den 21^{ten} Christmonat A^o 1776 gefunden worden*. Sans autre indication. (Bibliothèque de la ville de Montbéliard).

cle à l'époque du Réveil. La chaîne des croyants n'est pas rompue comme le feraient penser les historiens qui relèvent surtout les pauvretés d'un temps qu'ils ne connaissent pas à fond.

En 1772, Duvernoy avait publié à Strasbourg un opuscule qu'il avait traduit de l'anglais Wilcock.

Quelques années plus tard, après avoir reçu la traduction que le ministre J.-J. Paur avait faite d'un abrégé de l'*Histoire de la Réforme* du baron de Seckendorf, Duvernoy eut l'idée d'écrire comme une sorte d'introduction à ce livre, un abrégé de l'histoire des Églises esclavonnes et vaudoises, depuis les premiers siècles du christianisme jusqu'à la Réformation ⁽³⁾. C'était un acte de piété envers les vieux et fidèles croyants qu'il considérait comme les ancêtres de ses amis moraves et comme des types du vrai christianisme. L'ouvrage parut à la suite de la traduction de J.-J. Paur.

A la fin du volume, le pieux Surintendant prend énergiquement la défense de Zinzendorf, « homme non seulement pieux et très éclairé, mais encore très zélé pour l'avancement du règne de Jésus-Christ et ami de tous ceux qui cherchaient leur salut en lui ». Sans doute, dit-il, il y a eu de la singularité dans la conduite de Zinzendorf, mais quel est l'homme d'un génie supérieur qui n'ait eu quelque singularité ? D'ailleurs, il n'en faut pas croire les écrits de ses diffamateurs. « Y eut-il jamais un homme distingué par une piété peu commune qui n'ait été en butte aux traits de la médisance, à la haine des faux dévots, à la critique des théologiens hérétificateurs et aux sarcasmes des philosophistes et des hommes irrégieux ? ». C'est l'histoire, dit-il, de ces restau-

(3) *Abrégé de l'histoire des Églises esclavonnes, depuis les premiers siècles du christianisme jusqu'à celui de la Réformation*. Bâle, 1785.

rateurs du vrai christianisme qui se sont appelés Tauler, Kempis, Fénelon, Bunian, Comenius, Arndt, Spener (1).

Duvernoy a laissé en manuscrit quelques autres ouvrages historiques empreints du même esprit mais que des considérations de librairie l'empêchèrent de publier (2).

Notre laborieux ministre publia encore, en 1799, un *Abrégé historique des livres de l'Ancien Testament de Jér. Risler* (3). Cet excellent ouvrage a beaucoup contribué à entretenir dans nos paroisses, avant la fondation des sociétés bibliques, l'amour et la connaissance de la Bible. En outre, Duvernoy publia pendant plusieurs années un *Recueil de prières et de sentences de l'Écriture sainte* à l'usage des frères de l'Unité. Deux ans avant sa mort, Duvernoy donna son dernier ouvrage : *Abrégé de la saine morale, fondée sur la religion*, Bâle, 1803. Il dit lui-même qu'il a voulu tout simplement mettre la morale en rimes pour aider la mémoire de la jeunesse à qui le livre est destiné. Cette morale est, en fait, un vrai catéchisme, qui n'est point le meilleur des ouvrages de l'homme pieux et zélé qui clôt si dignement la liste de nos Surintendants. Dans tous ces ouvrages, Duvernoy reste fidèle à la position dogmatique et ecclésiastique qui était déjà la sienne lors de la visite des Églises de 1745. « Il cherche et dans la théorie et dans la pratique un juste milieu entre les écarts des nouveaux sectaires et le relâchement si dangereux et pourtant si général qui règne aujourd'hui ». Dans cette lutte de la raison et de la foi qui s'appelle le XVIII^{me} siècle, Duvernoy a pris et a gardé une position ferme. « La religion de sentiment, dit-il, n'est point de la sphère de la philosophie. La raison et la foi ne peuvent se concilier

(1) *Abrégé*, page 570.

(2) Cf. *France protestante*, 1^{re} et 2^{me} édition, article *Duvernoy*.

(3) Neuveville, 1799, 2 volumes in-8°, 784 pages.

que par le sacrifice que l'on fait de l'une ou de l'autre ». La raison a beau triompher dans l'esprit de ses contemporains, pour lui, avec les Moraves, et c'est là leur mérite devant l'histoire, il reste fidèle à cet Évangile qu'il a senti dans son cœur salulaire et vrai.

C'est un honneur pour nos Églises d'avoir eu, dans cette fin du XVIII^{me} siècle que l'on nous montre partout si pauvre et si sèche, un pasteur comme Duvernoy.

Il n'était pas d'ailleurs le seul ministre qui se soit ouvertement rattaché aux idées de Zinzendorf, Pelletier, Jacquin, Fries, Scharffenstein, Laude, l'avaient secondé dans ses efforts pour maintenir ou pour réveiller la vie religieuse dans nos paroisses. Nous avons maintenant un nouveau nom à ajouter à cette liste, celui du ministre J.-J. Paur.

J.-J. Paur fut, lui aussi, un homme zélé, pieux, instruit. Il était né à Montbéliard, le 12 mars 1737 (1). Il fit avec succès ses études au gymnase de cette ville. Il passa de là à l'Université de Tubingue (du 25 septembre 1755 au 10 avril 1759), dont il fut un élève distingué.

Il passe ensuite trois années comme professeur de langue française au couvent de Bergen près de Magdebourg, d'où il passe au *Pædagogium* royal de Halle. En 1769, il revint à Montbéliard auprès de son père malade. Il aurait de nouveau quitté son pays, après la mort de son père, sans les instances de sa mère. Resté près d'elle, il employa son temps à donner des leçons particulières et à prêcher pour les pasteurs empêchés. Frédéric-Eugène lui demanda quelques leçons pour ses enfants. Il eut ainsi à instruire la future impératrice de Russie. Quoique pauvre, il ne voulut point recevoir d'argent pour ces leçons. Il vécut ainsi jusqu'au jour où il fut appelé à Etobon (17 décembre 1773) comme vicaire du pasteur

(1) Fils de Frédéric-Nicolas Paur, tonnelier, et d'Anne-Clémence Surleau.

Diény. Diény étant mort l'année suivante, J.-J. Paur, qui s'était fait aimer de tous, fut désigné au choix de l'autorité ecclésiastique par une pétition des paroisses intéressées. Malgré les vœux des habitants d'Etobon, Paur fut appelé à la charge de diacre de l'église du Faubourg à Montbéliard, et P.-C. Morel le remplaça à Etobon. En 1779, P.-C. Morel ayant été nommé à Allanjoie, Paur fut appelé à Etobon, où il exerça jusqu'en 1787 un ministère fructueux et béni ⁽¹⁾.

J.-J. Paur était un homme de travail. Il a laissé une bonne traduction en quatre volumes d'un *Abrégé de l'histoire de la Réformation* du baron de Seckendorf.

Comme J.-J. Duvernoy, Paur eut quelques démêlés avec l'autorité ecclésiastique. En 1775, alors qu'il était diacre au Faubourg, le Conseil ayant appris qu'il fréquentait des réunions religieuses qui se tenaient chez le teinturier Pelletier, lui fit interdire de s'y montrer. Paur se soumit, mais plus tard, à Etobon, il essaya de nouveau de tenir des réunions religieuses dans son presbytère. Il se heurta encore à une nouvelle interdiction.

Toutes ces mesures n'arrêtaient pourtant pas le développement de la vie religieuse dans les cercles pieux. D'ailleurs les réunions religieuses présidées par des laïques n'étaient pas interdites. On y priait, on y chantait, on y lisait librement les livres et les feuilles religieuses des frères Moraves. L'influence de ces cercles s'était étendue à mesure que la piété morave, sous l'influence de Spangenberg, avait revêtu des formes plus simples.

Bientôt la tempête révolutionnaire passera sur ces maisons pieuses, elle n'arrachera pas la foi des cœurs et l'Eglise, que

(1) En 1786, Frédéric-Eugène, étant à Etobon, alla voir le pasteur et se souvenant des leçons données à ses propres enfants, il lui dit : « M. le pasteur, j'aurai soin de vos enfants ». J.-J. Paur est le grand-père du vénérable pasteur Paur de Montécheroux.

les Moraves n'eurent point l'imprudence d'affaiblir en se séparant d'elle ⁽¹⁾ retrouvera leur fidèle concours à l'heure de la réorganisation des cultes. A Montbéliard même, en dehors du Surintendant, l'influence Morave s'exerçait par un modeste maître d'école, nommé Jean Monnier ⁽²⁾. Monnier a publié un petit volume de *Méditations chrétiennes* ⁽³⁾ qui n'est qu'un

(1) L'influence morave se fit sentir d'une manière heureuse dans nos Églises jusqu'à la fin du siècle. On peut en juger par cette relation d'un frère morave qui visita nos Églises en 1780 : « Le 25, frère Curie partit pour faire une visite à Montécheroix et à Montbéliard et en revint le 11 octobre ; il en donne la relation suivante : Je remarquai pendant le séjour que je fis à Montécheroix que les âmes, en général, avaient prospéré pour le Sauveur. Une de nos plus anciennes sœurs de cet endroit qui a un zèle et un ardent désir pour le salut de tout le monde s'est attachée huit personnes presque toutes des vieilles mères qui, peu à peu, en sont venues au point qu'elles ont formé entre elles une société, en s'assemblant toutes les semaines chez ladite sœur, ou elles s'édifient ensemble et s'encouragent mutuellement à l'amour pour Jésus notre Sauveur. Je visitai une fois cette société avec beaucoup de satisfaction. J'eus aussi un entretien béni avec une vieille mère de 76 ans qui, malgré sa situation étroite quant à l'extérieur, et les chagrins qu'elle éprouve de la part des siens, reste cependant enfantinement attachée au Sauveur. Quant aux hommes, je leur souhaiterois plus de vie dans le cœur ; mais hélas ! pour le présent le penchant pour les choses de la vie domine encore trop chez eux. A Montbéliard, il n'y est rien survenu de remarquable depuis ma dernière visite. Je vis les personnes qui nous sont liées soit en société ou en particulier. On remarque plus de vie dans les personnes de la campagne qu'en celles de la ville. Les premiers se rendirent le Dimanche presque tous en ville et, à la Réquisition du pasteur Duvernoy, je leur tins un discours dans sa maison. Le 2 octobre, jour de foire, j'eus occasion de voir plusieurs frères de la campagne, et entr'autres, un pasteur avec qui j'eus un entretien de cœur et me trouvai très à mon aise avec lui. Il annonce l'Évangile avec zèle et courage. Le 4, je visitai nos connaissances de Nommay et d'Allenjoie lesquelles pour cause de maladies ou de vieillesse n'avaient pas pu se rendre en ville. Au dernier endroit, j'eus occasion d'annoncer Jésus-Christ et sa miséricorde infinie à une personne âgée et malade qui, après avoir reçu grâce de la part du Sauveur, était retombée dans l'incrédulité et dans l'incertitude touchant son salut.

J'eus à Montbéliard un plaisir singulier de voir que la traduction de l'exposition succincte de la Constitution et de l'État actuel de l'unité des frères était finie. Le cher Pasteur Duvernoy remercia le Sauveur avec nous de ce qu'à l'âge où il est il lui a donné les forces nécessaires pour achever cet ouvrage. Le Sauveur veuille mettre sa bénédiction sur ce livre afin qu'il soit une occasion à bien des milliers d'entre la nation française de trouver grâce et l'affranchissement de leurs péchés dans le sang de Jésus ». (Archives de Montmirail).

(2) « Joseph-Frédéric Monnier tient école rue Sur l'eau pour garçons et filles. Il est tissier de son état et bourgeois de Montbéliard ». Visite de 1781. Archives nationales, K. 2176. En 1781, Monnier avait 32 ans.

(3) *Méditations chrétiennes*, en forme de cantiques, pour chaque jour de l'année, traduites de l'allemand. A Montbéliard, Deckher fils. 1803. Sans nom d'auteur.

livre de textes des Frères Moraves. Il renferme pour chaque jour de l'année un texte biblique suivi d'un verset de prose rimée. Voici, par exemple, le texte et le verset du 5 janvier :

« 5 janvier. — Dieu a ordonné de tout temps *Jésus-Christ* pour propiciatoire par la foi en son sang, afin de montrer sa justice par la rémission des péchés. Rom., III, 24.

Air 155 (1).

Jésus est le Fils de Dieu
Et le propiciatoire ;
Qui peut croire
Trouve en son sang répandu
La vertu
Qui délivre, qui pardonne
Tous les péchés, et qui donne
Paix, grâce, vie et salut ».

Ce petit livre était très répandu à Montbéliard (2). Un autre livre non moins répandu dans nos paroisses, était l'*Exposition des principes et de la discipline de l'unité évangélique des*

(1) Du livre de musique, imprimé à Barby, en 1784.

(2) Nous avons retrouvé sur Monnier le témoignage d'un de ses élèves, fils du conseiller Bouthenot, commissaire du gouvernement auprès de la Conférence ecclésiastique. Le fils du Conseiller, connu à Montbéliard sous le nom de juge de paix Bouthenot, a laissé des mémoires où il parle de son passage à l'école de Joseph Monnier : « Dès que j'eus atteint l'âge de quatre ans, on m'envoya à l'école chez un frère Morave nommé Joseph Monnier. J'y appris faiblement à lire et à écrire. Peu s'en fallut que je ne perdis tout sentiment d'amitié pour lui. Il m'avait donné à apprendre quelques versets du catéchisme ; mais, n'ayant pu en venir à bout, quoique j'ai fait mon possible, il voulut me fouetter ; je lui avais même déjà remis en mains la verge qu'il m'avait contraint d'aller chercher pour cette expédition ; cependant mes larmes parvinrent à obtenir mon pardon et je ne lui en voulu pas. Tel est le genre d'instruire des Précepteurs comme des Prêtres ; l'un et l'autre veulent enseigner par la violence ». Papiers A. Bouthenot-Peugeot.

Frères de la Confession d'Augsbourg ⁽¹⁾, de Jean Loretz. Les Frères répandaient encore des traités populaires et édifiants comme la *Courte relation de la mort édifiante d'un pauvre messager d'Angleterre nommé Joseph*.

Si nous recherchons maintenant quelles étaient les idées régnantes chez les pasteurs qui n'appartenaient pas à la tendance morave, nous trouverons d'abord les anciens « unio-nistes » qui avaient si fort ému Bonsen, les ministres Perdrizet, de Vandoncourt, Jeanmaire, de Bavans. L'apport annuel de Tübingue avait amené peu à peu les élèves de Reuss et de Storr, chez lesquels on retrouve la tendance biblique et conservatrice de leurs maîtres. Les luthériens à la manière de Bonsen sont devenus minorité. L'orthodoxie, qui était *symbolique* au siècle précédent, est devenue *biblique*. Nos ministres, à l'exemple de leurs maîtres, s'efforcent de donner un appui rationnel aux doctrines chrétiennes.

Un exemple. Dans la dernière séance de la Conférence ecclésiastique qui eut lieu le 25 août 1790, le candidat Lallance avait été chargé de composer un discours sur l'article des anges. Voici comment il procède. Dans la première partie de son travail il considère d'abord : l'existence des anges comme très probable à la raison, qui fonde ses conjectures à cet égard sur l'analogie, laquelle ne permet guère de croire que Dieu se soit borné à la création d'une seule espèce d'Êtres intelligents, à celle de l'homme, assez assujetti à la matière, tandis que les différentes espèces de corps sont multipliées à l'infini.

Il prouve ensuite que cette vraisemblance revêt tous les caractères de la vérité la plus incontestable dans l'Écriture, qui nous annonce la création des anges quand elle dit : *Que*

(1) Neuwied sur le Rhin, 1794.

les lieux de la terre furent achevés avec toute leur armée... » On reconnaît là le procédé du supranaturalisme rationnel.

D'ailleurs, pour nous renseigner sur les ministres eux-mêmes et sur l'état de nos paroisses dans ces dernières années du siècle, ouvrons une dernière fois les cahiers des Surintendants. En 1785, nous trouvons à Abbévillers « le ministre Jacques-Frédéric Parrot, qui est devenu un pasteur suffisant, ses paroissiens sont contents de lui. Il lit Chemnitz : *Loci Communes*. Sa doctrine est correcte. Autrefois il avait la réputation d'être un peu trop ami de la table, mais depuis qu'il est marié, on lui rend le témoignage qu'il n'est point adonné au vin ni au jeu, ni à d'autres mauvaises passions.

« Tant lui que sa famille se comportent honnêtement et paisiblement avec les paroissiens. Les ordonnances ont force de loi. Ses paroissiens sont mondains, attachés aux choses de la terre, mais pas scandaleux. Il n'y a pas de sectaires, ni de séparatistes. Le culte du dimanche est bien fréquenté, on suit les dominicales. Le ministre n'écrit pas tous ses sermons mais seulement la disposition ».

A Allanjoie, nous retrouvons P.-C. Morel, dont la piété avait paru un peu tiède à Etobon. J.-J. Duvernoy dit de lui qu'il est « orthodoxe, sobre, exact, réglé, sa famille et lui se comportent exemplairement ». Il n'écrit que la disposition de ses sermons. Par contre, le pasteur d'Audincourt, G.-Fréd. Meyer, « est négligent, il instruit mal les enfants ». Etait-ce fatigue ? Il avait soixante ans alors.

A Bavans, J.-N. Jeanmaire « ayant lu les Livres symboliques, n'en répète pas la lecture ». Il lit *l'Harmonie biblique* de Walter. « Il est régulier et exact. Quant à la doctrine, il prêche une bonne morale. Son vicaire Georges-David Bois-sard, lit les *Loci Communes* de Gerhard ».

Le vicaire de Bethoncourt, Diény « essaie trop de faire le

beau parleur ». Il a grand soin des écoles et des malades, sa doctrine est saine et sa conduite régulière. Le pasteur de Beutal, Léop.-Fréd. Fallot, a bien étudié. On est content de lui. Il lit la *Théologie* de Stakhouse. « Il est instruit ».

A Couthenans, Frédéric Fallot lit le *Système de théologie* de Hollaz. On est content de lui. A Dasle, Jacques-Christophe Perdrizet est bon théologien. Il improvise. Il a dans la paroisse (Beaucourt, Dasle, Vandoncourt) des personnes religieuses qui goûtent les vérités de la religion. D'autres sont relâchées et vivent dans le désordre ». A Beaucourt « les ouvriers horlogers vivent dans le libertinage ». A Dasle, il y a un homme et une femme « adultères incorrigibles ».

A Etobon, le pasteur Paur « a des études solides, une doctrine évangélique, il prêche par cœur d'une manière simple et édifiante ». Il lit les livres symboliques et l'*Histoire ecclésiastique* du chancelier Pfaff. Le pasteur d'Étupes, Jacques-Christophe Cuvier, est un homme « qui a bien étudié, qui est versé dans la littérature et qui prêche bien ».

A Mandeure, J.-J. Thiébault, ne prépare pas assez ses sermons. Il improvise. Le pasteur de Saint-Julien, Charles-Frédéric Goguel, lit la *Vie de Jésus* de Hess. Il est régulier et aimé. Il a une bonne doctrine et une bonne conduite.

Les visites de 1786, 1787, 1788, 1789 ne modifient pas la physionomie générale de nos paroisses telle qu'elle résulte de la visite de 1785. Les pasteurs sont toujours signalés comme exacts et orthodoxes, sauf les rares exceptions que l'on relève avec soin. En 1791 pourtant, une note nouvelle apparaît, l'influence de la Révolution française a son contre coup dans nos paroisses. Le Surintendant rapporte, par exemple, des habitants d'Audincourt que « l'esprit d'insubordination des Français influe sur le leur ».

Les paroissiens de Bussurel « sont animés de l'esprit qui

règne aujourd'hui en France ». « Ceux de la Seigneurie d'Héricourt sont animés de l'esprit qui règne actuellement en France ». Partout on se livre plus librement aux excès du vin, des jeux ruineux et à la profanation des jours de repos.

Les ministres, dans la Conférence, parlent de la Providence, des Anges. Dans leurs presbytères, ils lisent les Livres symboliques, Brenz, Gerhardt, Chemnitz, Pfaff, Stackhouse. Mais l'édifice qu'ils habitent est sapé de toutes parts. Voici la Révolution qui le renversera.

CHAPITRE XII

LA RÉVOLUTION (1)

Triomphe de la Raison dans les idées et dans les faits. La Révolution française. L'annexion de Montbéliard à la France. Situation faite à nos Églises. Les fêtes de la Raison et de l'Être Suprême. Le désert Montbéliardais. Les pasteurs inquiétés : Perdrizet, L.-C. Cuvier, J.-F. Tuefferd, L.-F. Masson. Tendances nouvelles parmi les ministres. Beaucoup sont favorables à la Révolution. Kilg, Ch.-L. Berger, Diény. Tous cependant restent fidèles à l'idée religieuse.

En 1671, Leibnitz, écrivant au grand Arnauld, avait prononcé une grave parole : « Un siècle philosophique va naître... Rien n'est plus propre en effet à affermir l'athéisme et à renverser les fondements de la religion chrétienne déjà si ébranlée par tant de grands mais méchants hommes, que de voir d'une part les mystères de la foi prônés comme objets de la croyance de tous, et d'autre part devenus l'objet du rire de tous, convaincus d'absurdité par les règles les plus certaines de la raison commune (2) ».

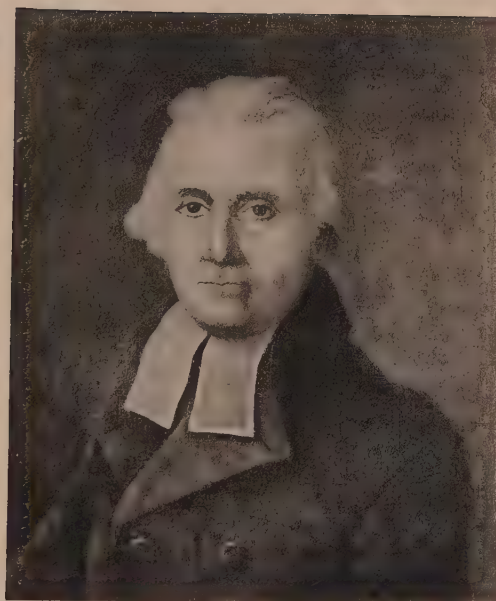
Parole prophétique. Leibnitz ne se doutait pas en l'écri-

(1) Voyez sur cette période : Ch. Roy, *Notice historique sur le pays de Montbéliard à l'époque de la Révolution française. Mémoires de la Société d'Émulation de Montbéliard*, 1880. Le même, *Attitude politique des pasteurs du pays de Montbéliard à l'époque de la Révolution française. Mémoires de la Société d'Émulation de Montbéliard*, 1887. A. Chenot, *Les Églises des Seigneuries de la Principauté de Montbéliard pendant la Révolution française. Mémoires de la Société d'Émulation de Montbéliard*, 1889. Armand Lods, *Les Églises protestantes de l'ancienne Principauté de Montbéliard pendant la Révolution française et le pasteur Kilg*, Paris, Fischbacher, 1890. Le même, *Bernard de Saintes et l'annexion de la Principauté de Montbéliard à la France. Mémoires de la Société d'Émulation de Montbéliard*, 1890.

(2) Leibnitz, *Œuvres*, édition Foucher de Careil, *Introduction*, page XXXIV.

vant que sa philosophie servirait elle-même à ébranler cette religion chrétienne qu'il voulait servir. Sa notion philosophique de Dieu en effet, en limitant la liberté divine, rendait le miracle inconcevable. Wolf, en établissant sa distinction de la religion naturelle et de la religion révélée, ne s'apercevait pas que cette dernière n'avait pas de point d'attache dans l'esprit humain. En admettant que le Christianisme pouvait être rationnellement prouvé, il admettait une discussion que commencèrent bientôt les déistes anglais. En France « la raison commune » triompha de bonne heure. Elle s'étale déjà chez une correspondante de Leibnitz, la princesse Palatine, qui ne cache point son état d'esprit à son confesseur et qui, avec sa permission, n'en communie pas moins. C'est la raison commune qui inspire les impiétés de Voltaire ou les grossièretés de d'Holbach. Les jeunes seigneurs allemands, après un séjour à la cour de Louis XIV, remportaient en Allemagne la philosophie française et l'immoralité du temps. Ce mouvement qui s'étend peu à peu dans les petites cours d'Allemagne, y rencontre le déisme anglais, et le tout combiné enfante la protestation superficielle de l'époque des lumières. L'attaque est si faible, elle atteint si peu l'essence de la foi, que les théologiens, les esprits sérieux et réellement cultivés échappent en grande partie à cette influence. Mais il n'en est pas de même des masses qui se détachent rapidement d'un christianisme qui n'a pas été assez fermement établi sur la base de la conscience. Le Wurtemberg reçoit à son tour sa part des « lumières du temps » (1). Et non seulement la cour, la bourgeoisie éclairée, le peuple, mais aussi l'Université elle-même et l'Église. Les élèves de Bengel, Cœtinger et Reuss, d'une part, et de l'autre, des hommes comme Storr, Burk, Hiller ne peuvent arrêter le mouve-

(1) Cf. G. Staiger, *Die Geschichte Württembergs*, Tübingen, 1875.



GEORGES-FRÉDÉRIC MÉQUILLET

ment. A Tubingue, le professeur de philosophie, Ploucquet, est un tenant de la raison pure. D'autres maîtres, incertains de leur pensée, se tournent vers l'histoire comme Lebreu. La philosophie et les sciences exactes se partagent la faveur des étudiants. La critique biblique encore dans les belles ardeurs et l'inexpérience de la jeunesse, aide au mouvement; et ainsi se forme le « néologisme », une théologie nouvelle autrement sérieuse sans doute que le philosophisme de Frédéric II, mais qui vide le Christianisme de ses éléments positifs et le ramène à la morale de Jésus, que l'on regarde comme véritable parce qu'elle est révélée ou comme révélée parce qu'elle est raisonnable et vraie...

Cette réaction a été trop loin, mais elle était inévitable. Le piétisme, le mouvement morave, avaient été, sous deux formes un peu différentes, la réaction du sentiment contre le joug de la formule. La philosophie réclamait à son tour au nom de l'intelligence. Tous ces efforts ont été utiles à l'établissement du Christianisme sur sa vraie base, la conscience.

Il était logique que la réaction anti-religieuse fût plus vive là où la liberté avait été moindre et l'Église moins digne de sa mission. C'est la France qui eut le plus à souffrir du triomphe universel du philosophisme à la fin du XVIII^{me} siècle.

Mais précisément la France devenait à cette époque notre patrie. Le 10 octobre 1793, le Conventionnel Bernard de Saintes entra dans notre ville et prononça la réunion du Comté de Montbéliard à la France. Quelle influence allait avoir ce grave événement sur la vie religieuse de notre peuple et quelle allait être la situation de nos Églises pendant cette période si troublée ?

Parlons d'abord des pasteurs qui formaient, sans contredit, la portion la plus cultivée de la population et la plus capable de se rendre compte de la gravité des événements en cours.

L'annexion de Montbéliard les mettait dans une situation compliquée. Elle les rattachait à une nation catholique, elle les rendait compatriotes des anciens et persévérants persécuteurs de leur foi ⁽¹⁾. Mais d'autre part, nos pères étaient déjà français de langue et de race. Le particularisme montbéliardais avait toujours empêché la soudure complète avec le Wurtemberg. Le duché de Wurtemberg n'était pas pour eux une patrie, la patrie, c'était le « pays ». L'annexion à la France leur donnait cette grande patrie qu'ils n'avaient jamais connue. Déjà ils dépendaient d'elle en beaucoup de choses plus que du Wurtemberg ⁽²⁾. Les quatre Seigneuries étaient françaises depuis 1790 et s'en trouvaient bien. Leurs églises, leurs presbytères, leurs cimetières leur étaient ou allaient leur être rendus. La chute des hautes classes françaises, de la royauté elle-même frappée dans le meilleur de ses représentants ne pouvait émouvoir beaucoup nos compatriotes. C'était pour eux une punition des fautes passées et des impitoyables persécutions. Nos pasteurs purent donc prêter facilement à leur nouvelle patrie le serment civique.

Mais d'autre part, la France jacobine, avec les procédés despotiques de ses anciens monarques ⁽³⁾, travaillait à faire la France *une* sous « l'égide de la Raison », comme Louis XIV voulait la France *une* sous l'autorité de la sainte Église. Et la réalisation de cet idéal nécessitait la destruction de toute religion positive. Ici était la grande épreuve. Comment

(1) En 1783, les cahiers de la province de Franche-Comté demandaient encore le maintien exclusif de la religion catholique.

(2) Il y a dans la vie des peuples, dit avec raison Guizot, une unité plus réelle que l'unité de nom et de gouvernement, c'est « celle qui résulte, non pas de l'identité de gouvernement et de destinée, mais de la similitude des éléments sociaux, de la similitude des institutions, des mœurs, des idées, des sentiments, des langues, l'unité morale enfin, très supérieure à l'unité politique ». Cf. *Histoire de la Civilisation en France*, tome III, page 217.

(3) Cf. *La Franche-Comté ancienne et moderne*, tome II, page 550.

nos pasteurs et leurs fidèles s'en tirèrent-ils ? Ils restèrent dignes de la foi qu'ils professaient. Nous noterons avec soin les exceptions, mais l'affirmation générale est conforme aux faits.

La Révolution revêtit à Montbéliard une forme tout aussi menaçante qu'ailleurs. Déjà avant l'annexion les esprits y étaient très montés. Il faisait chaud dans notre petit coin de terre comme dans une clairière au milieu d'une forêt en flammes. Besançon, Baume-les-Dames, Vesoul, Belfort, étaient pleins de « têtes chaudes » (1) A Besançon, un abbé montait la garde en uniforme, un autre disait en chaire : « L'aristocratie est au tombeau ; il y a 25 millions d'hommes pour la garder ». D'autres avaient abjuré. Il y eut sur divers points de la province des échauffourées sanglantes. La menace était dans l'air. Madame d'Oberkich écrivait tristement : « J'ai la douleur dans l'âme et la mort dans le cœur. Tout ce que je vénère succombe ; ce que j'aime est menacé ». Frédéric-Eugène, ne se sentant plus en sûreté dans un pays déjà gagné en partie aux idées révolutionnaires, quitta nuitamment Montbéliard et se retira en Wurtemberg. Le 10 octobre 1793, Bernard de Saintes prenait possession de la ville. L'église du château fut profanée, les tombes des princes violées. « A Saint-Maimbœuf, dit un contemporain, on ouvrit le sépulcre, on enleva les cadavres qui y étaient pour prendre les cercueils, on ouvrit les caveaux pour prendre les bagues et les pendants d'oreille qu'on pensait que les morts avaient, et l'on reconduisit les cadavres dans d'autres cercueils dans le cimetière de la ville... M. de Borck, chambellan du stathouder-prince Frédéric-Eugène et sa dame née baronne de Glotmann, ont été exhumés, enlevés de leurs caveaux et transportés dans le cimetière de la ville. Le prince Georges a été

(1) Cf. *La Franche-Comté ancienne et moderne*, tome II, page 541.

relevé de son sépulcre environ un siècle après sa mort, et on le dressait et on lui faisait faire faction. Il était aussi noir qu'un chapeau et cela jusqu'aux dents » (1).

Les vases sacrés des différentes églises furent confisqués (2). De même pour les registres ecclésiastiques. Neuf cloches furent prises aux Églises de Montbéliard. Dès ce même mois d'octobre 1793, la société populaire tenait ses séances dans l'église du château sous la présidence de l'ex-curé de Montbéliard, Cordienne. Notre pays subit ensuite le contre-coup de tous les événements qui se succédaient en France. La religion catholique ayant été abolie le 10 novembre 1793, le culte de la Raison est introduit à Montbéliard et célébré avec une pompe grotesque dans le temple Saint-Martin (3). A Héricourt, une femme de la bonne société de la ville jette une Bible dans un feu allumé près de l'autel de la Patrie.

Quelques églises, encore ouvertes au culte, sont envahies et souillées par des énergumènes. « Erreurs honteuses qu'on ne saurait assez déplorer, dit un historien. On accréditait ainsi l'idée que la Révolution se constituait l'ennemie de la religion, on compromettait ainsi la cause républicaine aux yeux des masses qui voulaient être républicaines sans cesser d'être chrétiennes » (4).

A la fête de la Raison (5), succéda la fête de l'Être suprême. Dieu et l'immortalité de l'âme rentraient dans le

(1) Livre de raison du pasteur Belorce, de Sochaux. Archives du Doubs.

(2) Quelques Églises purent conserver les leurs, Etobon, Chenebier, Étupes, Alainjoie, Valentigney.

(3) « Le temple de la Raison est le temple Saint-Martin où il y a l'arbre de la Liberté et autour de la tribune et de l'autel, des rubans tricolores ». (Livre de raison de Belorce).

(4) Rougebief, *La Franche-Comté*, page 636.

(5) La fête de la Raison n'avait pas été introduite dans quelques-uns de nos villages, Etobon, Belverne, par exemple.

programme révolutionnaire. Tous les décadis on se réunit dans le temple Saint-Martin pour entendre des discours patriotiques et les décrets du gouvernement (1).

Que devenaient les pasteurs et que pensaient-ils au milieu de ces événements ?

Nous avons déjà rencontré la plupart d'entre eux. On peut affirmer, qu'en 1793, nos ministres appartenaient encore en majorité, par leurs tendances, au christianisme positif. C'était le cas pour la ville où nous trouvons en fonctions des hommes comme le Surintendant J.-J. Duvernoy, Jean-Georges Duvernoy, Jacques-Frédéric Duvernoy, P.-C. Duvernoy, Jacques-Frédéric Tuefferd, David Duvernoy, tous hommes d'une réelle piété. On peut dire la même chose de la majorité des ministres des villages.

La situation de tous était difficile, particulièrement en ville où la surveillance s'exerçait plus facilement.

On connaît le subterfuge d'Oberlin au Ban-de-la-Roche. Ses paroissiens se constituaient en assemblée civique et demandaient à l'un des leurs de faire un discours de morale. Oberlin se levait alors et prononçait son sermon. De même, ou à peu près, dans notre pays. « On étoit extrêmement gêné

(1) On répandit alors à Montbéliard le catéchisme du déisme officiel : CATÉCHISME DU RÉPUBLICAIN A L'USAGE DES ÉCOLES PRIMAIRES ; suivi de maximes propres à inspirer aux enfants l'amour de la Patrie et de la Vérité ; avec la table des Droits et des Devoirs de l'Homme et du Citoyen ; les Commandements, des Prières et des Hymnes patriotiques, et l'explication des Mois, des Fêtes Décadaires et Sans-Culotides, par un Sans-Culotte de la Section de la Réunion. A Paris, de l'Imprimerie des Écoles républicaines, rue Martin. Voici quelques-unes des maximes du catéchisme : « Fuis la débauche, la source de l'abrutissement et de tous les maux. — Interdis-toi la société des libertins ; leur exemple est le poison des bonnes mœurs ». Voici le premier conseil donné aux jeunes républicains : « Qu'une aimable douceur soit ta première parure ; elle est sur ton visage ce qu'est un verd gazon sur une riant campagne ». Citons encore ce commencement d'une prière à l'Éternel : « O Toi, qui vois d'en haut se mouvoir notre Globe ! qui dis aux sphères : Ne vous arrêtez pas. Puissent les rayons de ce soleil, chef-d'œuvre magnifique de tes mains créatrices, voir en tous lieux s'étendre, par de rapides progrès, les lumières de la raison, sur les pas de la véritable sagesse ! »

dans les discours que l'on faisoit, dit le ministre Belorce. A Champey, où j'étois, on n'a été que deux mois sans entrer dans l'église, on faisoit des discours moraux ».

Mais une Église digne de ce nom ne tombe pas ainsi tout à coup dans la platitude du moralisme officiel. Que faisaient donc les anciens fidèles ? Ils se réunissaient, ils priaient, ils lisaient la Bible, ils sollicitaient le baptême pour leurs enfants et la Cène pour eux-mêmes comme par le passé. Et les pasteurs n'eurent pas la lâcheté de refuser leur ministère. Seulement, il fallait prendre des précautions. Notre pays eut aussi son désert ⁽¹⁾.

A partir de juillet 1794, le culte public fut partout interdit. Mais les pasteurs restèrent dans leurs presbytères et continuèrent à exercer leurs fonctions. On se réunissait dans des maisons particulières, dans des granges, ces temples des mauvais jours, dans des salles d'école, là où la délation était le moins à craindre. Quelques amis, des jeunes gens, veillaient à l'entrée des chemins pendant que dans la grange on lisait la Parole de Dieu, on baptisait les enfants, on prenait la Cène. Là aussi se célébraient les mariages.

Plusieurs pasteurs furent inquiétés pour avoir continué à prêcher ou à accomplir les actes de leur ministère.

Un dimanche d'automne de 1794, deux gendarmes arrivèrent à Vandoncourt pour arrêter le ministre J.-C. Perdrizet, coupable d'infraction aux ordres de l'autorité. Les habitants de Vandoncourt s'émeuvent, s'irritent et menacent d'empêcher, par la force, l'arrestation de leur pasteur. Pour éviter de graves représailles, Perdrizet promet aux gendarmes d'aller de lui-même se présenter au tribunal révolutionnaire siégeant à Saint-Hippolyte. Sa situation est grave. Deux prêtres de la

(1) Le culte fut interrompu à Montbéliard pendant huit mois. Ailleurs, il ne le fut que pendant fort peu de temps, quelques semaines ici, deux mois ailleurs.

Montagne, arrêtés pour le même motif, ont été mis à mort. Perdrizet se présente, donne le texte du discours qu'il avait prononcé à Dasle. C'était le discours d'un chrétien, mais non d'un factieux. Deux juges sur trois se prononcèrent pour l'acquittement, et Perdrizet put rentrer à Vandoncourt où on le considérait déjà comme perdu.

Perdrizet avait promis de cesser désormais ses fonctions pastorales. Promesse qu'il ne se pardonna pas. Il n'aimait pas, plus tard, à être interrogé sur cette période de sa vie.

Le pasteur de Montécheroux, Louis-Christophe Cuvier, dont le nom évoque parmi nous le souvenir de tant de pieux et fidèles serviteurs de l'Église, fut aussi arrêté pour avoir continué l'exercice de son ministère. Voici l'émouvant récit qu'a fait de cet événement son fils Charles Cuvier : « C'est le 25 Frimaire an III (15 décembre 1794), que des gendarmes vinrent arrêter mon père dans sa cure, comme prévenu d'avoir continué à prêcher publiquement l'Évangile et à faire des actes ecclésiastiques. Sa femme, Catherine Wild, qui était enceinte, le suivit dans les prisons de Saint-Hippolyte, et de là, dans la prison des criminels de Besançon, où ils furent transférés à pied par un froid rigoureux avec plusieurs prêtres catholiques.

« Elle n'était mariée que depuis peu de temps. Les gendarmes qui les accompagnaient se montrèrent humains envers mon père et ma mère, qu'ils faisaient de temps en temps monter, mon père à cheval, et ma mère en voiture avec leurs propres femmes. A Baume-les-Dames, les aubergistes se refusèrent à loger les prêtres, mais ils consentirent à recevoir le ministre protestant et sa femme. Les autres ne furent reçus que sur une réquisition de l'autorité publique. Le soir, un pauvre prêtre, dans l'angoisse sur le sort qui l'attendait, remit sa bourse à ma mère en lui disant : Prenez-la, je n'en

ai plus besoin ! Pendant la nuit, il se précipita de désespoir par la fenêtre et se tua. Arrivés à Besançon, mon père et ma mère furent incarcérés dans la prison des criminels, où chaque jour on venait enlever quelque prêtre pour le conduire à la mort. Grâce à la bonne providence, aux démarches d'un ami de la famille et au courage de ma mère, qui alla plaider énergiquement la cause de son mari chez le représentant du peuple Pelletier, mon père fut mis en liberté le 26 décembre 1794 (6 nivôse an III) et interné à Montbéliard sous la surveillance de l'autorité. Le 19 pluviôse an III (7 février 1795), ma mère mit au monde son fils premier-né, Pierre-Auguste-Louis, qui fut baptisé en cachette dans le salon de grand-maman Wild qui, dans la suite, l'appelait souvent en patois : *mon pôre prijenie* (mon pauvre prisonnier) ».

Le diacre de l'Église du Faubourg à Montbéliard, Jacques-Frédéric Tuefferd, qui continuait à offrir à ses paroissiens le secours de son ministère, fut cité pour ce fait devant le tribunal révolutionnaire. Tuefferd en fut quitte pour une réprimande qui ne l'empêcha point de faire encore son devoir. Il ne fut jamais dénoncé.

Un petit-fils de Bonsen, Léopold-Frédéric Masson, pasteur à Bethoncourt-Vyans, fut appelé devant l'autorité révolutionnaire pour avoir prononcé un discours sur ce texte : « Voici ton roi qui vient à toi, débonnaire..... (Math., XXI, 5). Il réussit à se faire donner un certificat de civisme qui le tira d'affaire.

Le pasteur d'Étupes, J.-N. Cuvier, certifie que tous les enfants de sa paroisse nés pendant la Terreur ont été baptisés par lui. Il inscrivit soigneusement les actes de ces baptêmes quand la tourmente fut passée.

Les hommes courageux ne font pas tenir procès-verbal de leurs actions. Bien des faits nous échappent sans doute qui



GEORGES-FRÉDÉRIC FALLOT

auraient mérité notre admiration. Nous sommes d'autant plus heureux de citer ceux qui nous sont connus et qui honorent notre Église.

Beaucoup de pasteurs, malgré les menaces des terroristes, n'hésitèrent pas à recueillir à leur foyer des prêtres réfractaires qu'on n'avait pas l'idée d'aller chercher chez eux. C'est ainsi que Georges-Frédéric Méquillet, d'Héricourt, qui avait eu la faiblesse de renoncer à ses fonctions pour devenir « précepteur de morale », accueillit dans son presbytère des prêtres insermentés qui venaient visiter en secret leurs coreligionnaires. Le pasteur Larcher, d'Étobon, eut le même courage. Jacques-Frédéric Tuefferd, de Montbéliard, aida à passer en Suisse plusieurs prêtres réfractaires qui s'étaient confiés à lui.

Le pasteur de Blamont, Georges-Louis Kilg, le défenseur éloquent et passionné des droits des Protestants opprimés dans les quatre Seigneuries, donna des preuves réitérées de la hauteur de son esprit comme de sa large charité. Dès 1790, il avait quitté son ministère à Blamont pour se consacrer à la défense de ses coreligionnaires. Choisi pour leur mandataire, il fit en cette qualité un long séjour à Paris et obtint, grâce à ses persévérantes démarches, le décret de la Constituante qui rendait aux Protestants des Seigneuries les églises, presbytères, maisons d'école dont ils avaient été dépouillés par les Majestés Très-chrétiennes qui s'étaient succédé sur le trône de France. Rentré dans son pays, il s'appliqua à faire exécuter ce décret malgré les résistances intéressées. Nommé d'abord juge de paix à Blamont, puis membre du Directoire et du Conseil général du Département, il fit partout apprécier son intelligence et son caractère. « Son nom, dit un historien, ne saurait être trop honoré par les

catholiques qui trouvèrent toujours en lui le plus dévoué protecteur » (1).

Accusé de favoriser les royalistes qui avaient projeté de livrer les places fortes de l'Est à l'armée de Condé, il passa vingt trois jours au secret après lesquels il put confondre ses lâches dénonciateurs anonymes (2).

Nous avons constaté, au commencement de ce chapitre, que la majorité de nos pasteurs, à l'époque de la Révolution, étaient restés fidèles en gros à l'orthodoxie confessionnelle. Mais, lorsque le vieux boulevard de Tubingue fut à son tour atteint par l'esprit philosophique du temps, la célèbre Université nous envoya aussi de jeunes candidats imbus d'idées nouvelles. Déjà le vieux Surintendant Duvernoy s'était affligé de cette invasion de l'esprit philosophique : « Il conviendrait, dit-il dans son rapport de 1787, d'engager le consistoire de Stutgard à ne pas allibérer nos stipendiaires, pour aller en condition avant d'être informé si l'on a besoin de leurs services dans leur patrie ; comme aussi à obliger nos stipendiaires à faire, selon l'ancienne et louable coutume, un cours de cinq ans, savoir deux en philosophie et trois en théologie. En suivant ce bon ordre, on n'émanciperait pas au bout de trois ans des néophytes qui n'ont fait qu'un an de théologie et qui, retournant fort jeunes de l'Université, tout occupés d'idées de philosophie, et trop peu versés dans la science ecclésiastique, débitent des raisons et des moralités philosophiques, au lieu de prêcher la doctrine et la morale évangélique

(1) Sauzay, *La persécution révolutionnaire dans l'Est*, tome III, page 583.

(2) Voyez sur Kilg : A. Chenot, *Les Églises des Seigneuries sous la Révolution*. A. Lods, *Les Églises protestantes de l'ancienne Principauté de Montbéliard pendant la Révolution*. Ch. Roy, articles sur Kilg dans la *Vie nouvelle* des 15 janvier, 15 février, 15 mars, 15 mai 1889.

et de fournir par là aux âmes la pâture spirituelle et salutaire dont elles ont besoin (1) ».

Dans sa visite à Saint-Julien, Duvernoy avait rencontré un de ces candidats philosophes. Le pasteur de Saint-Julien était Ch.-F. Goguel (2). « Il a pour fils, dit le Surintendant, un candidat en théologie qui vicarie de temps en temps pour lui et qui, étant doué de talents, les emploierait mieux s'il s'appliquait plus à la science ecclésiastique qu'à la philosophie et aux mathématiques. Mais cela est, hélas, la maladie de tous nos jeunes étudiants ».

Plusieurs de ces jeunes gens que l'apport annuel de Tübingue amenait à Montbéliard, accueillirent avec transport la Révolution française, ce triomphe dans les faits de la Raison qui avait triomphé déjà dans leur esprit.

Un des représentants les plus distingués de cette tendance fut le pasteur Charles-Louis Berger, qui « devait le jour », d'après une note de Ch. Duvernoy, « à un honnête artisan qui avait acquis de l'aisance dans l'exercice de son art ». Né à Montbéliard le 20 septembre 1756, enfant de parents pieux, Charles-Louis Berger montra de bonne heure de bonnes dispositions qui décidèrent son père à le vouer à l'étude de la théologie. Il suivit avec succès les classes du gymnase de Montbéliard et se rendit à Tübingue dans l'automne de 1774. Quatre ans après, il était de retour à Montbéliard. Mais, trop jeune pour aspirer aux fonctions du ministère, il repartit pour la Livonie où il fit pendant plusieurs années l'instruction de jeunes gentilshommes. De retour dans sa patrie, il fut pourvu de la cure d'Étobon le 19 juillet 1787, après

(1) Visite de 1787. Archives nationales, K. 2176.

(2) Pasteur à Désandans de 1769 à 1780 ; deuxième pasteur à Saint-Martin de Montbéliard de 1780 à 1782 ; pasteur à Saint-Julien de 1782 à 1811, époque de sa mort.

avoir subi l'examen public dans l'église du château et reçu l'imposition des mains. Il fut installé dans sa nouvelle paroisse le 30 septembre 1787 par le Surintendant J.-J. Duvernoy. Il avait trente et un ans.

Berger était instruit, d'une conduite morale au-dessus de tout reproche, mais il était du nombre de nos jeunes ministres sur la tête desquels avait frappé le coup de soleil du romantisme allemand, et ses opinions avancées détonnaient quelque peu à Étobon. Il quitta cette paroisse le 19 avril 1789, après un ministère de dix-huit mois, pour devenir pasteur à Valentigney.

Berger était encore à Valentigney lors de l'annexion de Montbéliard à la France. Il accueillit avec joie le nouveau régime, ce qui provoqua dans sa paroisse un vif mouvement de mécontentement contre lui. Quelques semaines après l'annexion, il dut quitter Valentigney pour venir se fixer à Montbéliard, où il fut nommé membre du Directoire. Bientôt, avec l'avocat Rossel, il fut chargé d'une mission à Paris qui avait pour but de solliciter de la Convention le rattachement définitif de Montbéliard à la France et le retrait des mesures prises par Bernard de Saintes contre les absents. Admis à la barre de la Convention ⁽¹⁾, il y prononça, dit Duvernoy, « un discours empreint des exagérations de l'époque ».

La mission n'obtint qu'un succès relatif. Berger, rentré dans son pays, fut pendant quelque temps commissaire du Directoire exécutif du canton d'Audincourt. Puis, il demeura sans emploi « consacrant ses loisirs au culte des muses qui

(1) De là le nom de Berger-Convention sous lequel Charles-Louis Berger est surtout connu dans son pays.

l'ont inspiré quelquefois assez heureusement (1) ». Sous le Consulat, il reprit ses fonctions ecclésiastiques et fut nommé à Vandoncourt, où il mourut en 1827.

Berger ne fut pas le seul de nos ministres qui accueillit avec joie le régime révolutionnaire. Citons encore P.-C. Morel fils, « ministre-pasteur » de Bethoncourt, nommé par Bernard de Saintes, l'un des administrateurs du directoire du district, Larcher, qui fut obligé de quitter sa paroisse d'Étonbon à cause de ses opinions révolutionnaires et de ses discours surchauffés, J.-E. Lambercier, dont, au reste, on peut douter qu'il ait eu l'esprit en équilibre, Georges-Frédéric Diény, de Roches-les-Blamont, qui accepta de se coiffer du bonnet rouge, Fallot, de Seloncourt.

Cette chaleureuse adhésion à la Révolution n'indique pas que ces hommes aient renoncé en aucune manière à leur foi chrétienne. Ils prétendaient, eux aussi, être révolutionnaires et chrétiens. L'attitude du conventionnel Bernard lui-même pouvait parfois les tromper. Le serment civique était prononcé « devant l'Être suprême ». Le jour de la prestation de ce serment, ils purent entendre Bernard prononcer cette phrase : « Bénissons l'Éternel qui nous a réunis pour nous rendre réciproquement heureux (2) ».

Il faut se souvenir que la Révolution était déiste et « vertueuse » pour comprendre la participation de quelques ministres aux premières cérémonies républicaines qui eurent

(1) Berger avait commencé de bonne heure à faire des vers. Étant encore précepteur en Russie, il écrivait à l'un de ses oncles pour lui promettre d'écrire dorénavant à sa mère « tous les trois mois », et il termine sa lettre par des vers à l'adresse de son frère pour le détourner de le rejoindre à l'étranger. Il a laissé manuscrites un certain nombre de pièces de vers. Il a publié cependant sur la fin de sa vie quelques pièces d'occasion.

(2) Le roué Conventionnel sentait bien quel langage il fallait parler à Montbéliard. Il fut tout autre à Dijon.

lieu à Montbéliard. Les contemporains n'en furent point trop étonnés. « La première décade, dit le ministre Belorce, célébrée à Montbéliard le 10 décembre 1793, des discours furent faits par le curé, nommé Cordienne, par Morel ci-devant candidat, par Diény, ministre à Roches, par Fallot, candidat dans ce temps-là, résidant à Villars-sous-Blamont... » (1).

Mais la suite des événements vint bientôt détromper le naïf enthousiasme de nos ministres, et beaucoup de ceux qui avaient salué avec le plus d'espoir l'aurore révolutionnaire, passèrent au rang des modérés et des suspects. Charles-Louis Berger, par exemple, pendant le séjour qu'il faisait à Paris pour demander à la Convention l'annexion définitive de Montbéliard à la France, fut dénoncé par un rapport de police pour avoir soutenu dans un groupe la nécessité pour un peuple d'avoir une religion.

« La fière et chrétienne attitude du pasteur Berger, dit M. Armand Lods, nous est révélée par un rapport de police dont nous détachons le passage suivant :

« Le ministre protestant appelé Berger, député vers la Convention par la société populaire et la commune de Montbéliard, disait ce matin, à l'hôtel de Toulouse, rue des vieux Augustins, à d'autres citoyens : « Que diable ! il n'est pas possible que nous restions comme cela, on a beau faire, il faut une religion au peuple ». Grand débat avec ceux à qui il tenait ce langage. Ce ministre était l'ami du citoyen Lachaix, député de la Convention, lequel n'a pas été plutôt

(1) Georges-Frédéric Fallot, père de l'Inspecteur ecclésiastique Georges Fallot, fit de bonnes études à Tubingue de 1788 à 1792. Il fut, dès son retour, chargé du poste de Villars-les-Blamont. « Forcé de donner sa démission pendant la Terreur, comme tous ses collègues, il obtint du représentant du peuple de porter encore des consolations à ses paroissiens et aux protestants d'alentour, de leur administrer les sacrements ». Après la Révolution, il se fixa à Glay tout en desservant encore Villars. En 1818, il fut nommé à Audincourt où il mourut en 1839. Il avait été un des agents les plus actifs de la reconstitution de notre Eglise. Cf. *Notice sur Georges-Frédéric Fallot*, par G. Goguel, Montbéliard, Deckher, 1839.

sorti de la chambre des citoyens avec lesquels il avait soutenu son opinion, qu'on a dit que les protestants étaient plus fanatiques que les catholiques ⁽²⁾.

On a pu voir par les faits que nous avons cités que l'unité de vues entre les pasteurs, plus apparente que réelle dans les dernières années de l'ancien régime, est maintenant tout à fait rompue. Nous sommes heureux de constater que, malgré les divergences d'opinion, nos pasteurs restèrent fidèles à leur foi et à leur ministère. Quant au petit nombre de ceux qui chancelèrent un instant à cette époque où l'âme de tous était si profondément troublée, que ceux-là leur jettent la première pierre qui, au milieu d'une génération hostile à leur foi ou à leurs idées, n'ont jamais connu la morsure du doute ou la tentation du découragement. M. de Vogüé l'a dit : « Elle est vraie dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique, la loi de l'extinction des forces par les résistances ambiantes, par le frottement ⁽¹⁾ ».

Cela est vrai des forces humaines. Mais non de la force divine que l'esprit de Dieu met dans les cœurs. Nos Églises sortirent vivantes de la terrible tempête. Le souffle révolutionnaire, pour employer une image courante, ne jeta par terre que les idées et les institutions qui étaient déjà des ruines. Quand, à la fin de mars 1795, la Convention nationale proclama la liberté des cultes, quand les temples furent rouverts, nos compatriotes s'y portèrent en foule. Le concours des fidèles fut immense. Mais c'est précisément à cette date que nous avons limité nos recherches et nos études.

⁽²⁾ *Souvenir du centenaire de la réunion de Montbéliard à la France*, par MM. Armand Lods, Ebersolt et John Viénot, Montbéliard, 1893, page 15.

⁽¹⁾ *Regards historiques et littéraires*, Paris, A. Colin, page 116.

DEUXIÈME PARTIE

LA VIE INTÉRIEURE

CHAPITRE I

L'ÉGLISE — SA CONSTITUTION

L'Église (1). Sa Constitution. Ses autorités. Le Prince. Le Conseil ecclésiastique. Le Surintendant. Les ministres. La paroisse.

Après avoir suivi le mouvement des idées et des événements, nous avons maintenant à étudier de plus près la vie intérieure de notre Église.

Et tout d'abord, quelles étaient son organisation, sa constitution, ses autorités ? Par qui, en un mot, était-elle gouvernée et dans quelles relations étaient ces deux puissances, souvent ennemies, l'Église et l'État ? Les Comtes souverains de Montbéliard possédaient le plein et entier exercice de la juridiction religieuse, prérogative qui leur avait été conférée par la diète de Passau (2 août 1552) et la paix d'Augsbourg (1555), ainsi qu'à tous les autres états souverains de l'Allemagne. Ils étaient les *episcopi territoriales* et, en cette qualité, c'est d'eux que dépendait la décision dernière, dans toutes les questions graves qui concernaient les affaires ou les intérêts de l'Église.

(1) Voyez sur ce sujet : Edmond Tuefferd, *Aperçu sur la législation et l'organisation des Églises du pays de Montbéliard*, Ms. Collection Tuefferd, Bibliothèque de Montbéliard. Ch. Roy, *Les Autorités ecclésiastiques supérieures dans l'ancien pays de Montbéliard*. Ms. C.-F. Manrin, *De l'influence de la Réformation sur les rapports du pouvoir civil et de l'ordre religieux*, thèse de Strasbourg, 1861. A. Chenot, *De l'organisation administrative de l'Église luthérienne du Pays de Montbéliard antérieurement à la loi du 18 Germinal an X*, Paris, Fischbacher, 1885.

L'Église est si intimement unie à l'État qu'elle est absorbée par lui, au moins en apparence.

Est-ce donc ce qu'avaient voulu les Réformateurs ? N'avaient-ils arraché l'Église au despotisme des Papes que pour l'humilier ensuite sous la main des Césars ?

Non certes, et il faut leur tenir compte des difficultés très grandes au milieu desquelles ils se débattirent.

Luther, par exemple, n'a pas donné une constitution à son Église. Mais il ne le pouvait pas. Avant de constituer son Église, il fallait attendre les fruits de la prédication de la Parole. De plus, Luther crut longtemps possible et désira longtemps un arrangement avec l'Empereur. Il ne voulait pas rendre la scission définitive en organisant trop tôt la Réforme. De là, la lente organisation des Églises issues de la Réforme allemande. On ajoute un rouage à l'autre selon les besoins du moment. On utilise les bonnes volontés des princes pieux. Mais il n'est point question de confondre l'Église avec l'État, ni de sacrifier la première à celui-ci. Luther voulait une Église où serait maintenue la distinction du temporel et du spirituel, une Église libre vis-à-vis de l'État, et dans laquelle les droits respectifs du ministère et de la communauté devraient être respectés. Mélanchton est très catégorique sur ce même point. Les Livres symboliques de même. Les articles de Smalcalde prennent bien soin de garantir le droit des communautés. Brenz tenait de même à la liberté de l'Église. En réalité, l'Église nouvelle passa de bonne heure sous l'autorité des princes. La force même des choses le voulait ainsi. Les Églises de la Réforme eussent été étouffées dans le sang si elles n'avaient pas eu recours à la protection des princes. Et cette protection donnait à ceux-ci une situation exceptionnelle dans l'Église.

Les Réformateurs dépassaient leur époque et se montraient

ici encore des hommes de génie en demandant pour l'Eglise une autonomie dont ils ne trouvaient nulle part l'analogie dans les institutions de leur temps. Le principe d'autorité régissait toutes choses ; on l'appliqua aux choses de l'Eglise. Puis, on théorisa une pratique abusive. Les théologiens et les juristes systématisèrent les excuses. Les princes devinrent les gardiens de la première et de la seconde table de la Loi, *custodes non solum secundæ tabulæ, sed etiam primæ*, les principaux membres de l'Eglise, *principua membra ecclesiæ* ; on constata que le *jus episcopale* avait passé des évêques aux princes et le prince devint le *summus episcopus*. Les protestations contre le Césaro-papisme ne manquèrent pas. Elles éclatèrent de bonne heure. Le piétisme les renouvela. Le XVIII^{me} siècle essaya de concilier les droits des princes avec ceux de l'Eglise par la théorie de Pfaff. D'après lui, le chef de l'Etat possède la juridiction ecclésiastique suprême, le *jus circa sacra*, c'est-à-dire le droit d'examiner les lois de l'Eglise, de les contrôler pour les approuver ou les rejeter. Les *jura sacra*, l'administration particulière de l'Eglise, enseignement, culte, discipline, appartiennent à titre de *jura collegiana* à la totalité des membres de l'Eglise.

Le système collégial de Pfaff n'est, au fond, qu'une théorie concordataire.

C'est dans l'esprit de ce système que notre Eglise était organisée et gouvernée au XVIII^{me} siècle.

En théorie, le prince possède bien tous les droits épiscopaux (1). En fait, il les délègue au Conseil ecclésiastique, au

(1) Voici la liste des droits du souverain : « Premièrement S. A. S. possède en toute souveraineté et à Elle appartient la Ville et territoire de Montbéliard, tant par rapport à l'Ecclésiastique qu'au séculier avec les droits épiscopaux et tous les droits de régale.

DROITS ECCLÉSIASTIQUES

Comme Seigneur particulier et évêque appartiennent à S. A. S. les droits suivants :

Surintendant, aux consistoires locaux, aux ministres, à chacun d'eux pour leur part.

Il est aisé de déclamer contre l'autorité abusive ainsi accordée aux princes — et les auteurs catholiques surtout n'y manquent point. En réalité, l'Église évangélique restait singulièrement maîtresse d'elle-même. Citons-en un exemple.

En 1724, la nouvelle ordonnance émettait l'intention formelle de remplacer dans nos Eglises les anciens Psaumes par des cantiques « plus édifiants ». Eh bien, jamais le despotisme des princes ne parvint à vaincre la répugnance de nos

I

Toute juridiction ecclésiastique.

II

La conservation et la Protection de la Religion suivant les droits de l'Empire.

III

L'établissement des Tribunaux ecclésiastiques.

IV

Le droit de connaître des causes de mariage et autres.

V

Le droit de dispenser en cas de mariage les degrés de parenté qui ne sont pas défendus par le droit divin.

VI

Le droit de punir la Simonie.

VII

Le droit d'extirper l'hérésie.

VIII

L'établissement d'un Conseil Ecclésiastique, grand Consistoire et consistoire particulier de chaque Église.

IX

L'établissement des officiers ecclésiastiques.

X

Le droit de nommer, appeler, établir, installer et confirmer Conseillers Ecclésiastiques, Surintendants, Ministres de cour, Ministres d'Église, Diacres, Anciens, Professeurs, Recteurs, Maîtres d'Écoles et autres.

XI

L'inspection et visite sur iceux et ceux qui leur sont confiés.

XII

Le droit, d'avoir Universités, fonder et établir collèges, Temples et Églises, Hôpitaux, Gymnases et Écoles.

XIII

Le droit d'inspection, direction, dispensation et protection des revenus ecclésiastiques ». (Archives de la ville de Montbéliard).

Eglises qui voulaient continuer à chanter les vieux psaumes introduits chez nous dès les premiers temps de la Réforme. On les chanta jusqu'à la Révolution.

Nous avons dit que l'autorité du prince était déléguée aux différentes autorités ecclésiastiques. Voyons maintenant quelles étaient ces différentes autorités, et le rôle spécial qu'elles avaient à jouer dans le fonctionnement général de l'Eglise. Nous avons à citer d'abord le *Conseil ecclésiastique*.

Le Conseil ecclésiastique n'était autre que le conseil du souverain auquel s'adjoignait, pour les affaires ecclésiastiques, le Surintendant des Eglises. « Être laborieux et infatigable, disait-on au xvii^{me} siècle, est une qualité qui ne manque jamais à un Conseiller de Montbéliard ». Il y a eu des exceptions, mais le mot était justifié. Les conseillers formaient d'ordinaire l'élite intellectuelle et morale du pays. Leur nombre a varié. M. Clément Duvernoy pense, qu'en 1776, il s'élevait à quatorze. Il était en tous cas de dix vers la fin du siècle ⁽¹⁾.

Ce nombre ne dépendait d'ailleurs, comme le choix des conseillers, que de la volonté du souverain.

Le Conseil ecclésiastique tenait ses séances dans le bâtiment des Halles, à Montbéliard, tous les mercredis. Un secrétaire tenait procès-verbal des délibérations et décisions.

Le Conseil ecclésiastique faisait tous les règlements relatifs au culte ou à la discipline, soit de sa propre initiative, soit sur le rapport du Surintendant, ou sur la demande de tout ou partie du clergé. Quand il s'agissait de modifications à faire dans la liturgie, réimpression, additions, composition de formulaires nouveaux, le Conseil choisissait pour cela des ecclésiastiques compétents et son autorité ne s'exerçait que

(1) En 1781, le Conseil ecclésiastique était ainsi composé : MM. de Goll, comte de Sponeck, Bouthenot, Goguel l'ainé, Jeanmaire, Rossel, Beurnier, Goguel cadet, Gropp, Parrot et Bonsen, surintendant.

pour sanctionner le travail des commissaires nommés par lui. Pour l'administration de l'Eglise, au contraire, le Conseil entrait dans les plus grands détails.

C'est lui qui réglait la desserte des cures vacantes, qui choisissait le remplaçant d'un pasteur empêché — ne fût-ce qu'un dimanche — de faire son service. Il appelait devant lui les pasteurs signalés par le Surintendant pour une erreur de doctrine ou de conduite.

Il connaissait des causes de mariage et de divorce. Il confirmait les anciens d'Eglise. Il nommait les instituteurs. Les pasteurs étaient nommés par un rescrit du prince, mais sur la présentation du Conseil ecclésiastique. Il avait la haute gestion des fonds et des biens appartenant à l'Eglise.

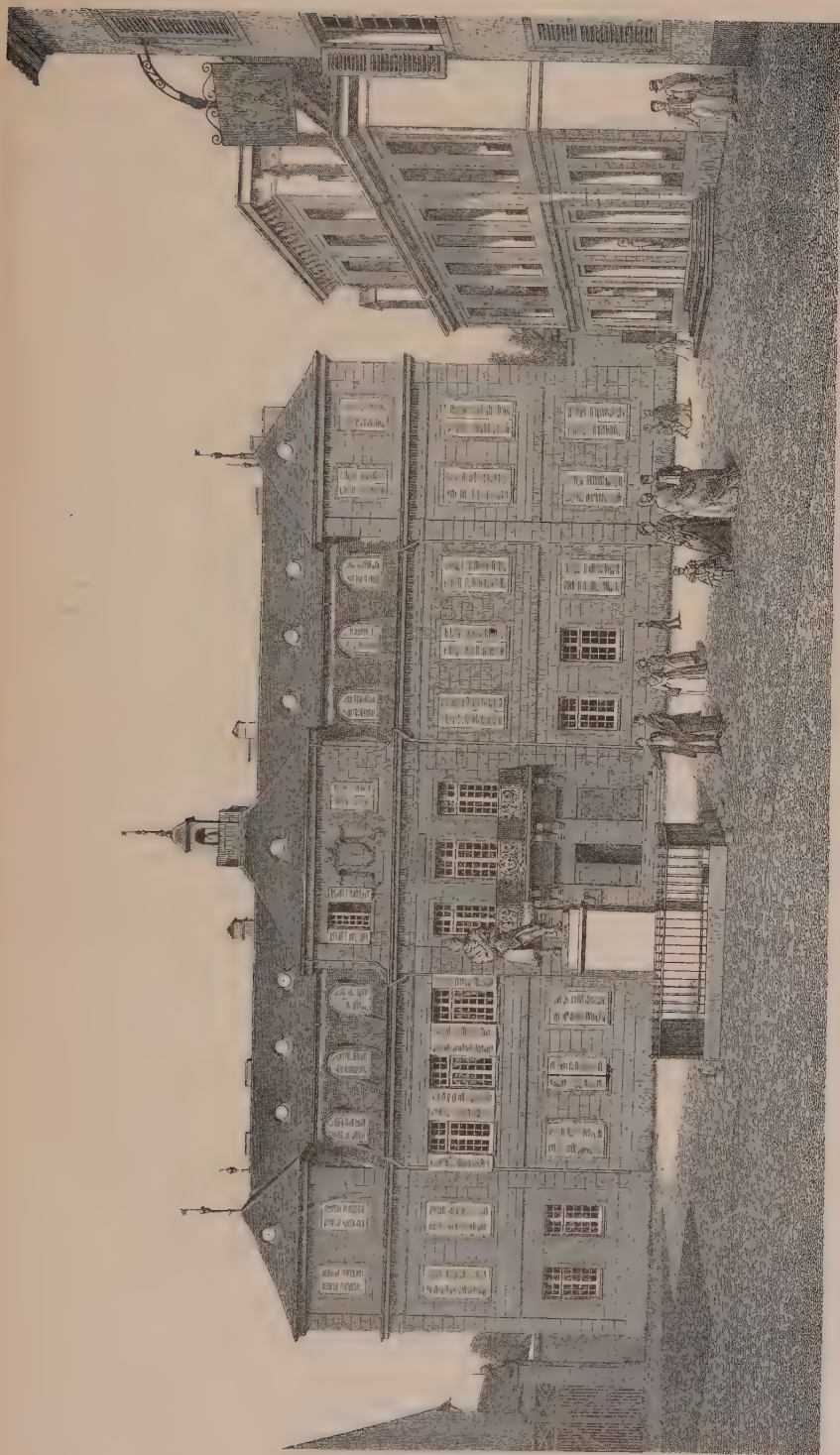
Le Conseil ecclésiastique, dit avec raison M. A. Chenot, « était la plus haute autorité de l'Eglise, son tribunal suprême et son conseil souverain ».

Il délguait un de ses membres en qualité de commissaire du gouvernement à chaque séance de la Conférence ecclésiastique qui se tenait à Montbéliard trois fois par an à la fin des mois d'été.

Le Conseil ecclésiastique a subsisté jusqu'en 1793 pour le comté de Montbéliard, et jusqu'en 1723 pour les quatre Seigneuries d'Héricourt, Blamont, Clémont et Châtelot, mises sous séquestre à cette date par le gouvernement de Louis XIV.

Le Surintendant ecclésiastique, nommé à vie, mais révocable, était un pasteur choisi par le prince et mis par lui à la tête de tout le corps pastoral de la Principauté. C'était d'ordinaire l'un des ministres de l'Eglise allemande ou française de Montbéliard, un homme qui avait donné des preuves d'intelligence et de dévouement à son Eglise.

Ses devoirs étaient multiples. Tout d'abord, des devoirs



HÔTEL DE VILLE DE MONTBÉLIARD

d'apparat, si je puis dire. Il procédait à la dédicace des temples, examinait et consacrait les candidats au Saint-Ministère. Il installait les ministres dans leurs nouvelles paroisses.

Il avait, en outre, la surveillance des pasteurs et des paroisses et devait pour cela faire une visite annuelle dans chacune des paroisses de sa juridiction. Montbéliard, séjour habituel du Surintendant, n'était visité que tous les trois ans. A chaque pasteur, le Surintendant demandait une notice individuelle, semblable à celle que l'Université de France exige aujourd'hui de ses fonctionnaires. Le pasteur devait dire son âge, raconter ses études, sa vie antérieure au ministère, ses lectures actuelles, puis, il devait donner son état civil, ses charges de famille. Ces demandes répétées tous les ans impatientaient parfois les ministres qui renvoyaient quelquefois tout simplement aux renseignements qu'ils avaient fournis antérieurement.

A chaque visite dans une paroisse le Surintendant prenait des informations détaillées sur le ministre, sa conduite privée, la manière dont il s'acquittait des charges de son ministère. Il accueillait les plaintes et les transmettait au Conseil ecclésiastique. Le ministre devait aussi catéchiser et prêcher devant le Surintendant qui lui adressait ses compliments ou ses conseils. Le ministre devait aussi rendre compte de sa doctrine. Les Surintendants exacts comme Bonsen entraient dans tous les détails ⁽¹⁾. D'autres allaient plus vite en besogne.

Tous les fonctionnaires de l'Église, anciens, maîtres d'école, sacristains même, étaient surveillés dans leur doctrine et leur conduite.

Le peuple chrétien lui-même, enfants et adultes, devait être examiné sur les points principaux de sa foi.

(1) Cet examen du clergé était général en Allemagne. Voyez, par exemple, l'article intitulé : *Gewissensprüfung der protestantischen Geistlichkeit*, *Neues Journal für Prediger*, Halle, 1790.

L'inspection terminée, le Surintendant rédigeait un rapport détaillé sur l'état de chaque paroisse dans lequel il donnait le nombre des paroissiens, célibataires, mariés, veufs et veuves, le nombre des communicants, le nombre des enfants suivant les écoles, celui des jeunes enfants, celui même des individus originaires de la paroisse résidant ailleurs. Le nombre des actes de culte était soigneusement noté. Un article concernait le pasteur, un autre l'instruction publique, l'exercice de la discipline ecclésiastique, l'état de la caisse des pauvres, un dernier enfin « la conservation de tout ce qui appartient à l'Église ». Un grand nombre de ces rapports existent encore et constituent une source de renseignements de premier ordre.

Ces rapports nous font pénétrer en quelque sorte dans la vie quotidienne de nos pères du XVIII^{me} siècle. Voici, par exemple, le récit d'une visite du Surintendant Bonsen dans la paroisse d'Audincourt. Le maire Louys et le pasteur Laude vivaient en mauvaise intelligence, et le vicaire Parrot n'avait pas une vie très édifiante.

Le maire avait dit en présence du Surintendant qu'il désirait beaucoup une réconciliation avec son ministre : « Et vous, M. le pasteur, dit Bonsen, qu'est-ce que le cœur vous dit dans ce moment de crise ? — Je prends Dieu à témoin, répondit aussitôt celui-ci, qu'il y a longtemps que j'aurais souhaité que mon compère le Maire eût été dans les dispositions d'esprit où je le vois aujourd'hui ! — *Sat cito*, lui dis-je, raconte Bonsen, *si sat bene*. Donnez-vous réciproquement les mains en marque et signe extérieur de votre entière et sincère réconciliation. C'est aussi ce qu'ils firent avec une allégresse édifiante en présence de trois pasteurs et d'autres assistants. Moi, de mon côté, je mis ma main droite sur les leurs, et je dis : « Que le Dieu de paix soit et demeure éternellement avec vous ! Vivez en paix. Procurez et cultivez

la paix dans l'Église du Dieu de paix. Amen ». Puis, ce fut le tour du vicaire. Le Surintendant l'avertit une dernière fois au nom du Conseil, au sujet de sa vie peu édifiante, paraît-il. Il chercha aussi à obtenir de l'un des maires de la paroisse, quelques renseignements sur Parrot, mais notre homme, spirituel et prudent comme nos paysans, répondit : « Il va se faire tard, nous vous mettrions à la nuit si nous devions vous faire un récit circonstancié de tout ce que nous aurions à vous dire » (1).

Dans les périodes de crise, il arrivait que les visites des surintendants fussent négligées et les abus s'introduisaient dans l'Église. Ainsi, sous le règne néfaste de Léopold-Eberhard, elles étaient tombées en désuétude, et chacun faisait un peu ce qu'il voulait. Le duc de Wurtemberg, Eberhard-Louis, ayant obtenu par le traité de Wildbad la possession actuelle des quatre Seigneuries, y établit deux surintendances, l'une à Héricourt, l'autre à Blamont. Jean Ponnier fut Surintendant pour Blamont et Pierre Cucuel pour Héricourt.

Ces surintendances furent supprimées en 1723.

Les pasteurs.

Après avoir achevé leurs études classiques dans l'Ecole latine de Montbéliard, les futurs pasteurs de notre pays se rendaient à Tubingue pour y étudier la théologie. Le cours d'études était de cinq années, de quatre vers la fin du XVIII^{me} siècle. Les futurs pasteurs étaient en grande partie *stipendiaries*, c'est-à-dire boursiers. Ils profitaient d'un legs fait en 1557 par le comte Georges de Montbéliard, qui avait légué au Séminaire de Tubingue 10.000 florins pour l'entretien de six jeunes gens nés dans le comté de Montbéliard, et de

(1) Archives nationales, K. 2176. Visite de 1777. Parrot s'amenda. Les rapports des années suivantes témoignent qu'il n'y a plus aucun reproche à faire sur sa conduite.

quatre nés dans les Seigneuries d'Horbourg et de Riquewihr, qui se consacraient à l'étude de la théologie. Les Montbéliardais avaient, à Tubingue, quelques privilèges spéciaux. Ils n'étaient pas mêlés aux Allemands et n'entendaient pas que l'on portât atteinte à leurs prérogatives ».

Lorsqu'ils avaient été « libérés » par leurs Maîtres de Tubingue, les candidats subissaient, devant le Conseil ecclésiastique ou ses délégués, un examen qui portait sur les articles de la foi de l'Église. Après cet examen, ils étaient consacrés par le Surintendant en présence d'un commissaire du gouvernement et d'un pasteur de Montbéliard. Quand une place était vacante, ils y étaient nommés par un rescrit du prince sur la présentation du Conseil ecclésiastique qui tenait compte des droits d'ancienneté. Les pétitions faites par les paroissiens arrivaient rarement à modifier l'ordre établi pour les nominations.

Une fois installé par le Surintendant, quelles étaient les fonctions du pasteur ?

Le ministre est tenu d'être en exemple à ses paroissiens, devoir général qu'il ne doit jamais perdre de vue. En outre, il est chargé de célébrer le culte divin tous les dimanches et fêtes en expliquant les textes sacrés prescrits pour ces jours, de catéchiser chaque dimanche, d'expliquer l'histoire de la Passion pendant le Carême, de faire en hiver un sermon ou une catéchisation dans la semaine, de faire toujours un sermon de préparation dans la semaine qui précède un jour de communion, de réciter lui-même à l'Église, chaque matin et chaque soir la prière quotidienne quand il n'est pas absent de la paroisse, de visiter soigneusement les malades et les mourants, de visiter chaque semaine au moins une fois les écoles de la paroisse.

Les pasteurs étaient payés avec les revenus des biens ecclé-

siastiques, qui provenaient des dîmes et des rentes des anciennes possessions sécularisées de l'Église collégiale de Saint-Maimbœuf, de l'abbaye de Belchamp, du prieuré du Vernoy et de celui de Châtenois. Ces revenus alimentaient les trois Recettes ecclésiastiques de Montbéliard, Héricourt et Blamont, administrées par un receveur laïque dont la gestion était contrôlée par l'autorité civile.

Le traitement du pasteur en titre était de 100 livres en argent et de 144 quartes de blé, et autant d'avoine. (La quarte valait 27 litres, 2 décilitres).

Les pasteurs avaient en outre quelques avantages spéciaux, du bois de chauffage, fourni par les communes, leur part des glands et fruits sauvages récoltés dans les forêts et sur les terrains communaux, un droit de pâturage pour leurs bestiaux.

Le Consistoire paroissial.

Le Conseil de régence avait établi, dès 1564, des anciens d'Église ou surveillants ecclésiastiques qui devaient être dans chaque paroisse les aides et les soutiens du pasteur ⁽¹⁾. Le

(1) Le nombre des anciens a varié. Voici la *Formule de serment* qu'ils devaient prêter en entrant en charge :

« Articles comprenant les principaux devoirs à l'observation desquels tout ancien de l'Église de Montbéliard s'obligera par serment lors de la Réception.

I. Je m'oblige et je m'engage par le serment que je prête ici, devant Dieu et en présence de cette assemblée chrétienne, que je persévérerai par l'assistance divine, dans la profession de la vérité, et dans la pratique des devoirs de la religion chrétienne, selon la doctrine des Eglises protestantes évangéliques de la Confession d'Augsbourg.

II. Je promets de garder une fidélité inviolable à mon légitime souverain, d'avancer, autant qu'il sera en mon pouvoir, ses Dignités et Intérêts et d'écarter ce qui pourrait y être contraire.

III. Je fais vœu de m'employer, autant qu'il me sera possible, à maintenir la religion Évangélique et le bon ordre dans l'Église.

IV. Pour cet effet je veillerai et m'emploierai soigneusement à ce que la Piété, la paix et les bonnes mœurs soient cultivées dans mon quartier en général et dans chaque famille en particulier.

V. Je déclarerai aussi au ministère de l'Église, autant que j'en aurai des indices certains, sans partialité ni égards pour personne, tous ceux qui mèneront une vie

pasteur, le maire, les trois anciens formaient dans chaque paroisse le consistoire local qui correspondait à peu près au Conseil presbytéral de notre législation actuelle. Ce corps, dit M. Chenot ⁽¹⁾, était chargé de maintenir l'ordre et la discipline dans la paroisse, et de faire exécuter les règlements ecclésiastiques. Il faisait comparaître, au siège de ses séances, généralement dans le temple à l'issue du service divin, quelquefois au presbytère, tous les pécheurs scandaleux, les ivrognes, les débauchés, les joueurs de cartes, les jureurs et blasphémateurs, les transgresseurs du repos dominical, les contempteurs de la Parole de Dieu, des prédications et des catéchisations, comme aussi tous les individus, hommes et femmes, qui avaient entre eux des contestations pouvant dégénérer en procès ou en voies de fait. Il s'efforçait de réconcilier ceux-ci, réprimandait et censurait les autres, les excommunait au besoin et leur infligeait des amendes plus ou moins fortes au profit de la caisse d'aumônes paroissiale. En cas de refus de comparaître ou en cas de récidive, il les déférait à l'autorité civile qui leur infligeait la peine encourue... c'était tout à la fois un tribunal de mœurs ⁽²⁾ et une justice de paix.

ou feront quelque action scandaleuse : notamment ceux qui marqueront du mépris soit pour les assemblées religieuses, soit pour les Saints sacrements, et qui négligeront l'éducation de leur famille.

VI. Je garderai inviolablement le silence sur les choses proposées ou résolues dans les Assemblées ecclésiastiques, qui étant divulguées, pourraient nuire à la réputation de quelqu'un et occasionner quelque aigreur ou malveillance.

Tels étant les devoirs de ma charge, ma sincère intention est de m'y conformer exactement, moyennant le secours de la grâce divine, lequel j'implore pour cet effet, A moi Dieu m'assiste et me soit en aide.

Vu et approuvé en Conseil pour être exécuté suivant sa forme et teneur. Le 1^{er} novembre 1752.

Signé : R. DE GEMMINGEN.

Montbéliard, de l'imprimerie de Jaq.-Michel Becker ».

(1) *De l'organisation, administration de l'Église luthérienne*, page 13.

(2) Cf. *Étobon au XVII^{me} siècle*. Étude de mœurs locales, par John Viénot. Montbéliard, V. Barbier, 1887.

Les anciens du Consistoire avaient aussi sous leur autorité les bancs de l'église. C'était une affaire très importante dans un temps où trois absences consécutives du culte public exposaient à une « *calange* » ou même à une amende. « Seront encore sous la disposition dudit Consistoire, dit la nouvelle ordonnance, les bancs de l'église pour les distribuer le plus équitablement, et pour lever les différents qui pourront naître à cet égard. Et lorsqu'il y aura quelque banc de famille vacant il en sera fait un prix aux personnes qui le demanderont » (1).

Ces lignes nous prouvent qu'à Montbéliard certaines familles avaient leur banc particulier pour lequel elles payaient une redevance. Et, en effet, le livre de la Recette des tronc's de l'église Saint-Martin mentionne, en 1732, des sommes perçues pour la location des places. Nous croyons que cet usage est resté particulier à Montbéliard. Les paroissiens de nos campagnes étaient trop pauvres pour avoir jamais pu louer des bancs à l'église.

La paroisse.

Quel rôle restait à la paroisse dans l'organisation que nous venons d'esquisser ?

Elle faisait entendre sa voix par les anciens qu'elle fournissait, qui n'étaient pas nommés par elle mais qui, sortis de la paroisse, en connaissaient les besoins et les vœux. Nos Églises ne se soumirent jamais à certaines des cérémonies qui avaient été maintenues en Wurtemberg et qu'on essaya, à diverses reprises, d'introduire chez nous. Le culte garda ses formes simples, parce que notre peuple protestant l'entendit ainsi.

La paroisse avait le droit de pétition au Conseil et elle y

(1) Supplément de 1724, page 33.

recourait quand il s'agissait de modifier un règlement en cours. En voici un exemple. Le service du dimanche après-midi se faisait à Montbéliard à une heure et demie. L'heure était gênante pour les bourgeois. Une pétition, datée du 26 avril 1764, exposa à « Nosseigneurs » du Conseil que « sitôt qu'une heure a sonné, la cloche appelle déjà au dernier sermon, si bien qu'on est obligé de s'y rendre à une heure et demie, dans le Temps que la trituration ou la concoction des alimens que l'on a pris commence à se faire, et que la plupart des auditeurs sont aux premiers moments d'une digestion essentielle à la santé, contraints de demeurer assis fort souvent durant une heure ou une heure et demie à prêter l'oreille au prédicateur » (1). C'était trop juste, l'heure fut retardée.

Quand une paroisse avait apprécié les services d'un vicaire, il arrivait souvent qu'elle demandait à le conserver comme pasteur titulaire. La demande était quelquefois accordée.

La Conférence ecclésiastique.

Un dernier rouage à signaler parce qu'il avait sa grande influence sur la marche de l'Église, c'était la Conférence ecclésiastique. L'institution était ancienne. Toussain déjà l'avait établie. Mais elle était tombée en désuétude et ce fut le supplément de 1724 qui en rétablit le cours régulier. « Nous voulons, dit l'ordonnance, qu'il y ait pendant chaque mois de l'été une assemblée de tous les Ministres de l'Évangile, dans lesquelles les Pasteurs suivant leur rang, feront une proposition édifiante sur quelqu'un des principaux articles de la Foi, des Controverses de la Religion, ou sur l'état présent de l'Église, sur les devoirs du Ministère Évangélique et sur d'autres matières de pareille nature » (2).

(1) Archives de l'Inspection.

(2) Supplément, page 26.

Ces Conférences furent, en effet, tenues sous la présidence du Surintendant, sous la surveillance d'un conseiller commissaire du gouvernement. Elles étaient purement consultatives en théorie ; en fait, elles eurent la plus grande influence sur la marche de l'Église. C'est de là que partait l'impulsion pour demander une réglementation nouvelle, une répression plus sévère de certaines fautes, pour obtenir l'abrogation d'un règlement vieilli. Le plus souvent le Conseil ne faisait que revêtir de la sanction légale les vœux de la Conférence.

Telle était dans ses grandes lignes la constitution de notre Église sous l'ancien régime.

On peut en rêver une meilleure. Il nous suffit ici de constater que celle-ci n'a pas arrêté le développement de notre Église, et qu'elle l'a souvent très efficacement servi. Il n'y a pas lieu de crier au césaro-papisme. La réalité en tous cas valait mieux que la théorie.

CHAPITRE II

LE CULTE

L'organisation du culte. Les services du dimanche et de la semaine. Les premiers essais liturgiques. La liturgie de 1741. Étude de cette liturgie.

La belle ordonnance ecclésiastique de 1559 ⁽¹⁾, qui vers la fin du xvi^{me} siècle, avait fini par triompher dans notre pays de toutes les résistances, restait encore au commencement du xviii^{me} siècle — en théorie du moins — la règle du culte dans notre Église.

Les rédacteurs de l'Ordonnance s'étaient préoccupés de remplir tous les vides laissés par la suppression de la messe. De nombreux services devaient dans leur pensée remplacer le mécanisme catholique. Il y avait dans nos Églises deux prières par jour, une le matin, une le soir ⁽²⁾. Le mercredi,

(1) Les auteurs Montbéliardais disent indifféremment l'Ordonnance de 1559, de 1560, ou même de 1568. C'est que cette ordonnance, promulguée en 1559, a été publiée en latin en 1560 et en français en 1568.

(2) En ville, les prières du samedi furent supprimées plus tard à cause du marché. Voici d'ailleurs la liste des services de Montbéliard à partir de 1769. Dans les années précédentes tous ces services avaient lieu un peu plus tôt. Le Conseil adopte les heures suivantes sur la proposition des pasteurs de la ville. (Archives de l'Inspection).

Services d'été.

I. Des dimanches :

Matin

1. Sermon à six heures.
2. Sermon à neuf heures.

Après-midi

1. Catéchisme à une heure.
2. Sermon à deux h. et demie.

II. Des jours ouvriers :

Matin

1. Prière à sept heures.
2. Sermon à 8 heures.

Après-midi

1. Prière à quatre heures.

il y avait un service complet avec prédication. Le dimanche, là où cela était possible, il y avait deux ou trois services. Les Églises avec annexes étaient forcément moins bien servies. Les services alternaient alors chaque semaine. C'est la vieille institution du *tôt* et du *tard* qui subsiste encore aujourd'hui, c'est-à-dire que dans chaque paroisse le service est célébré un dimanche à neuf heures du matin, par exemple, et le dimanche suivant à 11 heures.

Comment tous ces services étaient-ils célébrés ? Dans quel ordre liturgique ? Il est difficile de le dire d'une manière absolument précise pour la première moitié du XVIII^{me} siècle. Les sacrements étaient administrés d'après la formule *ne varietur* de l'Ordonnance ecclésiastique (1). Mais pour les services du dimanche et de la semaine, il régnait une assez grande variété liturgique. Nous ne pouvons pas savoir davantage dans quelle mesure s'était conservé l'ordre du culte tel qu'il avait été fixé par l'Ordonnance. Car, avant 1741, il n'y avait pas dans nos Églises de liturgie proprement dite.

A la fin d'un recueil d'*Hymnes ou chansons spirituelles allemandes*, traduites en français et publiées à Montbéliard par Foillet en 1618, on trouve bien quelques prières extraites de l'Ordonnance de 1559. Ce sont, par exemple, la prière d'intercession qui terminait le culte, les prières spéciales des jours de fête, les prières pour l'Avent, la Nativité, la Purifi-

Services d'hiver.

I. Des dimanches :

Matin

1. Sermon à six h. et demie.

2. Sermon à neuf heures.

Après-midi

Comme en été.

II. Des jours ouvriers :

Matin

1. Prière à sept h. et demie.

2. Sermon à huit h. et demie.

Après-midi

1. Prière à trois heures.

(1) L'article VII de la Confession d'Augsbourg disait d'ailleurs : « *Ad veram unitatem ecclesiæ satis est consentire de doctrina evangelii et administratione sacramentorum* ».

cation de Marie, la Passion, la Résurrection, l'Ascension, la Pentecôte, la Trinité.

Cette réimpression prouve bien que ces prières étaient encore en usage à cette époque, mais nous n'apprenons rien là, ni sur l'ordre du culte, ni sur la période qui nous intéresse ici particulièrement.

On trouve aussi dans ce court formulaire le texte et la musique de la Litanie que l'Ordonnance de 1559 prescrivait de chanter, là où cela était possible. L'usage des répons chantés s'était-il donc établi dans notre Église ? Que cela ait été le cas dans quelques paroisses de notre Église au commencement du XVII^e siècle, cela est très probable. Mais nous doutons fort que l'usage ait jamais été général. Les *Chansons spirituelles* qui précèdent ces prières n'ont jamais été introduites dans toutes nos paroisses. Il en est de même pour la Litanie chantée. Nous nous trouvons ici en face d'un essai individuel qui ne peut nous conduire à une affirmation générale.

Ce qui nous porte à croire que les prières imprimées en 1618 n'étaient pas d'un usage absolument général, c'est que nous trouvons en 1697 un nouvel essai de liturgie qui renferme des prières empruntées à une autre source que l'Ordonnance. Il s'agit d'un petit recueil de *Prières ecclésiastiques* qui se trouvent à la fin d'une édition des Psaumes (1). Le titre déjà nous apprend que ces prières se disaient *ordinairement dans l'église française de Montbéliard*. Nous trouvons dans ce formulaire la prière quotidienne du matin qui se terminait par le Symbole, les Dix Commandements et l'Oraison domi-

(1) *Les Psaumes de David*. Mis en rime Française par Clément Marot et Théodore de Bèze, auxquels on a joint le Catéchisme et les Prières publiques de Montbéliard et deux autres prières du matin et du soir. A Montbéliard, par J.-M. Biber, 1697. Ce livre assez rare m'a été obligeamment communiqué par M. Clément Duvernoy auquel il appartient. La bibliothèque de la ville ne le possède pas.

nicale, et la prière de l'après-midi terminée par le Notre Père. Ces deux prières sont nouvelles. Elles ne se trouvent pas dans l'Ordonnance. Vient ensuite la prière dite au culte du dimanche matin et qui était aussi celle du mercredi. La première partie de cette prière est nouvelle, la fin est un remaniement de la prière contenue dans les pages 88 et 89 de l'Ordonnance de 1559.

La prière prescrite pour le service du vendredi matin n'est autre que la Litanie de l'ordonnance. Mais le mot est supprimé et il n'est plus question ni de musique ni de répons.

Suivent enfin deux prières pour la dévotion privée.

Cette liturgie embryonnaire de 1697 était-elle d'un usage général ? Nous ne saurions le décider. D'autant plus que le règne de Léopold-Eberhard allait amener dans le domaine liturgique comme dans tant d'autres, le règne du bon plaisir. Il n'y eut plus alors aucune uniformité dans les prières liturgiques. Les pasteurs les plus sérieux avaient leurs formulaires particuliers. Ainsi le ministre Samuel Méquillet (1694-1700 à Héricourt, 1700-1739 à Chagey), a laissé trois volumes de *Prières*. L'un de ces volumes est entièrement consacré aux prières publiques. Il y en a pour toutes les fêtes et toutes les occasions et *aucune* n'est empruntée à l'ordonnance. Méquillet avait sa liturgie à lui. Beaucoup d'autres faisaient comme lui. D'autres encore, comme J.-J. Pelletier, improvisaient leurs prières.

On le voit, le Supplément de 1724 pouvait constater avec raison que l'ancienne ordonnance de 1559 était tellement devenue hors d'usage, qu'il semblait qu'elle n'eût jamais été introduite. Un des premiers soins des nouvelles autorités ecclésiastiques établies par Eberhard-Louis fut de remettre en vigueur cette antique ordonnance que le *Supplément* mettait au point.

Le Conseil ecclésiastique ne chercha point d'abord à rétablir l'unité liturgique. Le *Supplément* donne seulement quelques indications générales sur l'ordre du culte. Les pasteurs, après les sermons de préparation à la Sainte-Cène, devront lire la Confession publique des péchés et donner l'absolution.

A chaque prière publique on lira un chapitre de l'Écriture Sainte, on récitera les articles de foi et les Dix commandements et on donnera une explication sommaire d'un passage biblique. Le *Supplément* décide qu'aux jours de la Circoncision et de l'Ascension de Jésus-Christ, le jeudi et le vendredi de la semaine sainte, il y aura un prêche dans les villes et une catéchisation dans les villages, au lieu de la prière usitée jusqu'alors. Elle prescrit de faire une exhortation aux nouveaux mariés et un sermon funèbre aux enterrements, mais l'ordre du culte n'est pas précisé davantage et nous avons à constater ici combien le sens liturgique s'était altéré dans nos Églises depuis l'acceptation de l'ordonnance de 1559. Le sermon, l'enseignement a pris toute la place.

Le reste considéré comme peu important, est laissé, ou à peu près, à l'arbitraire du ministre. Même dans le *Supplément*, qui s'efforce de réagir contre l'arbitraire, nous remarquons une tendance manifeste à substituer le plus possible l'enseignement, le prêche et l'explication biblique au chant et à la prière.

D'ailleurs le mouvement de 1724 ne devait pas doter encore nos Églises de la liturgie qui lui manquait. Dès le 22 octobre 1727, le Conseil ecclésiastique avait, il est vrai, pris la résolution d'ordonner « l'uniformité des prières de l'Église ». Mais bientôt des événements survinrent qui firent passer au second plan la réforme du culte. La mort d'Eberhard-Louis, l'arrivée au pouvoir d'un prince catholique gouverné par les Jésuites, l'occupation de Montbéliard par les Français en

1734, tous ces événements si graves ne laissèrent pas aux esprits assez de liberté pour poursuivre la réforme liturgique commencée pourtant par l'ordonnance supplémentaire de 1724. Enfin, la tranquillité étant revenue, on put se remettre à l'œuvre et, en 1741, parut la *Liturgie ou la manière de célébrer le service divin établi dans les Églises de la Principauté de Montbéliard* ⁽¹⁾.

Examinons cette œuvre qui fait le fond de la liturgie encore en usage dans nos Églises.

Signalons d'abord un progrès, l'introduction du service d'autel. L'Église a pris la claire conscience de la distinction à établir entre l'autel, le lieu où l'on prie et la chaire, le lieu d'où l'on s'adresse à la communauté. L'introduction du service d'autel dans nos Églises était l'imitation d'un usage devenu général en Wurtemberg.

Malheureusement, les auteurs de notre liturgie n'ont pas voulu ou pas pu faire assez grande la part du chant. Ils n'ont pas tenté de rétablir l'usage des répons que prescrivait l'ancienne ordonnance. Le ministre est seul acteur dans le culte, le chant est réduit à son minimum, il n'y a plus, entre le ministre et la communauté, le vivant dialogue qu'avaient voulu les Réformateurs.

Cette remarque faite, voyons comment la liturgie de 1741, organisait les services.

Service du dimanche matin.

A l'autel :

Invocation. Notre aide, etc.

Confession des péchés,

Lecture de l'épître du dimanche,

Chant.

(1) Montbéliard, J.-P. Biber, imprimeur de S. A. S., 124 pages.

En chaire :

Invocation. La grâce, etc.

Prière,

Sermon,

Prière,

Chant,

Bénédictio.

On conviendra que l'organisme de ce service est plus complet et plus satisfaisant que celui qui s'était généralisé au xvii^{me} siècle dans notre Église.

On sera probablement frappé comme nous de l'introduction de la confession des péchés avant le sermon.

D'où venait cette confession des péchés ? Elle avait été empruntée par les auteurs de la liturgie de 1741 à l'Ordonnance de 1559. Très belle encore sous sa nouvelle forme, elle n'a pas gardé cependant toute la saveur et la concision de la forme ancienne. On en jugera par la comparaison des deux textes que nous donnons ici.

ORDONNANCE DE 1559.

Dieu et Père éternel tout-puissant, nous recognoissons et confessons, hélas, que nous sommes conçus et nez en péché, dont il advient, que remplis d'ignorance et incredulité envers ta divine parole, nous sommes enclins à tout mal, et nonchallans à tout bien, transgressans tes commandemens sans cesse, à cause de quoy nous sommes subjects à la mort éternelle, et de plus en plus nous nous mettons nous-mêmes en perdition : Nous nous repentons de cœur de toutes ces choses, et en sommes marris à bon escient, et requerons ta grace et ton aide : Dieu et Père tres benin, aye pitié de nous, pour l'amour de ton fils nostre Seigneur Jesus Christ, donne nous le St-Esprit qui nous enseigne à vrayment connoistre nos pechez, à avoir en hor-

LITURGIE DE 1741.

O Dieu et Père éternel ! nous reconnoissons et nous confessons devant toi que nous sommes de pauvres et de misérables pécheurs : conçus et nés dans la souillure : Plongés dans l'ignorance et l'incredulité : Naturellement sourds à ta parole, portés au mal et incapables par nous-mêmes de faire aucun bien.

Hélas ! nous avons transgressé tes saints commandemens : En t'offensant nous sommes tombez dans la mort, et nous avons mérité toute ton indignation. Mais, Seigneur, nous désavouons les dérèglemens de notre vie : Nous nous repentons de t'avoir offensé : Nous te demandons grâce, nous implorons ta miséricorde.

Père charitable, Dieu tout bon ! aye pitié de nous, pour l'amour de Jesus-

reur notre injustice, et à apprehender par vive foy ta grace et la remission de nos pechez en ton fils bien-aimé Notre Seigneur Jésus-Christ : afin qu'estans morts à péché, nous vivions à toy en nouveauté de vie, à la gloire de ton nom et à l'édification de l'Eglise, par notre Seigneur Jesus-Christ, Ainsi soit-il.

Christ ton Fils, nôtre Seigneur. Accorde et augmente-nous les dons de ton Saint-Esprit : Fai-nous sentir la profondeur de nôtre corruption : Apren-nous à connoître nos péchez, à avoir le mal en horreur et à nous apliquer fortement au bien. Allume dans nos âmes une vive foi, pour profiter de tes grâces, pour embrasser les parfaits mérites de ton Fils nôtre Sauveur, et pour recevoir la rémission de nos péchez. Afin que mourant de plus au péché, au monde et à nous-mêmes, nous puissions te servir dans une nouvelle vie, à la gloire de ton Nom, et à l'édification de ton Eglise par Jesus-Christ Nôtre Seigneur, Amen.

D'autre part, il est impossible de lire le texte de 1559 sans être frappé de la ressemblance qu'il offre avec le texte ancien de la Confession des péchés qui est devenue celle des Églises réformées, tel, par exemple, que le donne M. Bersier dans son *Projet de révision* ou M. le professeur Doumergue dans ses *Études sur le culte réformé*. Ce sont les mêmes mots, c'est surtout le même lien logique des idées. On est invinciblement amené à se demander : qui est-ce qui copie l'autre ? Quel est le texte primitif ? Est-ce celui de Calvin ?

Cela est incontestable, si M. le professeur Doumergue a vu juste. Pour lui, Calvin est le véritable auteur de la confession des péchés réformée. Utilisant des formules usitées avant lui, il les a combinées, il en a fait un tout, il a donc *créé* la confession célèbre. « Non seulement, dit-il en parlant de Calvin, la forme est de lui, mais une partie du fond ; et pour l'autre partie, il l'a empruntée à plusieurs formules. Il n'a donc pas seulement créé la forme de notre admirable confession des péchés avec son génie de Français ; il en a encore composé le fond ».

Je suis étonné que M. Doumergue ait cru pouvoir être aussi catégorique après la note que M. Ensfelder publiait dès

1860 dans le *Bulletin du Protestantisme français*. M. Ensfelder signalait déjà la ressemblance incontestable, parfaite, existant entre la confession des péchés qu'on attribuait à Théodore de Bèze et la traduction qu'il donnait de la confession des péchés insérée dans une ancienne liturgie de Strasbourg. Mais cette liturgie est de 1598 et on trouve le texte de notre confession dans la liturgie imprimée déjà par Calvin en 1542! s'écrie M. Doumergue, et il écarte dédaigneusement l'hypothèse de M. Ensfelder que Calvin aurait utilisé une ancienne liturgie strasbourgeoise. L'objection du savant professeur de Montauban ne porte pas. Car rien ne lui prouvait alors que la liturgie strasbourgeoise de 1598 n'était pas une réédition d'une liturgie antérieure, antérieure même à celle de Calvin.

D'ailleurs, puisque la dépendance des textes de Calvin et de la liturgie allemande de 1598 était incontestable, il fallait pousser la logique jusqu'au bout et affirmer que la liturgie de 1598 copiait tout simplement sur ce point la liturgie calviniste. Or, pour quiconque connaît l'esprit du luthéranisme strasbourgeois en 1598, cette idée d'un emprunt fait par un luthérien à une liturgie calviniste est tout simplement absurde.

Aujourd'hui le débat est tranché par les travaux de M. Erichson. Ce savant a établi d'une manière incontestable que Calvin n'a pas *créé* la confession des péchés, ni pour la forme, ni pour le fond, mais qu'il a tout simplement traduit dans sa langue admirable un document liturgique qu'il trouva en usage à Strasbourg.

Or il se trouve — et ce point valait la peine de nous arrêter — que le texte allemand strasbourgeois utilisé par Calvin est le même que le texte allemand traduit par notre ordonnance de 1559. Calvin à Strasbourg, et Léger Grimault à Montbéliard, ont traduit, chacun de leur côté, un texte al-

lemand qui est presque mot à mot identique. Nous donnons ici ces deux textes.

TEXTE ALLEMAND

DE L'ORDONNANCE DE 1559.

Allmechtiger, Ewiger Gott und Vatter, wir bekennen und veriehen das wir leider in Sünden empfangen und geboren seind und daher *vol* (1) *unwissens unnd Unglaubens* deines Gættlichen Worts und immer geneigt zû allem argen und træg zû allem gutten, übertretten deine heilige Gebott on underlass *dardurch wir in ewigen Tod fallen* und uns selber immermehr und mehr verderben.

Das ist uns aber leid und begeren deiner Gnaden und Hilff. Erbarme dich über uns, aller Gütigster Barmhertzlichster Gott und Vatter, durch deinen Son unsern Herrn Jesum Christum, verleihe unnd mehre uns deinen heiligen Geist *der uns lehre* unsere Sünd unnd Ungerechtigkeit *recht grundtlich erkennen unnd berewen, auch dein Gnad und vergeibung unser Sünden in Christo unsern Herrn deinem lieben Son mit warem Glauben ergreifen unnd annemen, also das wir den Sünden immermehr absterben* und dir in einem newem Leben zû deinem Preiss und *besserung deiner Gmein dienen* und wolgefallen mögen, durch Ihesum Cbristum unsern Herrn und Heiland, Amen.

TEXTE

DE LA LITURGIE STRASBOURGEOISE

Allmechtiger ewiger Gott und Vatter, wir bekennen und veriehen das wir leider inn sünden empfangen und geboren sind und daher geneigt zu allem argen, und treg zû allem guten, das wir deine heilige gebott on underlass übertretten, uns selb immer mehr verderben.

Das ist uns aber leid, und begeren deiner gnaden und hülff, So erbarme dich über uns, aller gütigster barmherzigster Gott und Vatter, durch deinen Sun unseren Herren Jesum Christum, verleihe und mehre uns deinen H. Geyst, damit wir unser sünd und ungerechtigkeit inn grund unseres hertzens erkennen, war rew und leid darüber überkommen, inen gentzlich absterben, und dir in einem neuwem Gottsæligen leben gentzlich wol gefallen. Amen.

D'où viennent ces deux textes ? L'un, celui que Calvin a connu à Strasbourg, apparaît pour la première fois dans une petite liturgie qui forme appendice au « *Psalter* » de 1539. La rédaction de cette liturgie est attribuée à Bucer, le grand homme de la Réformation strasbourgeoise. L'autre, celui qui figure dans notre Ordonnance de 1559, a été jusqu'ici attribué à Brenz, l'auteur principal de la *Kirchenordnung* d'où notre Ordonnance est tirée. On n'avait pas jusqu'ici remar-

(1) Nous soulignons tout ce qui ne se trouve pas dans la liturgie de Strasbourg.

qué l'identité presque absolue des deux textes. Ce fait, que le lecteur a pu vérifier par lui-même, nous amène à poser de nouveau cette question : qui est-ce qui copie l'autre ? Est-ce Bucer ou Brenz ?

Un examen superficiel de la question nous amènerait vite à conclure à la priorité du texte de Bucer publié dès 1539, tandis que celui de Brenz date de 1559.

Mais il y a à cette solution bien des difficultés. Nous demandons à ceux qui connaissent tant soit peu l'histoire des luttes des Luthériens et des Sacramentaires, s'il est probable que Brenz, dont la célébrité en Allemagne se rapprochait de celle de Luther lui-même, que Brenz l'auteur de la Confession du Wurtemberg, du *Syntagma Suevicum*, le correspondant de Marbach, ait été chercher parmi les formulaires de confession publique renfermés dans la liturgie de Bucer, le fragment dont il s'agit pour en faire une prière à dire à la suite de la Litanie ? Car c'est la place qu'occupe dans la *Kirchenordnung* de 1559 le morceau qui est devenu dans notre liturgie de 1741 la Confession des péchés.

On sait combien Bucer était suspect dans les milieux luthériens.

L'esprit est autrement satisfait par la supposition contraire, Bucer a emprunté à Brenz cette prière dont avec un sens très juste, il a fait une confession publique des péchés.

Il n'y a à ceci aucune impossibilité. Brenz avait fait à Halle, dès 1522, une belle œuvre de réforme. Son Église fut une des premières Églises d'Allemagne organisées sur le type nouveau. Il avait introduit dans son culte la confession générale des péchés (1). Le réformateur de Halle, lié avec Luther, fut

(1) *Damus operam*, disait-il plus tard dans la *Confessio Wirtembergica*, *ut generalis Confessio peccatorum, quantum fieri potest et licet, in Ecclesiis nostris conservetur...* Pfaff, *Acta et Scripta ecclesiæ wirtembergicæ*, Tübingæ, 1720, page 293.

connu de bonne heure dans les cercles à tendances réformatrices. Il était en relations suivies avec Bucer, qui appréciait son ministère (1). Lorsque celui-ci dut organiser le culte luthérien à Strasbourg, quoi d'étonnant à ce qu'il ait songé à utiliser l'œuvre liturgique de Brenz qui, dès 1526, avait publié, à Halle, une ordonnance ecclésiastique ?

Ce qui n'est pour nous qu'une induction logique basée sur les faits que nous connaissons, sera définitivement établi, nous le croyons, lorsque sera retrouvée l'œuvre primitive de Brenz. En attendant, notre supposition, en outre des probabilités plus grandes qu'elle a pour elle, nous permet d'expliquer de la manière la plus satisfaisante les différences que l'on aura remarquées dans les deux textes. Le texte de Brenz est celui qui offre une plénitude plus complète de la pensée. Il est le plus satisfaisant pour le dogmaticien. Le texte de Bucer présente bien les caractères d'un dérivé. Bucer a été frappé de la beauté de la prière de Brenz, il veut l'utiliser dans son culte et, pour cela, il l'arrondit dans ses angles, il fait disparaître ce qu'il y a pour lui de trop théologique. Il supprime : *vol unvissens unnd Unglaubens deines Gætlichen Worts*, pleins d'ignorance et d'incrédulité en ta Sainte Parole. C'était pour la théologie luthérienne une conséquence logique du péché. Il supprime de même cette conséquence de la transgression des commandements de Dieu, *darduch wir in ewigen Tod fallen*. Enfin, tout en conservant le fond de ce qui suit dans le texte de Brenz, Bucer en enlève les tournures scolastiques, il abrège en tenant moins le langage de la théologie que celui de l'expérience chrétienne.

Nous concluons donc en disant que le texte le plus ancien est celui de Brenz, et nous voilà amené à cette solution inat-

(1) Brenz écrit à Bucer en 1525 : « *Accepi literas tuas, amicissime Butzere, et oportunas et amicas, quibus congratularis ministerio meo...* », Ibid. page 198.

tendue d'une question très discutée : Le véritable auteur de la confession des péchés dite de Théodore de Bèze ⁽¹⁾, dite de Calvin ⁽²⁾, dite de Strasbourg ⁽³⁾, c'est Brenz, l'auteur principal de l'ordonnance ecclésiastique du pays de Montbéliard.

Ce point réglé, continuons notre étude de la liturgie de 1741.

Ainsi, la liturgie de 1741 avait remarqué la belle prière qui suit la Litanie dans l'Ordonnance de 1559, et, imitant Bucer sans le savoir sans doute, elle en avait fait la Confession des péchés qu'on lisait — et qu'on lit encore — à l'autel, tous les dimanches matins.

Les services de l'après-midi étaient plus simples que ceux du matin. Une prière précédait et une autre suivait le sermon. Les deux formules de la liturgie de 1741 sont nouvelles. Elles se trouvent encore sous une forme un peu différente dans notre liturgie actuelle (pages 25 et 30).

Dans les Églises de campagne, il n'y avait pas toujours un sermon au service de l'après-midi. On se contentait souvent de lire les *Sentences* de l'Écriture sainte ou Instructions pour tous les états (pages 13 à 16 de la liturgie de 1741). Ces textes bibliques avaient été insérés par Brenz dans l'ordonnance de 1559. On les trouvait aussi dans le catéchisme de 1730.

(1) Athanase Coquerel, *Observations pratiques sur la prédication*, Paris, 1860, page 279. Puaux, *Histoire de la Réformation française*, Paris, 1859, tome II, page 106.

(2) Bersier, *Projet de révision de la liturgie des Églises réformées de France*, Paris, 1888, Introduction historique, page XII : « La Confession des péchés ne nous paraît pas avoir eu d'autre auteur que Calvin ». Doumergue, *Essai sur l'Histoire du culte réformé*, Paris, 1890, page 20.

(3) « Calvin n'a fait que l'emprunter à l'Église de Strasbourg ». L. Lafon, *Revue de théologie*, de Montauban, 1883, page 130. Erichson, *L'Église française de Strasbourg au XVI^e siècle*, 1886. Erichson, *Die calvinische und die altstrassburgische Gottesdienstordnung*, Strasbourg, 1894.

Dans les services de semaine, mercredi et vendredi, après le sermon, la liturgie prescrit de lire la Litanie que Brenz avait adoptée de Luther et introduite dans l'ancienne Ordonnance.

Nous avons dit qu'il y avait tous les jours au temple une prière le matin et une le soir. Les formules de ces prières sont empruntées au premier essai de 1697. La prière du matin était suivie de la lecture du symbole, des commandements et d'une autre Confession des péchés dont la forme première se trouve déjà dans l'Ordonnance de Schnepf (1536) et qui, aujourd'hui, après un si grand laps de temps, est encore dite à chaque communion. La liturgie de 1741 gâte malheureusement par des surcharges le texte primitif. Nous espérons que la prochaine édition de notre Liturgie nous rendra, sous sa forme première, ce beau monument de la piété d'autrefois.

La manière d'administrer le baptême est celle de l'Ordonnance de 1559. C'est la forme de Brenz qui a prévalu sur celle de Schnepf (1). Même remarque pour la manière de présenter à l'église un enfant qui a été baptisé à la maison par une personne privée. Mais ici encore la Liturgie de 1741 allonge le texte primitif par des additions inutiles (2).

La manière d'administrer la Cène est à peu de choses près la même que celle de l'ordonnance de 1559, qui elle-même reproduit en partie la *Formula* de 1536. Ce formulaire est d'une parfaite orthodoxie luthérienne. Voici comment se déroule l'acte saint.

A l'autel :

Instruction sur la sainte Cène.

(1) Cette formule, très peu modifiée, se trouve encore dans notre Liturgie de 1884 (pages 259-269).

(2) Liturgie de 1884, pages 270-280.

Exhortation à se préparer à la Confession publique.

Confession (celle de Schnepf).

Formule d'absolution ⁽¹⁾.

Prière pour obtenir les dispositions nécessaires pour communier dignement.

Récitation des paroles de l'Institution.

Avertissement aux indignes, appel aux fidèles.

Puis, les fidèles s'étant approchés, le ministre dit à chacun des communicants, en présentant le pain : *Prenez, mangez. Ceci est le corps de Jésus-Christ, qui a été livré à la mort pour la rémission de vos péchés* ». En présentant la coupe : « *Prenez, buvez, ceci est le sang de Jésus-Christ qui a été répandu pour la rémission de vos péchés* ».

Après la communion :

Doxologie.

Prière d'actions de grâces.

Chant.

Bénédiction.

Cette dernière partie est introduite par la Liturgie de 1741.

La Liturgie de l'Ordonnance terminait la célébration de la Cène par la bénédiction ordinaire ⁽²⁾.

Nous arrivons à la *Manière de bénir le mariage*. Le mariage

(1) « Et moi, comme ministre ordonné de l'Église, je vous annonce par le commandement de Jésus-Christ, la rémission de tous vos péchés ». L'ordonnance de 1559 disait : « je vous dénonce,.. ». C'est le mot même dont se servait Calvin qui avait accueilli une formule semblable pour en faire la conclusion naturelle de la confession publique au culte du dimanche matin.

(2) Cette manière de célébrer la Cène est encore en usage dans la majorité, croyons-nous, de nos Églises. Lorsque l'appel aux fidèles a été prononcé, ceux-ci s'approchent de l'autel et reçoivent successivement de la main du ministre le pain et le vin. Le ministre met le pain (azyme) dans la bouche du communicant et tend la coupe à ses lèvres sans cesser de la tenir. Cet usage a prévalu dans l'Église de Montbéliard.

religieux constituait, au XVIII^{me} siècle, l'acte de l'État-civil. Avant de célébrer cet acte, il fallait donc prendre quelques précautions légales. Lorsqu'il se présentait des gens à marier, chaque ministre en avertissait l'assemblée réunie pour le culte, dès la chaire, pendant trois dimanches consécutifs en disant : « Il y a des promesses de mariage entre N. N. etc., s'il y a quelqu'un ici ou ailleurs, qui sache quelque raison légitime et valable, qui empêche que ce mariage ne se fasse conformément à la Parole de Dieu et selon les lois, qu'il en avertisse l'Église en temps convenable, sinon qu'il se dispense d'en parler à la suite. Le Seigneur donne à ces nouveaux mariés et à nous tous sa sainte bénédiction. Amen ⁽³⁾ ».

Cette annonce ne fait que rajeunir l'ancienne prescription de l'Ordonnance. La Liturgie du mariage elle-même est empruntée à la même source. Elle débute par le récit de l'institution du mariage, après quoi, le ministre, posant une première question aux mariés, leur demande s'ils sont « résolus de vivre honnêtement et chrétiennement ensemble », s'ils veulent que leur mariage soit confirmé devant Dieu. Sur leur réponse affirmative, le ministre prononçait une première prière. Après quoi, il adressait à l'époux la question suivante : « Vous donc N. N. promettez-vous ici devant Dieu et devant son Église, de prendre N. N., ici présente à votre côté, pour votre femme légitime, et de bien vivre avec elle, ainsi qu'il convient à un homme de bien et à un enfant de Dieu ?

« Réponse. Oui je le promets ».

Après avoir adressé la même question à l'épouse, le

(3) L'annonce des mariages se fait encore, mais elle n'est plus qu'une communication à l'Église. La dernière phrase de l'ancienne formule d'annonce remplacerait avantageusement les réflexions diverses dont on fait suivre aujourd'hui la lecture des annonces de mariage.

ministre, mettant sa main droite sur les mains réunies des époux, prononçait la formule de bénédiction.

Le service se terminait enfin par une longue prière, l'oraison dominicale et la bénédiction ordinaire.

Remarquons encore ici, pour la regretter, la tendance de notre liturgie de 1741 à allonger, à délayer. La forme du mariage dans l'Ordonnance de 1559 était plus courte. Notre Liturgie actuelle a conservé la forme de 1741 ; elle a grand besoin d'être révisée.

D'une manière générale, il est à remarquer que la Liturgie de 1741, qui reproduit fidèlement pour le baptême et la Cène l'Ordonnance de 1559, s'écarte beaucoup plus facilement de ce texte redevenu officiel dès qu'il s'agit d'une cérémonie autre que les sacrements. Et il n'y a rien là d'arbitraire. Cela tient au fond des choses. La Liturgie des sacrements, surtout celle de la Sainte-Cène, est profondément biblique, évangélique. Elle a été rédigée dans des termes presque uniquement scripturaires. Au contraire, la Liturgie du mariage renferme des éléments plus humains. Il est impossible de la former d'éléments purement évangéliques. Aussi porte-elle davantage le caractère de l'époque ou elle a été composée. Elle suit les progrès du goût. De là la nécessité de la mettre au point, quand le goût a changé. Les auteurs de la Liturgie de 1741 n'auraient pu conserver telle quelle la rédaction de 1559. Aujourd'hui, nos Églises que les vieux formulaires de la Sainte-Cène, à peine rajeunis, édifient encore, ne supporteraient pas la lecture de la Liturgie du mariage de la même époque.

La seconde partie de la Liturgie de 1741 renferme les prières pour les principales fêtes de l'année, l'Avent, Noël, la Circoncision, le Carême, les fêtes de Pâques, l'Ascension, la Pentecôte, le jour de Jeûne.

Remarquons à ce propos que les autorités ecclésiastiques n'ont pas pu triompher de l'antique répugnance de nos Églises à l'égard de certaines fêtes conservées dans l'Agende wurtembergeoise, la Purification de Marie, la Trinité par exemple. Ces fêtes ne sont plus nommées dans la Liturgie de 1741.

Par contre, les prières pour les fêtes se sont allongées, alourdies. La conscience et l'effort remplacent l'inspiration de l'heure de la Réforme. Et avec cela, parfois, des fautes de goût qui nous choquent profondément. En 1741, on lit encore dans la collecte de la fête de la Circoncision : « Nous bénissons ton nom adorable..... de ce que tu as versé les premières gouttes de ton sang précieux, le jour de ta Circoncision, pour expier nos péchés ! »

Certes, les prières nouvelles sont meilleures qu'on ne pourrait le supposer d'après cette citation. Il y a, à toutes les pages, un vif sentiment du péché, une claire conscience des besoins réels et permanents de l'âme humaine. C'est beaucoup. Mais cela dit, qu'il nous soit permis de regretter en général la riche sobriété des anciens formulaires.

Après les prières pour les fêtes, la Liturgie contient encore quelques collectes pour des cas spéciaux, pour l'érection d'un bâtiment, pour un temps de sécheresse, pour un malade qui va « subir une opération chirurgique », pour les malades et les mourants, pour les pécheurs qui sentent leurs péchés et s'en repentent, pour une bonne mort, etc.

Enfin, après avoir donné quelques passages de l'Écriture Sainte destinés à exprimer la repentance des fidèles, ou à les consoler dans leurs tristesses ou leurs maladies, notre Liturgie se termine par la belle « Prière qui se fait dans l'Église après la sépulture d'un mort ».

Telle qu'elle est, cette première Liturgie complète fait

honneur à nos Églises. Sans doute, ce qu'il y a là de vraiment grand et beau, vient des hommes du xvi^{me} siècle, les Schnepf et les Brenz. Mais, pour être juste, souvenons-nous de ce que fut ailleurs l'œuvre liturgique du xviii^{me} siècle, et félicitons nos pères d'avoir su être « évangéliques » et positifs dans leur Liturgie. Si leur œuvre peut nous édifier encore aujourd'hui, c'est qu'ils ont été plus soucieux de répondre aux vrais besoins de l'âme humaine que de suivre les variations littéraires de la mode et du goût.

CHAPITRE III

LA LITURGIE DE 1766

Révision de la liturgie de 1741. Les ministres J.-J. Duvernoy, Surleau et Grammont sont chargés de ce travail. Rôle de Bonsen. Étude de la liturgie de 1766.

En 1754, le libraire J.-M. Becker demanda au Conseil de S. A. S. la permission de réimprimer la Liturgie de 1741 aux frais de la Caisse ecclésiastique, « parce que l'usage de ce livre était restreint à Messieurs les Pasteurs et aux Régents d'école de la campagne ».

Le Conseil décida que la liturgie serait réimprimée et qu'on y ajouterait une traduction de la Confession d'Augsbourg. Il arrêta quelques jours après, sur l'avis du ministère de la ville, que l'histoire de la Passion du Sauveur d'après la concorde évangélique serait jointe encore à la Liturgie, et il nomma une commission spéciale pour réviser l'ancien texte et préparer les éléments nouveaux.

Cette commission était composée de Bonsen, J.-J. Duvernoy, J.-G. Surleau, Grammont (1).

Elle se réunit assez régulièrement en 1754 et 1755, puis les séances s'espacèrent, et finalement, la nouvelle édition de la Liturgie ne parut qu'en 1766.

Examinons le résultat du travail de la commission. La Liturgie nouvelle diffère de la première surtout par des addi-

(1) Mémoires adressés au Conseil par le Recteur Bonsen en 1768. Bibliothèque de la ville de Montbéliard. Collection Wetzel.

tions. Elle ne modifie en rien la tenue générale des services que nous avons décrits dans le chapitre précédent (1).

Les réviseurs principaux paraissent avoir été J.-J. Duvernoy, Surleau et Grammont. C'est Duvernoy qui rédigea l'*Histoire de la Passion du Sauveur* (2). Ce travail revenait tout naturellement à l'ami des Moraves. Grammont traduisit la *Confession d'Augsbourg*, destinée à donner la conscience de leur foi à nos populations de langue française, souvent en rapport avec les Réformés et très portées à leur emprunter leurs livres d'édification ou d'instruction religieuse.

La Liturgie renferme en outre quelques formulaires nouveaux pour l'ordination d'un candidat, l'installation d'un pasteur, la grossesse d'une duchesse régnante, les temps de guerre et de contagion.

Duvernoy avait été chargé des formulaires pour l'ordination d'un candidat et l'installation d'un pasteur.

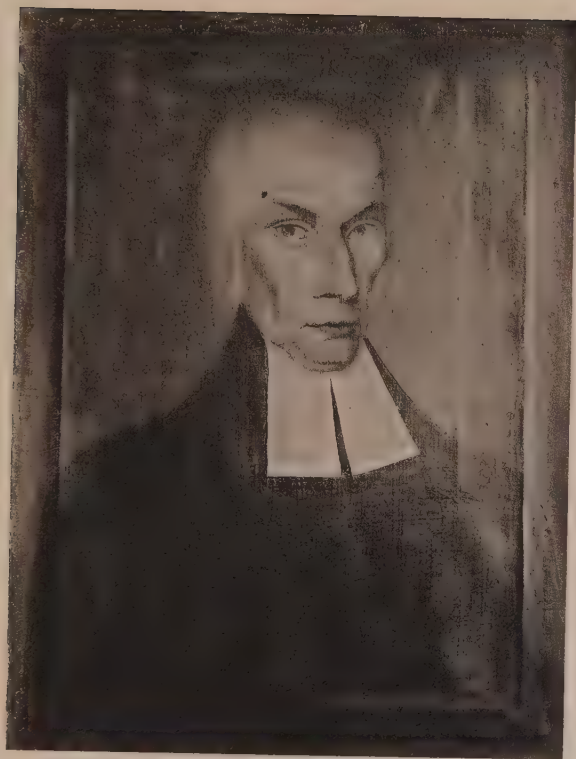
Quelle fut la part de Bonsen ? Il n'était pas homme à garder une place effacée et le travail ne lui faisait jamais peur.

Sa participation est double et n'a pas toujours été également heureuse. Bonsen n'avait pas les dons liturgiques. L'onction lui manque, et la puissance d'émotion, et l'éloquence et le style même.

Plusieurs prières ont été insérées par lui dans la Liturgie de 1766. Elles sont loin d'être les meilleures. Examinons, par exemple, les *Prières pour dire à l'entrée et à l'issue des Conférences pastorales*.

(1) La Liturgie de 1766 ajoute cependant un chant avant le service d'autel. Il devait être « relatif à la matière qu'on veut traiter dans le sermon ».

(2) Cette *Histoire* devait être lue par fragments pendant tout le temps du Carême. Cette lecture remplaçait alors la lecture à l'autel de l'épître du jour. L'usage s'est conservé jusqu'à ce jour dans l'Église Saint-Martin de Montbéliard, où on lit encore tous les ans le texte préparé par J.-J. Duvernoy et la prière qui termine cette histoire.



JEAN-GEORGES SURLEAU

La première prière débute gauchement : « Souverain Pasteur et Evêque des âmes, nous sommes assemblés aujourd'hui, dans le dessein de conférer entre nous, sur les Moyens les plus propres à nous mettre en état de fournir un travail salutaire à l'Edification de ton Église » (1).

On sait le zèle de Bonsen pour l'orthodoxie luthérienne, sa haine des divisions et des sectes. Nous retrouvons tout cela dans ses prières : « Fais, Seigneur, que sous la direction de ton Esprit, qui conduit en toute vérité, nous tendions tous au même But Salutaire, de nous employer à maintenir parmi nous l'Orthodoxie dans toute sa pureté, afin que tous les Membres de l'Eglise soient de plus en plus animés à suivre les saintes Maximes de l'Évangile, et à demeurer unis dans la Profession de la Doctrine du Salut, sans donner dans des partialités, des Divisions et des Ruptures dangereuses » (2).

Un seul paragraphe est bon dans cette prière, le dernier. Le reste disparaîtrait sans dommage de notre Liturgie.

La *Prière pour dire à l'Issue d'une conférence pastorale* est sensiblement meilleure.

Par contre, c'est Bonsen qui eut l'idée singulière d'insérer dans la Liturgie une *Prière qui doit se faire à l'occasion de la grossesse d'une Duchesse régnante*. La rédaction de la formule n'est pas plus heureuse que l'idée elle-même. En voici le début : « Nous te rendons nos humbles actions de grâces, ô Dieu tout puissant et tout bon, de ce que tu nous as bénits de toutes sortes de bénédictions spirituelles et temporelles en Jesus-Christ ; Particulièrement de ce que la première Bénédiction que tu as attachée au saint état du Mariage a été

(1) Liturgie de 1766, page 80.

(2) Page 81. Voyez la forme adoucie et peu satisfaisante encore de ce formulaire dans la Liturgie de 1884, page 225.

répandue sur ton Oint notre gracieux et souverain Prince, par la fécondité de son Auguste et bien-aimée épouse...» (1)

Le reste est d'un goût plus contestable encore.

L'action de Bonsen sur notre Liturgie ne se borne pas à ces formulaires. Il y a encore, ici et là, dans le corps de l'ouvrage, des rédactions qui sont de lui. Nous en signalerons quelques-unes, non par pure curiosité, mais parce qu'elles ont passé souvent dans la Liturgie de 1884, d'où nous voudrions les voir disparaître.

Dans la Liturgie de la Cène, par exemple, la Confession des péchés est introduite par cette phrase : Suivez donc de cœur mes paroles *et dites* (2) : *Et dites* est de Bonsen, et ces mots ne terminent pas euphoniquement la phrase.

Ailleurs (3), au lieu de : *Ecoutez maintenant*, Bonsen fait insérer : *Ecoutez présentement*, tournure vieillie.

La liturgie de 1741 (4) renfermait cette phrase : « Le Fils de Dieu a expié le péché qui assujettit l'homme à la croix », Bonsen fait remplacer ces mots par ceux-ci : « *aux misères de cette vie* » (5). Dans le Symbole, au lieu de : « *qui a été conçu du Saint-Esprit* », Bonsen fait mettre : « *lequel a été conçu* » (6) etc. ».

Cette expression peu heureuse qui s'est conservée dans notre Liturgie actuelle : « *en disant de cœur et de bouche* » (7)...», est de Bonsen.

(1) Page 96.

(2) Liturgie de 1766, page 52. Liturgie de 1884, page 311.

(3) 1766, page 54.

(4) Page 72.

(5) Page 66.

(6) Page 26.

(7) Page 28.

On voit que la bonne volonté de Bonsen ne le sert pas toujours bien. C'est lui qui a introduit dans notre Liturgie certains textes et certaines tournures qui la font quelquefois mal juger par un lecteur superficiel.

Une fois ou deux cependant nous préférons sa formule à celle qui l'a remplacée dans la Liturgie actuelle.

Ainsi, dans la liturgie de la Cène, après la formule d'absolution qui suit la confession des péchés, l'ordre du service prescrit encore une prière pour demander à Dieu une vraie communion. Bonsen introduit cette prière par cette phrase : « Demandons maintenant au Seigneur, qu'il lui plaise, par sa Bonté, de nous accorder et de nous continuer les dispositions nécessaires pour communier dignement à la Sainte Cène et prions ainsi » ⁽¹⁾. Nous préférons cette phrase trop longue à celle de notre Liturgie actuelle qui n'indique pas le but spécial de cette prière ⁽²⁾.

Qu'on ne dise pas que ce sont là d'infimes détails. Aucun détail ne doit être sacrifié dans une Liturgie. Il faut qu'elle soit aussi parfaite que possible.

En outre des quelques changements que nous avons signalés, la Liturgie de 1766 renferme-t-elle quelque modification dans la doctrine ?

Oui, mais sur un seul point.

Comment cela est-il possible avec un homme comme Bonsen dans la commission ? C'est que ses collègues finirent par se passer de lui. Peut-être était-il trop « vétilleux », selon un mot qu'il aime. En tous cas, on le traita « comme si, pour faire place à d'autres, il avait déjà été retranché de la terre des vivans et mis dans l'affreux empire de l'oubli ». Une fois le premier texte arrêté, on ne fit plus passer à notre Recteur

(1) Page 53.

(2) 1884, page 324.

les secondes épreuves, et c'est ainsi que l'hérésie morave put faire son entrée dans notre Liturgie.

A la page 41 de la liturgie de 1741, on lisait dans le formulaire du baptême la phrase suivante : « Vous devez savoir, en qualité de chrétiens, que ceux qui entrent dans cette communion s'engagent dans une guerre spirituelle qui les met dans la nécessité de combattre pendant tout le tems de leur vie non seulement contre la Chair et le Sang mais encore contre l'esprit malin ». La Liturgie de 1766, au contraire, s'exprime ainsi : « Vous devez savoir, en qualité de chrétiens, que ceux qui entrent dans cette communion s'engagent dans une guerre spirituelle..... Car nous n'avons point à combattre contre la chair et le sang, mais contre les esprits malins ».

Cela n'est point identique, on l'avouera. Bonsen jeta feu et flammes. Il écrivit au Conseil pour signaler toutes les fautes qui s'étaient glissées dans la nouvelle Liturgie, et particulièrement « ce coup de main hardi » qui portait atteinte à la doctrine. Pour lui « le fanatisme Zinzendorfen » avait été la seule et vraie cause de cette interpolation. Les Moraves soutiennent, en effet, que « tout ce que l'on débite ordinairement sur le sujet des combats contre la chair, le péché et le monde, doit être regardé comme une doctrine controuvée ». Le Morave dit : « Jésus-Christ vit en moi, je n'ai donc rien à faire, c'est le Sauveur qui agit, qui opère et fait tout dans moi ». N'est-ce pas ce que disait P.-C. Fries dans le sermon qui l'avait fait citer devant le Conseil ? « Venez, disait le pasteur de Couthenans, et sans beaucoup raisonner, jouissons, Jésus est mort, tout est accompli. Je n'ai plus rien à faire que de jouir des fruits de sa mort ».

Le Recteur demandait donc que la phrase incriminée dis-

parût de la Liturgie et qu'une liste d'*errata* fût préparée (1). Mais il était trop tard. Le « coup de main » avait réussi.

Un autre passage de la Liturgie avait choqué Bensen. Il se trouve dans la formule d'Ordination que la Liturgie de 1766 avait empruntée à l'Ordonnance de 1560. Bensen accusait la traduction d'infidélité. On en jugera par la comparaison des deux textes.

TEXTE DE L'ORDONNANCE LATINE

Tubingue, 1560, page 105.

Quandoquidem, nos hic in Spiritu sancto congregati, Deum Patrem Caelestem, per Jesum Christum Dominum et Servatorem nostrum, super te invocavimus : Non dubitamus quin, nos, juxta promissionem suam, clementer exaudiverit.

Proinde, ego, in hoc vocatus te ordino et confirmo in ministrum et Pastorem praesentis hujus Ecclesiae.

TEXTE DE LA LITURGIE

imprimée à Montbéliard en 1766.

Etant ici assemblés sous l'invocation du Saint-Esprit, et après avoir imploré sur vous l'assistance de Dieu notre Père céleste par Jésus-Christ notre Seigneur et Sauveur : Ne doutant nullement qu'il ne veuille exaucer nos prières en vertu de ses gracieuses promesses : Sous son autorité et conformément à son ordonnance, je vous ordonne, établis et confirme Ministre et Préposé de cette Eglise.

Bensen, dans son zèle officieux, regrette que la Liturgie ne mentionne pas le Prince de qui le Surintendant tient son autorité, et, avec sa manie de voir partout l'influence morave, il la trouve encore dans cet innocent passage : « Comme l'acte d'ordination, dit-il, doit se faire avec le scû, gré, consentement, approbation et autorisation du Souverain, il falloit ne pas omettre la conséquence marquée par les termes : *Proinde ego in hoc vocatus*. Voilà une Ordination évangélique entièrement différente de celle qui se fait par les simples et vagues paroles : *Je vous ordonne, établis et confirme* ».

Sur ce point encore Bensen n'obtint pas satisfaction. La formule qu'il incriminait bien à tort se retrouve encore aujourd'hui dans notre Liturgie (2).

(1) Mémoires au Conseil des-8; 15 juillet, 2 septembre 1768. Bibliothèque de Montbéliard.

(2) Liturgie de 1884, page 244.

La Liturgie de 1766 se termine par la *Prière qui se fait dans l'Église après la sépulture d'un mort*, et ceci nous amène à nous demander quel était, au XVIII^{me} siècle, l'ordre des funérailles. L'Église n'intervenait-elle dans les occasions funèbres que par cette simple prière lue à l'église après le retour du cimetière ? Nous ne le pensons pas. La pratique luthérienne est sur ce point tout autre que celle du calvinisme.

Tandis que le calvinisme considérait les funérailles comme une cérémonie purement civile où le ministre de l'Évangile n'avait rien à voir, l'Église luthérienne, sans rompre trop radicalement avec les habitudes du catholicisme, exigeait la présence du ministre aux funérailles. Mais elle transformait son rôle. Le service funèbre n'avait plus pour but le salut du mort, mais l'enseignement des vivants et la consolation des affligés (1).

L'application d'un principe très juste conduisit vite à des abus criants. Les discours funèbres allèrent en s'allongeant toujours. On faisait suivre le sermon lui-même des *Personalia*, c'est-à-dire de détails biographiques et généalogiques remontant parfois jusqu'à trois, quatre ou cinq générations. Puis, venaient les cyprès funèbres, les larmes répandues sur le tombeau du mort, les épitaphes, prosopopées, les paroles mises dans la bouche du défunt par ses amis devenus poètes pour la circonstance. Ces habitudes passèrent naturellement de bonne heure à Montbéliard.

Ainsi, non seulement la tradition de notre Église prescrit un discours funèbre, mais ce discours faisait une grande place à la vie du défunt. Les plus sérieux des ministres justifiaient

(1) « Die leichen-predigten geschehen heutiges tages nicht den verstobenen zu gute, sondern denen, die noch am leben seyn ; damit sie erinnert werden, dass sie sich zum tode bereit un gefast machen, und einen rechtschaffenen trost wider den tod empfaben ». Luc Osiander, *Comment. in Genes.* Cap. L. 3.

cette pratique par l'utilité et l'édification. « Quoique la mort d'un homme de bien le délivre de tous les soins de ce monde, dit l'auteur d'une *Vie de Daniel Nardin*, et le mette dans un état à ne se plus soucier de ce qui s'y passe, en considération de la félicité parfaite où son Sauveur l'introduit : Il est cependant sûr, qu'à l'égard de ceux qui y demeurent encor pour un temps, l'Examen et le détail de sa vie est d'une utilité fort considérable ; Particulièrement lorsqu'il est question d'un homme qui s'est distingué tant par sa piété, que par son mérite et par les services qu'il a rendu au Public : Vû que l'on remarque par là la conduite toute sage que Dieu tient à l'égard de ses Elûs, depuis le jour de leur naissance, jusques au moment de leur fin, les faisant passer par beaucoup de chemins différents, et les éprouvant par un bon nombre d'afflictions, adoucies de temps en temps de quelques moments de répit, jusques à tant que par une douce mort, il leur procure une entière délivrance » (1). C'est sans doute, ajoute l'auteur, cette raison qui a donné lieu aux Sermons funèbres qui se font en beaucoup d'endroits à l'enterrement des Trépassés. Il avoue qu'il y a eu des abus. Mais « l'abus qu'on fait d'une chose n'en doit pas abolir l'usage légitime » (2). Le raisonnement nous paraît inattaquable. Il ne s'agit pas, dans le discours funèbre, de faire le panégyrique du mort, d'en faire un saint, ni de rappeler le rôle qu'il a joué comme citoyen, homme d'État, artiste, il s'agit surtout de montrer Dieu mêlé à la vie de tous (3). « On voit dans ces récits des exemples remarquables de la Providence divine,

(1) *Brief recueil de la vie et de la mort de feu M. Daniel Nardin, premier ministre de l'Église française de Montbéliard, Conseiller ecclésiastique de S. A. S. et Commissaire-Surintendant des Églises du Pais, Montbéliard, J.-M. Biber, page 3.*

(2) *Ibid.*, *passim*.

(3) Voyez : Hagenbach, *Grundlinien der Liturgik und Homiletik*, page 183.

par les ressorts de laquelle Dieu conduit les siens et les gouverne de la manière qu'il le trouve à propos, tantôt les élevant, tantôt les abaissant, et leur faisant passer leur vie par un mélange de bien et de mal » (1).

Le principe est juste. Le tout est de l'appliquer avec tact. Pour mettre le ministre à l'abri de toute tentation de panégyrique on a proposé plusieurs fois de prescrire une formule unique qui servirait dans tous les cas funèbres. Le remède serait pire que le mal. Il est impossible, dans un service funèbre, de ne pas tenir compte de la personnalité du défunt, de son âge, de son sexe. Une même prière liturgique ne peut pas servir pour tous, pour les enfants, pour les adultes, pour un ivrogne invétéré ou un chrétien d'élite. Il faudrait, en tous cas, laisser au ministre la liberté d'appliquer sa prière à chaque cas particulier. Cela est inévitable. Mais nous retrouvons ici le danger que l'on signalait pour les sermons funèbres. Le ministre qui manque de goût et de tact en manquera aussi bien dans le choix de ses prières ou de ses lectures bibliques que dans les termes de ses sermons funèbres.

Ces remarques n'ont pas pour but d'excuser en rien l'habitude qui s'était généralisée dès le xvi^{me} siècle de faire suivre les sermons funèbres d'interminables et prétentieux *personalia*, où la morgue de l'aristocratie du temps trouvait mieux son compte que l'édification. Nous ne défendons pas davantage la mode des *parentations*. Les *parentations*, c'est-à-dire les détails biographiques et généalogiques donnés sur le défunt, remplaçaient les *Personalia* pour les personnages plus modestes. Elles donnaient lieu aux mêmes abus.

Une autre coutume encore s'était introduite dans nos Églises, celle des *remerciements*. Le ministre, avant de congédier l'assemblée funèbre, remerciait, au nom de la famille

(1) *Brief recueil...*, page 6.

en deuil les personnes qui avaient assisté à la cérémonie. Il était facile, on le comprend, d'introduire un élément mondain dans cette touchante habitude.

Nous ne sommes donc pas surpris de voir de bonne heure une réaction se produire contre des abus qui scandalisaient les âmes pieuses. Dans nos Églises, le mauvais goût du commencement du XVIII^{me} siècle, l'anarchie qui régnait dans certaines paroisses, avaient porté le mal à son comble sous le règne de Léopold-Eberhard. Le Supplément de 1724 essaya aussi de faire porter sa réforme sur ce point. Il remettait en vigueur les sages et sobres prescriptions de l'Ordonnance de 1559, qui réglait aussi les services funèbres, « afin que les funérailles des trépassés ne se fassent pas sans le fruit de ceux qui vivent » (1).

Le convoi funèbre se formait devant la maison mortuaire au son de la cloche. Devant la fosse, le ministre devait lire 1 Thessaloniens, IV, ou le récit de la résurrection de Lazare (Jean, XI), ou le passage de saint Paul sur la résurrection des morts (1 Corinthiens, XV). « Après ces choses, continue l'Ordonnance, qu'il presche brièvement de la mort, de la résurrection, de la vie éternelle, et d'autres lieux de mesme argument, par lesquels le pleur et la tristesse des parents et prochains se puisse apaiser et adoucir » (2). Après une dernière prière, il laissait aller l'assemblée avec la bénédiction solennelle.

On voit comme tout, dans notre belle Ordonnance, vise à l'édification, à la consolation des âmes.

Bientôt, cependant, on s'aperçut des inconvénients que présentaient les services faits au cimetière. En hiver, ou au

(1) Ordonnance ecclésiastique, page 120.

(2) Ibid., page 129.

fort de l'été, le service le plus court peut être un danger pour quelques assistants. On prit donc l'habitude de se réunir à l'église tantôt avant l'inhumation, tantôt après. Là, à l'abri des intempéries, le service tend à s'allonger. Le sermon funèbre devient une « pièce » étudiée. Les *Personalia* des princes et des seigneurs tombent dans l'archéologie. Le principe de l'égalité de tous devant la mort fait naître la « parentation ». Le développement de l'esprit de politesse et de société produit les remerciements dont le ministre se fait l'organe. Enfin le réveil piétiste amène une réaction mesurée dont nous trouvons la trace dans le *Supplément* : « Aux enterrements de toutes les personnes qui auront déjà communie au Saint Sacrement de la Cène, il sera fait un sermon funèbre... en omettant toutefois les parentations qui se faisoient du passé, à moins que des circonstances particulières et édifiantes de la vie du défunt, de son dernier combat et de sa fin ne l'exigent, pour ainsi dire, nécessairement » (1).

Mais on ne fait pas disparaître ainsi d'un trait de plume une habitude invétérée, surtout dans une population aussi tenace que la nôtre. Les « parentations » perdirent de leur développement, mais elles subsistèrent comme on peut le voir par les discours funèbres qui ont été publiés dans la seconde moitié du XVIII^{me} siècle.

Il en fut de même pour les « remerciements ».

En 1747, le Conseil publia une ordonnance « défendant aux ministres et à tous autres de faire après le retour de l'Église, en pleine rue, aucun remerciement à l'assemblée qui se séparera d'abord, et bien moins des exhortations et des consolations, qui ne doivent être faites et données que pendant un court sermon funèbre dans le temple, où, à te-

(1) *Supplément*, page 17.

neur du Supplément aux ordonnances ecclésiastiques, l'on défend de faire des parentations comme du passé ⁽¹⁾ ».

Le nouveau règlement resta aussi à peu près lettre morte. Pour couper le mal dans sa racine, le prince Charles-Eugène, par un rescrit daté de Hohenheim le 2 mars 1785, supprima toute assemblée funèbre. Les morts devaient être conduits au cimetière « sur un char mortuaire attelé de deux chevaux ». Deux ou trois des plus proches parents ou amis du défunt devaient se placer dans le même char avec le ministre chargé du service du jour. Il était défendu aux femmes d'assister aux funérailles.

Les « gens caractérisés ou aisés », pouvaient se servir d'une seconde voiture, mais il était défendu, sous peine d'amende, d'avoir plus de deux voitures à un enterrement.

Le rescrit supprimait du même coup le sermon funèbre. Le défunt mis dans la fosse, on se retirait dans la chapelle du cimetière, où le ministre officiant lisait la « prière ordinaire », c'est-à-dire la dernière de notre liturgie.

Les ministres n'étaient pas tenus d'assister à l'enterrement des enfants au-dessous de 14 ans ⁽²⁾.

Nous doutons fort que ce règlement draconien allant contre des habitudes séculaires ait été observé dans toute sa teneur. En tous cas, il ne le fut pas longtemps. La Révolution arriva bientôt qui emporta, avec beaucoup d'autres choses, la sévérité des lois somptuaires.

Et maintenant, quelle est en définitive la valeur réelle de cette liturgie du XVIII^{me} siècle ? On sait qu'elle a passé dans la liturgie de 1884 avec quelques insignifiantes modifications. Sous cette forme elle a été jugée très sévèrement par l'auteur

(1) Ordonnance du 26 février 1847. (Archives de l'inspection).

(2) Rescrit du 2 mars 1785, Montbéliard, J.-L. Becker. (Archives de l'inspection).

d'une intéressante thèse de Strasbourg intitulée : *Essai de révision des liturgies réformées* (1). « Nous ne connaissons rien de moins spontané, dit notre auteur, de plus froid, de plus indigent, sous le rapport dogmatique comme sous celui du style, que quelques unes des prières liturgiques en usage dans nos Églises de langue française, notamment dans le recueil dit de *Montbéliard* : longueurs, répétitions, manque d'élévation et de vie, tels en sont les traits dominants (2) ».

Ce superbe jugement est parfaitement superficiel. Il y a des longueurs dans notre liturgie, des lourdeurs de style, des tournures gauches qu'il serait facile de faire disparaître. Mais parler d'indigence dogmatique à propos de notre liturgie, c'est avouer qu'on ne l'a pas sérieusement étudiée. Le sévère critique que nous venons de citer, s'est laissé arrêter par les défauts les plus sensibles et il n'a pas poussé bien loin son examen. Il dit, par exemple, que la liturgie du Wurtemberg « renferme plusieurs prières qui ne le cèdent en rien aux anciennes prières liturgiques ». C'est notre avis. Mais l'auteur qui rend cette justice au recueil liturgique wurtembergeois, s'est-il douté que le nôtre n'en est en somme qu'une traduction ? Notre liturgie méritait plus de respect. Ses parties essentielles datent du temps de la Réforme. A travers la forme, quelquefois malheureuse, on sent pourtant l'esprit, l'âme des Luther, des Brenz, des Schnepf. C'est ce qui nous la rend respectable et chère.

Certes, une révision de cette liturgie s'imposera toujours plus avec les années. A certaines formules riches de fond et

(1) *Quelques idées de philosophie et d'histoire sur le culte public chrétien*, suivies d'un essai de révision des liturgies réformées d'après les données liturgiques anciennes, des deuxième, troisième et quatrième siècle, par Paul-Edouard Berger, Strasbourg, 1857, 92 pages.

(2) Ibid., page 48.

de forme, le xviii^{me} siècle a ajouté parfois des introductions maladroites qu'il faut refaire. Les deux siècles qui ont précédé le nôtre ont laissé tomber des éléments excellents, par exemple la litanie chantée ⁽³⁾, l'usage des répons : tout cela n'empêche pas que notre liturgie du xviii^{me} siècle ne puisse devenir la base d'une liturgie moderne excellente.

(3) L'*Encyclopédie des sciences religieuses* est sévère pour les litanies : « Rien de plus monotone, de plus formaliste, de plus étranger à la vraie notion du culte que ces fastidieux chapelets d'invocations dites sur un ton contrit et qui cristallisent, dans des formes stéréotypées, ce qui par excellence, doit porter le caractère de la spontanéité et de la fraîcheur, la prière ». Article *Litanie*, page 301. Le « ton contrit » est-il obligatoire? Non. D'autre part nous avons souvenir de prières dites « de cœur » qui éveillent autre chose que des idées de spontanéité et de fraîcheur. Nous partageons sur la litanie l'avis de Vinet qui dit : « La litanie peut paraître ridicule ; mais, au fond, il y a là quelque chose qui représente l'état normal d'une âme recueillie devant Dieu ». *Théologie pastorale*, édition de 1889, page 198.

CHAPITRE IV

LA PRÉDICATION

La prédication protestante au XVI^me siècle. Son évolution dans les siècles suivants. La prédication à Montbéliard. Elle est savante et orthodoxe. Caractère intellectualiste et polémique de la Prédication. Abus de la dogmatique. Corruption du goût.

La prédication a été la force et la gloire de la Réforme. C'est par sa parole que Luther a porté les premiers coups à l'édifice vermoulu du catholicisme de son temps. Et en même temps qu'il détruisait, il édifiait aussi. Sa parole nette, incisive, expression naturelle d'une foi profonde, faisait une grande impression sur les âmes. C'est par sa parole que Brenz à Halle, amena le peuple qui l'écoutait à adopter les idées évangéliques.

A cette époque créatrice, le sermon est le grand moyen d'atteindre les âmes, de les nourrir des réalités de la foi nouvelle.

Le sermon est une arme aussi. Tous les réformateurs, pour reconstruire le temple, se sont trouvés dans la même nécessité de tenir à la fois la truelle et l'épée.

Puis, quand l'Église nouvelle est constituée, la prédication évolue. Elle s'orne, elle s'arrête aux détails, elle devient savante. Bientôt la violence de la réaction catholique amène des représailles jusque dans la prédication protestante. La polémique l'envahit. Le péril de l'Église irrite les croyants contre les ennemis du dedans, que la prédication ne ménage pas plus que ceux du dehors.

Le xvi^{me} siècle, avec son ardeur si saine, avait fait une terrible entaille dans le christianisme traditionnel. Le xvii^{me} siècle s'était donné la tâche de recoudre.

Il systématise, organise, synthétise les résultats des recherches antérieures. Même caractère organique et synthétique dans la prédication. L'intellectualisme du siècle, sa science, sa tendance à classer les idées, à distinguer, tout cela se retrouve dans la prédication du xvii^{me} siècle. L'homélie analytique disparaît pour faire place au sermon synthétique, consacré à l'exposition d'un seul point de doctrine.

L'habitude de prêcher sur les péripécies (1) a maintenu la paraphrase. Mais elle est devenue savante, coupée en tranches symétriques.

L'humeur batailleuse d'un siècle épris de l'absolu, se retrouve aussi dans la chaire ; la polémique, les personnalités l'envahissent, et parfois la déconsidèrent.

Pour faire face aux nécessités d'une prédication si savante, pour mettre le novice au courant des règles compliquées de l'architectonique sacrée, des livres apparaissent bientôt, qui fournissent des règles, des matériaux, des modèles. Ils nuisent à l'évolution logique de la prédication en lui donnant quelque chose de voulu, de factice, qui se retrouve jusque chez ceux qui comprenaient le mieux la tâche du prédicateur.

On retrouve tous ces traits dans l'histoire de la prédication dans nos Églises qui ont subi, sur ce point encore, plutôt l'influence de l'Allemagne luthérienne que de la France protestante réformée.

(1) Toussain, comme Luther, comme Brenz, prêchait sur les péripécies. A la fin du siècle, on les abandonne quelquefois déjà pour prêcher sur les Livres symboliques, la Confession d'Augsbourg. Le ministre Cucuel, de Bavans, prêche un jour si longtemps sur ce point qu'il annonce par une note à la fin de son discours que « le peuple s'enfuyant par troupe, il fût forcé de faire fin ». Archives nationales, K. 2179.

« Le caractère dominant que l'on peut trouver aux prédicateurs allemands, dit un auteur ⁽¹⁾, auxquels il faut associer les Hollandais et les Suisses et peut-être encore ceux de quelques nations du Nord, c'est qu'ils paraissent généralement fort laborieux, systématiques et formalistes. On dirait qu'ils se font une étude particulière de commencer tous leurs sermons par des Exordes ou Préambules ingénieux et paradoxes. Il leur arrive souvent de farcir leurs explications verbales d'observations étymologiques et critiques, sans y épargner ni le grec, ni l'hébreu, non plus que le latin ».

Ces lignes définissent très bien la prédication dans nos Églises pendant le ^{xvii}^e siècle et une bonne partie du ^{xviii}^e. « L'Allemand, dit le même auteur, veut faire voir son savoir et son orthodoxie ».

Savante et orthodoxe, telle est bien la prédication prononcée à Etobon le 30 octobre 1603, à l'occasion de la dédicace du nouveau temple. Le ton s'est haussé depuis les premières explications homilétiques du temps de la Réforme. L'auteur appelle ses auditeurs : *Messieurs*. Il montre sa science par des citations fréquentes empruntées à Josèphe, à Jérôme, à l'historien Socrate, à Ulpian, à Saint-Augustin. Son biblicisme est un peu forcé, il a quelque chose de voulu, on sent une intention de se conformer à une règle absolue. La dédicace d'un nouveau temple amène naturellement un passage polémique contre les dédicaces en l'honneur des saints. « On n'a plus eu souvenance du bénéfice et grâce de Dieu : mais on a fait des presches ou prosnes et récité des légendes, non moins superstitieuses qu'ineptes et maussades, touchant l'honneur des saints et de leurs miracles... Tout ce que dessus a esté accompagné de dissolutions, débordements, gourmandi-

(1) S.-H. Le Maître, *Réflexions sur la manière de prêcher, la plus simple et la plus naturelle*, Halle et Leipzig, 1745.

ses, ivrongneries, dances impudiques, et quelquefois de batteries et meurtres. Voilà quelles sont aujourd'hui les dédicasses des chrétiens en l'Église Romaine » (1).

Ailleurs Tiersault dira : « Il n'y a ni bateau, ni navire non pas même flotte de vaisseaux qui ait tant apporté d'or, d'argent et de richesses aux Rois et marchans, soit d'ophir, du Péru, soit de toutes les Indes, tant Orientales qu'Occidentales, que les cemetières, sépultures, funérailles et purgatoire, au Pape et à toutes ses créatures rasées » (2).

Par la longueur (il a 38 pages d'une impression compacte), par l'affectation de science, par la vivacité polémique, par son intellectualisme, ce sermon est bien de son temps. Mais avec cela, il y a dans ces pages de la saveur, du style, du mouvement, de l'à-propos, des anecdotes historiques bien placées. Il passe ici et là sur la tête de ses auditeurs villageois, mais l'ensemble pouvait être saisi par tous. Il n'offre pas encore les divisions plus ou moins factices dont on abusera plus tard.

Le sermon prononcé en 1607 à l'occasion de la dédicace du temple Saint-Martin offre, à peu de chose près, les mêmes qualités et les mêmes défauts (3).

A mesure que l'on avance dans le xvii^{me} siècle, on voit s'accroître l'intellectualisme d'une part, et de l'autre, la « membranure » du sermon. Les divisions et les subdivisions se multiplient. On croit être ainsi fidèle à la devise : « *qui bene distinguit bene docet* ». Citons un exemple emprunté au sermon prononcé à Saint-Martin, en 1662, par le ministre

(1) *Sermon fait à Étohon...* par M. Antoine Tiersault, ministre du Saint Evangile à Blamont. A Montbéliard, par Jacques Foillet, DCIII, page 23.

(2) *Ibid.*, page 35.

(3) *Sermon fait et presché en l'Eglise Françoisse de Montbéliard, le dimanche dix-huitième en Octobre, l'an 1607...* par Samuel Cucuel, Ministre de la parole de Dieu en la dicte Eglise. A Montbéliard, par Jaques Foillet, MCVIII. (Bibliothèque de Montbéliard).

Grangier à l'occasion des funérailles du prince Léopold-Frédéric (1).

L'auteur traite cette parole d'Élie : « *C'est assez, ô Eternel, prends mon âme, car je ne vauz pas mieux que mes pères* ».

Il considère :

- 1° *Celui qui prie*, et donne une biographie d'Élie.
- 2° *Celui qu'il prie* (ce n'est pas Baal, ni le veau d'or, ni un dragon, c'est Dieu).
- 3° *Quand il prie* (quand il est persécuté par Jézabel).
- 4° *Ce qu'il prie* (que Dieu prenne son âme).
- 5° *Pourquoi il prie* (pour obtenir la paix puisqu'il est comme tous les autres hommes exposé aux adversités de la vie).

L'auteur annonce ensuite qu'il pourrait tirer de là *cinq points de doctrine* qu'il indique :

- 1° L'objet de la prière, c'est l'Eternel.
- 2° Il faut lui demander de prendre notre âme.
- 3° L'adversité nous apprend à prier.
- 4° Les fidèles d'aujourd'hui ne valent pas mieux que leurs pères.
- 5° Dieu donne la paix dans l'immortalité.

De ces doctrines, Grangier ne veut retenir que les deux principales qui « ruissellent du texte comme des ruisseaux de leurs sources ». Voici la première : Les hommes pieux et fidèles d'autrefois dégoutés du monde ont désiré mourir. C'était chez Elie, par exemple, « un saint désir d'une vie meilleure ».

Il y a cinq raisons pour lesquelles les fidèles désirent mou-

(1) *Sermon funèbre* fait en l'Eglise François de Montbéliard, le dimanche 27 du mois de juillet, jour des Funérailles et Sépulture de feu le Serenissime Prince et Seigneur Léopold-Frédéric... par Jean-Georges Grangier, pasteur de la dite Eglise. A Montbéliard, par Claude Hyp, MDCLXIV. (Bibliothèque de Montbéliard).

rir et Grangier les expose. Puis, le point de doctrine établi, il en tire l'*usus*, l'usage pratique.

Ce point de doctrine est utile : 1° Pour corriger.

2° Pour admonester.

3° Pour consoler.

Le prédicateur passe ensuite au second point de sa doctrine. Nous apprenons d'Elie où vont les âmes des fidèles, Dieu les prend. Puis l'auteur en tire l'*usus* :

1° Pour admonester.

2° Pour consoler.

Nous avons choisi cet exemple parce que Grangier, s'il était un collègue peu endurant, était un ministre remarquable, menant fort bien son Église et tenant tête au besoin au prince lui-même quand il était fermement persuadé.

On voit, par cet exemple, que nos ministres adoptaient le genre de la prédication allemande. Qu'on ouvre les sermons allemands de cette époque et on retrouvera, à peu de chose près, la même manière de construire un sermon.

Certains prédicateurs, par exemple, adoptaient la division suivante ⁽¹⁾ : Exorde.

Déduction du texte.

Application et Usage du texte.

Ces sermons d'ailleurs, qui brisent l'unité de l'action par des subdivisions pédantesques, ne sont pas ennuyeux. Parfois, ils ne manquent pas d'éloquence. M. le pasteur Chenot a déjà signalé les qualités et les défauts du distingué ministre Charles Duvernoy ⁽²⁾. Un de ses contemporains, le ministre

⁽¹⁾ *Sermon funèbre* fait à l'enterrement de feu Honneste et vertueuse Damoiselle Elisabeth Euvrard..... prononcé en l'église françoise de Montbéliard..... par Jean Viénot, ministre en la dite église. A Montbéliard, chez Jean-Martin Biber, MDCLXXXII.

⁽²⁾ *Charles Duvernoy*, pasteur à Héricourt et à Montbéliard, 1608-1676, sa vie, ses écrits, notice historique, par A. Chenot, pasteur, Paris, 1892.

Christophe Barthol, est doué, lui aussi, de certaines qualités oratoires ⁽¹⁾.

Développant, par exemple, la parole d'Elie : *C'est assez, ô Eternel, prends mon âme*, il s'écrie : « C'est assez sué, c'est assez navigé en la mer de ce monde ; tout nous menace de naufrage ; à quoy nous attacherons-nous plus ? Les richesses sont des embuches, la pauvreté des ceps ; les dignités des illusions ; les Empires (sont) dangereux ; les subjections fâcheuses ; la jeunesse est un sang bouillant ; la vieillesse le triste couchant de la vie ; la gloire une vanité ; le mariage un lien ; les enfants une moisson de soucis ».

Il ne faut pas trop se laisser arrêter par la verdeur de la langue. Sous ce rude langage, on sent la rude époque. C'est un terrible élément démoralisateur que la guerre. Il faut se souvenir des violences de la guerre de Trente ans, de la démoralisation qu'elle avait partout introduite pour trouver tolérable dans la chaire des admonestations comme celle-ci : « Est-ce que vous n'êtes pas encore saoulés des voluptés de la chair. Infâmes ! Quel goust trouvez-vous en ses ordures ? Quel plaisir en ses demangeaisons ? Voulez-vous tousjours nourrir vos crimes par des appas venimeux ? Esclaves ?

Servirez-vous tousjours à diverses convoitises et voluptez ? Les aymerez-vous plus que Dieu ? Pourquoi complairez-vous tant à ce corps mortel ? Engraisserez-vous, comme un pourceau pour le jour de la tuerie, ce qui doit engraisser les vers, les serpents et les crapaux ? N'aurez-vous jamais assez yvrogné, paillardé, sâli vos âmes en toutes sortes d'infamies ? Vous noyez vostre raison dans le vin : Vous vous veautre en des affections brutales : Vous effacez l'image de Dieu dans la

(1) *La mort souhaitable*, sermon funèbre pour le décès de Serenissime, Haut et Puissant Prince et Seigneur Léopold-Frédéric... prononcé à Blamont, le Dimanche vingt-septième juillet, MDCLXII, par Jean-Christ. Bartol, Ministre au dit lieu. A. Montbéliard, par Claude Hyp, MDCLXIV. (Bibliothèque de Montbéliard).

fange. Ah ! C'est assez ! Attendez-vous que la goutte vous froisse les jointures, que les coliques vous gehennent, que la tigne et la rouillure pourrisse vos os et vos mouëlles : que vos esprits soient tout-à-fait abrutis ? Ne direz-vous point, c'est assez que vous n'ayez espuisé toute vostre vigueur, et qu'il ne vous reste plus rien pour donner à Dieu que la morve, la bave et les incommodités de vostre vieillesse ! » (1).

Ce discours qui nous choque par bien des traits répondait mieux aux besoins du temps que l'on ne pourrait le croire au premier abord. Avec certaines natures, il faut frapper fort pour frapper juste.

Les contemporains appréciaient ce qui nous étonne. A ces mêmes obsèques de Léopold-Frédéric, le diacre de l'Église du Château, Guillaume Barthol, prononça un discours allemand (2) qui nous paraît un modèle de subdivisions pédantes et cherchées. Et cependant, un contemporain consignait cette note dans ses mémoires : « Le 27 juillet, on a enterré S. A. S., où M. le diacre Barthol fit des merveilles en sa prédication (3) ».

Le biblicisme des sermons à la fin du xvii^{me} siècle s'est accentué, mais ce biblicisme est par trop voulu. Les citations de la Parole sainte ne viennent pas naturellement comme pour éclairer et soutenir la parole de l'homme. Ce sont des enfilades de textes que le prédicateur s'efforce de donner dans une suite logique. C'est l'idéal du temps. On dira de la prédication de Grangier : « Ses sermons étaient une agréable et ravissante entre-suite de passages... » (4). Et en effet,

(1) Ibid., page 15.

(2) *Zwey Christliche Leich-Predigten... Gehalten durch Wilhelmm Bartholom, Mumpelgard, Hyp, MDCLXIV.* (Bibliothèque de Montbéliard).

(3) Chronique de Perdrix. *Mémoires de la Société d'Émulation*, 1856, page 128.

(4) *Sermon funèbre*, page 53.

on peut compter dans une prédication de ce ministre jusqu'à dix-sept passages d'auteurs différents, qui ont la prétention de former un tout logique et d'exprimer une même idée.

L'esprit polémique s'est accentué de même. Il dépasse la mesure permise. Il se traduit parfois en de choquantes personnalités. C'est le pasteur Grangier qui, en pleine chaire, appellera son collègue, *frère d'ignorance* (1). C'est le diacre Barthol, qui prêchant à Montbéliard invective puissamment « contre la fille du sieur Greffier Brisechoux et contre celle d'Anne Tuefferd » parce qu'elles s'étaient transportées chez une diseuse de bonne aventure (2).

Une autre fois, Grangier, le jour de Noël, déclame contre trois de ses proches « pour des choses qui ne méritoient pas le parler (3) ». En 1671, le diacre Barthol « fait un presche préparatoire tout rempli de passion contre son oncle, premier ministre (4) ». C'était le ministre Charles Duvernoy, soupçonné de tendances calvinistes.

Nous avons vu déjà que les ministres des villages s'oubliaient quelquefois à faire de semblables personnalités.

Tous ces caractères, longueur, abus des citations savantes, dogmatisme, nous les retrouvons, à côté de qualités réelles, dans deux sermons de l'extrême fin du siècle (5). La recherche

(1) Chronique de Perdrix, page 120.

(2) Ibid. page 143.

(3) Ibid. ad ann. 1669

(4) Ibid. ad ann. 1671.

(5) *L'union mystique de Jésus-Christ avec l'âme fidèle*, déclarée aux Propheties d'Hosée, chapitre II, versets 19 et 20. Et expliquée aux funérailles de feu Madame Catherine-Alexandrine Kœnig, femme de Monsieur Jean-Nicolas Jacquin, Seigneur de Betoncourt en partie, dans un Sermon Funèbre, qui fut prononcé le 2 Novembre 1692, par Jules-Frédéric Malblanc, à Montbéliard chés Jean-Martin Biber. — Sermon sur le Pseaume XXXI, v. 6. Prononcé au sujet de la mort et le jour des funérailles de Madame Alexandrine Marie Perrenon, femme de Noble Estienne Barbault, Ecuyer, Seigneur et Baron de Florimont. Le 29 Novembre 1693, par Pierre Macler, Ministre à Montbéliard. A Montbéliard, chez Jean-Martin Biber.

dogmatique apparaît surtout dans le premier. Malblanc, son auteur, rattache, par exemple, à la Trinité, le lien du mariage. Ce lien « est divin, car il vient de l'adorable Trinité qui parle en ces termes : Je t'épouseray pour moy à toujours-mais, etc. La souveraine sublimité de celui qui parle avec un Pronom plein d'autorité et de Majesté, Je, fait déjà comprendre l'excellence de ce lien : Je, Jehova, *Essensiator*. C'est ce grand nom de Dieu qui est incommunicable aux créatures ». Et l'auteur continue : « Parmy les hommes celui qui veut contracter alliance de mariage, choisit une personne à laquelle il puisse dire : *Tu mihi sola places*. Notre Rédempteur n'a point choisi les Anges, mais le Genre humain... Le Fils éternel de Dieu a contracté cette Alliance avec nous, par divers actes solennels. Le premier se fit le jour de sa Conception, quand par une Union hypostatique, il s'appropriâ notre nature humaine, et devint un Dieu homme ».

Le second sermon est un peu plus simple et néglige les citations latines, mais il est bien de son temps par sa tenue générale, le dogmatisme et les longueurs.

Ce n'est point par pure curiosité que nous nous sommes arrêtés quelque peu à ces caractères de la prédication du xvii^{me} siècle, c'est parce que nous allons les retrouver à peu près les mêmes dans notre pays pendant toute la première partie du xviii^{me} siècle.

Il est délicat, on le comprend, de formuler un jugement ferme sur la prédication d'un temps séparé de nous par presque deux siècles.

En ce qui concerne le xviii^{me} siècle, notre tâche est cependant singulièrement facilitée par le fait suivant.

Deux ans après la mort du duc Georges, le duc Léopold-Eberhard, son fils, voulut que sa mémoire fut solennellement rappelée dans toutes les Églises par un sermon funèbre. Tous

ces sermons furent ensuite imprimés et réunis dans un volume où figurent par conséquent tous les pasteurs en fonctions en 1700. Nous pouvons savoir ainsi comment prêchaient ceux qui n'auraient rien imprimé d'eux-mêmes et qui auraient par là échappé à notre jugement.

Nous avons étudié de près ce précieux volume qui nous a permis de déterminer les principaux caractères de la prédication de cette période.

Arrêtons-nous d'abord à la forme.

Le premier trait qui nous frappe dans ces sermons, c'est leur longueur. Le sermon de D. Nardin, vice-surintendant des Églises, a 41 pages grand in-8°. Il est suivi d'une prière de 10 pages, plus longue qu'un de nos sermons et se termine enfin par 52 pages de *Personalia* !

La plus courte de ces prédications nous paraîtrait aujourd'hui insupportable de longueur.

Savoir finir ; c'était une des qualités que Luther exigeait du prédicateur (1). Elle s'était bien perdue au XVIII^{me} siècle.

L'architecture du sermon s'est développée et compliquée. L'attention se fatigue et se perd quelquefois à suivre l'orateur en ses divisions et subdivisions. Il faut le dire pourtant, ce n'est pas ici ni du caprice, ni de l'arbitraire. Il y a une nécessité interne qui pousse le prédicateur du temps à ces divisions.

Le siècle est intellectualiste et systématique. Le but de la prédication est d'établir dans sa force la thèse orthodoxe. Il faut donc distinguer entre les idées qui, trop composées, risqueraient d'être obscures, et ces distinctions sont marquées par les subdivisions du discours. L'exorde prépare les esprits.

(1) *Ein guter Prediger, sol diese Eigenschafften und Tugende haben, zum ersten, dass er fein richtig und ordentlich lehren kænne. Zum andern, sol er einen feinen Kopf haben. Zum dritten, Wolbereydt seyn. Zum vierdten, sol eine gute Stimme haben. Zum fünften, ein gut Gedächtniss. Zum sechsten sol wissen aufzubæren ».* Propos de Table.

L'explication écarte les malentendus, la réfutation, les idées fausses. Le terrain, une fois ainsi aplani, on expose dans sa force la *doctrina* d'où il est possible ensuite de tirer l'application pratique, l'*usus*, « les usages ».

Exordium.

Explicatio.

Doctrina.

Usus.

Voilà une manière très fréquente alors d'exposer un texte. Un autre, dans le texte, considérera :

1° *Modum loquendi*, la façon de parler.

2° *Verborum transcriptionem*, d'où les paroles du texte ont été tirées.

3° Les paroles mêmes.

Tous ces sermons ne sont pas également esclaves d'une mode ou d'une manière unique de traiter un texte, mais, à peu près tous, sentent l'effort, la recherche, le pédantisme même. Le latin qui accompagne l'exposition du plan trahit l'école. Voici, par exemple, la division du sermon du ministre D. Nardin, un des plus simples. Il se demande :

1° Qui prononce les paroles de son texte ? *Quis ?*

2° Qu'est-ce que le Seigneur remet entre les mains de son Père ? *Quid ?*

3° A qui Jésus-Christ remet-il son esprit ? *Cui ?*

4° Comment Jésus-Christ remet-il ce dépôt ? *Quomodo ?*

5° Quand fait-il cette résignation ? *Quando ?* ⁽¹⁾

Il faut reconnaître d'ailleurs que l'influence de l'école se fait sentir surtout chez les pasteurs médiocres. Ce sont eux qui se tiennent le plus étroitement liés aux modèles homilétiques du temps. C'est chez eux que règnent les divisions classiques et les exordes pris de loin. C'est chez eux encore

(1) *Sermons funèbres...* page 315.

que se marque le progrès du mauvais goût. Quelques citations nous permettront de montrer combien s'était perdu le vrai sentiment de ce que doit être la chaire chrétienne. Le pasteur P.-A. Diény commence de cette manière son discours funèbre : « On tient que le Cerf est un animal noble, ce qui fait que les Grands, c'est-à-dire les Princes et Seigneurs de la terre en font bien plus d'Etat que de plusieurs autres animaux ; Mais tout noble qu'il est, il ne laisse pas pourtant d'être sujet à diverses agitations au monde qui lui causent si grandes chaleurs et altérations, qu'il est contraint de chercher les vives fontaines pour se rafraîchir. Defait il est quelquefois chassé des loups, qui par morsures et coups de dents l'obligent à prendre la fuite et se mettre en chaleur. A d'autres fois il est attaqué des chiens, qui comme animaux carnassiers ne demandent qu'à le déchirer sans compassion !... »

Et cela pour introduire cette idée que l'homme est une créature noble !

On ne s'étonnera pas qu'un auteur qui débute si bien dise ensuite : « Il y a des Sages qui connoissant peu de force en eux pour résister, cherchent azyle ailleurs, et comme le lapin qui connoissant sa faiblesse, fait sa retraite dans les fentes des rochers, ainsi le sage Chrétien au milieu de ses maux a uniquement recours au Rocher des siècles » (1).

On trouvera aussi que ce morceau du même auteur sur la misère de l'homme ne manque pas de saveur : « Depuis la Nativité jusques au sépulchre, dit Platon, quelle espèce de misères y-a-t-il que l'homme n'expérimente, mêmes avant qu'il puisse exprimer ses petites conceptions, quel autre mesager, ou quel trucheman plus assuré peut-il avoir de ses misères, que ses pleurs et ses gémissements, ayant digéré ces premiers maux, parvient-il à l'âge de sept ans, il faut qu'il

(1) *Ibid.*, page 317.

sûe pour apprendre de lire et écrire et les fondements de la Religion... » (1).

Cela fait penser au mot de Montaigne : « Personne n'est exempt de dire des fadaïses : le malheur est de les dire curieusement » (2).

N'oublions pas, cependant, que P.-A. Diény était un pasteur de tous points médiocre. Il serait tout à fait injuste de juger les autres d'après lui. Mais, il est symptomatique que de pareilles choses aient pu être conçues et prêchées.

De la forme, passons au fond. Ce qui nous frappe ici tout d'abord, c'est l'allure intellectualiste et dogmatique de tous ces discours. Pas d'émotion, pas d'onction. La vie religieuse se fige en doctrines, tout se ramène à l'intelligence, à l'enseignement. Les sept paroles de la croix deviennent « sept oracles », le Sauveur sur la croix est sur « une chaire éminente », une « cathèdre académique ». Un des ministres écrit : « Le plus noble et le plus précieux ornement de l'homme, c'est la science » (3), tous le pensent.

Cette tendance à s'adresser surtout à l'intelligence les conduit à des développements dogmatiques qui ne tombent pas d'aplomb sur la conscience de leurs auditeurs. Ainsi le pasteur P. Duvernoy, d'Abbévillers, remarque que la personne qui parle dans son texte c'est Jésus-Christ « vray Dieu et vray homme », et il ajoute : « De sorte que comme en la Divinité, il y a trois personnes en unité d'Essence : Aussi, en ce divin Rédempteur il y a trois personnes en Unité de Personne ». Et plus loin : « Ne faut trouver étrange d'ouïr parler d'une génération éternelle et sans commencement, et d'un

(1) *Ibid.*, page 321.

(2) *Essais*, livre III, chapitre I.

(3) *Sermons funèbres*, page 531.

Fils aussi ancien que son Père, car non seulement ès choses divines mais aussi ès choses naturelles et créées se trouvent plusieurs choses qui sont aussi anciennes que celles qui les engendrent. Ainsi le feu engendre sa chaleur et le soleil ses rayons ; Et notez que les choses qui n'ont point de commencement n'ont point aussi de fin ; D'où s'en suit que la génération du Fils n'a point de commencement, aussi n'a-t-elle point de fin, et que le Père ne cesse jamais d'engendrer la Sapience éternelle ; En mesme façon que le Soleil ne cesse jamais d'engendrer ses rayons. Dont on ne peut inférer que la génération du Fils n'est pas encore parfaite, puisque le Père l'engendre encor ; Car les rayons du Soleil ne laissent pas d'être parfaits, combien que le Soleil les engendre continuellement. Le Père donc engendre le Fils de sa propre substance avec luy, sans diversité d'Essence, mais seulement avec distinction de personne en une mesme Essence. Ce seroit mal parler de dire que le Père a engendré l'Essence ou la Divinité du Fils ; Mais il faut dire que la Personne du Père engendre la Personne du Fils en l'Unité d'Essence, non en luy donnant une partie de sa substance, mais en la luy communiquant toute entière : Icy la raison humaine ne bat que d'une aile, et il vaut mieux une humble ignorance qu'une curiosité téméraire » (1). Ce dernier mot est juste, mais cette ignorance, pourquoi ne pas la confesser d'abord ?

Des citations comme celle-là abondent dans nos *Sermons*, nous pourrions les multiplier. Rien n'arrête nos intraitables dogmaticiens. Répondant toujours à la *question Quis*, qui a prononcé la parole du texte, un autre ministre dira, c'est « Jésus, Nom qui fut donné au Sauveur par un ange avant mesme qu'il fut conçu au ventre de sa mère, qui a été vierge

(1) Page 273.

avant son enfantement, qui est demeurée vierge dans son enfantement et après :

Virgo fuit partum post, in et ante suum » (1).

Qu'il s'agisse de la Trinité, de la personne du Fils, de la *communicatio idiomatum*, de l'éternité des peines, tous nos ministres restent fidèles à l'orthodoxie luthérienne telle que l'avaient fixée les dogmaticiens du siècle précédent, et qu'ils exposent avec toute la rigueur dont ils sont capables.

« Personne n'ignore, a dit Pascal, qu'il y a deux entrées par où les opinions s'insinuent dans l'âme, qui sont ces deux principales puissances : l'entendement et la volonté ». Le tort de nos prédicateurs, c'est de viser toujours l'intelligence et jamais ou presque jamais la volonté.

Rien de plus juste que d'appliquer aux prédicateurs de cette période le souci que nous avons vu prêter aux Allemands, de faire montre de leur orthodoxie et de leur science.

Certes, nos ministres du XVIII^{me} siècle étaient savants et nous les en félicitons. Mais décidément, ils le montraient trop. C'est un singulier oubli du devoir présent, de l'impression religieuse à produire que de citer devant nos paysans Platon, Cicéron, Sedulius, Saint-Augustin, que sais-je encore ? Rien de plus choquant parfois que l'étalage d'érudition que nous trouvons dans ces discours funèbres. Ce qui choque surtout, c'est de constater que, chez quelques-uns, la citation n'est pas amenée naturellement par un souvenir, elle est puisée dans un aide-mémoire. Les mêmes sources amènent parfois les mêmes citations. Ainsi le ministre Bernard éprouve le besoin d'expliquer cette expression « les mains » de Dieu. Les mains de Dieu signifient « sa protection, sa garde, son assistance, sa délivrance, sa bénignité, sa fidélité, sa bienveillance, sa puissance, et autres attributs que l'Écriture lui

(1) Page 406.

donne, cela se dit ἀνθρωποπαθῶς et doit s'entendre θεοπρεπῶς » ainsi qu'il convient à Dieu, qui est un Esprit qui n'a ny chair, ni os » (1). Le même Diény dira (2) : « Quand le Saint-Esprit attribué à Dieu des membres humains c'est ἀνθρωποπαθῶς, par un accommodement à la portée de notre entendement ». On sent la source commune. M. le pasteur Donzé a déjà signalé le curieux passage dans lequel un de nos auteurs tente de trouver dans la main elle-même une image des puissances bienfaisantes de Dieu : « Cette main de Dieu, pour parler à la façon des hommes, et pour ayder à nôtre manière de concevoir les choses a cinq doigts qui assurent l'âme fidèle du bon Refuge qu'elle y trouve. Le premier, c'est le poulce, à pollendo, qui marque la toute puissance de Dieu, selon laquelle *chose quelconque ne lui est impossible*. Le second est le doigt Indice, qui marque sa Toute-Science... Le troisième est le doigt du milieu, qui est plus grand, et qui marque sa Miséricorde... Le quatrième est le doigt médecin, Dieu est en effet notre médecin. Et le cinquième est le doigt de l'oreille qui marque sa promptitude à nous exaucer dans nos prières » (3), Chose curieuse, cette jolie trouvaille était un développement d'école. On en retrouve d'autres exemples (4).

Cet abus de la science, cette utilisation par les pasteurs des cahiers de l'étudiant avaient un inconvénient grave, c'est qu'une bonne partie de la prédication ne touchait pas les auditeurs. Ils avaient vu briller la science du prédicateur, mais ces feux une fois éteints, de l'orthodoxie et de la science

(1) Page 307.

(2) Page 320.

(3) Page 260.

(4) Cf. Christlieb, dans Herzog-Plitt, *Realencyklopædie*, tome XVIII, page 533.

de leur ministre, il ne leur restait pour eux-mêmes ni lumière, ni chaleur. Et pourtant Luther l'avait dit ⁽¹⁾ avec son sens si droit : « *Man muss predigen demnach die Leute sind* », on doit se régler d'après ceux qui vous écoutent.

D'autre part, pour être juste, il ne faut rien exagérer. À côté des défauts que nous avons signalés, il y a dans la plupart de ces sermons des qualités réelles. Tous font à la dogmatique une part trop grande, tous sont intellectualistes — mais il n'y en a que quelques-uns qui soient franchement mauvais. Tous ont des longueurs, mais, dans la plupart, à côté des longueurs, il y a des choses qui portent. Les sermons de D. Nardin, de Tuefferd, de Bernard, de Nicolas Vurpillot, de Wuillemenot, de S. Méquillet ont des qualités pratiques. Ils sacrifient moins que les autres au goût du jour, à la manie des citations. On n'y trouve pas les fautes de goût que nous avons signalées.

Il n'en reste pas moins vrai que la notion du discours chrétien nous paraît s'être altérée : le grand défaut de tous ces sermons, c'est l'absence de simplicité, c'est le manque de vie, d'ardeur conquérante et joyeuse.

Cette tendance générale se fait sentir jusque dans la première moitié du XVIII^{me} siècle. Il nous reste quelques prédications de 1714, de 1717, de 1727, de 1729 qui présentent exactement les mêmes caractères que ceux qui nous ont arrêté déjà ⁽²⁾. Et même le mauvais goût que nous avons si-

(1) Cf. *Le sermon d'après Luther*, thèse, par Charles Grünewald, Strasbourg, 1856.

(2) Voyez par exemple : *La ressource du chrétien...* sermon funèbre au sujet de la mort de Noble sieur Monseigneur David Nicolas de Thévenot.. prononcé dans l'Église d'Audincourt, par Nicolas Vurpillot, ministre de ladite Église. A Montbéliard, par Jean-Jacques Biber, l'an 1714. — *Höchstseltiger Sterbens Wunsch*, sermon funèbre prononcé par J.-J. Gropp aux funérailles de la comtesse de Sponeck, Montbéliard, Biber, 1717. — *Le bonheur des justes après leur mort*, sermon funèbre prononcé par Jean Cucuel au sujet de la mort de Jean-Guillaume de Gueldrich, Montbéliard, chez J.-J. Biber, 1727. — *Le fidèle assuré de son salut*, sermon funèbre de Ducommun, dit Véron, au sujet des funérailles de Madame de Gueldrich, Montbéliard, chez J.-J. Biber, 1729.

gnalé ici et là ne fit que s'accroître sous le règne de Léopold-Eberhard (1). Il fallut beaucoup de temps pour en libérer la chaire chrétienne, aussi une réaction était-elle nécessaire aussi bien contre le mauvais goût que contre le pédantisme et le dogmatisme des prédicateurs. Ce fut l'œuvre du piétisme.

(1) La corruption du goût se trahit particulièrement dans les épitaphes, prosopées, épigrammes que l'on imprimait à la suite des sermons funèbres. Ainsi le sieur de Prudent s'adressant à Madame de Sponeck défunte lui disait :

Au mal de *votre Époux*, également sensible,
Je condamne la faux de la mort inflexible,
A moins que de nouveaux apas,
Le liant d'une aimable chaîne,
Par un second Hymen, n'adouçissent la peine,
Que lui cause votre Trépas.

Le ministre P. Macler s'efforçait de consoler M. de Sponeck lui-même par cet horrible jeu de mots :

Consolés-Vous, *Monsieur le Comte*,
Aux saintes lois du Ciel, soumettés votre cœur ;
Voulés, en bon Chrétien, ce que veut le Seigneur ;
Vous avés un beau sort, *votre Épouse a son conte*.

Il est curieux de voir le rôle que la mythologie païenne joue dans ces « vers lugubres ». Quelques ministres même prennent la licence de parler dans leurs vers « de la Parque inflexible », du « fâcheux Destin », de « la cruelle mort ». Ils pratiquent aussi « la pointe » à la mode. Par contre, c'est à un laïque qu'appartient ce quatrain à l'honneur de Madame Gueldrich de Sigmarhoffen :

Qu'un vante son Esprit, un autre sa Noblesse,
L'autre sa Piété ; moi je n'en dirai rien :
Pour de si hauts sujets, je sens trop de faiblesse,
Et je me borne à dire : Elle païoit fort bien.

CHAPITRE V

LA PRÉDICATION (SUITE)

Réaction homilétique. Le piétisme. J.-J. Pelletier. J.-F. Nardin. Berdot et L.-G. Pelletier. La prédication morave. J.-J. Duvernoy et ses amis. La prédication orthodoxe. Son dogmatisme. Réaction anti-scolastique. La prédication de la période révolutionnaire. Jugement général.

« L'Église n'est pas et ne doit pas être une école », a dit M. Bersier (1). Voilà ce que le xvii^{me} siècle avait oublié. L'Église était devenue une école et le sermon un exposé scolastique.

Spener avec son vif sentiment des vrais besoins des âmes, ne manqua pas de faire porter sur ce point aussi son éloquente protestation. D'ailleurs il n'avait pas besoin d'aller chercher bien loin les éléments de la réforme qu'il croyait nécessaire. Il n'y avait pour l'Église luthérienne qu'à revenir à la théologie et à la pratique de Luther lui-même. Sans doute, Luther a une dogmatique et cette dogmatique a ses angles, mais dans Luther prédicateur ce qui domine, c'est l'intérêt pratique. Il avait bien vu ce que le sermon devait être, une application de l'Évangile aux besoins de l'âme, donc l'explication de l'Écriture Sainte. Pour lui, le prédicateur doit être surtout « un bon textualis ».

Spener ne pensait pas autrement. Dans la prédication il s'agit pour lui moins d'instruire que de renouveler l'homme

(1) *Sermons*, tome VI, page 47. Cf. Edm. Stapfer, *La prédication d'Eugène Bersier*, page 15.

intérieur ⁽¹⁾. L'édification, la vie nouvelle à produire dans l'âme, voilà le but. La polémique reste donc à l'arrière-plan.

On sait l'accueil fait aux idées de Spener par les théologiens et les pasteurs wurtembergeois. Ce fut bientôt chez les étudiants une mode — suivie par nos jeunes montbéliardais — d'aller passer quelques mois ou même quelques années à Halle, en plein milieu piétiste.

Ce fut, on s'en souvient, un de ces étudiants de Tubingue et de Halle qui introduisit le piétisme dans nos Églises. C'était d'ailleurs un original qui de bonne heure avait aimé à se singulariser. Sorti de Tubingue en septembre 1700, il fit un assez long séjour à Halle. Rentré pour quelque temps au pays, il commença par convertir son père aux idées piétistes. La sévérité de Pelletier père, qui lui avait déjà valu quelques ennuis, s'accrut en même temps que sa prédication se modifiait. Par réaction contre les prédications savantes du temps, il prétendait que tous les vrais convertis devraient prêcher aussi bien que les ministres eux-mêmes.

L'influence du piétisme paraît avoir rendu la prédication de Pelletier père plus vivante, plus incisive, plus directe. Dans une plainte déposée contre lui un témoin rapporte que « après que le fils Pelletier s'en fut retourné en Allemagne, le sieur Pelletier son père commença à prescher avec véhémence tout d'un autre biais qu'il n'avoit fait précédemment, particulièrement précipitant à tout coup le monde dans les enfers et ne parloit que des tourments et du puy de l'abîme et ne réclamoit que les régénérés en sorte qu'il effrayoit tous ses auditeurs... ⁽²⁾ ». Ceci est un témoignage d'adver-

⁽¹⁾ Il s'exprime ainsi par exemple dans ses *Pia desideria*, page 151 : « Das vornehmste, achte ich dieses zu seyn, weil ja unser gantzes Christentum besteht in dem innern oder neuen Menschen, dessen Seele der Glaube und seine Würckungen die Früchten des Lebens sind ».

⁽²⁾ Archives du Doubs. E. 1015.

saire, il ne faut pas l'oublier. D'autres en plus grand nombre se louaient de l'activité de leur ministre (1).

Il nous semble pourtant que Pelletier n'était pas sans excentricités. Il allait un peu loin, non dans sa haine du mal, mais dans la manifestation de ce sentiment (2).

Dès ses années d'études, le fils de J.-J. Pelletier s'était vivement exprimé sur la prédication de l'époque (3). Cependant la sienne propre ne différait pas autant qu'il le croyait du vieux genre orthodoxe, s'il nous est permis d'en juger par le sermon funèbre qu'il a publié en 1719 (4). Le fond des idées est piétiste. Mais ces idées sont exposées d'après l'ancienne méthode. La division est la division classique. C'est le même abus des citations. Celles de Pelletier sont interminables. C'est parfois le même goût douteux (5). C'est encore

(1) « Jean Laigle, ancien de l'Église de Vandoncourt, dépose « qu'il n'a rien à dire ni contre la doctrine, ni contre la vie du sieur Peletier son ministre, que il croit qu'il s'acquitte bien et dehument de son ministère, *preschant bien*, remontrant bien ses auditeurs et les exhortant bien à la crainte de Dieu et à la bonne vie... » Ibid.

(2) Un de ses paroissiens, par exemple, Abraham Monnerot, se plaint que quand il est à l'église son ministre lui fait « des yeux tout-à-fait rudes ». Ibid.

(3) « Le sieur Pelletier fils dit au logis de Jean Peugeot : Je fus, dit-il, l'autre jour à Montbéliard dans l'église françoise à la prédication du ministre Macler : il a fait un presche par où il a enseigné plustôt aux âmes la voye de l'enfer que la voye du ciel, ce qu'il proféra avec des exclamations en levant les yeux et les mains au ciel ». Archives du Doubs, E. 1015.

(4) *La nécessité indispensable, imposée à tous les mortels, Grands et petits, de comparaître un jour devant le trône de Dieu et du Seigneur Jésus-Christ...* A Montbéliard, par J.-J. Biber, imprimeur de S. A. S. (Bibliothèque de Montbéliard).

(5) Prêchant aux obsèques d'une grande dame, il constate la grandeur de sa naissance et d'une double alliance, puis il ajoute : « Il est vrai qu'un certain proverbe assés connu, surtout par la triste expérience, nous fait entendre que souvent *grands* Seigneurs sont *grands* pécheurs... Comme un autre nous assure que *grosse Stædte*, *grosse Sünde*, les *grandes* villes sont à l'ordinaire les repaires des *grands* péchés. De même, *die Gelehrten*, *die Verkehrten*, les plus savants sont souvent les plus méchants... », page 75. Ailleurs, à propos de Madame de Gueldrich défunte, il parlera de « la dure épreuve, qui viuit, au bout de l'espace de six mois, traverser son lit nuptial par l'enlèvement inopiné de celui à qui elle avoit chastement voué ses virginales tendresses, de façon qu'elle éprouva en sa florissante jeunesse les désolantes pointes du triste état de la viduité... », page 44.

le même esprit polémique. Il n'y a de changé que les adversaires.

Pelletier blâme l'ancienne polémique et il ne s'aperçoit pas qu'il lui emprunte ses procédés vis-à-vis des orthodoxes luthériens (1).

Il y a cependant chez G.-L. Pelletier, comme chez son père, de la vie, du mouvement et un effort souvent heureux pour atteindre l'âme.

Mais il faut ouvrir les *Sermons* (2) de J.-F. Nardin pour constater les services que Spener et ses amis ont rendus à la prédication.

On sent, rien qu'à parcourir ce volume, qu'un esprit nouveau s'y fait jour. L'effort n'est plus porté ici sur l'intelligence qu'il s'agit d'éclairer, mais sur le cœur. C'est le cœur gâté par le péché qu'il s'agit de guérir, c'est la volonté qu'il s'agit d'affermir pour la lutte. Le christianisme n'est plus un système, mais une force, « une chose efficace, puissante et réelle », une vie nouvelle à infuser dans les âmes. « La religion chrétienne est une religion de cœur. Elle demande un cœur nouveau, droit, sincère. Elle rejette toutes les œuvres extérieures qui ne découlent pas de ce principe (3) ». Nardin revient sans cesse à cette affirmation (4). C'est un sûr instinct qui lui a fait prendre l'habitude de s'adresser à ses auditeurs en leur disant : chères âmes ; c'est l'âme en effet que le prédicateur vise sans cesse. Il éprouve un intérêt pas-

(1) « On balancera sans faute au poids du sanctuaire tous les écrits, controverses, disputes en théologie, dont plusieurs ne sont que des produits d'un esprit d'ambition et d'aigreur, et les honteuses suites d'une science faussement ainsi nommée... », page 19.

(2) *Le Prédicateur évangélique, ou Sermons pour les dimanches et les principales fêtes de l'année*, par J.-F. Nardin, 2^{me} édition, Montbéliard, MDCCLIV.

(3) Ibid.. page 7.

(4) Ibid., pages 37, 71, etc.

sionné pour toute âme d'homme, pour celles surtout qui sont particulièrement confiées à ses soins. Il veut les tirer du péché et de la perdition en leur prêchant l'Évangile de la grâce. Car voilà pour Nardin « le premier fondement d'un christianisme solide et réel, la grâce de Dieu qui apparaît, c'est-à-dire, lorsque Dieu se déclare à une âme par son Saint Esprit : qu'il oublie tout sujet de haine et d'inimitié qu'il avait contre elle : qu'il l'assûre de sa grâce et de la réconciliation sincère dans laquelle il rentre avec elle : qu'il la regarde, en Jésus le parfait médiateur, comme ne l'ayant jamais offensé... » (1).

La grâce de Dieu, manifestée en Jésus-Christ et venant répondre à tous les besoins de l'âme humaine, voilà le fond de la prédication de Nardin.

Pour déterminer ses auditeurs à accepter cette grâce, à rétablir en eux les rapports normaux de l'homme et de Dieu, Nardin n'a pas recours au raisonnement, à la discussion intellectuelle, il se place sur un terrain plus sûr, celui de la conscience et de l'expérience chrétienne : « Vous avez donc en vous, chères âmes, un témoin qui soutient les intérêts et les droits de Dieu, et qui vous déclare ce qui est bon. Ecoutez ce témoin fidèle, consultez-le, souffrez patiemment ses reproches et ne lui imposez pas silence quand il vous parle... » (2). Cette conscience de l'homme qui parle encore voilà le point d'attache de la grâce. Mais c'est la grâce elle-même qui porte l'homme à renoncer à l'impiété. « La première chose qu'elle fait, c'est de convaincre l'homme qu'il est un impie, que son cœur est plein d'impiété. Elle commence à saisir le cœur de l'homme. Elle ouvre cet abîme. Elle déploie aux yeux de l'homme ce qui y est... » (3). Puis,

(1) Ibid., page 67.

(2) Ibid., page 4.

(3) Ibid., page 69.

cet homme tout rempli du sentiment de son péché, de son abaissement, elle le jette ensuite dans les bras de Jésus qui le délivre de son impiété. Ce renouvellement de l'âme par la foi en Jésus et en la vertu de sa Rédemption est pour Nardin la source de toute vie morale, de tout courage, de toute espérance, de toute consolation. « Voulez-vous en savoir quelque chose, dit-il ⁽¹⁾, demandez à Dieu cette foi, et vous éprouverez ce qu'elle produit ».

On comprend que fermement établi sur cette base du *moralisme* chrétien, Nardin laisse en dehors de sa prédication ce qui est spéculation pure, les résultats plus ou moins logiques de la réflexion chrétienne. On chercherait vainement dans le gros volume de ses sermons les expositions dogmatiques sur la trinité, les deux natures, l'efficace des sacrements qui surabondaient dans les prédications que nous avons jusqu'ici rencontrées. Il se meut sur le terrain des réalités. Écoutez-le parler de la nouvelle naissance : « Une naissance n'est pas, comme chacun le sait, un simple être de raison, mais quelque chose de réel. La naissance est l'action par laquelle nous sommes mis au monde... La régénération étant une naissance c'est une opération réelle, puissante et sensible. C'est une œuvre par laquelle une âme passe à une vie nouvelle, qui l'introduit dans le monde spirituel, pour y jouir d'une lumière divine provenant du Soleil de justice, pour y recevoir une respiration de vie produite par le souffle, c'est à dire par l'Esprit du Tout-puissant... » ⁽²⁾. Cette vie nouvelle qui s'éveille dans une âme, qui s'y développe, qui y établit sa demeure, Nardin la décrit ⁽³⁾. Il en expose les lois ⁽⁴⁾ et, ici encore, il reste sur le terrain de l'expérience chrétienne.

(1) Ibid., page 306.

(2) Ibid., page 485.

(3) Sermon sur l'Entrée de Jésus dans les cœurs, page 342.

(4) Sermon sur l'Habitation de Dieu dans les âmes, page 473.

L'essentiel pour Nardin, c'est donc le renouvellement intérieur, la nouvelle naissance. Il ne se contente d'aucune pratique purement extérieure. Il craint même que les habitudes religieuses ne soient quelquefois des pièges à l'âme. Il revient souvent sur l'insuffisance de ces habitudes, sur les dangers de la piété purement formelle (1).

On le voit, Nardin appartient bien par l'orientation de son esprit à la tendance piétiste, mais son piétisme est très sain, très éloigné des excès ou des erreurs dans lesquels ce mouvement tombera plus tard. Nardin a beaucoup de sagesse et de maturité d'esprit. Il a pris au piétisme ce qu'il avait d'excellent, mais sans se laisser entraîner outre mesure.

Ainsi, on a beaucoup reproché au piétisme les expériences factices qu'il entendait faire faire aux âmes dans le *Combat* qui précède la conversion. On ne trouvera rien de semblable chez Nardin. Sans doute il a parlé, et souvent, de la douleur que l'âme ressent à la vue des biens qu'elle a perdus par le péché (2), de la tristesse que fait naître le sentiment du péché. On ne peut « avoir part à la vie nouvelle sans peine et sans travail », disait-il. Mais cela aussi c'est de l'expérience. L'erreur est de vouloir faire passer toutes les âmes sans exception par les mêmes expériences. Mais Nardin reconnaît que ceux qui sont restés dès leur baptême, dès leur jeunesse, dans l'alliance de la grâce « n'ont pas besoin de passer par ces douleurs, ces angoisses et ces combats de la repentance, par lesquelles nous disons qu'il faut entrer dans la nouvelle vie » (3).

Peut-être y a-t-il pourtant quelque exagération piétiste

(1) Pages 63, 138, 152, 180, 333, 582.

(2) Pages 159, 169, 486.

(3) Page 486.

dans l'attitude de Nardin vis-à-vis du monde et l'usage de ses biens. Dans un de ses sermons, il attaque vigoureusement le péché de son temps la gourmandise et l'ivrognerie, non seulement sous leurs formes grossières, mais aussi sous les formes atténuées des gens du monde et des chrétiens eux-mêmes (1). Tout ce passage est d'une âme délicate, mais ici et là on sent un peu l'ascétisme. Il parle ailleurs de chrétiens qui « pensent que la véritable repentance peut subsister avec les plaisirs, la mollesse et la vanité du siècle... Ils s'imaginent pouvoir obtenir le pardon de leurs péchés, quand même ils ne renoncent point à tout cela, à leur orgueil, à l'amour du monde, à leur délicatesse, et qu'ils ne quitteront point leur habit somptueux » (2). Nardin oublie ici que l'habit ne fait pas le chrétien.

Si du fond, nous passons à la forme, nous trouvons ici encore Nardin rompant avec les habitudes que nous avons signalées. Il retient des anciennes divisions ce qui peut lui servir. Ses sermons s'ouvrent par une exorde, car enfin il faut bien commencer. Mais le plan de son discours est tiré du sujet qu'il aborde et non d'un traité d'éloquence sacrée. Nardin est un *textualis* comme le voulait Luther. Il prêche d'ordinaire sur les péricopes dominicales et il excelle à dégager l'idée centrale du fragment biblique qu'il a à expliquer. Tous les détails du texte servent à éclaircir la pensée qu'il veut surtout dégager.

Son style, malgré quelques lourdeurs et quelques germanismes, est généralement bon, simple le plus souvent, mais souvent aussi chaud et coloré. Nardin ne cherche pas l'éloquence, mais il la rencontre souvent. Les images heureuses

(1) Page 33.

(2) Page 34.

naissent facilement sous sa plume. Il parlera par exemple des soucis du monde qui « forment comme des foules d'allans et de venans, qui mènent tant de bruit, qu'il n'est pas possible d'entendre la voix de Dieu, de la chercher, et d'entrer dans une sincère conversation avec lui ».

Nardin, certes, n'est pas sans défauts. Il a quelques-uns de ceux de son temps. Ses sermons pèchent parfois par la longueur. Il faut signaler aussi quelques traces de mauvais goût. Nous n'aimons pas, par exemple, le sermon sur la *Circoncision spirituelle*. Nardin n'échappe pas tout à fait à la manie des citations latines, il va quelquefois chercher un peu loin ses comparaisons, mais que sont ces petites taches à côté de toute la saveur religieuse que l'on trouve dans ces sermons ?

En résumé, Nardin a été un excellent prédicateur. Tels qu'ils sont, avec leurs qualités et leurs défauts, ses sermons n'ont pu être tirés que d'un fonds très riche d'expérience et de foi chrétiennes. Le pasteur de Blamont a été un vrai médecin de l'âme. Il en connaît les replis profonds. Ses sermons sont pratiques, ils vont au but. Il blesse l'âme pour la guérir ou plutôt il lui donne le sentiment de sa blessure pour lui faire désirer plus vivement la guérison qui est en Jésus-Christ. On peut dire qu'il n'y a pas un de ces sermons qui ne renferme l'Évangile tout entier, l'Évangile de la Grâce.

Il n'y a qu'une polémique dans ces discours, la polémique contre le pécheur. Et encore, ce n'est pas le pécheur que Nardin poursuit surtout, c'est le péché, c'est Satan, l'ennemi, celui qui sème l'ivraie dans les âmes et en arrache le bon grain.

Nous nous sommes arrêté un peu longtemps aux sermons du pasteur de Blamont. On nous le pardonnera. Nardin, c'est le Vinet de nos Églises.

D'ailleurs il ne serait pas juste de juger de tous les prédicateurs piétistes par Nardin. Il n'y a que les historiens de parti pris qui savent voir toute la lumière de leur côté, toute l'ombre du côté contraire. Rien de plus compliqué que le jeu de la vie. Il y a des piétistes longs, ennuyeux, polémisants, et des intellectualistes sachant faire une part aux besoins pratiques de leurs auditeurs. La vérité ne s'absorbe pas dans une tendance. Dans la prédication du XVIII^{me} siècle nous distinguons trois courants principaux : le courant piétiste dont le mouvement morave est un dérivé, le courant intellectualiste et supranaturaliste dont la défaite amène le triomphe momentané du rationalisme pur. Nous allons suivre successivement ces courants divers en reprenant l'histoire de la prédication piétiste après Nardin.

Une idée nouvelle et saine jetée dans les Églises n'y produit pas immédiatement tous ses fruits. Encore faut-il qu'elle trouve un terrain bien préparé. C'est ainsi que beaucoup des ministres qui adoptèrent les idées et les pratiques de Spener ne furent pas toujours logiques et conséquents. Il y eut un moment, par exemple, où le piétisme fut très influent à Montbéliard. Le prédicateur allemand Zügel était piétiste, son vicaire Perdriz de même. Sous cette influence L.-G. Pelletier, Berdot, Mégerlin, tous piétistes plus ou moins accentués, furent appelés à Montbéliard. Or, à ce moment précis, les rapports des surintendants contiennent des plaintes sur la prédication des ministres. Les piétistes polémisent contre les luthériens orthodoxes qui ripostent à leur tour. Le peuple est divisé (1). Les prédications de Pelletier sont dénoncées

(1) Les anciens de la ville, en corps, font cette déposition : « Ils ne trouvent pas l'union qui devrait régner dans les prédications des sieurs ministres où il y paroît des controverses et des esprits de parti au scandale de l'Eglise et même des étrangers en sorte que le peuple se partage et se range les uns d'un côté, les autres d'un autre, ce qui fait de la peine à beaucoup ». Visite de 1727. Archives du Doubs, E. 80.

comme contraires à la confession d'Augsbourg (1). Les sermons des ministres piétistes sont d'une longueur désespérante. Pelletier fait des personnalités (2) trop directes. A la place des prières du matin Pelletier et Berdot font des méditations trop longues qui éloignent le peuple. Aussi les services présidés par les piétistes sont-ils très négligés par le peuple.

Les témoins ne montrent d'ailleurs aucun parti pris. Ils reconnaissent que Berdot et Pelletier « sont d'une conduite réglée et exemplaire », qu'ils s'appliquent avec exactitude aux différentes parties du ministère. Nous en concluons que les plaintes unanimes et répétées sur leurs prédications devaient être fondées et que les luthériens confessionnels n'eurent pas le monopole des longueurs, de la polémique et des personnalités en chaire (3).

Les ministres incriminés se corrigèrent sans doute car les plaintes cessèrent, et l'on ne retrouve bientôt plus que des témoignages comme celui-ci : « Les anciens sont contents de leurs pasteurs ».

Les défauts de quelques-uns ne doivent pas nous faire

(1) « Le ministre Drot a trouvé que dans une prédication faite par le diacre Pelletier à Montbéliard il avait avancé onze propositions contraires à la confession d'Augsbourg. Le ministre Vurpillot a dit à un laïque « que l'on ne prêchait dans notre pays que des hérésies contraires à la doctrine. Le Recteur J.-F. Duvernoy accuse aussi Pelletier de soutenir des propositions contraires à la doctrine, l'une pour la religion papiste, l'autre pour la calviniste ». Archives du Doubs, E. 80.

(2) Les anciens de Sochaux (qui dépendait alors de Montbéliard) « se plaignent que le S^r diacre Pelletier reprend les vices en montrant les personnes au doigt en leur disant, c'est à vous que je parle, ce qu'il fit à un sermon funèbre lorsqu'on enterra le fils de Pierre Maire ». Ibid.

(3) « Pelletier à la prière du matin fait des harangues et on n'y vient plus à cause de la longueur ». On peut dire de Pelletier « que la majeure partie du peuple ne reçoit aucune édification de sa part ». Les trois Corps de la ville affirment qu'à cause des controverses suscitées par les deux nouveaux ministres de l'Eglise française (Berdot et Pelletier) « la prédication ne fait plus d'impression sur la majeure partie du peuple ». Ibid.

oublier les services rendus par le piétisme à la prédication protestante. Il avait réintroduit dans nos Églises une prédication plus simple à la fois et plus chaude, des appels plus directs.

Les Moraves, qui furent dans notre pays les successeurs immédiats du piétisme, entrèrent à leur tour dans cette voie. Ce qui les distingue à la fois des piétistes et des orthodoxes c'est l'importance sentimentale qu'ils donnent aux souffrances physiques de Jésus, à son sang répandu, à ses plaies sanglantes, mais ce n'est pas là ce qui fait la valeur de leur prédication. Cette prédication a fait du bien dans nos Églises parce qu'elle était inspirée par un amour sincère et profond du Sauveur, parce qu'en face d'une froide orthodoxie et d'une incrédulité dédaigneuse, elle accentuait la valeur de la personne de Jésus Sauveur des âmes.

Le plus distingué des pasteurs à tendance morave fut, nous l'avons vu, J.-J. Duvernoy. Malheureusement nous n'avons retrouvé aucun de ses sermons. Nous sommes donc obligé de nous contenter de donner ici le témoignage de ses contemporains. En 1745, le Surintendant s'exprimait ainsi sur Duvernoy : « Ce ministre a de bonnes études, il prêche avec une élégante simplicité, sa voix est douce, ses auditeurs en sont très satisfaits, il fait assidument son service, ses mœurs sont réglées » (1).

Jacquin et Fries sont plutôt médiocres et montrent plus de bonne volonté que de talent. Leur prédication qui se ressent visiblement de la lecture de Zinzendorf est simple, familière, pratique, biblique aussi. Elle est déparée quelquefois par la polémique dans l'intérêt morave. Ainsi Jacquin dans une prédication donnée à Montbéliard, en 1748, fait longuement le procès des prédicateurs de son temps. Un des obstacles à

(1) Archives du Doubs, E. 80. Visite de 1745.

l'efficace de l'Évangile, dit-il, c'est « l'infidélité dans la dispensation des mystères de Dieu. On veut se faire valoir soi-même et non le dispensateur des âmes, on veut que les auditeurs soient de notre parti et non de celui des autres, on cherche plus à se mettre en estime et en honneur dans l'esprit des hommes par des discours arrangés avec art et ornés de termes pompeux et de fleurs de rhétorique qu'à leur démontrer la beauté et l'excellence de la grâce de l'Évangile. On prêche même Jésus-Christ par envie et dans un esprit de contention. On réduit à un système philosophique, à des démonstrations de raison les mystères de l'incarnation, la rédemption des âmes par la mort et la croix de Christ. Par ce moyen on éclaire l'esprit, mais le cœur demeure mort. C'est là ce que l'apôtre appelle falsifier la parole de Dieu », Le point de vue est juste, mais ce n'est pas en chaire qu'il faut tenir ce langage.

Nous ne savons rien de la prédication de Scharffenstein et de J.-J. Paur. Nous savons seulement qu'ils étaient très appréciés de leurs troupeaux.

Scharffenstein est mort en 1778, J.-J. Paur en 1798, J.-J. Duvernoy en 1805. On voit qu'il y a eu dans nos Églises, de J.-J. Pelletier à J.-J. Duvernoy, un courant ininterrompu de prédication mystique.

Pendant que la prédication piétiste se développait ainsi dans nos Églises, que devenait la prédication de l'orthodoxie luthérienne ? Voilà ce que nous avons à nous demander maintenant avant de signaler la réaction rationaliste qui fait porter sa protestation à la fois contre le dogmatisme de la prédication luthérienne et contre le sentimentalisme des piétistes et des moraves.

Nous nous défions, en général, des jugements sommaires. Ils sont injustes parce qu'ils ne peuvent tenir compte de tous

les faits. Aussi dirons-nous tout simplement de la prédication orthodoxe du XVIII^{me} siècle que ce que nous connaissons d'elle ne nous en donne pas une idée tout à fait favorable. On peut dire aussi que la prédication ne paraît pas avoir été le charisme spécial de notre Église, et le XVIII^{me} siècle, d'ailleurs, n'est pas en général une période brillante pour la prédication. En 1737, Ostervald disait : « L'Évangile n'est pas bien prêché » (1). Quelques années plus tard, un homme dont l'autorité fut grande à l'étranger, Formey, disait à son tour : « La prédication est actuellement sur un pied très médiocre » (2).

Ostervald rejette la responsabilité de cette situation sur les écoles de théologie dont l'enseignement n'est pas assez pratique selon lui. Et, en effet, pour nous en tenir à Tubingue où se formaient nos ministres, un livre comme celui que Canz consacrait à l'art oratoire ne pouvait qu'égarer les jeunes prédicateurs en leur faisant perdre de vue le vrai but de la prédication chrétienne. « *Loquendum, me judice, primum sapienter, tum demum ornate* », ainsi s'exprime le philosophe de Tubingue, et, d'après ce principe, il publie un recueil de pensées empruntées à tous les orateurs anciens et qu'il pense pouvoir être utiles à ses élèves pour orner leur discours (3). Et on voit bien, en effet, dans les prédications du temps que le souci de leurs auteurs est de parler avec sagesse et avec grâce. La préoccupation de parler *sapienter* les fait tomber dans des dissertations didactiques et philosophiques ; le désir de parler *ornate* amène chez les prédicateurs médiocres l'abus du lieu commun et, chez tous, d'impardonnables longueurs (4).

(1) *De l'exercice du Ministère sacré*, Amsterdam, 1737.

(2) *Lettres sur la Prédication*, Berlin, 1753.

(3) *Oratoria scientiarum familiæ toti cognata, seu rationis et orationis arctissimum vinculum*, Tubingæ, Sumptibus Christophor. Henr. Bergeri, MDCCXXV.

(4) Le 22 octobre 1727, le Conseil ecclésiastique prit la résolution suivante : « Sera faite défense aux ministres de prescher plus de trois quarts d'heure ».

L'élément moral, pratique, est rejeté au second plan quand il n'est pas sacrifié tout à fait. La tractation du sujet est généralement honnête, scrupuleuse. Ce qui fait défaut, c'est l'application. Trop souvent cette prédication ne porte pas sur l'ensemble du peuple chrétien ⁽¹⁾.

Cet éloge, qu'un surintendant fait de nos ministres, trahit bien l'esprit du temps : « Il paraît par ses sermons qu'il entend la thèse ». Entendre et bien exposer la thèse, voilà l'essentiel. Mais bien entendre la thèse c'est souvent alors combattre vivement toutes les *anti-thèses*. Étonnez-vous après cela qu'un autre surintendant, lors de la visite des Églises, constate que « plusieurs se plaignent sans cesse qu'on condamne tout le monde, qu'il n'y a point de consolation à tirer des sermons ».

Tous les sermons du XVIII^{me} siècle, imprimés ou manuscrits, que nous avons pu nous procurer, trahissent la même ignorance du vrai but de la prédication : appliquer l'Évangile éternel aux besoins du présent. La science, la correction dans la doctrine, le travail, le sérieux, tout cela ne manque pas. Ce qui manque, c'est la flamme, c'est l'ardent amour des âmes.

On a dit, pour caractériser la prédication neuchatoise ⁽²⁾ au XVIII^{me} siècle, qu'elle était d'une « orthodoxie morte ». On peut, sans injustice, appliquer ce jugement à la prédication de l'orthodoxie montbéliardaise, à condition toutefois

(1) Les contemporains eux-mêmes en témoignent. Voici ce que la visite de 1745 met au dossier de l'un des ministres de la ville : « Par ses sermons il paroît qu'il a un bon fond de théologie. Il aime à y faire entrer de temps en temps quelques traits de philosophie. Il s'énonce très distinctement, sa voix est assez forte, il s'attache beaucoup à la sublimité du style, ses expressions et sa prononciation sont recherchées, on en est très content, *quelques gens du commun disent seulement qu'ils ne le comprennent quelquefois qu'en partie* ». Ce sont ceux-là que Luther n'oubliait jamais. Archives du Doubs, E. 80.

(2) *La prédication neuchatoise au XVIII^{me} siècle*, journal l'Église nationale, IV^{me} année, n° 43.

que l'on se souvienne d'autre part de la grande influence exercée par le piétisme, et que l'on fasse assez large la part des exceptions.

Il faut reconnaître, en outre, que l'obligation où étaient nos ministres de prêcher sur les péricopes, les gardait de certains défauts de leur époque. Un usage alors général ne leur eût pas permis d'imiter ces prédicateurs dont parle Formey « qui se faisaient un mérite de lire en chaire (pour en tirer un sermon) : « J'ai soif », ou : « Veillez ». Bien loin que ce soit un mérite, ajoute-t-il, peu s'en faut que ce soit une profanation. Plus on croit mettre d'art et d'esprit dans un semblable discours, plus on prêche mal, relativement au vrai but de la prédication ; et ceux qui n'ont ni art, ni esprit allongent misérablement la courroye par des généralités, par des répétitions et par le *faciam te bene venire*, dont ils font l'usage le plus ridicule ».

Nous n'avons pas rencontré chez nous d'exemple de prédications semblables. Tous les sermons que nous avons recueillis développent le texte du jour d'après le tableau des péricopes, et, si riche est l'Évangile, qu'il entraîne souvent le dogmaticien le plus entêté à des remarques pratiques qui devaient toucher l'auditeur. C'est le cas pour le pasteur Diény ⁽¹⁾ de Trémoins, l'ami et le correspondant de Bonsen, de Ch. Duvernoy ⁽²⁾, dont un certain nombre de *Sermons* se sont conservés.

Il faut ajouter encore qu'un certain progrès se marque dans

(1) *Sermons sur les Évangiles depuis le vingtième Dimanche après la Trinité jusqu'au vingt-sixième*, 1751. (Collection de l'auteur).

(2) *Quatre sermons détachés* de 1727-1734. (Collection de l'auteur).

Sermons de préparation, 2 vol. manuscrits.

Sermons pour les dimanches et les jours de fête, 2 vol. manuscrits. (Collection de l'auteur).

Charles-Christophe Duvernoy fut vicaire à Allanjoie de 1729 à 1730, pasteur à Allanjoie de 1730 à 1737, diacre à Saint-Martin de 1737 à 1745, époque de sa mort.

la seconde moitié du siècle sous l'influence d'Ostervald dont les ouvrages étaient très répandus dans notre pays, de Le-maitre (1), de Formey et, en général, des prédicateurs français (2).

Le mauvais goût, l'affectation s'atténue. Mais, malgré tout, la prédication de l'orthodoxie du temps reste froide, compassée, peu pratique. Le sermonnaire n'est pas un témoin de Dieu, il est trop souvent un auteur qui se produit, un compositeur littéraire qui s'adresse à un public devant lequel il déploie ou ses grâces, ou sa science, ou la force de sa logique (3).

Il n'est pas étonnant qu'une prédication pareille manque de résultats pratiques. En 1765, les ministres de l'Église Saint-Martin s'autorisent d'un mot du « pieux Ostervald » pour se plaindre « de ce qu'on croit que c'est le tout d'écouter des sermons » de ce qu'« on envisage les temples comme des *Auditoires* plutôt que comme des écoles de Piété ». N'y avait-il pas un peu de la faute des prédicateurs dans cette erreur du public ?

(1) J.-H. Le Maitre, *Réflexions sur la manière de prêcher la plus simple et la plus naturelle*, Halle et Leipzig, 1745. Ce livre est encore très utile à étudier.

(2) Les sermons manuscrits laissés par David Duvernoy, Co-Recteur au Collège, trahissent à la fois l'influence de Saurin et une tendance plus pratique. Werenfels, de Bâle, Pierre Roques, étaient aussi très goûtés de quelques-uns de nos ministres.

(3) Qu'on en juge par cette préface d'un *Sermon* très orthodoxe, prêché en 1770 dans l'église française luthérienne de Francfort : « Voici un nouveau Sermon qui paroît au jour, mais non un nouvel orateur. Je n'ai pas la témérité de prétendre à un titre si magnifique par ce coup d'Essai, où l'on ne trouvera ni la finesse des expressions, ni la sublimité des pensées qu'on y cherchera peut-être, et qui sont propres à l'orateur. Après un Bourdaloue, un Massillon, un Fléchier, un Saurin, il est difficile de paroître sur les rangs. Aussi n'est-ce ni pour disputer à ces Hérauts de l'Évangile la gloire qui leur est due ni pour la partager avec eux ; mais uniquement pour déférer aux désirs d'un ami que j'ai hasardé l'impression de ce sermon... » L'auteur de ce sermon est G.-F.-Ch. Duvernoy, entré à Tubingue en 1763, sorti en 1767. En 1783, il devint diacre de l'Église du Faubourg, à Montbéliard, puis en 1784, diacre à Saint-Martin. Pasteur allemand de 1785 à 1788, il mourut d'apoplexie en chaire. Il avait été chargé de l'instruction religieuse des plus jeunes fils de Frédéric-Eugène.

Une réaction contre le dogmatisme de la prédication était donc inévitable. Elle se fit sentir assez tardivement dans nos Églises, mais elle n'en fut pas moins marquée.

Vers la fin du XVIII^{me} siècle, la vieille Université de Tubingue versa dans nos Églises des jeunes gens tout frémis-sants aux souffles des temps nouveaux. Sans adopter entièrement les idées philosophiques du temps, ils n'en avaient pas moins subi leur influence. C'étaient des « cœurs sensibles », des « esprits pensants ». Même avant l'annexion de notre pays, quelques-uns étaient déjà gagnés à la France. Ils étaient tous grisés du souffle généreux qui passait sur la France révolutionnaire. La Révolution française était déiste et « vertueuse ». Il n'y avait rien dans son principe qui fût contraire aux principes d'un chrétien de l'époque des lumières. Ceux qui gardaient entières les croyances chrétiennes pouvaient du moins se réjouir de voir Dieu publiquement invoqué. Les crimes qui se mêlèrent bientôt à ce mouvement d'abord si légitime et si pur, étaient considérés comme les crimes de quelques-uns. D'ailleurs, ils s'atténuaient à distance et, pour beaucoup, ils trouvaient une sorte d'excuse dans les provocations des adversaires. Par là s'explique l'adhésion chaleureuse donnée à la Révolution par toute une bourgeoisie douce, pacifique, philosophique même.

Ce qui se passa en France se reproduisit dans notre pays. Parmi les jeunes pasteurs derniers venus de Tubingue, il se trouva bientôt d'ardents patriotes, que leurs paroissiens eurent d'abord peine à suivre dans les sentiers nouveaux. Leur état d'esprit influa naturellement sur la prédication qui devient avec eux actuelle, populaire, pratique (1). Le souci

(1) « Si l'on nous instruit, ce n'est pas nous rendre savants, mais uniquement dans la vue de nous rendre meilleurs, de nous sanctifier ». J.-F. Diény, ministre à Roches, *Sermons sur divers textes de l'Écriture Sainte en l'année 1791 et 1792*. (Bibliothèque de Montbéliard).

dogmatique passe au second plan quand il ne disparaît pas tout à fait. Le pasteur montre la main de Dieu dans le mouvement qui entraîne ses contemporains et lui-même. Il calme les impatients, dénonce les cupides, met en garde contre les réactions exagérées. Qu'on lise les sermons de cette période, ceux, par exemple, de J.-F. Diény, de Roches, de Masson, de Montbéliard, et, malgré tout ce qui leur manque, on sentira sûrement, à travers la phraséologie du temps, un souffle rafraîchissant de jeunesse et de vie. Il ne s'agit plus de soutenir la « thèse » en face des « anti-thèses » calviniste ou papiste, il s'agit de pénétrer de Christianisme le mouvement révolutionnaire qui agite le peuple en ses masses profondes. Beaucoup de pasteurs suivent le mouvement et, en le suivant, le dirigent. La prédication trahit l'émotion que la gravité des événements entretient dans le cœur de tous. Les sermons de circonstance abondent. Nous trouvons des sermons prononcés à l'occasion de la prise de Toulon, à l'occasion du départ des volontaires appelés à la défense de la patrie, des sermons sur le succès de nos armes après la prise de Mons et de Tournai par le citoyen Dumouriez. Je connais un sermon sur la constitution de 1791 (1).

Ces sermons ne sont pas dépourvus, comme on pourrait le croire, de toute saveur chrétienne. Ceux qui les prononcent laissent leur dogmatique à l'arrière-plan, mais cette dogmatique maintient les grands faits chrétiens.

Vers l'extrême fin du siècle toutefois, nous nous apercevons que les clartés de l'époque des lumières se sont éteintes jusque sur notre pays. Si, parmi les sermons de l'époque révolutionnaire, il en est qui gardent cet esprit d'adoration

(1) L'auteur de ce sermon, le pasteur Diény, de Roches, sait, en général, assez bien faire servir la circonstance à une fin chrétienne. Vinet a dit : « A celui qui prêche dans ce sens, c'est-à-dire dans l'esprit de généraliser le particulier, d'éterniser le temporaire, il est permis de parler de la circonstance ». *Homilétique*, page 88.

et de culte sans lequel il n'y a pas de prédication, il y en a d'autres qui auraient pu être prononcés aussi bien dans un club que dans une Église — et qui l'ont peut-être été dans les deux. C'est le cas pour un *Discours prononcé à une fête du décadi en nivôse de l'An deux de la République ensuite de la prise de Toulon* ⁽¹⁾. Le sermon — car c'est bien un sermon — commence par un hymne à la liberté et finit par une définition très précise et très longue du vrai « sans culotte ». « Lorsqu'en un beau jour de printems, dit l'auteur, on voit renaître la tendre verdure, les nouveaux rayons du soleil luire parmi les fleurs et réchauffer la nature rajeunie, que l'on entend la voix de mille créatures diverses célébrer à l'envi leur renaissance, il n'est point d'âme sensible qui ne soit émue par ce ravissant spectacle..... En voyant la liberté se lever avec éclat sur notre horizon et sa splendeur éclairer en un moment un vaste empire si longtemps soumis à tous les genres de tyranie, on ne peut se défendre d'un moment de surprise et d'admiration ». L'œil attentif aperçoit la main de Dieu dans ce concours d'événements favorables : « Oui, chers citoyens, quelles que soient les opinions diverses, on ne peut en disconvenir, une Providence invisible a travaillé pour nous ». Cette Providence universelle se sert de l'homme pour arriver à ses fins. « Les principaux moyens sont nos vertus et nos vices ». C'est ainsi que l'auteur amène la définition du vrai « sans culotte », un raccourci de toutes les vertus publiques et privées. « Le sans-culotte est l'homme actif, laborieux, vigilant, sensé, qui ne veut de propriété que celle acquise par son industrie, son travail, par des voies honnêtes et justes, qui trop fier pour rien devoir à autrui, ne veut que ce qui lui est dû à titre de salaire ou de récompense, dédaignant tout ce qu'il n'a pas mérité, refusant tout profit injuste ou

(1) Collection de l'auteur.

immodéré, n'estimant les richesses que lorsqu'elles sont le fruit d'une laborieuse probité et de la bonne conduite ». Et la définition continue pendant plusieurs pages, la notion du « vrai sans culotte » s'élevant toujours, si bien qu'en changeant quelques mots, on pourrait faire de ce morceau révolutionnaire une définition du vrai chrétien. Et c'est bien ce que voulait son auteur.

La Révolution, on le voit, a enfanté un genre spécial de prédication, et ce genre a eu des représentants assez nombreux dans notre pays.

Après la Révolution, la majeure partie de nos pasteurs ne revint pas à l'ancien genre didactique et dogmatique. Les uns, derniers héritiers du piétisme, amis des Moraves, semaient la vieille foi évangélique sur le terrain que le Réveil allait bientôt trouver tout préparé, les autres prêchaient la doctrine du christianisme récompensé, l'eudémonisme à la façon de Teller ⁽¹⁾.

Ammon nous a renseignés sur l'état de la prédication en Allemagne à la fin du XVIII^{me} siècle. « Schlez, dit-il, a tenté, dans ses sermons sur l'économie rurale (Nuremberg, 1788), de parler de jachères ; avant lui, on avait donné dans la forme homilétique des instructions sur les vers à soie ; et un autre prédicateur avait tracé d'une manière touchante, les devoirs des chrétiens à l'approche d'une épizootie... » ⁽²⁾.

Quelques-uns de nos pasteurs ont-ils eu de ces défaillances ? Oui, mais plus tard, au commencement du XIX^{me} siècle.

(1) Tels sont, par exemple, les sermons de E.-F. Jeanmaire, de Bavans. (Collection de l'auteur). Ces sermons ne manquent d'ailleurs ni de saveur chrétienne, ni de valeur pratique. Leur auteur suit encore l'année ecclésiastique. Voyez par exemple : *Sermon sur Luc, XIV, 16-24*, deuxième dimanche après la Trinité, 25 juin 1797 ; *Sermon pour le Jeûne de 1797* ; *Sermon sur la Transfiguration de Jésus-Christ pour le dimanche Reminiscere de 1798*.

(2) Cité par Vinet, *Homilétique*, pages 71 et 72.

Nous avons essayé de dire ce qu'a été la prédication du xviii^{me} siècle dans notre pays d'après l'analyse consciencieuse des documents que nous avons pu nous procurer, et, déjà au cours de notre exposition, nous avons dû constater que la prédication ne paraît pas avoir été le charisme spécial de notre Église montbéliardaise.

Est-ce à dire que sur ce point notre Église ait été en quelque mesure au-dessous de sa tâche ? Nous ne le pensons pas.

C'est la forme qui pèche dans la prédication de notre Église, plus que le fonds. Cela tient au caractère même de notre race qui a des qualités plus solides que brillantes.

La prédication du xviii^{me} siècle nous a paru trop didactique. Mais il n'en ressort pas que cette prédication ait été absolument sans fruits. Car, Vinet l'a remarqué, « il n'est dans la religion aucun sujet didactique qui n'ait directement ou indirectement, des conséquences pratiques ».

Les fautes de goût qui nous froissent, ne heurtaient pas nos pères et ne les empêchaient pas de s'édifier aux sermons de leurs ministres. A part quelques époques de crise, ils étaient très généralement contents d'eux et les témoignages favorables des Surintendants ne faisaient que confirmer la voix populaire. S'ils se plaignent parfois de la prédication des ministres ou de leur manière de catéchiser, le plus souvent, il faut le reconnaître, ils s'en louent. C'est que cette prédication qui nous paraît, à nous, froide ou faible, ou fade, ou surannée, répondait aux besoins du temps.

Ainsi le Surintendant remarque, en 1747, avec une nuance de blâme que le ministre Frédéric Fallot, de Trémoins, « a quelques principes de philosophie moderne ». Mais il se console par la pensée que Fallot ne fait que commencer son ministère » (1).

(1) Archives nationales, K. 2176.



CHARLES-LOUIS BERGER

En 1779, le Surintendant dira du ministre J.-J. Thiébaut, de Mandeure, qu' « il ne peut se deshabituer de pousser en l'air des sons non significatifs et vuides de sens » (1).

Mais, à côtés de ces plaintes, que de témoignages rendus au zèle ou au talent des ministres ! En 1745, le Surintendant témoigne au sujet de J.-G. Surleau, ministre du Faubourg à Montbéliard : « Ce ministre a de bonnes études, il prêche bien, il a un beau langage, il est beaucoup goûté » (2).

A la fin du siècle, Bosen, qui n'est point tendre, se loue très souvent de ses collègues. Il dit, en 1777, de Charles-Frédéric Goguel, pasteur à Désandans : On peut mettre ce ministre au rang de ceux de tout le pays qui ont été favorisés d'un heureux talent pour l'exercice public de toutes les fonctions pastorales » (3).

Les laïques, si libres de leur langue pourtant, ne restent pas en arrière. Quelques exemples. En 1742, les Anciens se déclarent « très satisfaits des ministres de la ville, édifiés de leurs prédications ». Même témoignage solennel en 1778, émanant du Magistrat de Montbéliard : « MM. les pasteurs, comme de sages dispensateurs des Mystères de Dieu, se distinguent en particulier par leur vigilance et la conformité de leur doctrine avec les Saintes Écritures. Non seulement nous trouvons dans leurs saintes instructions pastorales la vérité solidement établie, et quand il le faut heureusement défendue contre les erreurs et les artifices qu'on a tâché dans tous les temps et surtout dans le siècle ou nous vivons de luy opposer pour corrompre l'esprit et le cœur de l'homme, mais nous y trouvons aussi de quoi nourrir notre foi, notre piété

(1) Ibid.

(2) Archives du Doubs, E. 80.

(3) Archives nationales, K. 2176.

et nous fortifier de plus en plus dans la vraie Religion dont nous faisons profession ».

Nous en resterons sur cet important et réjouissant témoignage qui prouve que, malgré les inévitables faiblesses et les défaillances que nous avons signalées, malgré les formes imparfaites et les atteintes à un goût d'ailleurs changeant, notre Église a fait concourir sa prédication à son œuvre d'édification chrétienne. Longtemps elle a cru ne pouvoir mieux faire cette œuvre qu'en exposant le dogme avec le plus de rigueur possible. Les exagérations d'une prédication trop scolastique amènent à la fin du siècle une réaction qui fait abandonner tout à fait le sermon dogmatique auquel on substitue le sermon de pure morale. Il faudra presque un siècle encore pour que le partage équitable se fasse et que l'on reconnaisse avec l'un de nos maîtres que « le sermon de dogme n'a rien à faire dans le culte chrétien ». « L'accent de la prédication de culte, dit encore M. le professeur Vaucher, doit porter sur la vie chrétienne plus que sur la doctrine. Par conséquent, le fonds du sermon consistera à montrer à ceux qui ont cru comment ils doivent vivre. Les explications de doctrine occuperont naturellement une grande place dans cette démonstration ; mais elles y serviront de point de départ, d'arguments, non de points d'arrivée » (1).

(1) *De la théologie pratique*, page 152.

CHAPITRE VI

LE CHANT SACRÉ

Le chant utile auxiliaire de la Réforme. Que chanter dans le nouveau culte, des Chansons spirituelles ou les Psaumes ? Calvin se décide pour les Psaumes. Ils sont introduits à Montbéliard. Premières luttes entre les Psaumes et les cantiques. Les cantiques de Thourelet et de S. Cucuel. Les Psaumes restent seuls en usage dans nos Églises. Le supplément de 1724 introduit la Révision des Psaumes. Vœux d'une partie du clergé en faveur des cantiques. Le recueil de 1732. Il n'est pas adopté dans nos Églises. Bensen reprend la polémique contre les Psaumes. Il s'efforce de doter les Églises luthériennes de langue française de l'Hymnaire qui leur manque.

Le chant a été au xvi^{me} siècle un puissant auxiliaire de la Réforme religieuse ⁽¹⁾. Non pas seulement le chant de l'église, mais les chants de l'atelier, de la maison, de la place publique. « Depuis le commencement de la Réformation, dit Bensen dans un *Essai d'Hymniade françoise* dont nous aurons à parler plus tard, on eut en France une prodigieuse quantité de petites pièces de poésie qui se répandaient de toutes parts dans le public, et auxquelles, parce qu'elles avaient été faites pour être chantées et qu'elles roulaient sur des matières pieuses, on donna le nom de *Chansons spirituelles*. Il y en avait quelques-unes qui exposaient les mystères de la religion : qui étalaient les dogmes de la foi et qui insistaient sur la

(1) Les Psaumes ne sont pas aussi désagréables à entendre que les voyelles d'une grand'messe. Rien ne m'impatiente comme cette éternelle épélation de aaaa, eeee, iiii, oooo... Je sais bon gré au docteur Luther d'en avoir composé de jolis, et je suis persuadée que c'est ce qui a donné à beaucoup de gens l'envie de se faire luthériens, car ces chants ont quelque chose de gai ». *Lettres de la princesse Palatine*, édition Hetzel, page 192.

pratique de la morale évangélique. Mais à dire vrai, le grand nombre de ces *Chansons spirituelles*, pleines de feu et d'esprit, avaient pour sujet les abus qui s'étaient glissés dans l'Église chrétienne ; et le but principal de ces pièces tendait à faire concevoir aux chrétiens une juste horreur de tout ce qui sentait le culte déraisonnable et superstitieux et idolâtre auquel l'ignorance des peuples avait alors donné lieu ».

Ce ne furent pas ces *Chansons spirituelles* qui furent introduites dans le culte des Églises réformées de langue française.

Parmi les nombreuses questions que la Réforme avait à résoudre, il y avait en effet celle-ci : quelle place faire au chant dans le culte, et que chanter ? Il y a pendant quelques années une certaine incertitude dans les réponses. On s'essaya d'abord à composer et à chanter des noëls nouveaux, mais des noëls corrigés, eux aussi. On les chantait sur des airs connus. Dans certaines Églises, à Strasbourg par exemple, on chanta de bonne heure les psaumes de Marot, de Calvin, de de Bèze, utilisés en manuscrits avant d'être imprimés. On y mettait l'air qu'on pouvait. Souvent, c'était celui de quelque vaudeville. Ailleurs, à Grandson, on chantait jusqu'en 1549 l'Oraison dominicale avant le sermon, et les dix commandements après. Il y a quelque incertitude. C'est Calvin qui fit pencher la balance en faveur des psaumes. Dès 1543, il publia cinquante psaumes, avec une préface souvent réimprimée, où il montre que le culte doit être célébré dans une langue entendue du peuple. Il fait voir que le chant est fort propre à enflammer la dévotion. A l'égard du choix des cantiques que l'on doit introduire dans le culte, il se détermine en faveur de ceux que Dieu lui-même a dictés, c'est-à-dire pour les Psaumes de David. Mais il veut qu'on les chante d'une manière grave. C'est lui qui fait cesser l'arbitraire et la fantaisie dans le choix des airs. Les Psaumes furent rapidement

adoptés par les Églises issues de la Réforme française. Tous-sain les introduisit à Montbéliard.

Dès la fin du xvi^{me} siècle on se trouva donc à Montbéliard en face de cette anomalie : des Églises luthériennes chantant dans leur culte des Psaumes réformés. Cette anomalie devait être vivement sentie par nos ministres qui, au retour de Tubingue, parlant les deux langues, regrettaient les beaux cantiques allemands sortis de l'âme de Luther ou empruntés à la tradition chrétienne. De là à essayer de doter nos Églises de cantiques français, il n'y avait qu'un pas. Le premier effort dans ce sens vint du ministre Mathieu Barthol, qui publia, en 1596, à Francfort sur le Mein, une édition de cantiques français traduits de l'allemand. Une autre édition de cantiques parut, en 1612, à Francfort, chez Erasme Kempffer. En 1618, Jacques Foillet publia, à Montbéliard, deux volumes qui renfermaient 226 compositions dont 150 étaient des Psaumes et les 76 autres des Hymnes évangéliques. Cette collection d'hymnes et de Psaumes comprenait des traductions dues au médecin philosophe Nicolas Thourelot et au ministre Samuel Cucuel.

Pfaff, dans la dissertation qu'il a publiée à Tubingue en 1731, sur la matière des hymnes et des cantiques, assure que les cantiques de Mathieu Barthol ont été utilisés à Montbéliard dans le culte public. Nous croyons avec Bonsen que c'est une erreur ⁽¹⁾. Nos Églises n'ont jamais chanté que les Psaumes, malgré tous les efforts qui ont été faits du côté luthérien pour introduire des compositions mieux en rapport avec les besoins du culte chrétien. « Il est de toute notoriété, dit Bonsen ⁽²⁾, que le peuple de Montbéliard, accoutumé

(1) Cf. A. Chenot, *Notice historique sur l'introduction de la Réforme dans les Seigneuries*, page 104.

(2) *Essai d'hymniade française*, notes.

depuis les commencements de la Réformation au chant des Psaumes, n'a pu être disposé, jusqu'à nos jours à admettre dans son culte l'usage des cantiques évangéliques, quoique les Serénissimes princes, leurs gouverneurs, et conseillers aussi bien que la plus saine partie du clergé aient fait des efforts pour le désabuser et pour lui faire toucher au doigt et à l'œil que des cantiques chrétiens doivent l'emporter sur des Psaumes judaïques ».

La polémique contre les Psaumes paraît avoir été constante dans notre pays de la part d'une certaine partie du clergé, aussi constante que son insuccès. Le sérieux mouvement de relèvement et de réforme que marque pour notre pays le règne d'Eberhard-Louis, devait naturellement amener un nouvel effort sur ce point.

Depuis longtemps on se plaignait de la traduction des Psaumes en usage dans nos Églises. A mesure que les années passaient, la nécessité se faisait mieux sentir de rajeunir la langue savoureuse, mais vieillie, de Marot et de de Bèze. Il y avait dans l'œuvre ancienne des vers et des idées d'une égale rudesse, des traits que la meilleure volonté du monde ne pouvait spiritualiser. On ne voit pas bien l'édification du fidèle qui chantait ces vers du psaume LX :

Contre Edom peuple glorieux
Je jeterai mes souliers vieux.

La fin du psaume XXII ne devait pas toujours être de situation :

Tu oincts mon chef d'huiles et de senteurs bonnes
Et jusqu'aux bords pleine tasse me donnes.

Les catholiques qui chantaient le *Magnificat* sur l'air : *Margot dans un jardin*, se moquaient pourtant. Une révision

était nécessaire. Commencée par Conrart, elle fut terminée par la Bastide. Leur œuvre s'appelle la *Révision des Psaumes* (1677). L'œuvre de Conrart fut poursuivie à Genève par les pasteurs et les professeurs de la ville, et c'est leur révision que l'Ordonnance de 1724 introduisit dans nos Églises.

Elle ordonnait en outre « que la jeunesse soit exercée à chanter les cantiques les plus édifiants, qui pour ce sujet seront traduits de l'Allemand en langue française et ensuite introduits dans les Églises » (1).

Conformément à ce désir, un volume de *Cantiques spirituels*, auquel Bensen apporta son active collaboration, parut, en 1732, à Montbéliard. Il contenait 62 compositions traduites de l'Allemand. La publication de ce volume constituait une sorte de mesure transitoire. On espérait habituer le peuple à ces cantiques et les substituer peu à peu aux psaumes réformés. Mais la tentative fut encore vaine. Les Églises opposèrent au mouvement leur force d'inertie et les cantiques de 1732 ne servirent qu'à l'édification privée.

Les Psaumes triomphaient encore. Ce n'était pas cependant sans difficultés. Déjà auparavant, au sein même des Églises réformées, on avait élevé des objections sur leur usage exclusif dans le culte chrétien. La dernière révision les avait bien christianisés quelque peu, mais il est sûr qu'ils ne traduisaient pas absolument tous les sentiments que doit éveiller et nourrir le culte chrétien. Quelques-uns étaient même inintelligibles au peuple. Il fallait les expliquer.

Dans un *Abrégé de la théologie et de la morale chrétienne*, on

(1) « Sera donné commission aux ministres Vurpillot, Nigrin, Recteur Duvernoy et Véron de traduire des cantiques allemands en français et on s'informerà s'il est vrai que la traduction de Ritter ait été corrigée pour en faire venir un exemplaire » Protocole des délibérations du Conseil ecclésiastique. Archives nationales K. 2178. Nouveau vœu en faveur des cantiques en 1729. Archives nationales, K. 2175. Visites de 1729 et 1730.

peut voir comment devaient procéder les hommes sérieux qui voulaient rendre profitable le chant des Psaumes. Le catéchète, après avoir enseigné que le chant fait partie du culte chrétien et qu'il faut chanter *de cœur* demande :

D. Q'est-ce que *chanter de cœur* ?

R. C'est entendre le sens du cantique que l'on chante et revêtir les sentiments de dévotion qui y sont exprimés.

D. Entrez dans un plus grand détail et expliquez cette maxime à ceux de nos cantiques à l'égard desquels il paraît le plus difficile de la suivre.

R. Le psaume LX est de ce nombre : cependant il faut le *chanter de cœur* comme tous les autres.

D. Comment appliquerez-vous à ce cantique la maxime que vous avez posée ?

R. Avant de le chanter je ferai des recherches pour en entendre le sens.

D. Quelles recherches ferez-vous pour cela ?

R. Premièrement je lirai ce Psaume dans la prose et je l'examinerai ainsi dégagé des difficultés qu'une poésie étrangère au siècle du prophète doit nécessairement y avoir mêlées ».

Suit l'explication du Psaume.

Cette nécessité de « faire des recherches » sur les psaumes qu'il fallait chanter, l'obscurité de quelques-uns, le caractère décidément peu chrétien de quelques autres, tout cela devait nécessairement faire naître des objections contre l'usage unique des psaumes dans le culte.

D'ailleurs la tendance de de Bèze à introduire des cantiques parmi les chants sacrés de l'Église ne manqua jamais de représentants (1). Calvin lui-même tenait pour les Psaumes plus par opportunité que par principe. A Genève, on ne se

(1) Doumergue, *Essai sur l'histoire du culte réformé*, page 59.

contenta ni des Psaumes ni des cantiques de de Bèze. On éprouva spécialement le besoin d'avoir des cantiques pour les fêtes chrétiennes et B. Pictet fut chargé de les composer. Son œuvre parut en 1708. Mais le mouvement ne s'arrêta pas là. L'adjonction aux Psaumes des cantiques de Pictet ne pouvait satisfaire ceux qui avaient des objections plus fondamentales à faire à l'usage des Psaumes. Je ne sais si la question de principe a été soulevée avant, mais je sais qu'elle le fut dans le *Journal helvétique* de juillet 1753.

En 1745, un article de Baulacre avait paru dans la *Bibliothèque raisonnée* sur *Les imprécations de quelques Psaumes*. La même année, le même auteur publiait, dans le *Journal helvétique*, une série d'articles plutôt littéraires sur les *Psaumes de Marot et de de Bèze qu'on chante dans l'Église de Genève*. Le numéro du mois d'août du *Journal helvétique* contient encore un article sur la *musique des Psaumes*. Ces articles, très intéressants et instructifs, ne touchent cependant pas au fond de la question qui nous occupe.

Tout autre est l'article d'un anonyme paru dans le même *Journal*, en 1753 ⁽¹⁾. L'auteur anonyme pose nettement la question de savoir « si l'Église, sous la nouvelle œconomie, ne devrait pas faire retentir au milieu d'Elle des cantiques nouveaux, c'est-à-dire des cantiques tout autrement instructifs, édifiants et consolans que ne sont ceux dont l'Église Judaïque faisoit usage ».

Comme on pouvait s'y attendre, les Psaumes furent vivement défendus dans le même journal par deux auteurs anonymes ⁽²⁾. Bonsen prit alors la défense du premier dans une

(1) *Journal helvétique*, juillet 1753.

(2) *Journal helvétique*, septembre 1753. L'un des défenseurs des Psaumes signe *Philographe*. Bonsen apprit plus tard qu'il s'appelait M. de Givrins, mort en 1766. Cf. *Nouvelliste suisse*, novembre 1766, page 320.

dissertation qui est restée dans ses papiers. La réponse est si vive, si soignée, que je soupçonne fort Bonsen de se défendre lui-même en défendant l'anonyme.

Le défenseur des Psaumes disait : « Quelque défectueux que nos Psaumes en vers puissent être aux yeux des personnes éclairées et judicieuses ; on doit cependant avoir pour eux des sentiments de respect et d'attachement parce qu'ils font partie de la Parole de Dieu, ou de l'Écriture divinement inspirée ».

Ne dirait-on pas, répond Bonsen, qu'en novateur insupportable « il va jusqu'à révoquer en doute la divinité de ce livre sacré qui a été considéré de tout temps comme un es-pèce d'abrégé des Livres de l'Ancien Testament et comme une des principales parties de l'Écriture sainte ? » ⁽³⁾ Non. Seulement les Psaumes appartiennent « à l'ancienne œconomie » et « l'éclairé et zélé anonyme » souhaite qu'aux vieux Psaumes « on substitue des cantiques nouveaux tirés de la clarté de l'Évangile ».

Mais ses adversaires trouvent qu'il va trop loin. Ils voudraient « qu'il se borne à faire sentir à l'Église Réformée le besoin que l'on a d'une version plus conforme à l'original et aux règles de la poésie ».

Et comment pourra-t-on y arriver d'après eux ? En rejetant absolument « toute la ponctuation qu'il y a dans nos Psaumes Hébreux » et en se tenant « religieusement aux caractères authentiques c'est-à-dire aux lettres consonnes que l'on suppose être seules originales ».

L'idée de faire disparaître des Psaumes tout ce qui peut choquer un chrétien, en ne tenant aucun compte des points voyelles, est assez curieuse et valait la peine d'être signalée.

⁽³⁾ *Réflexions de Philalèthe sur la matière du chant qui a été traitée dans les journaux helvétiques des mois de juillet et septembre 1753.* Collection Marti.

Nous sommes fixés aujourd'hui sur la valeur, toute relative, des points voyelles, mais il faut avouer que la liberté des critiques vis-à-vis d'un texte qui a besoin d'être corrigé n'a pu transformer encore les vieux chantres d'Israël en poètes chrétiens.

« Dès que, disent les défenseurs des Psaumes, on aura lavé ces divins originaux de la sale poussière des points, ils paraîtront à nos yeux dans leur beauté primitive et dans toute leur magnificence originale ». Espoir naïf, qui ne trouve pas grâce devant Bonsen. Il tient, lui, pour les Buxtorf contre Cappel, et il voit dans la suggestion des anonymes une hérésie « qui dans le fond, ne tend pas à moins qu'à faire des écrits sacrés de l'Ancien Testament un véritable nez de cire que l'on pourra tourner à sa fantaisie ».

A notre sens, la critique que Bonsen fait du Psautier comme livre de cantiques porte juste. Calvin a été sage de les introduire dans son culte, mais la sagesse pour ses successeurs eût été, à mesure que la piété produisait des chants chrétiens vraiment édifiants, de substituer peu à peu ces chants aux psaumes les moins heureux. Qu'est-ce en effet que le Psautier ? Un recueil qui contient des morceaux de valeur très diverse, depuis ce qu'il y a de plus sublime jusqu'aux litanies les plus prosaïques. Le Psautier est souvent beau comme l'Évangile, mais le Psautier n'est pas l'Évangile.

C'est ce que pensait Bonsen, et à notre sens, il était dans le vrai.

On sait que notre Surintendant était tenace. Cette question des cantiques et des Psaumes l'a préoccupé toute sa vie. Il était déjà sur la fin de sa carrière lorsqu'il rédigea une sorte de traité liturgique intitulé : *Quelques pensées et réflexions ascétiques sur la matière de la prière et du chant* ⁽¹⁾, dans lequel

(1) Collection Marti.

il donne un résumé très clair de ses idées propres. Comme ces idées sont celles d'une bonne partie du clergé montbéliardais d'alors, nous croyons utile de les résumer ici.

On remarquera d'abord que Bonsen, avec son sens juste des choses religieuses, ne sépare pas la prière du chant, car le chant est aussi une prière. Saint Jacques (V, 13) a dit : « Un de vous est-il dans la peine ? qu'il prie. Un de vous est-il dans la joie ? qu'il chante des Psaumes », et cela est psychologiquement vrai : la joie est la mère du chant et la *nécessité* nous enseigne à prier.

Mais il y a aussi des chants que la douleur inspire :

Les chants désespérés sont les chants les plus beaux
Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots.

D'autre part il y a des prières joyeuses, des effusions de l'âme reconnaissante. La séparation de la prière et du chant ne doit donc pas être absolue.

Le traité de Bonsen sur « *La matière de la prière et du chant* » se divise en 31 courts paragraphes dont les derniers développent dans le détail les thèses générales plus haut posées.

Après avoir mis au rang des choses de première importance tout ce qui touche au culte et à l'adoration, et montré la spiritualité de Dieu d'où découle la nécessité du culte en esprit et en vérité, Bonsen constate l'universalité de la prière et du chant. « Dans les vues miséricordieuses de Dieu la prière et le chant ont dû être deux sources salutaires que sa sagesse infinie a ouvertes au genre humain, afin que dans toutes les occurrences, chacun pût y puiser les secours et les grâces dont il a besoin ». La Réforme a rouvert cette source d'édification que l'Église romaine avait tarie « dans les siècles ténébreux de l'Église », en faisant entendre au peuple des prières et des chants qu'il ne comprenait pas. On s'acquitte

pourtant avec trop de nonchalance et de froideur du devoir de la prière et du chant. « Il importe donc extrêmement que chaque chrétien s'applique de bonne heure et avec beaucoup de soin à se procurer de la prière et du chant les idées les plus justes, les plus solides et les plus complètes tirées du seul principe infaillible de toutes les vérités mystérieuses, célestes et profitables à salut ; afin de se garantir d'un côté de la séduction de son propre cœur, qui ne consultant très souvent que son amour propre, forme les raisonnements les plus téméraires et les plus faux ; et d'un autre côté afin de ne pas devenir si facilement la dupe des adorateurs hypocrites et des fauts dévots, qui contrefont les gens de bien en affectant toutes sortes de beaux dehors et en prenant l'apparence la plus imposante de la piété, pour être considérés des hommes, à qui ils cherchent d'en imposer ».

C'est dans cet intérêt pratique et ecclésiastique que Bonsen va s'efforcer de déterminer quelle devra être l'essence même du culte.

Le vrai culte rendu à un Dieu qui est Esprit et Vie « doit être spirituel et ayant son siège principal dans le cœur d'où il faut qu'il rejaillisse comme un heureux effet de la vie intérieure et unie à Dieu après qu'elle a été opérée et produite par le saint Esprit dans l'âme du fidèle (1) ». Il faut donc préparer son cœur au culte, à la prière et au chant. Idée juste qu'il est utile de rappeler aujourd'hui.

On ne le fait pas assez dit Bonsen, et il rappelle à ce propos le distique ingénieux attribué à saint Augustin.

(1) Ceci rappelle Calvin. « Dire que nous puissions avoir dévotion soit à prières, soit à cérémonies sans y rien entendre, c'est une grande moquerie. Ce n'est pas une chose morte, ni brutive que bonne affection envers Dieu : mais un mouvement vif procédant du Saint-Esprit, quand le cœur est droitement touché et l'entendement illuminé ». Cité par M. Doumergue, *Essai sur l'histoire du culte réformé*, page 54.

*Non vox, sed votum, non cordula musica, sed cor :
Non clamor, sed amor cantat in aure Dei.*

Distique dont Bonsen donne une traduction moins heureuse et moins pleine que l'original :

A chanter en Esprit, il faut que l'on s'applique
Dieu prend plus garde au cœur qu'aux sons de la musique.

Donc il faut chanter, dit Bonsen, et il fonde ce devoir du chrétien sur l'Écriture. (Ps. LVII, 8. 1 Cor. XIV, 15. Ephes. V, 18, 19. Paul joignait l'exemple au précepte. Actes 16).

Mais que faut-il chanter ? Ici encore il emprunte sa réponse à l'Écriture et à saint Paul : « Du reste pour connoître quel doit être le caractère et la nature des ouvrages de dévotion dont les chrétiens doivent se servir en les chantant, il n'y a qu'à considérer attentivement la dénomination que le docteur des gentils leur donne dans les endroits que je viens de citer. Il réduit et range en trois classes différentes toute la matière du chant qui doit occuper la dévotion et la piété des chrétiens puisqu'il fait expressément mention : 1° de Psaumes ; 2° d'Hymnes ; 3° de Cantiques spirituels. Chacun de ces genres mérite des éclaircissements particuliers. Je vais donc m'appliquer à tracer ici ceux que je regarde comme les plus utiles et les plus nécessaires ».

Il faut chanter les Psaumes. Puisque saint Paul le dit, Bonsen s'y résigne. Mais il ne faut pas oublier que saint Paul parle aussi d'*Hymnes* et de *Cantiques spirituels*. Les Psaumes seuls sont insuffisants à nourrir la piété chrétienne. Bonsen en donne quatre raisons.

I. « Les Psaumes ont été conçus et exprimés en des termes qui répondaient aux circonstances particulières dans lesquelles David se trouvoit tantôt en qualité de simple Israélite et en homme privé, qui vivoit sous une œconomie extrêmement chargée et couverte de voiles épais, tantôt en sa qua-

lité de prophète, souvent chargé de dénoncer les sévères jugements de Dieu contre les ennemis de l'Église : tantôt enfin en sa qualité de souverain et de roi souvent occupé à livrer des batailles et à remporter des victoires. Il est sûr que ce qui se trouve à ces trois égards dans la plupart des Psaumes n'est point du tout applicable à la situation, à l'état et aux circonstances dans lesquelles la plupart des chrétiens se trouvent.

II. Dans les Psaumes on ne voit que de loin et à force d'une réflexion soutenue, la grâce après laquelle on soupire, sans que l'on trouve les vrais motifs à alléguer pour obtenir ce que l'on a à demander.

III. Dans les Psaumes traduits soit en prose soit en vers, dans les diverses langues européennes, on ne trouve ni les mystères et les vérités que les chrétiens ont à croire, ni les devoirs qu'ils ont à remplir, ni les espérances qu'ils ont à concevoir après cette vie assez clairement et assez distinctement proposées et développées pour y avoir besoin et pour y trouver de quoi se soutenir et se consoler dans les disgrâces et les épreuves à quoi l'on peut être exposé dans ce Monde.

IV. Dans plusieurs endroits des Psaumes, on trouve non seulement des expressions, mais encore des propositions entières où l'on semble que l'on découvre de l'irritation, de l'aigreur et même des espèces d'épanchements de bile qui ne peuvent guère compatir avec l'esprit de support, de patience, de charité et de douceur qui doit caractériser le vrai disciple de celui qui veut que l'on apprenne de lui à être débonnaire et humble de cœur. Mathieu, II, 29 ».

« Toutes ces raisons, ajoute notre auteur, prouvent que c'est avec justice que l'apôtre veut qu'aux Psaumes de David les chrétiens associent et joignent des hymnes pour les chanter à la gloire du Seigneur ».

Quelle différence y a-t-il pour Bonsen entre les hymnes et les cantiques spirituels ?

« Tous les hommes, répond-il, versés dans les antiquités du Paganisme savent que les Grecs idolâtres avaient anciennement un grand nombre de petites pièces de poésie auxquelles ils donnaient le nom d'Hymnes parce qu'elles avaient été composées pour perpétuer le souvenir de certains événements et faits mémorables. On les chantait à l'honneur de leurs prétendus dieux et à la louange des Héros qui s'étaient distingués et rendus célèbres par des exploits extraordinaires et par des actions qui tenaient du prodige. Je dirai donc que ce fut à l'imitation de ce qu'avaient fait les anciens poètes grecs que les premiers docteurs chrétiens composèrent des hymnes de louange à l'honneur du seul vrai Dieu. Dans ces hymnes sacrés les Fidèles exaltaient les grandeurs de l'Etre suprême, ils admiraient ses œuvres merveilleuses, ils adoraient ses perfections incompréhensibles et ils se répandaient en louanges et en actions de grâces sur les bienfaits de la Rédemption du genre humain ou sur les grâces inestimables à la participation desquelles ils étaient appelés par la prédication de l'Évangile qui leur était annoncé ».

Pour Bonsen, les hymnes « ne comprennent proprement que des doxologies et des formules d'actions de grâces, les cantiques spirituels au contraire s'étendent sur toutes sortes de sujets et de matières qui ont du rapport à la vie spirituelle du chrétien et qui sont d'un grand secours pour animer sa piété, pour enflammer sa dévotion et son zèle, pour purifier son amour, pour affermir sa patience et pour soutenir ses espérances pendant tout le temps que doit durer son pèlerinage sur la terre ».

Bonsen voudrait, en conséquence, que chaque État, chaque province, chaque diocèse, ait sa collection de cantiques

chrétiens. Voici, au reste, le plan du livre de cantiques, de « l'hymnaire » qu'il rêve. Il diviserait les matières en trois classes : « La première de ces classes offrirait aux enfants de l'Église des méditations et des prières annuelles tirées du sein de la clarté de l'Évangile sur les mystères du christianisme et sur les solennités et les fêtes que l'Église célèbre pendant le cours de chaque année.

La deuxième présenterait, pour l'affermissement de la foi, les principales vérités dogmatiques que l'Évangile nous révèle non plus sous des ombres, des types, des figures, ou d'une manière couverte de voiles comme elles étaient anciennement proposées dans les oracles des prophètes et dans les Psaumes de David, mais d'une manière clairement développée afin que le peuple chrétien pût faire retentir les merveilles de l'Évangile qui annonce à toute la coupable et criminelle postérité d'Adam sa réconciliation avec Dieu par le sang précieux du Médiateur de la Nouvelle Alliance.

La troisième renfermerait des occupations saintes et instructives sur les devoirs les plus importants que la sublime morale de l'Évangile prescrit et impose à tous ceux qui se rangent avec docilité et obéissance de foi sous la domination et l'Empire du glorieux Rédempteur du genre humain, et qui s'engagent à publier et à chanter ses louanges immortelles pendant la courte durée de leur vie dans ce monde, en attendant que, réunis dans la Jérusalem d'en haut à l'innombrable multitude des anges et des saints qui sont arrivés à la perfection ils aillent entonner avec eux des Alleluya éternels devant le Trône de l'Agneau. Apoc., V, 9, XIX, 4.

Enfin la quatrième classe des cantiques chrétiens pourrait être réservée à fournir à la dévotion privée et particulière des fidèles différentes espèces de poésies faites pour être chantées. On leur donnerait le nom de cantiques casuels parce que les

chrétiens de tous les ordres pourraient en faire un usage très avantageux, non seulement le matin et le soir de chaque journée mais encore dans les différents cas extraordinaires où ils peuvent se rencontrer par des accidents fâcheux qui les menacent ou qui les pressent et que la divine Providence juge à propos de dispenser à leur égard, pour mettre leur foi à l'épreuve, pour exercer leur patience, pour purifier et sanctifier leurs désirs et pour ranimer leur piété, leur ferveur et leur zèle ».

Ces cantiques doivent être *bibliques* ⁽¹⁾, « tirés, dit Bensen, de la vive et vraie source de toutes les vérités salutaires ».

Telles sont les idées de Bensen sur « la matière de la prière et du chant ». Nous les avons exposées avec quelque détail non seulement parce qu'elles sont intéressantes en elles-mêmes, mais aussi parce qu'elles appartiennent à un chapitre plus général, celui de l'usage liturgique du Psautier dans les Églises issues de la Réforme.

Bensen, on le voit, avait des idées nettes et précises « sur la matière » du chant. Et, avec ces idées, il devait souffrir de voir nos Églises montbéliardaises s'obstiner à ne vouloir chanter que les Psaumes des Réformés.

Sans se laisser arrêter par l'insuccès des tentatives antérieures, il résolut de se mettre à l'œuvre et de doter son Église de l'*Hymnaire* français de ses rêves. Dans sa pensée, ce livre devait être utile non seulement aux Églises de notre pays, mais à celles du Ban-de-la-Roche et, en général, à toutes les Églises luthériennes de langue française, celles de Strasbourg, de Francfort, de Stuttgart, etc.

Ces Églises, en effet, à l'avis du moins de Bensen, avaient

(1) Joignant l'exemple au précepte, Bensen fait suivre son petit traité d'*Une traduction libre et considérablement augmentée du cantique allemand : Wenn ich in Angst und Noth*, tiré du Psaume 121 et d'un grand nombre d'autres endroits du divin Psautier de David.

alors des livres de cantiques presque aussi défectueux que le Psautier montbéliardais.

Commençons par Francfort.

A Francfort-sur-le-Mein on donna le nom d'Hymnes de Ritter ⁽¹⁾ à tous les cantiques français qui ont été imprimés dans cette ville de 1663 à 1702. Jean Balthazar Ritter, d'abord aumônier de l'ambassade de Suède à Paris, puis pasteur français à Francfort de 1641 à 1683, avait fait un triage des Hymnes et des Psaumes français dont on avait fait usage depuis le commencement du siècle. Il publia, en 1662, un volume intitulé : *« Psaumes, Hymnes et Cantiques, usités en l'Église de Francfort sur le Meyn par ci-devant mis en rime françoise, accomodée aux mélodies allemandes. »*

Cette collection comprenait 124 Hymnes, Psaumes et Cantiques tirés des volumes publiés, en 1618, à Montbéliard, par Foillet. Son fils, Jean Balthazar Ritter, fit réimprimer ces

(1) Nous devons rectifier ici une erreur de M. H. Lutteroth dans son *Histoire du cantique*, publiée, en 1837, dans le *Semeur* : « Avant même, dit-il, que Bénédict Pictet ne composât des cantiques pour Genève et pour la France, les colonies de réfugiés, répandues en Allemagne, voulurent s'approprier, par des traductions, les plus beaux cantiques des allemands, entre autres ceux de Luther, en leur conservant les airs admirables sur lesquels on les chante. Ritter, pasteur de l'Église française de Francfort, en recueillit près de 150 dans ses *Heures chrétiennes* publiées en 1679... » Ce mouvement d'appropriation des plus beaux cantiques allemands est né bien avant l'époque dont parle M. Lutteroth sur le terrain des Églises luthériennes françaises du pays de Montbéliard. De plus, Ritter n'a pas été pasteur des réfugiés français de Francfort. A Francfort, comme à Strasbourg, comme à Stockholm, l'intolérance du temps n'avait point accordé l'absolue liberté religieuse aux Réfugiés. Quand on leur permettait d'avoir des prédications spéciales, ils n'en devaient pas moins recourir, pour les actes du culte, pour les baptêmes en particulier, aux ministres officiels du lieu où ils se trouvaient. De plus encore, pour les attirer, on institua à Strasbourg, à Francfort aussi, des prédications françaises faites par des pasteurs luthériens ayant séjourné en France. Ritter était un de ceux-là. De même pour le ministre Claudi dont il sera question plus bas. C'est donc à tort que M. Daniel Courtois, suivant M. Lutteroth, fait entrer les cantiques de Ritter et de Claudi dans son étude sur *la Musique sacrée dans l'Église réformée* (page 72). La liturgie de l'Église protestante qui se trouve à la fin des cantiques de Claudi est celle des luthériens de langue française. Voyez d'autre part la liste des pasteurs de la colonie réfugiée à Francfort dans une brochure qui porte le titre de : *Troisième Jubilé Séculaire de la Fondation de l'Église réformée française de Francfort-s/M.*, Francfort, 1854.

cantiques jusqu'à cinq fois consécutives, toujours avec des corrections et augmentations considérables, comme il le déclare lui-même dans la *Préface* de l'édition de 1702. Cette édition contenait 187 hymnes et cantiques dont 63 étaient de Ritter lui-même.

L'Église de Francfort se servit des cantiques de Ritter jusqu'au moment où il plut à M. Claudi, alors ministre français de cette ville, « de régaler ses paroissiens » d'une nouvelle édition de cantiques ⁽¹⁾ pour laquelle Bonsen, dans ses notes, se montre très sévère. L'auteur de l'édition annonce qu'elle est augmentée de 200 cantiques nouvellement traduits de l'allemand. « Mais quoi ? s'écrie Bonsen ⁽²⁾, dans toutes ces nouvelles traductions on n'entend et ne comprend rien. On n'y trouve ni langage, ni poésie, ni justesse, ni précision, ni rime, ni raison. Tout y est à peu près également brouillé, obscur, irrégulier, rude, désagréable, plat, choquant et barbare » ⁽³⁾.

Un autre livre, imprimé à Halle, en Saxe, dans cette même année 1740 ne vaut pas mieux ⁽⁴⁾, d'après Bonsen.

A Strasbourg, l'Église française se servait, depuis 1780, d'un recueil de 79 cantiques que Luc-Balthazar Ritter, pas-

⁽¹⁾ *Heures chrétiennes...* chez Philippe-Henri Hutter, libraire à Francfort-sur-le-Meyn, 1740.

⁽²⁾ *Essai d'hymniade française*, note 4.

⁽³⁾ Il y avait dans le recueil de Claudi quelques cantiques venant de Montbéliard. « Tous les cantiques, dit Bonsen, qui sont entrés dans l'ample et volumineuse collection de M. Claudi n'étaient pas de son cru. Je sais de bonne part que l'on a insisté auprès de ce M. le Pasteur pour faire entrer dans son Recueil de cantiques français beaucoup de chétives traductions qui venaient de Montbéliard et dont les auteurs mélancoliques n'étaient ni Théologiens, ni Poètes. Tels sont entre autres les cantiques compris sous les nos 352, 354, 357, 360, 368 de l'Édition Claudienne de 1740 ».

⁽⁴⁾ *Cantiques spirituels*, sur différentes matières édifiantes et chrétiennes, pour l'Édification des âmes qui cherchent la réalité du Christianisme solide et intérieur, à Halle, chez Jean-Juste Gebauer, 1740. C'est le cantique de Nardin.

teur de cette Église, avait extraits des *Hymnaires* français de Francfort (1). En 1723, on avait fait réimprimer cette petite collection en l'augmentant de 23 traductions de cantiques et du Psaume 138 tiré du Psautier de Genève.

Ni les cantiques des Ritter, vieillis malgré leurs rajeunissements successifs, ni le recueil informe de Claudi, ni le Psautier réformé ne pouvaient satisfaire Bonsen. On a vu combien il était sévère pour le recueil de Claudi et pour les Psaumes. Les Moraves, sur ce terrain du chant sacré, devaient être encore pour lui une nouvelle source d'amertumes. Leurs émissaires dans notre pays ne se contentèrent pas de monter dans quelques chaires et de tenir des assemblées particulières, ils apportaient avec eux et distribuaient des livres des Frères et, en particulier, un Livre de cantiques qui venait de paraître à Bâle, en 1743. « Le Livre dont il est ici question dit Bonsen, a, depuis dix à douze ans, fait beaucoup de bruit dans la Suisse française et dans le Païs de Montbéliard, où quelques Emissaires de Mr le Comte de Zinzendorf l'ont introduit avec autant de témérité que de subtilité et d'artifice dans le dessein formé de détourner petit à petit les Protestants de la Doctrine reçue dans l'Église dont chacun faisoit partie et de les attacher à une secte nouvelle, qui au moyen des principes relâchés et accommodans par où elle avait débuté, se proposoit d'engloutir le Protestantisme entier et de s'établir sur les ruines de ceux à qui elle faisoit mille accueils, et qu'elle vouloit mettre sous son joug en ne leur parlant que de liberté et en les fomentant même dans le libertinage.

(1) Sur Luc Ritter, voir Rod. Reuss, *Notes pour servir à l'histoire de l'Église française de Strasbourg*, Strasbourg, 1880, pages 77 et suivantes. Les renseignements que nous donnons ici complètent ceux que M. Rod. Reuss fournit (page 94) sur les cantiques en usage dans l'Église française de Strasbourg. « Il nous est impossible, dit-il, de dire quand le recueil en question fut introduit à Strasbourg. Ce fut avant 1747, en tous cas... » Nos renseignements nous permettent d'établir qu'avant le Recueil de 1747 il y en a eu deux autres ; celui de 1680 et celui de 1723.

Ce livre de dévotion à la nouvelle mode, dans lequel les mystères de la foi, les vérités et les devoirs que la Religion chrétienne enseigne et propose à ses sectateurs ne sont point exposés dans un ordre juste, légitime et relatif à l'ordre du Salut qui nous est montré dans les Saintes Écritures : Ce Livre, dis-je, a été imprimé à réitérées fois, sous le nom de *Recueil de Cantiques traduits de l'allemand*. Beaucoup de personnes se sont laissé imposer à la faveur du titre du livre qui sembloit leur marquer que les Cantiques qui y étoient contenus étoient les mêmes que ceux dont les Églises Protestantes Évangéliques se servent dans les Etats d'Allemagne qui ont embrassé et qui professent la Confession d'Augsbourg. Ainsi on faisoit usage de ces cantiques sans s'en faire le moindre scrupule. Il est vrai que des hommes éclairés tâchèrent de parer la surprise en faisant connaître que les nouveaux Cantiques auxquels on voulait donner cours étoient les productions d'une secte dangereuse qui commençait à s'établir sous le nom d'Eglise des Frères Moraves, selon que le livre même en fournissait une preuve bien sensible, puisqu'à la fin de la première partie on trouvait, depuis la page 147 jusqu'à la 157^{me}, une pièce intitulée : *Litanie des Églises des Frères*. Tout ce que l'on put dire fut sans effet. Les *cantiques schismatiques* faisaient les délices de ceux à qui on les avait recommandés. Il n'y eut pas moyen de désabuser ceux qui s'étaient laissé séduire. Le mal était fait. Les hommes ne reviennent pas aisément des fausses opinions, des erreurs et des préjugés auxquels ils se sont une fois laissé aller, surtout lorsqu'ils y trouvent leur compte et qu'ils voyent que quelque de leurs passions favorites est favorisée et flattée : Quoi qu'il en soit ce recueil de cantiques est divisé en deux parties dont la première qui parut en 1743 renferme 75 cantiques parmi lesquels il n'y a que le 26^{me} que l'on puisse regarder

comme une bonne pièce de Poésie chrétienne, à laquelle il n'y ait rien à redire. La raison en est que ce cantique n'est point sorti de la plume de quelque *Frère Morave* mais que c'est une production de feu M^r François Têrond ⁽¹⁾ dont on sait que les Poésies ont été admirées même par l'Académie française, juge incontestablement compétent dans tout ce qui regarde la Langue et la Poésie française » ⁽²⁾.

Quoi qu'il en soit, l'apparition des Cantiques Moraves acheva de convaincre Bonsen de la nécessité de doter les Églises luthériennes de langue française du livre de cantiques, évangélique et orthodoxe, qui leur manquait.

(1) Sur les Cantiques du ministre François Têrond, voir le *Semeur*, année 1837, page 245.

(2) *Essai d'Hymnaire françois*, note 17.

CHAPITRE VII

LES « CANTIQUES SPIRITUELS » DE BONSEN

ET LEURS DESTINÉES

Le recueil de Bosen. Occasions qui le font naître. Correspondance avec le ministre Ott, de Strasbourg. Les cantiques paraissent en 1747 avec l'approbation de la faculté de théologie de Strasbourg. Étude critique de l'œuvre de Bosen. Ses qualités. Ses défauts. Une nouvelle édition paraît en 1758. Colère du Recteur. Emprunts divers faits à son œuvre. Ce qu'il en reste aujourd'hui.

Nous savons, par le chapitre qui précède, quelles furent les raisons qui mirent Bosen à l'œuvre. Il puisa son inspiration dans son zèle d'ecclésiastique orthodoxe. D'ailleurs, il raconte lui-même qu'il était Recteur des écoles latines de Montbéliard et, dans « la fleur de son âge », lorsqu'il aperçut « avec une extrême douleur », en 1744 et 1745, que depuis quelque temps « on avait mis entre les mains des chrétiens de sa Communion des Cantiques français qui n'étaient pas marqués au bon coin et qui ne pouvaient pas manquer de mettre un blâme très réel et bien fondé sur la Religion à laquelle il adhérerait par une intime conviction de cœur ». Il résolut donc de consacrer ses heures de loisir à la traduction des plus beaux cantiques usités alors dans les Églises d'Allemagne. Il fut encouragé dans son projet par des personnes pieuses que ni les traductions « fades et ridicules » de Claudi, ni les Cantiques du Comte de Zinzendorf ne pouvaient satisfaire. Après s'être publiquement inscrit en faux contre les Cantiques des Moraves, le 31 mai 1746, il promit de procu-

rer des cantiques français véritablement évangéliques et il dégagea sa promesse l'année suivante.

Il se trouva qu'à Strasbourg on désirait aussi remplacer le recueil en usage, et Bensen fut prié de communiquer ses traductions. Il mit la dernière main à l'œuvre et envoya son travail au pasteur de l'Église française de Strasbourg, Michel Ott.

Le projet qui touchait ainsi à sa réalisation datait d'assez loin. Nous avons vu Bensen, jeune encore, s'essayer à des traductions en vers. Plus tard, le 18 août 1745, il envoyait à M. Rücker, Docteur en droit et Conseiller de la Ville impériale de Francfort-sur-le-Mein, ses cahiers de poésies chrétiennes. C'est déjà le malheureux ministre Claudi qui fait les frais de la lettre. « Ce n'est pas dez aujourd'hui, écrit notre Recteur, que j'ai remarqué que M^{rs} les Réformés, aussi bien que les Catholiques-Romains, rient aux dépens de notre sainte Religion Evangélique toutes les fois qu'ils prennent en mains les Cantiques français dont l'Église de Francfort fait usage et qu'ils regardent ces cantiques d'un œil de pitié, de mépris et d'indignation tout à la fois. De sorte qu'il est tout prouvé qu'un blâme très réel a été mis et repose encore actuellement sur les Églises protestantes de la Confession d'Augsbourg non variée... » (1).

C'est donc pour éviter ce blâme qui lui pèse que Bensen a traduit les cantiques qu'il soumet au jugement de son correspondant. Rücker répondit en l'encourageant. Bensen compléta alors son œuvre et la fit tenir au pasteur français de Strasbourg.

Bensen a conservé la lettre que le ministre Ott lui écrivit en réponse à son envoi et toute la correspondance ultérieure.

(1) Lettre du 18 août 1745, à Monsieur Rücker, Docteur en Droit et Conseiller de la Ville impériale de Francfort-sur-le-Mein. Collection Marti.

Il avait prié Ott de soumettre son travail aux autorités ecclésiastiques de Strasbourg. Celui-ci lui répondit en approuvant hautement sa tentative : « Oui, Monsieur, écrit-il, tout faible que je suis, je ferai tout ce qui dépend de moi pour faire réussir votre louable mais pénible entreprise. C'est Dieu qui vous l'a inspirée et il vous en tiendra compte. Il est l'auteur de tout le bien que nous faisons, et, par un effet de sa bonté incompréhensible, il veut bien encore en être le Rémunérateur ». Et Ott continue sensément en promettant de faire revoir le manuscrit par un ami, puis il communiquera à l'auteur leurs remarques communes. Quand tout sera réglé on s'abouchera avec le libraire Beck qui désire réimprimer les cantiques de Strasbourg. Ott désire savoir de même si Bonsen pourra introduire son recueil à Montbéliard ou ailleurs car, dit-il, « le nombre de mes auditeurs ordinaires n'étant pas grand, le débit qui se fera ici de ce livre ne sera que médiocre » (1).

Malgré tout le zèle de Michel Ott, les choses ne devaient pas aller si vite. De décembre 1745 à août 1746, Bonsen n'eut plus de nouvelles de son manuscrit. Il réclama sans doute car, le 1^{er} août 1746, Ott lui répond en lui expliquant les retards. Pour l'instant le manuscrit est entre les mains de la Faculté de théologie. « Ces Messieurs, écrit Ott, entendent tous le français ; mais pas assez pour pouvoir faire une critique sûre d'un ouvrage de la nature du vôtre. Je compte qu'ils s'attacheront aux choses plutôt qu'au reste ». D'autre part, Ott ouvre à Bonsen la perspective d'un débouché plus large pour son livre : « Il y a quinze jours que l'aumônier de l'Envoyé de Suède à Paris m'écrivit. Il me dit entre autres

(1) Lettre de Michel Ott à Bonsen, du 6 décembre 1745. Collection Marti. Ott ajoute en post-scriptum : « Je loge chez M. Reuchlin, Docteur en théologie, place Saint-Thomas ».

que l'impatience d'un juif qui attend son Messie ne peut égaler celle avec laquelle il attend notre nouvelle édition des Cantiques français. Je lui avais fait part de notre dessein puisqu'il est de mes amis et que nous avons souvent déploré ensemble, lorsque j'étais à Paris, la disette de bons cantiques français. Il prêche en français une fois par mois, ce qui attire à l'ordinaire un grand nombre de Réformés qui ne sont pas moins choqués que nous des pitoyables cantiques de feu M. Claudî. Dès que les nôtres paraîtront, il les introduira pour l'usage de la chapelle suédoise ». Ott soumet ensuite à l'auteur du Recueil quelques observations. Il y a trop de cantiques sur certaines matières, pas assez sur d'autres. Il demande la suppression de sept cantiques qu'il juge « peu nécessaires ». Par contre, il en voudrait d'autres sur le *Baptême*, l'*Humilité*, la *Chasteté*, la *Concorde*, la *Charité* en général et surtout sur les *Perfections de Dieu*. Bensen ne paraît pas avoir tenu compte des observations de son correspondant car les cantiques sur ce sujet manquent dans son recueil ⁽¹⁾.

La Faculté de théologie fit, à son tour, connaître son avis. Le 1^{er} octobre 1746, Ott transmet les observations des savants professeurs. La Faculté a lu le volume, dit-il, elle lui donne son approbation. « Elle consent même qu'on la mette à la tête du livre lorsqu'elle en sera requise dans les formes ». Mais c'est à condition que l'auteur fasse disparaître les expressions « trop dures » ou « équivoques » qui ont échappé à son orthodoxie.

(1) Michel Ott paraît même s'être attiré quelque riposte de la part du peu endurant Recteur, car il s'exprime ainsi dans sa lettre à Bensen du 1^{er} octobre 1746 : « Quoi qu'il en soit, je pense qu'il est pardonnable à un Allemand de se tromper au sujet de la pureté de votre langage, dont la délicatesse est telle, que les puristes et les Académiciens mêmes malgré tout leur savoir ne peuvent guère éviter la juste censure des autres connaisseurs... ainsi, en relevant mes bévues, bien loin de m'attribuer, comme vous semblez le craindre, vous m'obligeriez véritablement ». En fait, Ott écrit le français avec beaucoup de facilité et de correction. Son style est beaucoup plus simple, moins chargé et *latinisant* que celui de Bensen.

Ainsi Bonsen disait dans son cantique :

Afin que de quelque retour
Je puisse *payer* ton amour.

Le mot *payer* choquait les théologiens de Strasbourg.

Ailleurs Bonsen disait que *le seul cœur des anges* pouvait louer Jésus-Christ. La Faculté fait observer que « les anges mêmes ne sauraient louer le Fils de Dieu assez dignement ».

Bonsen avait cru pouvoir écrire le vers suivant :

De *plus en plus* nos âmes régénère.

La régénération, font observer les théologiens, se fait dans un instant, c'est la sanctification qui va par degrés (1).

Ta divine Fécondité engendra un Fils.

dit encore notre poète auquel la Faculté de théologie fait cette remarque : « Fécondité, terme peu convenable, lorsqu'il s'agit du Mystère ineffable de la génération éternelle du Fils de Dieu (2).

Tout théologien qu'il fût, Bonsen avait laissé ces deux vers sortir de sa plume :

Tu ne peux m'être propice
Qu'en suspendant ta justice.

On lui fit observer que Dieu est propice au pécheur pénitent sans suspendre sa justice, à laquelle Jésus-Christ a satis-

(1) Bonsen, qu'on ne prend pas facilement, en appelle ici à une autorité plus haute. En note des observations strasbourgeoises, il renvoie à la *Solida declaratio* où on lit en effet : *Deinde etiam Regeneratio sæpe pro Sanctificatione et renovatione (quæ fidei justificationem sequitur) usurpatur. In qua significatione D. Lutherus hac voce, tum in libro de Ecclesia et conciliis, tum alibi etiam, multum usus est*. *Concordia pia...* Lipsiæ, 1719, page 686.

(2) Bonsen réplique en note par un renvoi à Godeau, qui dit en effet :

Maintenant on te voit parestre
Comme l'unique Fils que ma fécondité,
Dans le Temps et l'Eternité,
A si diversement fait naistre.

Cf. Godeau, *Paraphrase des Psaumes*, ps. 109, strophe 5^{me}.

fait. Ott transmet enfin très fidèlement quelques observations moins graves, qu'il fait suivre de cette réflexion : « Voilà, Monsieur, les Remarques des Messieurs nos Professeurs. Au reste, je crois avec vous que leur approbation peut être très avantageuse à votre livre, si elle n'est pas absolument nécessaire ».

Bonsen, dans sa réponse, se défendit sans nul doute. Ott, dans une lettre du 2 janvier 1747, est encore obligé d'insister sur la suppression du mot *fécondité*. Voici son excellente raison : « On prétend ici qu'on ne doit exprimer le sublime mystère que dans les propres termes de l'Écriture et qu'il n'y a point d'autorité humaine qui tienne. Comme cette prétention est juste, j'espère que vous voudrez bien vous y conformer encore à l'égard de ce seul endroit, puis que vous avez heureusement satisfait à tout le reste ». Ott parle aussi dans la même lettre du recueil de prières que M. Bær, chapelain de l'ambassade suédoise de France, a été chargé de faire et qui doit être ajouté aux cantiques. Bær fera ce travail si Bonsen ne préfère pas s'en charger lui-même.

Le livre allait donc s'imprimer lorsque surgirent deux obstacles. Bonsen avait envoyé une préface à mettre à son Recueil. Les professeurs de Strasbourg la trouvaient trop longue, trop sévère pour les auteurs des cantiques alors en usage et ils refusaient, pour ces causes, leur approbation. Ott promit, au nom de Bonsen, de modifier la préface et mit notre Recteur au courant des démarches faites par lui auprès des « Ecolâtres » de Strasbourg et de Frøereisen, doyen de la Faculté. Pour consoler Bonsen il ajoute même : « Il n'y a pas longtemps que la Préface que M. Frøereisen avait faite pour être mise à la tête du nouveau livre des cantiques allemands introduits ici, fut entièrement rejetée pour avoir eu le défaut d'être passionnée, chose qu'on ne veut

point dans un livre de dévotion » (1). Il paraît que la préface de Bonsen malmenait les Moraves, car son fidèle intermédiaire lui écrit le 12 avril 1747 : « Vous vous tromperiez fort, Monsieur, si vous étiez dans la pensée qu'on la retranche à cause de ce que vous dites au sujet des Zinzendorfiens. On connaît trop ici cette malheureuse secte et l'imposteur qu'elle a pour chef, pour désapprouver des écrits qui tendent à les dévoiler aux yeux du Public. J'aurai l'honneur de vous en donner des preuves authentiques à la première occasion ».

Le 29 avril, le fidèle Ott peut enfin écrire à Bonsen qu'il a entre mains le Privilège accordé par les supérieurs pour l'impression du volume. Il risque encore quelques observations grammaticales et joint à sa lettre une traduction d'un de ses cantiques favoris qu'il voudrait voir insérer dans le volume (2). La distance qui séparait nos deux correspondants causa encore quelques retards mais enfin, le 1^{er} juillet, Ott peut écrire que l'imprimeur est au travail. Il demande une nouvelle préface que Bonsen envoya, mais qui fut supprimée par les « Ecolâtres ».

Quant aux prières de l'appendice, Bonsen avait conseillé de les tirer tout simplement de la liturgie de notre pays.

(1) Lettre du 11 février 1747. Collection Marti.

(2) Bonsen fit droit à la demande. Le cantique traduit par Ott se trouve à la page 457 de l'édition de 1747. Mais il a été, par endroits, remanié par Bonsen. Voici la première strophe dans les deux versions. On pourra juger par là des procédés artistiques de l'époque.

LA JOIE EN DIEU

Warum sollt ich mich dann gramen.

VERSION DE OTT

Pourquoi m'affliger moi-même ?
N'ai-je pas
Ici-bas
Mon Sauveur qui m'aime ?
Peut-on ravir la couronne
Qu'en son tems
Sûrement
Jésus là-haut donne ?

VERSION DE BONSEN

Pourquoi m'affliger moi-même ?
N'ai-je pas
Ici-bas
Mon Sauveur qui m'aime ?
J'ai droit au ciel, je m'assure ;
Et j'y voi
Par la foi
La Gloire future.

Mais Ott ne la possédait pas. Pressé par le temps, il emprunta les prières au *Petit catéchisme* usité dans nos paroisses et au précédent Recueil de cantiques de Strasbourg (1).

Enfin, vers septembre 1747, le volume paraît. Il coûte 20 sols la pièce. « Nous nous en sommes servi ici grâce à Dieu déjà deux fois au service françois, écrit Ott. Le libraire dit qu'il se débite bien ; la différence qu'il y a entre le vieux et le nouveau livre des cantiques français saute trop aux yeux de tout le monde, pour que l'on n'estime le dernier bien autrement que le premier. Pour moi, je vous aurai toute ma vie l'obligation de nous en avoir procuré la connaissance et l'usage ».

Bonsen envoya son ouvrage à tous ceux qui avaient encouragé ses efforts et conserva avec soin les remerciements flatteurs qu'il reçut de différents côtés (2).

Examinons à notre tour l'œuvre du pieux Recteur.

Les *Cantiques spirituels* (3) de Bonsen se divisent en trois parties. « Le premier Livre, sous le nom d'*Année chrétienne* présente des hymnes et des cantiques sur les mystères de la Religion et pour les principales solennités des chrétiens ». Le premier livre suit avec raison l'année ecclésiastique et offre des cantiques pour toutes les fêtes. Le second Livre sous le nom de *Journée chrétienne* est destiné à nourrir la piété particulière. Le troisième Livre est une préparation à la mort. Rien de plus viril que cette habitude de regarder

(1) Lettre du 21 août 1747.

(2) Signalons, par exemple, les lettres de félicitations du Docteur Rücker, de Francfort, du Docteur Iselin, de Bâle, l'auteur d'une édition des Dialogues de Castellion. Cf. Buisson, *Sébastien Castellion*, tome I, page 178 ; tome II, page 371.

(3) Voici le titre complet : *Nouvelle édition des Cantiques spirituels* accommodés aux airs mélodieux des originaux allemands et des psaumes de David, avec la musique. Traduction nouvelle, revue et approuvée par les docteurs et les professeurs en théologie de l'Université de Strasbourg, imprimée avec permission des Supérieurs. A Strasbourg, chez Jean Beck, sur la place du Collège, MDCCXLVII.

les choses en face, rien de plus chrétien que d'aller à la mort en la contemplant et non à reculons.

La division générale du livre de Bonsen nous semble bonne. Elle répondait très bien aux besoins de la piété de son temps. Ses *Cantiques spirituels* n'étaient pas le livre qu'on emporte une fois par semaine à l'Église, mais le compagnon journalier, le livre du matin et du soir où l'homme que la vie atteint trouvera la parole dont il a besoin.

Bonsen avait voulu faire un livre pratique et, d'une manière générale, on peut dire qu'il a réussi. Il avait voulu aussi que son livre fût strictement luthérien. Il ne traduit que les morceaux qui sont le produit authentique de la piété luthérienne. C'est ainsi que les cantiques 3, 5, 6, 28, 42, 51, 52, 65, 86, 96, 114, 121, 135, sont des traductions de Luther ou d'auteurs allemands (1). Il a traduit aussi un certain nombre de Psalmes. Mais ce sont surtout les Recueils de cantiques allemands de Stuttgart, de Halle, de Strasbourg, les poésies de Schmolck (2) qui lui offrent en général ses sujets de traduction.

Telle qu'elle est, cette œuvre ecclésiastique peut soutenir la comparaison avec tout ce qu'on avait alors en fait de cantiques. Nous trouvons l'œuvre de Bonsen supérieure, par exemple, aux Cantiques moraves qui le firent tant souffrir. Le souffle religieux n'est pas égal dans ce recueil, mais il traverse tout, laissant presque à chaque page sa trace bien-faisante.

(1) Voici l'une des sources où puise notre auteur : « *Hymnes ou chansons spirituelles allemandes et françaises de D. Martin Luther et autres docteurs de l'Église : Desquelles la plupart se peut chanter en l'Église avec édification.* A Montbéliard, par Jacques Foillet, MDCVIII.

(2) Schmolck (1672-1735) pasteur à Schweidnitz, l'un des poètes religieux les plus populaires de l'Allemagne. « *Schmolck, einer der beliebtesten und gefeiertsten Dichter der evangelischen Kirche, war der Gerhard seiner Zeit* ». Koch, *Geschichte des Kirchenlieds und Kirchengesangs...*, Stuttgart, 1868, tome V, page 473.

La note chrétienne se montre dès la première page du livre. Vraiment, un recueil de cantiques destinés à une assemblée chrétienne ne s'ouvre-t-il pas mieux par cette strophe :

Chrétiens, peuple fidèle,
Votre Roi vient du ciel ;
Recevez avec zèle
Ce doux Emmanuel,

que par les deux vers bien connus qui ouvrent le Psautier :

Heureux celui qui fuit des vicieux
Et le commerce et l'exemple odieux.

Nous chantons encore dans nos fêtes des Cantiques de Bensen dont quelques-uns même n'ont subi aucune retouche (1).

Pour donner une idée du genre de notre auteur, je citerai seulement ici trois strophes du cantique 65, traduction du cantique allemand : *Ich danck dir, lieber Herr.*

En ouvrant la paupière
Je bénis ton saint Nom,
Et te fais ma prière,
Dieu suprême et tout bon!
Fai, que je me propose
Avec sincérité
De suivre en toute chose,
Ta sainte Volonté.

* * *

(1) Voici, par exemple, une strophe de Bensen qui est venue, je ne sais trop comment, s'égarer au milieu du cantique 160 de nos *Hymnes et Cantiques* :

Si vos péchés remplissent
Vos âmes de frayeur
Si vos cœurs en gémissent ;
Recourez au Sauveur.

Voyez *Cantiques spirituels*, 1747, page 19.

Couvre-moi de ton Aile
Contre mes ennemis ;
Qu'à ton Ange fidèle
L'office soit commis
De me garder sans cesse,
Et d'être autour de moi,
Afin que rien ne blesse
Ni n'ébranle ma Foi.

* * *

Fai, que toujours je croie
En ton Fils Jésus-Christ ;
Rempli-moi de la joie,
Que donne ton Esprit.
Remets-moi mes offenses,
O mon Souverain Roi !
Jésus par ses souffrances
A satisfait pour moi.

Voilà un cantique qui n'a pas surnagé. Il n'est pas d'une extraordinaire beauté et je le cite uniquement parce qu'il me paraît donner une idée de la moyenne ordinaire des compositions de Bonsen. Il est simple et populaire.

On pourrait s'attendre, en effet, à ce que l'œuvre d'un homme qui attache tant de prix à la correction dogmatique, soit toute remplie de dogmatique et de généralités. Bonsen, au contraire, n'a pas cédé trop souvent à la tentation de versifier sa dogmatique luthérienne. Rien, en effet, ne convient moins au cantique que l'idée générale.

Qu'est-ce que le cantique ? C'est, par excellence, le livre du peuple. Il faut qu'il puisse parler à tous, qu'il saisisse le paysan de nos campagnes, l'ouvrier de nos villes, comme le lettré et le savant. L'art n'a jamais une fin plus pratique que dans la poésie chrétienne. C'est sa difficulté et sa gloire. La

ulus belle poésie chrétienne n'est pas celle qui revêtira les idées les plus hautes du langage le plus éclatant, ce sera celle qui, du bon trésor évangélique, saura faire sortir une parole pour toutes les détresses, un baume pour toutes les blessures. Jamais les généralités n'atteindront ce but. On dira : Mais il faut bien célébrer les perfections de Dieu, et ce sont des idées générales. Sans doute, mais il faut les chanter dans leurs rapports avec nos misères — qui sont hélas ! choses concrètes — avec nos misères et avec nos joies. C'est bien froid de chanter la Providence :

O Sage Providence
Je mets ma confiance
En tes divins décrets.

Combien l'idée du Père céleste parle plus vivement au cœur humain :

Mon Dieu, mon Père
Ecoute-moi
Car ma prière
S'élève à toi.

C'est ainsi que l'opposition éternelle du mal et du bien ne s'exprimera jamais mieux que par l'image du combat, de la lutte :

C'est un rempart que notre Dieu,
disait Luther.

Bonsen n'a pas méconnu ce principe. Sa muse ne plane pas trop haut au-dessus de la terre où nous sommes, où nous travaillons, où nous souffrons aussi.

Pour être édifiant, le cantique doit être biblique. La Bible c'est notre commun patrimoine. Sa langue est notre langue à nous chrétiens évangéliques. On nous le reproche quelquefois. Le langage biblique sera le plus facilement compris. Le cantique devra donc parler de sanctification et non de vertu,

de piété, plus que de moralité, puisque la moralité du chrétien découle de l'amour de Dieu. Rien de plus plat et de plus froid que les cantiques qui ont voulu célébrer la vertu, la moralité, la tempérance, la tolérance. La vertu, la moralité, la tempérance, la tolérance sont des choses excellentes en elle-mêmes mais, puisque vous êtes chrétien, appelez toutes ces choses de leur nom chrétien.

Ce principe est celui de Bonsen, et il a cherché à l'appliquer dans ses cantiques.

Bonsen, on l'aura remarqué, n'est pas dépouillé de tout pédantisme, au contraire. Il est étonnant que le Pédagogue ne se sente pas davantage dans ses cantiques. Est-ce sûr instinct de ce qu'il faut à une communauté chrétienne, ou bien les modèles qu'il a suivis l'ont-ils préservé de ce défaut ? En tous cas, il ne cède pas trop à la tentation de faire du cantique une exhortation, une instruction, une prédication. Le cantique est, en effet, le fruit spontané de l'inspiration chrétienne. Il y a des auteurs qui nous ont donné sous ce nom de froides réflexions théoriques ou moralisantes, mais ce ne sont pas là de vrais cantiques. Ceux-ci, semblables aux holocaustes antiques, montent de nos cœurs, comme une flamme, vers le Dieu de notre salut. La personne de Jésus-Christ, le péché, la réconciliation, la foi, la vie éternelle : voilà, nous semble-t-il, la matière du cantique chrétien. Mais c'est un grave défaut, sous prétexte d'exalter le Fils, de voiler la face du Père céleste. L'âme chrétienne demande, au contraire, à ce que le Père lui soit montré partout, à chaque page, dans le salut, dans le don du Fils, dans les témoignages de son Esprit. Qu'on ouvre le cantique de Bonsen, et on verra que l'essentiel s'y trouve, et c'est pour cela que son œuvre, malgré toutes ses imperfections, était digne d'être mise entre les mains d'une assemblée chrétienne.

Nous avons essayé de montrer ce qu'il y avait de bon dans cette œuvre, faisons maintenant la part de la critique. Dans un but tout pratique d'ailleurs. Non pour dénigrer en rien le passé, mais pour contribuer à faire éviter des fautes dans lesquelles il serait facile de retomber.

Il y a tout d'abord, dans le recueil, des cantiques inutiles, le 7^{me} par exemple, qui est une paraphrase du récit de la Nativité. Cela n'est pas pratique. Cela est à lire, à méditer, pas à chanter.

Bien que l'original soit de Schmolck, j'en dirai autant du cantique 30, *les larmes de Saint Pierre* :

Je déplore par des larmes
Mon triple renoncement.

Deux cantiques sur les fruits de l'Ascension (41 et 42), un autre sur l'intercession d'Abraham (56), ne paraissent pas plus nécessaires.

Bonsen, en outre, se montre ici et là d'un dogmatisme outré qui ne recule devant aucune conséquence, mais qui choque dans un livre d'édification. Il ne recule pas, par exemple, devant une strophe comme celle-ci :

Etrange sort !
Dieu même est mort ;
Il laisse en croix la vie :
Mais par ce suprême effort,
Il nous vivifie.

Quel verbiage !

A signaler aussi un parallèle de la Pentecôte légale et de la Pentecôte chrétienne (c. 48), qui est trop didactique pour un recueil de cantiques. La strophe 4 du cantique 49 est un tour que le théologien joue au poète. Ni la conscience chré-

tienne, ni le goût, ne peuvent se satisfaire de strophes comme celles-ci (1) :

Epouvantable éternité !
Qui n'as rien que d'illimité,
En matière de peines ;
Quand mûrement je pense à toi,
Un trouble accompagné d'effroi
Glace peu à peu mes veines.
Mon cœur tremblant n'a plus de paix ;
Ma langue tient à mon palais.

* * *

L'éternité trouble mes sens,
Toujours ! Toujours ! c'est trop long-tems
Ce n'est pas raillerie !
Quand je voi cette longue nuit,
Et le long tourment qui la suit,
Je tremble et je m'écrie :
Rien n'est capable, en vérité
De dépeindre l'éternité.

N'est-ce pas aussi d'un dogmatisme bien osé que de faire dire à Dieu dans un langage qui ne rappelle d'ailleurs en rien la grande poésie :

Toi qui mon Fils te nommes,
Je veux que tu sois réclamé
Sauveur de tous les hommes ;
Signale envers eux ta bonté
Selon que dans l'éternité,
Convenus nous en sommes.

Nous avons dit déjà que le langage d'un livre de cantiques doit être plus concret qu'abstrait, qu'il doit recourir à l'image

(1) Cantique 3.

qui saisit mieux le peuple qu'une idée générale. Mais il faut que l'image soit juste et qu'elle n'éveille pas des idées vulgaires. L'accueil du genre, c'est le mauvais goût. Bensen ne l'a pas toujours évité. La troisième strophe du cantique 78 ne déparerait pas un recueil morale :

C'est dans ton Flanc ouvert,
Que se met à couvert,
Ma pauvre âme affligée.

De plus mauvais goût encore cette strophe d'un cantique de Passion :

Les Juifs sont comme en rage,
On voit ces insolents
Te couvrir le visage
De leurs crachats puants.
Sans que cela les touche,
Ils changent en pâleur
Le vermeil de ta Bouche ;
Tes yeux sont sans vigueur (1).

La faculté de Strasbourg avait raison de faire dire à Bensen qu'il y a des mystères qui ne doivent être célébrés qu'en se tenant le plus possible aux termes mêmes de l'Écriture. Autrement on blesse le sentiment religieux en voulant le nourrir. L'âme s'émeut avec l'apôtre quand il s'écrie : « A celui qui nous a aimés et qui nous a lavés de nos péchés par son sang et qui nous a faits rois et sacrificateurs de Dieu son Père, soient la gloire et la force aux siècles des siècles. Amen ». (Apoc. I, 6).

Mais le goût, qui est ici une forme de la conscience chrétienne, se révolte quand un poète (?) ose écrire en parlant du Sauveur :

(1) Cantique 25, strophe 2.

Quoique de son sang la valeur
 Appaisât par sa douce odeur
 La divine justice... (1).

Ces exemples suffisent à montrer que Bonsen, si sévère pour Claudi et les Moraves, n'est pas lui-même exempt des défauts qu'il leur reproche. Quant à la forme, il n'a pas davantage évité toujours le « galimatias », la « galimafrée » et « l'amphigoury ». Son vers est souvent bien prosaïque :

Dieu, dans tes intérêts entré,
 Son propre Fils t'envoie... (2)

Sa langue, il faut l'avouer, est un peu lourde. Le bon Recteur ne se défie pas assez des adverbes en *ment* qui ne vont pas toujours admirablement dans ses vers.

Aimable Fils, divin Enfant !
 Roi juste et débonnaire
 Je t'aime *préféablement*
 Aux trésors de la terre (3).

Certes, nous ne craignons pas d'affirmer que le recueil de Bonsen est supérieur, comme fonds et comme forme, aux livres qu'il était destiné à remplacer, mais on a vu, par les exemples que nous aurions pu multiplier, que les taches n'y manquent point et que, pour les adversaires du Recteur, il y avait matière à critique.

Le recueil, bien accueilli d'abord à Strasbourg, fut attaqué à Montbéliard par certains personnages dont se plaint Bonsen, et parmi lesquels il est assez facile de reconnaître, entre au-

(1) Cantique 33, strophe 2.

(2) Cantique 3.

(3) Cantique 9, strophe 7.

tres, son grand adversaire le ministre J.-J. Duvernoy. Mais ces attaques ne paraissent avoir porté leurs fruits qu'un peu plus tard.

En 1754, huit ans après la première édition des Cantiques spirituels, on jugea qu'une édition nouvelle était nécessaire.

« Lorsqu'il fut reconnu, en 1754, dit Bonsen lui-même, qu'il était nécessaire de penser à la réimpression des Cantiques qui, avec le consentement unanime du Presbytère de la Ville de Strasbourg, avaient été introduits dans toutes les paroisses françaises Evangéliques de la Province d'Alsace, on s'adressa à l'auteur des Cantiques et l'on fit auprès de lui les plus fortes instances à ce qu'il voulût procurer et fournir encore quelques nouvelles traductions, qui pussent servir à rendre le Livre plus complet » (1).

C'est par une lettre de Stouber que Bonsen avait appris le projet de réimpression. Stouber lui soumettait quelques essais de traductions et lui demandait de traduire lui-même, pour le volume nouveau, quelques cantiques allemands dont il lui indiquait les titres. Bonsen lui répondit que le Ministre Ott ne lui avait pas encore parlé de cette réimpression.

Ott n'écrivit, en effet, à Bonsen, que le 22 juillet 1754 (2). Il lui faisait part de son projet d'introduire 50 cantiques nouveaux portant sur des matières omises ou insuffisamment représentées dans l'édition précédente. Il lui demandait ses *errata* et quelques cantiques nouveaux. Le 30 novembre 1755, Bonsen avait déjà envoyé son cahier de cantiques nouveaux et Ott lui écrivait que le Docteur Frœreisen, à qui les cantiques avaient été soumis, en trouvait la doctrine très pure, mais qu'il proposerait quelques changements portant sur le

(1) Collection Marti.

(2) Lettre de cette date. Collection Marti.

style et la versification. Les lettres de cette époque sont encore très cordiales. Ott fait les commissions de Bonsen ⁽¹⁾.

Mais l'orage va venir. Deux ans se passent sans que Bonsen ait entendu parler de son manuscrit et, au moment où il le croit sous presse, Ott lui écrit pour lui dire que tout est changé: Laissons-le parler lui-même. « Je vous ai marqué, dit-il, il y a quelques années, que la Faculté de théologie, ayant vu vos dernières traductions, trouva à propos de les communiquer à M. Bær, aumônier du ministre de Suède à la Cour de France. Celui-ci sut persuader à la Faculté et ensuite à nos Supérieurs que vos traductions, tant les nouvelles que les anciennes, avaient besoin d'être retouchées et même refondues ; il offrit sa plume pour cette entreprise, son offre fut acceptée... Il me remit successivement les pièces retouchées ou refondues ou nouvelles : elles ne furent pas toutes de mon goût, ni de celui de quelques connaisseurs d'ici. Je les renvoyai avec des remarques, des corrections, et, après bien des discussions et des disputes sur chaque nouvelle portion arrivée, dont quelques-unes ont fait deux ou trois fois le voyage de Paris et, après des démêlés fort vifs occasionnés par le libraire et par l'imprimeur, toutes les parties intéressées se sont enfin accordées par l'entremise et l'autorité des Supérieurs sur tout ce qui regarde l'intérieur et l'extérieur du livre » ⁽²⁾.

Voilà, en raccourci, l'histoire de l'édition des Cantiques de 1758. Ott, pour consoler Bonsen, ajoute dans sa lettre que « le fonds » du nouveau recueil est bien à lui et il lui renouvelle l'expression de sa reconnaissance.

(1) Il a trouvé une pension à six francs par semaine pour deux jeunes protégés de Bonsen. Par contre, il n'a pu trouver un échange pour sa fille. Il se plaint d'un candidat Richardot qui lui a manqué et « dont Dieu veuille préserver vos Eglises », dit-il. Lettre du 12 avril 1755. Collection Marti.

(2) Lettre du 24 octobre 1757. Collection Marti.

Mais Bensen fut profondément blessé. Des cantiques qu'il avait envoyés six seulement, retouchés d'ailleurs, avaient trouvé place dans l'édition nouvelle. Ses anciens cantiques avaient subi des remaniements plus ou moins considérables. Il était froissé à la fois dans son amour-propre d'auteur et dans ses sentiments de théologien. Il voit, dans « ce coup de Jarnac », une machination des Moraves, une « cabale » montée contre lui et il rend responsable du désastre le malheureux et complaisant Ott. « Il a enfin vu le jour, écrit-il à Ott ⁽¹⁾, cet enfant de tant de pères, cet ouvrage hybride... »

« La conduite que l'on a tenue à Strasbourg, continue-t-il, depuis que les Moraves que nous avons ici ont su le contenu de votre lettre, m'a été un garant suffisant que ces *renards* s'étaient glissés par des chemins couverts et cachés dans la Vigne du Seigneur pour la ravager ». Qu'avait-il voulu faire, lui, Bensen ? Un livre luthérien. Il avait cherché à être simple, scripturaire, et on remplace son œuvre par un ouvrage « bariolé », plein de « bévues », de « germanismes ». Les auteurs de l'édition nouvelle sacrifient des cantiques d'un théologien de la « confession luthérienne non variée » pour les remplacer par des cantiques empruntés à des Réformés et à des Catholiques. « Je suppose, écrit-il encore à Ott, que du tems des éclairés et judicieux Docteurs Dannhauer, Dorsch, Bebel, Schmid, etc., quelqu'un eût formé le dessein de faire imprimer deux cens cantiques à l'usage de quelque Eglise Protestante-Evangélique, je suppose encore que cet homme eût voulu faire entrer dans son recueil cinquante à soixante pièces dont les auteurs eussent été des Catholiques-Romains et des Réformés, et qu'une pareille entreprise leur eût été communiquée : Que pensez-vous, Monsieur, que ces grands hommes auraient dit d'un pareil dessein ? »

(1) Lettre à Ott du 3 août 1758.

Ott répondit par une lettre très digne, vraiment éloquente, qui nous donne de lui l'idée la meilleure, mais qui ne réussit pas à calmer le bouillant Recteur.

Nous n'avons pas à analyser les *Cantiques spirituels* de 1758. « Le volume, dit M. Rod. Reuss, contient deux cents cantiques traduits en grande partie de l'allemand et dont nous ignorons les auteurs ». Un examen attentif nous permet d'affirmer que le fonds du recueil appartient à Bonsen. Mais sa théologie a été humanisée quelque peu. La plupart des taches que nous avons relevées ont disparu dans l'édition nouvelle. « Quand on songe, dit encore M. Reuss, au mauvais goût qui régnait alors, dans le domaine religieux surtout, on est agréablement surpris de rencontrer relativement bien peu de chants ou de strophes absurdes » (2). Bonsen aurait dû s'incliner avec bonne grâce devant une œuvre, après tout supérieure à la sienne. Il l'eût fait peut-être si, à côté de l'amour-propre blessé, il n'y avait pas eu encore la douleur du théologien que scandalisaient les strophes réformées, celles de M^{lle} Chéron et de Rousseau. « Qu'il vous suffise, lui écrivait Ott avec infiniment de raison, d'avoir contribué de votre mieux à cette bonne œuvre en digne membre et ministre de nos Églises, et d'avoir courageusement surmonté le premier les plus grands obstacles qui se présentaient dans cette entreprise ; je vous en aurai une obligation éternelle en mon particulier, mais, ce qui est bien plus, le bon Dieu vous en tiendra compte infailliblement, si, à ce que j'ai sujet de croire, vous avez travaillé dans des vues saintes et chrétiennes » (1). A vrai dire, les réviseurs de Bonsen, en supprimant le mauvais, en faisant disparaître les taches trop frappantes, ont sauvé son œuvre de l'oubli. Le recueil de cantiques publié à Paris, en 1819, par les pasteurs

(1) Lettre de février 1758. Collection Marti.

luthériens Boissard et Gœpp, contient 19 cantiques tirés des *Cantiques spirituels* de Strasbourg. Douze de ces cantiques sont de Bonsen (1).

Bonsen, de son vivant, n'a pas réussi à faire accepter ses cantiques dans nos paroisses (2). Mais ce sont ses idées qui ont pourtant triomphé plus tard. En 1819 d'abord, puis en 1847 aussi, on fit aux cantiques une part plus grande qu'aux Psaumes et le recueil de *Psaumes et de Cantiques* publié à Montbéliard, en 1847, contient une quinzaine de cantiques qui sont de notre Recteur (3). Le recueil de la Confession d'Augsbourg, de 1857, en contient un plus grand nombre (4). Enfin les *Hymnes et Cantiques* actuellement en usage dans nos Églises du pays de Montbéliard renferment encore quelques cantiques dûs à Bonsen (5). Bien plus, la piété luthérienne, par l'organe de Bonsen, était destinée à exercer son influence jusque sur le réveil du commencement de ce siècle. Dans le recueil publié à Genève, en 1824, par Empeytaz (6), j'ai compté jusqu'à 54 cantiques de notre auteur.

Si Bonsen avait pu se douter que ses cantiques auraient cette destinée, son âme eût été peut-être moins ulcérée. Les

(1) Les numéros 44, 54, 55, 58, 61, 62, 70, 131, 134, 149, 195, 232 des Cantiques de Paris (1819) sont de Bonsen.

(2) En 1774, on fit pour l'usage de nos Églises une nouvelle édition des *Psaumes de David*. Bonsen, alors Surintendant ecclésiastique, fit ajouter au volume sept cantiques dont les cinq premiers au moins sont de lui.

(3) Les numéros 27, 38, 69, 112, 144, 164, 174, 179, 180, 186, 190, 202, 244, 249, 267, 268 du nouveau *Choix de Psaumes et de Cantiques* (Montbéliard, 1847) sont de Bonsen.

(4) Les numéros 5, 11, 28, 38, 41, 52, 53, 59, 71, 72, 74, 82, 113, 114, 155, 174, 175, 177, 188, 230, 233, 304, 311, 312, 313, 314, 346, 351, 355.

(5) Les numéros 38, 52, 118, 164, 180, 229, 244. Quelques-uns ont été à peine modifiés.

(6) *Psaumes, Hymnes et Cantiques spirituels*. Genève, Guers, 1824.

retouches subies par ses cantiques, l'omission de quelques-uns dans les éditions de 1758 et de 1778, ont été la grande amertume de sa vie. Il ne déploie pas plus de verve contre les Moraves que contre les « effrontés Petits-Maîtres » qui ont osé toucher à ses vers. Il en appelle de leur injustice « à la terre entière ». En français, en latin, en prose, en vers, il accable d'épithètes « les inexcusables, les outrecuidés Entrepreneurs de cet ouvrage hybride ». Il ne s'est pas lassé de relever les « bévues » des auteurs de l'édition de 1758. Au nom de la dogmatique et de la grammaire, au nom de l'orthodoxie et du bon goût, il s'élève contre leurs fautes. Il en dresse un catalogue d'une incroyable richesse. On est confondu d'une irritation aussi persistante, d'un pareil déluge de sévérités. Il faudrait un volume pour énumérer les hérésies et les fautes que Bonsen prête à ses collègues strasbourgeois⁽¹⁾. Pour nous, nous préférons détourner nos regards de ces pages irritantes à force d'être irritées, et les reporter sur un vieux

(1) Voici la liste des ouvrages de Bonsen, restés manuscrits, dans lesquels il exhale ses plaintes.

1^o Lettre au ministre Ott du 3 août 1758.

2^o Remarques et Réflexions faites dans mes moments de loisir de l'année 1758 et les suivantes, à l'occasion des Cantiques Français réimprimés à Strasbourg, sans ma participation lad^e année 1758.

Ces remarques se divisent en sept parties.

- I. L'ingénu et véridique lunetier français.
- II. *Hymniados Gallicæ Prodromus*.
- III. Réflexions justifiées par l'expérience.
- IV. Autres particularités et remarques historiques et critiques.
- V. Jugement impartial d'un Théologien Protestant-Evangélique.
- VI. Courte Récapitulation de la Critique que l'on a exercée sur les fautes que l'on a malignement fait entrer dans les Cantiques français.
- VII. Extraits de quelques unes des Remarques critiques qui se trouvent écrites dans l'Exemplaire des Cantiques français de 1758 qui a été lardé de feuillets blancs.

En tout 303 pages.

livre dont les pages salies montrent les traces d'un long usage. C'est une édition des *Cantiques spirituels*. Le volume a été trouvé dans l'un de nos villages. Qui sait combien d'humbles croyants le petit livre a consolés et raffermis ! Puisse le bien qu'il a fait, faire pardonner à Bonsen l'excès de son amour-propre et de ses rancunes théologiques.

CHAPITRE VIII

L'ENSEIGNEMENT CATÉCHÉTIQUE ⁽¹⁾

La Réforme et le catéchisme. Le premier catéchisme de Montbéliard dans la liturgie de Toussain. Le catéchisme de Brenx remplace le précédent. Le Livret des communicans de S. Cucuel. L'École sainte de Barthol. Les manuels catéchétiques de Binninger et S. Méquillet. Abus de la mémorisation pure et simple. Réaction du piétisme. Le catéchisme de 1730. Le grand catéchisme de Zuegel et J.-F. Duvernoy. Introduction de la confirmation. Résultats des mesures prises dès 1724 pour le relèvement de l'enseignement religieux.

L'Église chrétienne est un organisme vivant. Comme elle manifeste sa vie, elle doit aussi la transmettre. Une Église qui n'est pas missionnaire, c'est-à-dire conquérante, montre par là qu'elle ne possède pas la plénitude de la vie. On peut en dire autant d'une Église qui n'a pas le souci anxieux de préparer les générations nouvelles par la catéchisation. Aussi voyons nous chez tous les Réformateurs la préoccupation constante de refaire l'âme chrétienne du peuple par l'enseignement catéchétique.

(1) Cf. Ostervald, *De l'exercice du ministère sacré*, Amsterdam, 1737. *Précis historique de la Réformation et des Églises protestantes dans l'ancien comté de Montbéliard*, Paris, 1841. Th. Fritz, *Esquisse d'un système complet d'instruction et d'éducation*, Strasbourg, 1843. E. Tuefferd, pasteur, *Essai historique sur les écoles de Montbéliard avant 1792*. Mémoires de la Société d'Emulation de Montbéliard, 1857. G. Goguel, *L'enseignement, l'éducation et les livres du peuple au temps de la Réforme*. R. Kübel, *Katechetik*, Stuttgart, 1877. André Meyer, *Le petit catéchisme de Luther*, Paris, 1880. Eug. Ménégos, *La notion du catéchisme*, Paris, Fischbacher, 1882. Eugène Bersier, *Projet de révision de la Liturgie des Églises réformées de France*, Paris, 1888. (Introduction historique et liturgie de la Confirmation). Edouard Vaucher, *De la théologie pratique*, Paris, Fischbacher, 1893. Louis Coulon, *Essai historique sur l'introduction de la confirmation dans les Églises du pays de Montbéliard*, Paris, 1894.

Luther, avant de pouvoir se mettre lui-même à ce travail, engagea ses amis ⁽¹⁾ à faire un bon manuel court, précis, qui enseignât au pauvre peuple tout ce qu'il est nécessaire de de savoir pour être sauvé. Enfin, en 1529, parut son propre ouvrage, son *Petit catéchisme*, qui devait avoir, sur une suite ininterrompue de générations, une si heureuse influence.

Certes, il y avait déjà des catéchismes avant la Réforme, mais tout mélangés d'éléments extra-bibliques ou superstitieux ⁽²⁾. Ceux qui étaient en latin étaient plutôt des manuels de confesseurs inaccessibles au peuple. Ceux qui étaient en langue vulgaire ne pouvaient être possédés par les riches ⁽³⁾. L'idée féconde et originale des Réformateurs était

(1) Cf. Kuhn, *Luther*, II, 305, « Jonas, Brenz, Agricola, s'y essayèrent, dit M. Kuhn, mais sans grand succès ». Nous ne souscrivons pas à ce jugement en ce qui concerne le catéchisme de Brenz, nous en donnerons plus loin les raisons. M. le professeur Ménégos, au contraire, place le catéchisme de Brenz parmi les quatre livres qui répondent le mieux à l'idée qu'il se fait d'un catéchisme parfait. Voyez *La notion du catéchisme*, page 43. Avant le catéchisme de Luther parut aussi le catéchisme de Græter, aumônier du duc Ulric et devenu recteur de l'école d'Heilbronn sur la recommandation de Brenz. Ce catéchisme est le plus ancien que nous connaissions (1528). Cf. Carl Jæger, *Geschichte der Stadt Heilbronn*, Heilbronn, 1828.

(2) La Bibliothèque nationale possède un grand nombre de ces catéchismes. A la Bibliothèque Mazarine (n° 809) on trouve une copie d'un catéchisme célèbre au Moyen-Age, la *Somme le roi*, datée de 1295 et signée d'un nom qui intéresse notre pays, Etienne de Montbéliard, vicaire perpétuel du saint Maelou de Pontoise. Cf. S. Berger, *Mémoires de la Société d'émulation de Montbéliard*, XIII^{ème} volume, 2^{ème} fascicule, page 140, note). Nous pensons que cet Etienne de Montbéliard est le fils du comte Richard de Montbéliard qui est désigné ailleurs comme le doyen de l'église Saint-Jean de Besançon.

(3) M. S. Berger a signalé un de ces catéchismes écrits en langue vulgaire dans son étude : *Une Bible Franc-Comtoise en 1500 (Mémoires de la Société d'émulation de Montbéliard, XIII^{ème} volume, pages 128-141)*. Ce catéchisme était à l'usage de la famille de Simon de Rye. Il fait suite à une Bible historique et renferme les « points principaux » qui se trouvent dans les catéchismes des Réformateurs, sauf le Notre Père qui se trouve ailleurs. Ces « points » d'après certaines ordonnances carolingiennes, civiles ou ecclésiastiques, devaient être enseignés aux enfants par les parrains, les parents ou le prêtre. Depuis le xv^{ème} siècle, ils devaient être récités dans la confession. En fait, le peuple était tombé dans une ignorance profonde des choses les plus essentielles de la foi, ignorance que Luther déplorait avec tristesse. Cf. Tholuck, *Das kirchliche Leben des siebzehnten Jahrhunderts*, tome I, page 147.

de mettre entre toutes les mains un petit livre qui fût le trésor commun de la famille entière.

Un des premiers soins de Toussain, l'organisateur de nos Églises, fut de les doter d'un de ces catéchismes. Ce catéchisme fut en usage à Montbéliard dès les premières années de la Réforme, mais ne fut imprimé qu'en 1559, avec la liturgie de notre réformateur ⁽¹⁾. Il trahit manifestement l'influence de Brenz, du moins quant à la méthode, car le fonds des idées est Zwinglien. Lorsque l'administration du duc Christophe d'abord, puis des tuteurs du jeune prince Frédéric, amena la luthéranisation de nos Églises, le petit catéchisme de Brenz remplaça partout l'opuscule de Toussain ⁽²⁾.

En même temps qu'elle introduisait un nouveau manuel, l'administration nouvelle prenait des mesures pour que l'enseignement catéchétique fût partout donné avec le plus grand soin aux adultes comme aux enfants. Pour « imprimer la piété ès cœur des jeunes gens » le catéchisme devait être ap-

(1) Cf. *L'ordre qu'on tient en l'Église de Montbéliard en instruisant les enfans et administrant les saints Sacremens, avec la forme du mariage et des prières*, 1559. Ce catéchisme mériterait d'attirer l'attention des auteurs réformés. Il est simple, populaire, écrit d'une bonne langue. Nous regrettons que Toussain ait omis d'y faire figurer les paroles de l'institution du baptême et de la Sainte Cène.

(2) On trouve dans le *Protestant de l'Est*, rédigé par M. G. Goguel, une courte note sur *Les catéchismes et autres livres d'instruction religieuse*, 2^{me} année, page 114. Cette note renferme plusieurs erreurs. Celle-ci entre autres : « Le petit catéchisme de Luther, dont un extrait fut inséré dans l'ordonnance liturgique de 1560 et auquel on avait ajouté un court examen pour ceux qui veulent communier et quelques prières, était seul autorisé et seul en usage dans les écoles et les Églises du pays de Montbéliard, dès l'époque de la Réformation jusqu'à la première moitié du XVIII^{me} siècle ». L'auteur de cette note passe sous silence le catéchisme de Toussain qui a été en usage dans nos Églises pendant environ trente ans. Il n'a pas vu que le catéchisme renfermé dans l'Ordonnance de 1560 est celui de Brenz, et non celui de Luther. En fait, le catéchisme de Brenz, avec des additions diverses, a été sans interruption en usage dans nos paroisses jusqu'au premier quart du XIX^{me} siècle.

C'est encore une erreur de dire que l'*Ecole sainte* de F.-M. Barthol et l'*Instruction générale catéchétique* de Samuel Méquillet « n'ont servi que pour l'édification particulière ». Ils étaient utilisés dans la paroisse de leurs auteurs, comme nous le verrons plus loin.

pris par cœur dans toutes les écoles (1). A l'école latine il était appris en français dans certaines classes, dans d'autres en latin et même en grec.

Les élèves de l'enseignement que nous appelons primaire devaient également parfaitement posséder le catéchisme qu'ils apprenaient, soit à la maison par les soins des parents, soit à l'école même.

Le catéchisme ainsi appris par cœur dans les différentes écoles « était récité le dimanche devant l'autel par les écoliers. Il était expliqué depuis la chaire par le pasteur (2). C'était la *catéchisation* à laquelle devaient assister non seulement les enfants, mais les adultes eux-mêmes. Les Surintendants, lors de leurs visites annuelles, devaient s'assurer de la manière dont le catéchisme était enseigné et appris. L'idée vint de bonne heure aux autorités ecclésiastiques de donner pour guide aux catéchètes un manuel suffisamment développé.

Le duc Christophe fit, dans ce but, traduire en français une exposition détaillée du petit catéchisme de Brenz (3). Ce manuel ne paraît pas avoir jamais été très répandu dans nos Églises.

Le petit catéchisme, au contraire, devenait de plus en plus la base de l'enseignement religieux dans toutes nos paroisses.

(1) Ordonnance de 1559.

(2) Grâce à Martin Crusius, nous avons quelques-uns de ces discours, dont le petit catéchisme de Brenz formait le texte. Crusius, qui suivait à Tubingue les catéchisations, comme tout le monde devait le faire à cette époque, prenait des notes en allemand, en latin et même en grec. Plus tard, il eut l'idée de publier à l'usage de la jeunesse du Wurtemberg, les meilleurs de ces résumés sous ce titre *Civitas coelestis, seu catecheticae conciones a Martino Crusio editae*, Tubingæ, 1578 (Bibliothèque de Montbéliard). Il nous semble que, là où les services du soir sont institués, ils devraient plus souvent rappeler nos anciennes catéchisations.

(3) *Le Catéchisme amplement déclaré, avec bonne et utile exposition, par Jehan Brence, à Tubingue*, 1563, 458 pages. (Bibliothèque de Montbéliard et Bibliothèque du Protestantisme français).

En Wurtemberg, il avait été complété par André Osiander. Le travail d'Osiander, traduit par Samuel Cucuel, fut bientôt introduit dans l'Église de Montbéliard ⁽¹⁾.

Les troubles, les ruines de la guerre de Trente ans ne furent pas favorables, on le pense bien, à l'activité catéchétique. Aucun ouvrage, à notre connaissance, ne fut publié à Montbéliard pendant cette période ⁽²⁾.

Le petit catéchisme de Brenz restait le manuel officiel de l'instruction religieuse, mais beaucoup de ministres utilisaient pour leurs développements oraux des catéchismes réformés. F.-M. Barthol, vers la fin du XVII^{me} siècle, constate chez nous « le manquement d'instructions catéchétiques et familières, estant, dit-il, tres connu à tous, que les livres qui se lisent chez nous sur cette matière, viennent de la main des Docteurs étrangers, et de différentes Religions ».

Pour mettre le peuple de nos Églises hors du « péril d'hérésie et de séduction », comme pour prévenir les effets du poison préparé par ceux qui tournent ciel et terre pour faire un prosélyte, et le rendre ensuite fils de la gehenne au double d'eux », Barthol publia son *Ecole sainte* ⁽³⁾ qui n'est, sous une forme intéressante et vivante, qu'une explication du petit manuel de Brenz.

(1) *Livret des communicans pour les jeunes et simples gens, qui désirent se présenter à la table du Seigneur*, comprenant :

I. Le Catéchisme de Wirtemberg et Montbéliard.

II. Une instruction chrétienne pour les jeunes et simples communicans.

III. Les sept Pseaumes pénitentiels avec certaines prières et actions de grâce pour dire devant et après la réception de la S^{te} Cène.

Recueillis par André Osiander, Docteur, Chancelier de l'Université et Prevost de l'Église à Tubingue. Translaté d'allemand en François par M. Samuel Cucuel, Ministre en l'Église de Montbéliard. A Montbéliard, par Jacques Foillet, MDCIX.

(2) Le *Protestant de l'Est* (1848) dit bien que Viénot Barthol fit imprimer, vers 1620, un Grand catéchisme explicatif du Petit catéchisme de Luther. Malgré nos recherches, nous n'avons pas trouvé ce catéchisme.

(3) Montbéliard, 1678.

F.-M. Barthol faisait suivre son *Ecole sainte* de quelques *Instructions familières* sur tous les livres de l'Écriture sainte, y compris les Apocryphes. Venaient ensuite de nouvelles *Instructions familières* sur la Confession d'Augsbourg et la personne de Luther. Un choix de prières terminait le volume.

Barthol mettait donc à la base de son enseignement le catéchisme auquel il ajoutait les compléments qui lui paraissaient utiles aux jeunes gens les plus avancés qu'il rencontrait en ville. Il faisait, comme on l'a vu, une part à l'histoire et cette première tentative est très intéressante.

L'*Ecole sainte* répondait à un besoin très réel. Il faut, en effet, se souvenir de ce qu'était alors l'enseignement religieux. Le petit catéchisme mémorisé par la jeunesse, était récité le dimanche devant l'autel et expliqué par le pasteur depuis la chaire. Les ministres se croyaient trop volontiers quittes envers la jeunesse quand ils avaient consciencieusement fait cette catéchisation qui n'atteignait pas son but. On le sentit bientôt en Wurtemberg et la *Cynosure ecclésiastique*, en constatant que les catéchisations n'ont pas atteint le but désiré, prescrit, en 1687, de composer un manuel complet d'enseignement catéchétique avec demandes et réponses. On se mit à l'œuvre en Wurtemberg, et chez nous aussi, il y eut des ministres qui cherchèrent à condenser, dans un manuel, l'enseignement catéchétique oral qui s'était donné jusqu'alors dans les *prédications catéchétiques*. L'œuvre de Barthol venait donc combler une lacune avant qu'elle eût été officiellement constatée par la *Cynosure*.

Quinze ans après l'apparition de l'*Ecole sainte*, J.-N. Binninger, alors ministre à Montécheroux, publiait à son tour et introduisait dans sa paroisse, une *Explication du chrétien*

catéchisme ⁽¹⁾ tirée des institutions catéchétiques de Conrad Dieterich. On sent que Binninger connaît la Cynosure et qu'il veut répondre au désir qu'elle exprime. Ce n'est plus le catéchisme seulement qu'il faut faire apprendre aux enfants, c'est l'explication elle-même qui, jusqu'ici, avait été orale. « C'est une chose commune à toutes nos Églises du pays, dit Binninger, de faire réciter le catéchisme aux Enfants à l'Eglise, mais je crois que cela est particulier à la N. (nôtre) de leur faire apprendre l'Explication par le soin du Maître d'Ecole, pour la réciter en même temps... Le tout est partagé en cinquante deux Dimanches » ⁽²⁾.

L'exemple de Binninger fut suivi quelques années après par le ministre de Chagey, Samuel Méquillet, dans son *Instruction générale catéchétique* ⁽³⁾.

Voici la division de ce petit livre :

Première partie.

- Art. I. De la Religion en général.
- Art. II. De l'Écriture Sainte.
- Art. III. De la Religion chrétienne.
- Art. IV. De la Foy chrétienne.
- Art. V. Du Symbole des apôtres.

Deuxième partie.

- Art. I. Des devoirs de la religion en général.

(1) *Explication du chrétien Catéchisme par Demandes et par Réponses*, tirée des Institutions catéchétiques de Conrad Dieterich, Docteur en Théologie, Ministre et Surintendant en l'Eglise d'Ulm et exposée à l'édification du public par Jean-Nicolas Binninger, ministre à Montécheroux. A Montbéliard, par Jean-Martin Biber, MDCXCIII. Une deuxième édition parut en 1721.

(2) *Ibid.*, page 7.

(3) *Instruction générale catéchétique* sur toutes les vérités et les devoirs essentiels de la Religion chrétienne en faveur des Initiants et des Catéchumènes, divisée en deux parties, par Samuel Méquillet, ministre à Chagey. A Montbéliard, J.-M. Biber, 1712. 129 pages.

Art. II. De la loi de Dieu et de son usage.

Art. III. De la repentance.

Art. IV. Des Sacrements.

Supplément.

1° Des Devoirs particuliers des Catéchumènes.

2° Prières.

On voit ici se marquer plus nettement la tendance à mettre entre les mains de la jeunesse un manuel, un résumé complet de la dogmatique et de la morale chrétiennes. La notion du catéchisme s'est peu à peu altérée. « Le catéchisme, dit M. le professeur Ménégos, doit se borner au strict nécessaire, s'il dépasse cette limite, il pourra toujours être un livre excellent, mais il sera un mauvais catéchisme » ⁽¹⁾.

La composition de ces manuels plus complets amenait une autre conséquence, l'abandon de la mémorisation parfaite du catéchisme par tous les enfants.

Beaucoup de ministres d'ailleurs, à l'époque où nous sommes parvenus, appartenant à la tendance piétiste, n'insistaient plus autant sur la mémorisation.

La méthode appliquée avec tant d'intelligence et de fruit au commencement de la Réforme, avait amené des abus au siècle suivant. Le principe de la mémorisation parfaite avait amené une récitation machinale. Beaucoup de pasteurs avaient oublié que l'instruction religieuse de la jeunesse était une de leurs plus précieuses fonctions. Ils s'étaient déchargés ici et là sur les maîtres d'écoles du soin de faire réciter le catéchisme aux enfants, qui répétaient comme des perroquets une leçon incomprise et inexpliquée. Par réaction contre cet abus d'une mémorisation pure et simple, le piétisme tomba dans un autre extrême. Il porta l'accent trop uniquement

⁽¹⁾ *La notion du catéchisme*, page 13.

sur l'émotion religieuse de l'enfant. A Montbéliard, lorsque l'Église française fut sous l'influence de pasteurs piétistes, on ne fit plus réciter le catéchisme à l'autel comme cela s'était toujours fait ⁽¹⁾.

Lorsqu'en 1723 la mort de Léopold-Eberhard mit fin à son administration néfaste, il y avait bien des réformes à opérer dans l'enseignement religieux de la jeunesse.

Il y avait d'abord à composer un petit catéchisme uniforme, moins long que les ouvrages de Barthol, de Binninger et de Méquillet, et plus complet que l'opuscule de Brenz, un peu trop succinct pour les élèves plus avancés. Il fallait de même avoir un guide uniforme pour le catéchisme des adultes ⁽²⁾.

Il fallait surtout amener la jeunesse de l'Église à prendre une conscience plus nette de sa foi et des engagements qui découlaient pour elle de la confession publique de cette foi et de son admission à la Table du Seigneur.

Le Supplément de 1724 montre que les nouvelles autorités ecclésiastiques virent bien la situation de nos Églises et s'efforcèrent d'y remédier.

« Nous avons appris avec surprise, dit ce document ⁽³⁾, que dans notre principauté de Montbéliard, il n'y avoit pas un Catéchisme ou Formulaire pour instruire la jeunesse, qui fût uniforme, publiquement autorisé et en usage partout, à la réserve du petit Catéchisme que les enfants apprennent aussitôt à l'école, qu'au contraire chaque Ministre à peu près avoit dans sa Paroisse ses questions et sa méthode particu-

(1) En 1727, les Trois corps de la ville se plaignent que dans l'Église française de Montbéliard « on ne fait plus réciter le petit catéchisme comme cela se faisait ». Archives du Doubs, E. 80.

(2) En 1729, le surintendant Zuegel se plaint encore qu'il n'y ait pas de catéchisme dans les écoles. Ibid.

(3) Pages 7 et 8.

lière de catéchiser, et que les catéchisations, quoique d'une si grande nécessité, ne se faisoient dans la plupart des Églises, que toutes les quinzaines une fois ».

Nous savons que cela est exact. Toute la jeunesse avait entre les mains le Petit Catéchisme de Brenz qu'elle apprenait à l'école. Mais le Catéchète avait pour guide plus complet des manuels divers parmi lesquels il faut compter le Catéchisme d'Ostervald, de 1713.

Pour remédier à cette situation, le Supplément ordonne de composer un *nouveau Catéchisme*. Une fois composé, ce catéchisme devra être « traité toutes les semaines, deux fois dans la ville et une fois à la campagne, s'il est possible, suivant la méthode qui en sera prescrite aux Ministres » (1).

Le Conseil ecclésiastique se hâta de faire exécuter les prescriptions du Supplément de 1724. Le 7 février 1725, le ministre Zuegel et le diacre Berdot furent chargés de préparer le formulaire d'un catéchisme uniforme (2).

Les auteurs du Supplément se préoccupèrent ensuite de donner une sorte de sanction à l'enseignement religieux relevé de ses ruines. Tout leur effort catéchétique tend à mettre le baptisé en état de renouveler d'une manière consciente les engagements pris par ses parrains lors du baptême. Dans l'Église catholique on célébrait ce passage dans la confession consciente de la foi par la cérémonie sacramentelle de la Confirmation. La Réforme, par crainte du papisme, avait généralement supprimé le sacrement et la cérémonie. Mais n'y avait-il pas là un élément à conserver, une cérémonie à rétablir en la pénétrant de l'esprit évangélique ? On l'avait toujours pensé dans un certain nombre d'Églises issues de la

(1) Page 9.

(2) Protocole des Délibérations et Résolutions du conseil ecclésiastique de S. A. S. Archives nationales, K. 2178.

Réforme. De plus, vers la fin du xvii^{me} siècle, Spener, suivant les traditions de l'Église de Strasbourg, avait rétabli dans les Églises qu'il avait eu à desservir la cérémonie de la Confirmation évangélique, considérée comme un renouvellement solennel devant Dieu et devant son Église des vœux du baptême.

Dans la Confirmation protestante, le baptisé, parvenu à la possession consciente de la foi de l'Église, confirme, renouvelle la renonciation à Satan et la confession du Symbole qui ont été faites pour lui lors du baptême. Voilà le fonds commun, la « thèse » protestante de la Confirmation. Mais bientôt les éléments de cette thèse se décomposeront. Parmi les protestants, les uns insisteront davantage sur l'élément objectif : la confirmation est la confession de la foi de l'Église ; les autres, sur l'élément subjectif, sur la décision personnelle du confirmant amené par la catéchèse à la conversion. Cet élément sera surtout accentué par le piétisme.

Dans notre pays, la Confirmation apparaît d'abord à Chagey où Samuel Méquillet l'introduit.

Pourquoi ne pénètre-t-elle pas alors dans le comté de Montbéliard proprement dit ? C'est que les quatre seigneuries dont Chagey faisait partie, étaient sous l'autorité d'Eberhard-Louis, duc de Wurtemberg, dont les conseillers ecclésiastiques avaient des tendances piétistes marquées. Le comté de Montbéliard au contraire, appartenait encore à Léopold-Eberhard. Sa mort, en 1723, mit notre pays tout entier sous l'autorité du Wurtemberg et l'influence piétiste s'accrut dès lors très visiblement dans nos Églises. En ce qui concerne la Confirmation, le Supplément ne fit que rendre générale une cérémonie adoptée déjà par Méquillet dès 1712 et depuis sans doute par un certain nombre de nos ministres désireux d'introduire dans leurs paroisses une cérémonie

qu'ils avaient déjà vu pratiquer soit en Wurtemberg, soit à Neuchâtel.

« Nous voulons et ordonnons, dit le Supplément, qu'à l'avenir la jeunesse parvenue à un âge de discrétion, fasse sa confession de foy, et renouvelle publiquement cette grande alliance de grâce où elle a eu le bonheur d'entrer par le Baptême, suivant la louable pratique de la plupart des Églises évangéliques et en particulier de notre duché de Wirtemberg... » (1).

Des catéchisations fréquentes et régulières, un catéchisme nouveau, l'introduction de la Confirmation publique, voilà donc les mesures prises par le Supplément pour relever l'enseignement religieux parmi nous.

Une fois le programme tracé, il s'agit de le remplir.

On se remit partout avec zèle aux catéchisations. Aussi, dès 1728, le ministre Berdot trouve-t-il que « la jeunesse profite et s'avance dans la connaissance de la religion » (2).

Le nouveau catéchisme que Zuegel et Berdot avaient été chargés de faire, parut en 1730, sous ce titre : *Les principes ou les premiers éléments de la religion chrétienne*. Le moment est venu de l'examiner (3).

Le manuel nouveau est formé de six parties.

(1) Page 6.

(2) Archives du Doubs, E. 80.

(3) Il en parut aussi une édition allemande sous ce titre : *Biblische Milch-Speise für die Jugend in den Mumpelgardischen kirchen : In sich haltend :*

I. *Den Kleinen Catechismum.*
 II. *Sprüche der heiligen Schrift von den vornehmsten Glaubens-Lehren und Lebens-Pflichten.*
 III. *Das Communicanten-Büchlein.*
 IV. *Fragen die zu der Erneuerung des Tauff-Bundes gebæren.*
 V. *Die Sieben Buss-Psalmen.*
 VI. *Einen Anbang von Christlichen Gebeten.*
 Mumpelgardt, 1730.
 Une table de multiplication termine le volume.

La première, est le catéchisme proprement dit. Le fonds de ce catéchisme, c'est l'opuscule de Brenz. L'ordre des matières est de même celui de Brenz. Seulement, le travail de Brenz a été complété par quelques questions et réponses empruntées au *Petit Catéchisme* de Luther. Rien de plus facile que de retrouver les soudures. C'est l'examen superficiel de ce catéchisme qui a fait croire à tant de nos auteurs Montbéliardais, y compris M. Beurlin, que le Catéchisme de Luther avait été en usage dans nos Églises. C'est, on le sait, une complète erreur.

Le catéchisme proprement dit est suivi des : *Leçons ou Instructions pour tous les États et pour chacun des Membres qui les composent, tirées de l'Écriture Sainte*. C'est la *Haustafel* des Allemands.

Vient ensuite le *Livret des Communiantes* que doivent spécialement étudier les catéchumènes dans les six semaines de leur instruction spéciale. Cette partie du catéchisme est empruntée en partie au *Livret des Communiantes* d'André Osiander, traduit par Cucuel. Mais l'opuscule d'Osiander est librement utilisé.

La quatrième partie renferme le *Formulaire du renouvellement de l'alliance baptismale*. Ce Formulaire figure encore dans notre Liturgie avec d'insignifiantes modifications. Le surintendant Macler et le ministre Zuegel avaient été chargés de le rédiger dès 1725 (1).

(1) « M. le Surintendant et le chapelain Zuegel dresseront la formule suivant laquelle la jeunesse fera la confession de sa foi mentionnée dans l'article 2 du règlement de S. A. S. »

Le 22 novembre 1725 : « Ordre d'imprimer les ordonnances ecclésiastiques et d'achever la formule de la Confirmation ». Tant que l'introduction de la Confirmation n'avait pas été officiellement prescrite, le Surintendant et Zuegel n'avaient pas à se presser. En 1727, nous voyons qu'il leur est de nouveau « enjoint de dresser leur projet sur la manière de procéder au renouvellement de l'alliance ou confirmation de la jeunesse ». Protocole des Délibérations du Conseil. Archives nationales, K. 2178.

La cinquième partie du catéchisme renferme les sept psaumes pénitentiels. Enfin, le petit livre se termine par quelques prières chrétiennes parmi lesquelles on trouve la confession des péchés et la Litanie. N'oublions pas la table de multiplication, et ces deux vers qui terminent le volume :

Nul ne peut être un bon chiffeur,
S'il ne sait son livret par cœur.

Tel est le catéchisme dont le fonds remonte aux premières années de la Réformation et qui resta sous sa forme nouvelle, plus de cent ans en usage dans nos paroisses. A notre sens, l'œuvre commune de Macler, de Zuegel et de Berdot est excellente. J'y retrouve, par exemple, tous les éléments que M. Ménégos signale comme devant former le catéchisme idéal ⁽¹⁾.

La seule chose qui heurterait peut-être les principes catéchétiques de l'honorable professeur, c'est l'ordre dans lequel Brenz a donné les cinq points du catéchisme. M. Ménégos range, en effet, le Catéchisme de Brenz parmi les livres qui suivent la méthode analytique qui lui paraît défectueuse.

Il nous semble pourtant que la méthode de Brenz peut être aisément défendue. Brenz se place sur le terrain des faits. Sa tâche spéciale de catéchète l'appelle, selon l'expression de M. le professeur Vaucher, « à faire l'éducation chrétienne de ceux qui ont été reçus dans la communauté mais qui y vivent encore dans un état de minorité » ⁽²⁾. Son premier souci est donc de faire sentir à l'enfant qu'il a devant lui sa filiation spirituelle. C'est pour cela qu'il demande tout d'abord à l'enfant :

⁽¹⁾ *La notion du Catéchisme*, pages 15-19.

⁽²⁾ *De la Théologie pratique*, page 252.

D. De quelle religion êtes-vous ?

R. Je suis de la Religion chrétienne.

D. Pourquoi ?

R. Parce que *je crois* en Jésus-Christ et que j'ai été *baptisé* en son nom.

La question qu'est-ce que le *baptême* ? et la récitation des douze articles de la *foi* chrétienne, nous paraissent ainsi amenées d'une manière parfaitement logique et naturelle. La vie chrétienne viendra ensuite, sortant de la foi chrétienne comme de la fleur sort le fruit.

« Le catéchumène, a dit M. Vaucher ⁽¹⁾, n'est pas un étranger dans l'Église; c'est un enfant de la maison. Ce n'est pas de le recevoir qu'il s'agit, comme pourrait le faire croire la maladresse de certains manuels, c'est de l'élever dans la maison paternelle ». Rien de plus conforme à la vue fondamentale de Brenz qui ne veut pas autre chose qu'amener le catéchumène à la pleine conscience de la foi commune. Il ne nous paraît donc pas juste de ranger l'œuvre de Brenz au nombre des catéchismes analytiques. Il ne part pas, comme ceux-ci, de considérations générales sur la religion, sur Dieu, sur l'âme humaine, pour arriver de là au Christianisme. Il part d'un fait, l'existence dans l'Église d'enfants à qui il s'agit de donner pleine conscience de leurs privilèges, comme de leurs devoirs.

Quoi qu'il en soit, le nouveau catéchisme fut bientôt répandu dans les Églises et mis entre les mains de la jeunesse.

Cela fait, on songea aux adultes. On voulut mettre entre leurs mains un catéchisme plus complet que celui qui venait d'être rédigé pour la jeunesse. L'autorité ecclésiastique ne faisait en ceci que répondre à un vœu formulé par les intéressés eux-mêmes. En 1727, en effet, les Anciens de Mont-

(1) *De la Théologie pratique*, page 255.

béliard avaient demandé « un formulaire du grand catéchisme ⁽¹⁾. »

Pour répondre à ce vœu, Jules-Frédéric Duvernoy fut chargé de traduire en français le grand catéchisme composé par Zuegel. Nous voyons par les procès-verbaux du Conseil ecclésiastique, que J.-F. Duvernoy se mit immédiatement à l'œuvre ⁽²⁾. Le *Grand Catéchisme* fut prêt en 1530 et parut bientôt à Montbéliard sous le titre d'*Instruction catéchétique* ⁽³⁾. Imprimé à 1320 exemplaires, il fut répandu dans tous les villages ⁽⁴⁾.

Cette fois, nous sommes bien en face d'un catéchisme analytique. Il part de l'idée de religion, en général, pour arriver de là à la religion chrétienne étudiée dans ses sources, les livres de l'Écriture Sainte. C'est un manuel complet de doctrine chrétienne.

Voilà nos deux catéchismes composés et publiés. Quand ils furent répandus dans les paroisses, c'est-à-dire deux ans plus tard, le Conseil ecclésiastique régla définitivement la manière dont devaient se faire les catéchisations ⁽⁵⁾.

Tous les enfants allant à l'école doivent être pourvus du petit catéchisme que les maîtres leur feront apprendre par cœur. Tous les communicants se procureront un exemplaire du grand catéchisme. Tous les paroissiens jusqu'à l'âge de

(1) Archives du Doubs, E. 80.

(2) « J.-F. Duvernoy a travaillé au catéchisme français sur la demande du Noble Conseil, 18 janvier 1729 ». Protocole des Délibérations. Archives nationales, K. 2178.

(3) *Instruction catéchétique* contenant les principaux points de la foi et de la Religion chrétienne, avec les devoirs essentiels du chrétien, dans l'ordre le plus convenable au but de la Religion; où le tout est clairement expliqué et solidement prouvé par des passages de l'Écriture Sainte. Pour l'usage et l'édification des Églises et des Écoles de la principauté de Montbéliard. Montbéliard, par J.-J. Biber, imprimeur de S. A. S., 1738.

(4) Archives nationales, K. 2178.

(5) *Règlement pour les catéchisations*. (Bibliothèque de Montbéliard).

cinquante ans doivent assister aux catéchisations. Les anciens noteront les absents qui seront punis d'une amende au profit des pauvres. La catéchisation a lieu tous les dimanches. Là où il y a une annexe, le Ministre alterne pour les catéchisations avec l'instituteur. Celui-ci se borne à faire réciter, il ne donne pas d'explications. La catéchisation commence par la prière. Puis, le Ministre expose.

Cet enseignement religieux réorganisé appelait logiquement, nous l'avons vu, une sanction solennelle. Ici se place l'introduction dans toutes nos Églises de la cérémonie de la Confirmation. Le Supplément de 1724 avait annoncé les projets de l'autorité ecclésiastique. Mais la cérémonie nouvelle ne fut définitivement introduite et réglée que par l'Ordonnance du 13 novembre 1732 ⁽¹⁾.

Cette ordonnance stipulait que la Confirmation serait célébrée deux fois par année dans la Ville, le troisième dimanche de l'Avent et le dimanche avant les Rameaux. Elle ne devait être célébrée qu'une fois dans les villages, le dimanche qui précédait celui des Rameaux.

Les jeunes gens désireux de se préparer à la communion devaient être instruits pendant deux mois au moins, mais auparavant ils devaient avoir appris tout le contenu du petit catéchisme, y compris les Suppléments. Le dimanche où la Confirmation était célébrée, il n'y avait aucun autre service l'après-midi.

L'ordre du service était ainsi réglé :

Prière.

Discours.

Examen sur le Catéchisme.

Questions d'après le Formulaire de renouvellement, un seul élève répondant pour tous.

(1) Archives nationales, K. 2177.

Confirmation.

Prière.

Bénédiction.

Il n'y avait, d'ailleurs, d'absolument uniformité dans cette cérémonie, que le Formulaire contenu dans le Catéchisme. L'absence d'une liturgie de la Confirmation laissait la liberté aux pasteurs de conduire à leur gré la cérémonie dont les grandes lignes seules étaient fixées. Bientôt aussi, on introduisit des chants que le Supplément avait eu le tort d'omettre. Chaque pasteur rédigeait lui-même le formulaire complet qui lui servait pour cette fête ⁽¹⁾.

Le règlement sur les catéchisations, les deux nouveaux catéchismes, l'introduction de la Confirmation, voilà donc les moyens par lesquels les autorités ecclésiastiques avaient voulu mettre sur un pied meilleur l'enseignement catéchétique dans nos Églises.

Quel fut l'effet de ces mesures ? Elles exercèrent sur la vie de nos paroisses une influence excellente.

Les Commissaires de 1730 avaient été surtout bien inspirés dans la rédaction de leur Petit catéchisme. Ils avaient fait un livre excellent que notre jeunesse actuelle devrait posséder encore. Le Petit catéchisme fut constamment réimprimé ⁽²⁾ sans changements notables ⁽³⁾ jusque dans la première moitié de notre siècle. Cet humble livret a beaucoup contribué, nous le croyons, à garder de la plate philosophie du XVIII^{me} siècle

(1) Deux de ces liturgies de la confirmation sont en notre possession, celle de David Duvernoy, empruntée « à l'Église luthérienne française de Stoucart » et celle d'Oberlin, rédigée évidemment par lui-même. Oberlin faisait prendre aux catéchumènes l'engagement de la Confirmation d'après le formulaire de notre petit catéchisme, qui paraît avoir été aussi le sien.

(2) Outre l'édition de 1730, nous connaissons encore, au XVIII^{me} siècle, les éditions de 1746, 1788, 1789, etc.

(3) Signalons pourtant l'introduction d'un Recueil de passages de l'Écriture Sainte destinés à appuyer l'enseignement du catéchisme.

une partie considérable de nos populations. Et c'est ce livre, à la fois clair, simple, riche, pratique, que l'on a abandonné tout à coup pour introduire, dans nos Églises, le Catéchisme de la Conférence de Strasbourg de 1841, qui passe aujourd'hui, bien à tort, pour être le Catéchisme du pays de Montbéliard. Le vrai Catéchisme de notre pays, c'est celui de Brenz, revu par Osiander, traduit par Cucuel et augmenté et revu encore en 1730. C'est à lui qu'il serait logique de revenir. Nos Églises souffrent aujourd'hui d'une pléthore de catéchismes. Il n'y a pas dix paroisses qui aient le même manuel. Chaque pasteur introduit dans sa paroisse son catéchisme préféré. Le catéchisme n'est plus, comme autrefois, le livre commun de la famille, celui que savait si bien le grand-père et que l'enfant apprenait à son tour, que le père pouvait faire réciter parce qu'il le savait aussi. Nous avons été trop loin dans la réaction contre la tradition servile. La tradition repose sur les besoins de la nature humaine. On l'a trop oublié. Nous faisons des vœux pour que notre vieux catéchisme, rajeuni, reprenne sa place dans toutes nos paroisses. Il n'y a pas de meilleur moyen de préparer les progrès de l'avenir que de les faire reposer sur les bonnes traditions du passé.

L'introduction de la Confirmation publique des catéchumènes eût aussi, pour nos paroisses, de bons résultats (1).

(1) M. le pasteur L. Coulon a consacré un chapitre de son intéressante thèse sur *l'Introduction de la Confirmation dans les Églises du pays de Montbéliard* à la question de savoir si la cérémonie nouvelle avait été bien accueillie dans nos Églises. Il pense que la résistance a été longue et que les ministres ont longtemps opposé la force d'inertie aux volontés des autorités ecclésiastiques. Nous ne croyons pas à cette résistance. Lorsque la confirmation fut définitivement établie dans nos Églises, en 1732, il y avait dix ans qu'elle se pratiquait en Wurtemberg. Nos voisins Neuchâtelois la pratiquaient depuis longtemps aussi. Elle était dans les tendances du moment. Depuis longtemps on ne craignait plus de paraître conserver un élément catholique. En outre, si la résistance avait été réelle, elle aurait laissé des traces. M. Coulon donne trois raisons qui établissent, d'après lui, le mauvais accueil fait à la confirmation : 1° la lenteur désespérante avec laquelle on procéda à la composition d'un formulaire ; 2° l'absence de toute indication touchant la cérémonie nouvelle dans le Grand catéchisme de J.-F. Duvernoy ; 3° enfin l'apparition tardive de

Elle mettait fin à l'arbitraire des pasteurs qui n'avaient pas tous, jusque là, une même règle d'admission à la Sainte Cène. Elle donnait une sanction solennelle à l'instruction religieuse, elle mettait devant la conscience de l'Église le devoir de prier pour ces jeunes gens qui étaient chair de sa chair, en même temps qu'elle lui rappelait le souci de son recrutement.

Ce serait mal connaître la nature humaine que de croire que le ferme programme d'instruction catéchétique dressé en 1724 et complété les années suivantes, fut suivi sans défaillance jusqu'à la fin du siècle. Si, en 1740, on peut, à juste titre, rendre ce témoignage à la jeunesse de Montbéliard qu'elle est « plus retenue » ⁽¹⁾, les plaintes ne tardent pas à reprendre. En 1746, lors de la visite annuelle, les Ministres et Anciens de la Ville représentent que « les catéchisations sont infiniment négligées par la jeunesse » ⁽²⁾. Mêmes plaintes en 1753. En 1765, les ministres renouvellent leur cri d'alarme. Les catéchisations sont négligées par les adultes. Les ministres demandent la mise en vigueur du règlement ⁽³⁾. Ils déplorent la négligence des parents qui n'envoient pas leurs enfants aux écoles, ils demandent que l'instruction dans

ce formulaire dans les catéchismes (1746) et la liturgie (1844). Sur le premier point nous dirons : c'est lenteur de commission. Les auteurs du Formulaire, qui étaient piétistes (Zuegel et Berdot), n'avaient aucune raison de montrer du mauvais vouloir envers une cérémonie renouvelée par Spener, leur maître. Le Formulaire d'ailleurs était prêt, non en 1746, comme le croit M. Coulon, mais en 1730, et la cérémonie ne fut prescrite définitivement qu'en 1732 et célébrée qu'en 1733. Sur le second point, nous remarquons que le Formulaire n'était pas nécessaire dans le Grand catéchisme de J.-F. Duvernoy, qui était le livre des chrétiens *adultes*. Enfin le Formulaire ne se trouve pas imprimé pour la première fois dans le catéchisme de 1746, mais dans le Petit catéchisme de 1730, sous sa double forme française et allemande.

(1) Archives du Doubs, E. 80.

(2) Archives de l'Inspection ecclésiastique de Montbéliard.

(3) Lors de la visite ecclésiastique, les Ministres demandent que « toute la jeunesse indistinctement soit obligée de paraître dès le temps qu'elle saura réciter les demandes et les réponses du catéchisme jusqu'à l'âge de majorité ou à leur mariage ». Les catéchumènes ne sont instruits spécialement que pendant le Carême. Archives du Doubs, E. 80.

l'école publique ou particulière soit rendue obligatoire sous peine d'amende pour les parents négligents (1). Il ne faut pas trop s'émouvoir de ces plaintes. Plus haut est l'idéal, plus triste nous semble la réalité. Nos ministres demandaient beaucoup à la jeunesse d'alors. Dans certaines paroisses la catéchisation avait lieu de suite après le culte principal. Il n'est pas étonnant qu'elle ait fatigué quelquefois jeunes gens et adultes. En fait, un très petit nombre d'enfants échappait autrefois à l'enseignement religieux. Nous pouvons affirmer que notre Église a eu soin de ces petits que le Sauveur aimait.

Le règlement sur la Confirmation publique ne fut pas toujours non plus appliqué à la lettre. Vers la fin du siècle, on tolérait, à côté de la Confirmation publique, des confirmations privées. Nous en avons la preuve dans le petit recueil d'*Anecdotes* personnelles laissé par Georges Duvernoy (2), pasteur de l'Église Saint-Martin. Cet usage, abusif à notre sens, ne s'est d'ailleurs pas conservé dans notre Église. Chez nous, comme en Allemagne, il y eut sans doute des abus qui firent interdire la célébration, à domicile, d'une cérémonie qui n'a tout son caractère que si elle est publique.

(1) Ibid.

(2) « Le 26 février (1770), dit notre pieux pasteur, j'ai commencé à instruire les jeunes gens dans la religion chrétienne, et à les préparer à la S^{te} Cène de notre Seigneur Jésus-Christ... (suivent cinq noms)... Dieu me fasse la grâce de les amener par sa parole à une pleine connaissance de la vérité qui est selon la piété. N. B. Outre ceux qui sont nommés ci-dessus, il est encore venu chez moi les deux fils de M^r Pierre Meyer, marchand, celui de Mons. Richard, marchand, et l'aîné de feu M^r Berguer, cordier, mon cher voisin, que j'ai assisté avec beaucoup de bénédiction dans ses dernières heures. (Ce fils est Charles-Louis Berger, le pasteur de Vandoncourt, dont il est question plus haut).

Le 30^{me} mars je mis fin à mes leçons catéchétiques en recevant Elisabeth Mettey pour la communion prochaine.... Le 17^{me} mars 1771, Dimanche Judica, après-midi, je fonctionnai dans notre Église St-Martin, pour l'examen et la Confirmation des Catéchumènes. Le 19, je mis fin à mes leçons catéchétiques par la Confirmation privée de ma belle-sœur, demoiselle Clémence-Eberhardine du Vernoy, et de deux garçons de Vieux-Charmont, dont l'un s'appelle Marconnet et l'autre Prévot ». Le manuscrit de Georges Duvernoy est entre les mains de son arrière-petit-fils, M. Eugène Peugeot.

CHAPITRE IX

LA DISCIPLINE

*La discipline ecclésiastique. Ses organes. Le Prince. Le pasteur. Le Consistoire local.
Le Conseil ecclésiastique.*

Nous avons vu jusqu'ici comment notre Église manifestait sa vie dans les formes de son culte, comment elle se maintenait et se développait par la prédication et la catéchétique. Il nous reste à étudier son effort pour rendre sains ou pour éliminer les éléments corrompus. Il est évident, en effet, que la société chrétienne a le droit d'exiger des fidèles une vie qui ne soit pas en contradiction ouverte avec ses principes, ce qui implique le droit et le devoir de rejeter loin d'elle ceux de ses membres qu'elle considère comme indignes et qui ne veulent point s'amender. Elle exerce ce droit en pratiquant la discipline qui est un dernier appel de l'amour chrétien au frère égaré.

Il n'y a pas de théorie plus logique, il n'y a pas de tâche plus délicate. Surtout lorsque — comme ce fut le cas dans notre Église — la Société civile se mêle et se confond avec la Société religieuse.

Au début de la Réforme, Luther avait pressenti le danger qu'il y aurait à faire jouer à l'Église le rôle d'une sorte de justice de paix. Il n'avait pas approuvé d'abord les règlements disciplinaires que lui avaient présenté les frères de Bohême.

Puis il fut entraîné par les circonstances à accepter sur ce

point, l'héritage de l'Église catholique. L'Église luthérienne attribua aux autorités qu'elle avait à sa tête les droits disciplinaires des évêques catholiques.

Quelle fut sur ce point la pratique de notre Église Montbéliardaise, et quels furent les organes de la discipline que la vie religieuse et morale léguée par le catholicisme la forçait d'établir ?

En premier lieu, il y a le prince. C'est à lui qu'il appartenait, en tant que gardien des deux tables de la loi, de maintenir la pure doctrine et le vrai service divin, comme aussi de faire régner parmi ses sujets la vie morale et religieuse en établissant des Églises, des écoles et en veillant au maintien de la discipline ecclésiastique.

Mais le prince délègue nécessairement son autorité disciplinaire, si bien que, par une heureuse contradiction avec la théorie, ce sont les représentants autorisés de l'Église qui deviennent les organes de la discipline.

Ces organes autorisés de la discipline sont le pasteur, le Consistoire local, le Conseil ecclésiastique.

En premier lieu le pasteur.

En fait, c'est sur lui que repose l'exercice de la discipline. En général, les Anciens ne s'acquittent de la partie disciplinaire de leur charge que s'ils sont poussés par le ministre lui-même. De plus, il est spécialement chargé d'adresser certaines admonestations particulières. S'il y a faute légère, ou s'il est instruit de fautes cachées qui ne font pas encore scandale, le pasteur fait venir le coupable et lui adresse l'exhortation qu'il a méritée. L'intervention personnelle du pasteur est encore exigée dans des cas plus graves. « Si quelque personne, dit l'Ordonnance de 1559 ⁽¹⁾, étoit souillée de quelque meschanceté manifeste ou notoire, en sorte qu'elle

(1) Page 202.

peust estre convaincue par tesmoignage, et qu'estant punie des gouverneurs ou officiers elle ne monstrast nul exemple d'amendement : qu'icelle premièrement soit en privé par son pasteur diligemment admonestée, qu'en delaissant ceste meschante vie, elle en mène une digne de Chrétien ».

Si cette admonestation fraternelle reste sans effet, le ministre doit avertir le Surintendant. Le Surintendant, le pasteur et « quelques honnestes personnages » du lieu, appellent la personne accusée et « luy reprochent derechef ses meschancetés ».

Voilà tout ce que prévoit l'Ordonnance. C'est sur cette base que se développa l'institution des consistoires de paroisse qui devinrent avec le temps et sous l'influence de nos voisins les Suisses réformés, de vrais tribunaux de mœurs. Ces Consistoires furent tenus assez régulièrement ⁽¹⁾ dès la fin du xvi^{me} siècle et dans le courant du siècle suivant, quand l'état politique du pays le permettait. Au xviii^{me} siècle, ils forment le second degré de juridiction disciplinaire. Toutefois, du défaut d'organisation primitive, il résulta que l'exercice de la discipline dépendit surtout du zèle et du caractère du pasteur. Les uns s'en tenaient à l'Ordonnance et ne s'occupaient que des scandales évidents, d'autres laissaient faire, d'autres encore, comme Grangier à la fin du xvii^{me} siècle, entraient dans le détail de la vie de leurs paroissiens et défendaient comme scandaleux l'usage des « martres », ou le port d'un ruban. Dès la fin du règne du duc Georges, il y avait relâchement de la discipline dans beaucoup de paroisses et abus du pouvoir disciplinaire dans d'autres. C'est ainsi que nous voyons en 1699 quelques habitants de Vandoncourt se plaindre au Conseil, de leur pasteur J.-J. Pelletier père. Parmi les raisons qu'ils allèguent contre lui, ils citent

(1) Voyez les Registres consistoriaux d'Etobon, d'Etupes, de St-Julien, d'Héricourt.

la sévérité de sa discipline. « Il a attaqué fort violemment Benoît Meriot. Il a suscité des chagrins à Jean et à Benoît Peugeot, il a déclamé contre leur sœur pour avoir porté des gans de laine blanche en l'Eglise... Il a invectivé la fille de Jacques Gressard au sujet d'une étoffe toute simple qu'elle avoit mis sur un sien corps » (1).

Le règne de Léopold-Eberhard ne se prêta guère, on le pense bien, à une exacte discipline. Ce fut pour tout le monde le règne du bon-plaisir. Seuls, quelques ministres essayèrent de réagir contre le courant.

Le Supplément de 1724, au contraire, s'efforça de relever la discipline ecclésiastique tombée presque partout en désuétude. Les nouvelles autorités ecclésiastiques se donnèrent pour tâche de substituer à « une ancienne coutume qui pouvait se corrompre facilement et varier » (2), un règlement précis. Elles instituèrent donc d'une façon ferme le « grand consistoire », c'est-à-dire qu'elles donnèrent une constitution définitive à ce que nous avons appelé jusqu'ici le consistoire local ou paroissial. Ce corps, composé du pasteur, des anciens et du maire de la ville ou des villages, devait avoir dans ses attributions la connaissance et la censure de tous les péchés scandaleux que les avertissements des pasteurs et des anciens n'avaient pas été capables d'arrêter, et généralement tout ce qui était contraire à la saine Doctrine, mais sans diminuer en rien le pouvoir des magistrats séculiers. Les « excès et délits » soumis à la connaissance du consistoire, étaient :

1° La désobéissance impie envers Dieu.

2° L'abus et le mépris du saint nom de Dieu par des blasphèmes, jurements, etc.

(1) Archives du Doubs, E. 1015.

(2) Supplément, pages 29 et suivantes.

3° Le mépris indigne de sa Parole, des saints Sacrements, de tout le service divin.

4° La profanation du jour du Seigneur.

5° La mauvaise éducation de la jeunesse.

6° Les inimitiés, les querelles, les ruptures.

7° L'ivrognerie, la gourmandise, les assemblées de débauche.

8° La conduite irrégulière des personnes mariées.

9° L'impureté qui mérite la censure et la réparation à l'Église.

Les Consistoires devaient se tenir dans le temple, tous les mois en ville, toutes les six semaines à la campagne.

Beaucoup de pasteurs cependant ne réunissaient le consistoire qu'irrégulièrement, quand les circonstances l'exigeaient. Les séances commençaient et se terminaient par la prière.

Le délinquant prévenu par l'un des anciens, restait assis dans son banc jusqu'à ce qu'avis lui eût été donné de comparaître devant ses juges. On comprend aisément son embarras et sa confusion. Souvent aussi, témoins et accusés étaient cités à comparaître ensemble, et leur contact n'allait pas toujours sans bruit et sans scandale nouveau.

Quelque jugement que l'on porté sur les résultats obtenus par les consistoires, il faut du moins reconnaître avec M. Boissard, que « leur but essentiel était d'opérer la réconciliation entre des personnes divisées par la haine, de maintenir la paix au sein des familles, de prévenir les procès, d'opposer une barrière aux habitudes de l'intempérance et du jeu, de maintenir en un mot, par tous les moyens possibles, l'antique austérité des mœurs » (1).

Lorsque le consistoire se trouvait en face de fautes plus graves que celles que nous avons énumérées, ou si, avec les moyens dont il disposait, il s'était trouvé dans l'impossi-

(1) Note sur l'organisation de l'Église de Montbéliard. (Bibliothèque de Montbéliard).

bilité d'amener un coupable à un véritable amendement, il en appelait au Conseil ecclésiastique par l'intermédiaire du surintendant. Ainsi, un cultivateur de Belverne, marié et père de plusieurs enfants, fréquentait journellement les cabarets pour y boire avec excès. C'était un de ces hommes dont parle quelque part Cobbett, « qui dépensent en s'abreuvant de liqueurs, de vin et de bière, l'argent qui suffirait pour les faire vivre la plus grande partie de l'année, eux, et toute leur famille » (1).

En dehors des Sociétés de tempérance qui d'ailleurs ne sont pas toujours sagement menées, personne aujourd'hui ne s'occupe de ces hommes qui sont, à tant de points de vue, un véritable danger social. Il n'en était pas de même au XVIII^{me} siècle. Dans le cas particulier que nous citons, le surintendant ecclésiastique prévenu par le pasteur d'Etobon, fit un rapport au Conseil sur le cas de l'incorrigible ivrogne qui négligeait de pourvoir, par son travail, à l'entretien de sa famille. Le Conseil ecclésiastique, par un arrêté du 22 juin 1763, fit défendre à tous les cabaretiers de la principauté de donner à boire à l'ivrogne de Belverne, sous peine d'une amende avec la perte des dépenses faites chez eux. L'arrêté fut communiqué au coupable lui-même et à tous les débitants.

Dans les cas graves, le Conseil ecclésiastique faisait infliger aux coupables la censure ecclésiastique, qui entraînait logiquement l'exclusion de la Cène. Il fallait pour encourir cette peine, s'être rendu coupable d'une grave atteinte aux mœurs, adultère, vie débauchée, etc., ou bien avoir méprisé « toutes admonitions et toutes menaces et peines », et avoir longtemps « persévéré en méchanceté ». Lorsqu'elle avait été prononcée, voici comment il était procédé :

La personne « légitimement condamnée à l'excommunica-

(1) *Avis aux jeunes gens de toutes les classes de la Société*, Paris, 1889.

tion et censure » était placée en évidence dans le chœur de l'église. Puis le ministre, soit en chaire, soit placé près du coupable, lui lisait, d'après l'Ordonnance de 1559, la sentence d'excommunication.

Après cette sentence clairement prononcée, le marguillier conduisait le coupable hors du temple. L'excommunié ne pouvait ni être parrain, ni assister à aucune assemblée chrétienne autre que la prédication. Il perdait en un mot ses droits religieux, mais non ses droits civils. Une place spéciale lui était assignée dans le temple où il devait entendre debout la prédication.

Cette terrible punition allait-elle bien au but de l'Église, qui est de ramener le pécheur au bien ? Il est permis d'en douter.

Il y avait au XVIII^{me} siècle des Églises voisines de la nôtre qui avaient conservé l'usage de la censure et de la pénitence publique, et Ostervald, par exemple, trouve que cet usage « est ce qu'il y a de plus conforme à l'ordre ancien » dans la discipline de son Église. Mais il a soin d'ajouter qu'il « ne faut jamais contraindre les pécheurs à la Pénitence publique ; parce que s'ils n'y sont pas disposés d'eux-mêmes, on leur fait faire des actes d'hypocrisie » (1). Cela est parfaitement juste. Or, rien de moins volontaire que la censure imposée par le Conseil ecclésiastique. Les coupables avaient le choix entre l'exil et cette terrible humiliation. Pour éviter l'exil, beaucoup se soumettaient, mais le cœur ulcéré. La discipline, pour parler avec Schleiermacher, n'était plus une « action restauratrice » positive (2).

On poussa l'abus jusqu'à soumettre à la censure publique

(1) *De l'exercice du Ministère sacré*, pages 207 et 208.

(2) Cité par M. A. Schæffer, *La Morale chrétienne de Schleiermacher*, Paris, 1854, page 58.

les parents d'enfants nés avant terme. Sur ce point, d'ailleurs, on eut dès le début du XVIII^{me} siècle, le sentiment que la mesure allait à fin contraire. Un édit du 28 septembre 1733 supprima la censure publique pour les parents d'enfants nés de couches prématurées.

Un peu plus tard, on renonça à la censure publique pour une autre catégorie de délinquants.

Lorsqu'un homme et une femme avaient eu, avant leur mariage ou en dehors du mariage, des relations coupables suivies de la naissance d'un enfant, l'affaire était renvoyée par le consistoire devant le Conseil ecclésiastique qui soumettait les coupables à la censure publique. La punition était certainement trop sévère et risquait d'ancrer dans la honte ceux qui avaient pu céder, par surprise, à ce trouble des sens dont parle Corneille. Déjà Ostervald aurait voulu voir une distinction établie entre les paillards et les adultères. C'est dans ce courant d'idées qu'entraîna le consistoire de Montbéliard, lorsqu'il demanda, le 18 octobre 1747, l'abolition des censures publiques en faveur de ceux qui réparaient leur faute par le mariage ⁽¹⁾.

Le Conseil ecclésiastique entra dans ces vues et, par un arrêté du 10 avril 1748, il supprima les censures publiques pour les cas ci-dessus indiqués. Les personnes entrées dans l'état de mariage par l'impureté, pour parler le langage d'autrefois, seront simplement obligées de paraître devant le consistoire pour y recevoir les censures convenables, avec cette distinction, cependant, que les femmes qui auront caché leur grossesse ou qui auront eu l'insolence de porter une couronne sur leur chevelure au temps de la cérémonie de leur mariage, seront tenues de se mettre à genoux. Celles qui auront avoué ingénument leur faute en seront exemptes.

(1) Archives de l'Inspection ecclésiastique de Montbéliard.

La censure publique resta infligée aux adultères. En 1760, un bourgeois de Montbéliard, marié, et sa complice, une veuve de cette ville, furent condamnés à la censure publique, à moins qu'ils ne préférassent, l'un et l'autre, quitter les terres du Comté.

Le Conseil ecclésiastique avait dans ses attributions disciplinaires spéciales, toutes les causes de mariage. Il fixait la punition de la paillardise, de l'adultère, prononçait le divorce ou la séparation de corps et de biens. Il tenait un registre spécial des causes de mariage et de celles qui touchaient à la moralité.

Il nous faut signaler ici une vieille coutume de notre pays qui avait souvent pour résultat d'amener devant le Conseil ecclésiastique une catégorie spéciale de délinquants. Nous laisserons parler, pour la décrire, l'indignation du surintendant Bensen, qui flétrit, avec son habituelle énergie, « la détestable coutume où sont les garçons dans tout ce Païs, d'aller voir les filles et de passer une partie de la nuit et même des nuits entières auprès d'elles, tête-à-tête dans leur chambre et souvent même dans leurs lits » (1).

Il faut reconnaître que cette coutume, que rien n'a pu déraciner jusqu'à ce jour, n'offre pas, en fait, tous les inconvénients graves qu'il serait logique d'en attendre. Il n'est pas étonnant, toutefois, qu'un certain nombre de jeunes gens aient abusé des circonstances et de la faiblesse de celles auxquelles ils promettaient le mariage. Une fois la faute commise et l'enfant venu au monde, quelques-uns essayaient d'échapper à la responsabilité encourue et refusaient de tenir leurs promesses. Mais ils trouvaient devant eux le Conseil ecclésiastique qui n'entendait pas plaisanterie en ces matières.

(1) Requête au Conseil du 3 février 1772. Archives de l'Inspection ecclésiastique de Montbéliard.

Aujourd'hui, quand une pauvre fille a été séduite et a donné le jour à un enfant, la malheureuse reste sans protection et sans recours en face du séducteur protégé par la loi ⁽¹⁾. Il n'en était pas de même autrefois dans notre petit pays. Le Conseil ecclésiastique professait cet excellent principe de droit naturel : « Qui fait l'enfant, le doit nourrir ». Tout homme convaincu de séduction suivie de la naissance d'un enfant était condamné à payer les « frais de couche » et une pension alimentaire qui variait selon les cas. La formule du Registre des Délibérations du Conseil est toujours la même, il condamne le séducteur d'une jeune fille « à la dotter, si mieux n'aime l'épouser » ⁽²⁾. Nous espérons que la loi française offrira bientôt à la femme séduite la protection efficace qui lui est due.

Qu'on ne s'y trompe pas, il ne s'agit pas de donner une prime à la débauche de la femme, et nos pères entendaient bien protéger aussi le jeune homme injustement accusé. Lorsqu'il y avait faux témoignage ou inconduite de la femme, le Conseil savait débouter la demanderesse de ses prétentions comme s'en aperçut, par exemple, Jeanne Fallot de Désandans, demanderesse contre Etienne Dhur, qui fut condamnée à « soixante sols d'amende et à huit jours de prison pour le crime de paillardise qu'elle avoue avoir commis » ⁽³⁾. La sévérité du Conseil arrêtait ainsi les dénonciations intéressées. Il entendait servir les faibles, mais non mettre son autorité au service des habiles.

(1) Voyez l'émouvant rapport de M. le professeur A. Sabatier sur *La Responsabilité civile de l'homme devenu père en dehors du mariage*. Travaux du Congrès du Havre, Paris, Fischbacher, 1894.

(2) En 1758, un individu de Nommay, convaincu d'avoir mis à mal une pauvre fille d'Aibre, est condamné à lui payer 20 livres pour ses frais de couches, 40 livres pour sa dot et aux frais du procès.

(3) Registre ecclésiastique, 1723-1754, Archives nationales, Z² 1796.

M. A. Sabatier rapporte, dans l'étude que nous avons citée, le bon conseil d'un Américain à un Parisien trop entreprenant : « Prenez garde, disait-il, vous n'êtes pas à Paris. Ici, tout finit par des dommages-intérêts. Votre liaison de quelques jours avec une femme vous vaudra un bon petit procès dont vous me donnerez des nouvelles ». Il en était de même chez nous sous l'ancien régime. Toute promesse de mariage non tenue entraînait des dommages-intérêts. Et la loi était égale pour tous.

Nos pères étaient dans la vraie tradition protestante en ne permettant pas que l'on jouât, de quelque manière que ce soit, avec l'honneur des femmes. Dans notre pays de France que de larmes, que de crimes et de sang eussent été épargnés par une bonne loi sur la séduction.

L'intérêt social, à défaut d'un motif plus élevé, amènera sûrement nos législateurs à mettre une borne aux exploits sans dangers des Lovelaces d'arrondissement.

Notre ancien droit ecclésiastique admettait le divorce, mais pour deux raisons seulement, l'adultère et la « désertion malicieuse » et prolongée du foyer conjugal.

Le divorce était prononcé par le Conseil ecclésiastique ⁽¹⁾. L'incompatibilité d'humeur, les sévices graves, l'inconduite notoire, la dissipation pouvaient amener aussi la séparation de corps et de biens.

Ce n'est pas d'ailleurs sur les seuls laïques que s'exerçait le pouvoir disciplinaire du Conseil ecclésiastique, les ministres eux-mêmes y étaient soumis. Lorsqu'ils étaient encore « stipendiaires », boursiers à Tubingue, ils étaient déjà sous la haute surveillance du Conseil de Montbéliard. Lorsque

(1) Les cas étaient assez rares, un par an en moyenne. La proportion reste la même jusqu'en 1793. Quand le divorce était prononcé aux torts de l'un des conjoints, il lui était défendu de se remarier.

l'« *ephorus* » du vieux Séminaire de Tübingue avait à se plaindre de quelqu'un « des Montbéliards », comme on disait alors, il en écrivait au Surintendant qui informait le Conseil. Ce respectable corps, à son tour, chargeait le Surintendant d'avertir les parents des étudiants dont on avait à déplorer la paresse ou l'inconduite. C'est le Conseil qui faisait examiner les étudiants sortis de Tübingue et libérés par le consistoire de Stuttgart (1).

Le Surintendant jouait auprès des pasteurs, à peu près le rôle qu'avait le consistoire auprès des paroissiens. Il avait un droit d'avertissement et de réprimande. Il était l'intermédiaire ordinaire entre le pasteur et le Conseil ecclésiastique. C'est à lui que le ministre devait rendre compte chaque année de ses lectures théologiques, de ses progrès, de l'état de sa famille. Mais c'est au Conseil ecclésiastique qu'appartenait la décision des cas graves. Lorsque ce corps avait reçu une plainte sur le compte d'un pasteur, il le citait à comparaître à une de ses séances qui se tenaient tous les mercredis dans le bâtiment des Halles. Le Conseil avait vis-à-vis du pasteur le droit d'avertissement, de censure, de suspension et même d'interdiction des fonctions pastorales. Le pasteur coupable n'était pas épargné plus que qui que ce soit.

Par contre, le Conseil savait aussi à l'occasion défendre les ministres contre les attaques injustes ou contre le mauvais vouloir des communes. En somme, autant que nous pouvons en juger, le Conseil ecclésiastique, composé le plus souvent d'hommes sérieux et graves, d'une piété réelle, ne nous paraît jamais avoir été au-dessous de la haute mission qui lui était confiée.

(1) Un rescrit d'Eberhard-Louis, de 1709, condamne à une amende de trois florins d'argent, le pasteur convaincu d'avoir fait prêcher un étudiant non encore examiné. (Archives de l'Inspection ecclésiastique de Montbéliard).

D'une manière générale, nous n'aurions que des éloges à faire de notre ancienne discipline, si ceux qui l'établirent et la développèrent avaient eu des idées plus nettes sur la séparation des pouvoirs. L'Église, certes, a le droit de se gouverner comme elle l'entend, elle a le droit de réveiller les pécheurs de leur assoupissement par l'exercice de la discipline, elle a le droit, comme toute société, de rejeter de son sein les éléments qu'elle juge nuisibles, mais il y a abus lorsque, par confusion du droit ecclésiastique et du droit politique, elle s'adjudge le droit de contrainte.

Armée du pouvoir politique, elle risque de faire des hypocrites ou des révoltés, et elle manque ainsi son but qui est, comme l'a bien dit B. Pictet « l'édification du corps de Christ, l'établissement de son règne, le salut des pécheurs, la conduite des consciences et la confirmation de la foi des chrétiens ».

CHAPITRE X

LA VIE RELIGIEUSE ET MORALE

La vie religieuse. Les mœurs. Les ministres. Les classes dirigeantes. Les Bourgeois. Conclusion. Les leçons du passé. Les espérances de l'avenir.

Nous avons étudié les diverses formes de la vie de notre Église, les diverses manifestations de son activité.

Il nous reste à dire ce qu'était la vie religieuse et morale de nos pères. Nous l'étudierons successivement chez les ministres, dans les classes dirigeantes et dans notre peuple.

Au moment où s'ouvre le XVIII^{me} siècle, nos Églises sont en pleine crise. L'intellectualisme orthodoxe a produit des conséquences inattendues. La foi est conçue comme l'adhésion de l'esprit à une doctrine, et non plus comme une communion intime et vivante avec Jésus-Christ. Les pasteurs sont trop souvent des fonctionnaires dont la charge est de prêcher cette correcte doctrine et de faire respecter les règlements ecclésiastiques. La fidélité consiste à s'acquitter des fonctions prescrites et à laisser pour le reste agir Dieu par l'intermédiaire de ses sacrements.

Le piétisme, heureusement, vint bientôt réagir et rappeler que la foi est une vie, un contact avec Christ, une confiance absolue en sa personne. Dès ce moment, l'idéal du ministère se relève. Ceux de nos ministres qui n'appartiennent pas au piétisme n'en subissent pas moins son influence. Bientôt,

sous une forme nouvelle, le mouvement morave viendra reprendre l'œuvre du piétisme et entretenir, chez les pasteurs, le zèle et la foi.

La piété — très réelle d'ailleurs — des ecclésiastiques orthodoxes garde pourtant, pendant tout le siècle, un caractère scolastique, si je puis dire. Bonsen est le type du genre. Il a dressé la liste des fonctions pastorales. Quand un ministre les a accomplies, il a fait sa journée d'exact fonctionnaire, il aura une bonne note du Surintendant, si du moins, comme cela est presque toujours le cas, cette exactitude dans le service s'accompagne d'une « vie réglée ».

Quant à la moralité générale du ministère, elle est au-dessus du soupçon. Quelques pasteurs ont fait exception, mais pour un qui fréquente le cabaret, qui néglige ses fonctions ou qui fume, il y en a vingt ou trente sur lesquels abondent les excellents témoignages.

En général, les ministres arrivent dans notre pays assez tard, après avoir été précepteurs ou professeurs, à Halle, à Stuttgart, à Tubingue ou en Russie. Ou bien ils ont exercé ici et là des vicariats assez longs, de sorte que ce sont surtout des hommes mûrs qui sont mis à la tête des paroisses. Ils savent déjà ce qu'est la vie, ils ont déjà fait l'expérience qu'elle n'est rien sans Dieu. Qu'ils soient intellectualistes ou mystiques, orthodoxes ou piétistes, Dieu est mêlé à leur vie tout entière. Ils voient sa main dans tous les événements qui les frappent, dans le don de la jeune épouse qu'ils amènent avec eux dans la « maison de cure », dans la naissance joyeuse des enfants, dans le deuil aussi, dans les plus cruelles séparations. Il est souvent réconfortant de jeter un regard sur les pages jaunies où les ministres d'autrefois tenaient souvent à la fois le compte de leurs joies et de leurs tristesses — et celui de leur ménage. Écoutez le ton honnête dont le mi-

nistre S. Méquillet (1) raconte ses affaires de famille. Il était diacre à Héricourt lorsqu'il songea à se marier. « Je demeurai quelque tems, dit-il, sans penser à aucun choix de vie, ayant à Montbéliard une partie d'amitié où n'ayant pas réussi, il fallut m'en séparer. Mais le Seigneur me gardait le parti qu'Il savait m'être utile. Je fus fiancé à Héricourt le 16 juillet 1696 avec honête Juliane-Alexandrine Lods, fille d'honor. Nicolas Lods, maître Bourgeois en Chef de la ville d'Héricourt... fille d'une vertu et d'une probité si grande que le choix en ayant été approuvé avec joie de tous mes parents et amis, je fus marié avec elle le 11 août 1696 en l'Eglise d'Héricourt, assisté de tant de parents et amis que j'eus plus de cent personnes à mes noces qui m'étrechèrent très considérablement. J'eus dans mon mariage la paix, la douceur, le respect, la déférence et l'amitié de ma chère Epouse... » Après ce début commence la série des naissances dont chacune est introduite par ces mots : *Me naquit, me naquit derechef* — et cela jusqu'à seize fois. Puis il marie ses fils et ses filles. Il fait le récit de toutes ces fêtes de familles, de tous ses deuils aussi qui se mêlent aux douleurs publiques, aux incursions des troupes de Louis XIV, aux tracasseries des Intendants. Après une dernière épreuve, le vieux ministre écrit dans son journal d'une main déjà fatiguée : « *Le Seigneur apaise sur moi sa colère et m'épargne désormais par Sa grâce d'autres afflictions* ». Ce sont les derniers mots de son journal. La mort était venue lui donner la vraie paix.

Ces Journaux, Livres de raison, de comptes, ces Mémoires, Anecdotes, etc. nous font mieux que de gros livres pénétrer dans l'esprit d'un individu ou d'une époque. Qu'il me soit permis de citer encore un récit naïf et charmant que j'emprunte au Journal d'un des pasteurs de l'Eglise Saint-

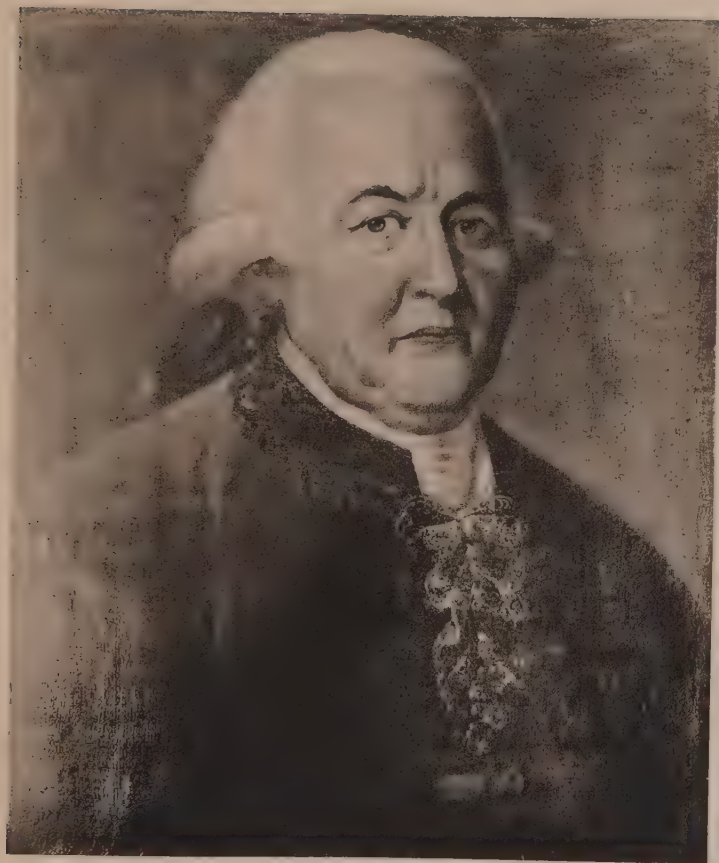
(1) Cf. Léon Sahler, *Le livre de comptes de Samuel Méquillet*, Mulhouse, 1881.

Martin. Ce récit nous transporte à la fin du XVIII^{me} siècle. « En 1770, dit Georges Duvernoy, mois de janvier, le Seigneur me donna une nouvelle marque bien sensible de sa Providence en m'unissant par les liens du mariage avec ma très chère cousine demoiselle Louise-Elisabeth Duvernoy, fille de mon cousin germain Monsieur le Conseiller Léopold-Frédéric Duvernoy et de dame C.-E. Brisechoux, son épouse.

« Le 8 janvier, lundi, je demandai dispense de parenté et de deux bans laquelle me fut aussitôt accordée en Conseil par un appointment écrit et signé par M. le conseiller Beurrier et par M. le Président de Goll.

« Le 18^{me} janvier, jeudi, on apporta le trousseau, j'eus pour la première fois la douceur de voir ma très chère amie chez moi, où je l'avais moi-même conduite avec sa chère mère. Monsieur l'avocat son frère y conduisit aussi sa sœur demoiselle Clémence et sa cousine demoiselle Marianne Duvernoy. De mon côté il se trouva ma mère, mes deux sœurs, mon beau-frère Macler, notaire et procureur postulant, ma tante Cucuel veuve du sieur Georges-Frédéric Cucuel, greffier de la Chancellerie et ma chère nièce Nanette Duvernoy, pour faire politesse à cette aimable compagnie.

« Le 19^{me} janvier, vendredi, mon beau-frère Macler écrivit mon contrat de mariage dans l'appartement de ma chère amie, qui regarde dans la rue des Granges, au second étage et qui est joignant la maison de M. le conseiller Bouthenot : contrat qui fut signé par M. le Cons^{er} et M^{me} la Conseillère Duvernoy, M. l'avocat son fils, M. Charles-Frédéric Duvernoy premier ministre de l'Église du Faubourg, M^e G.-F. Cucuel, avocat et greffier de la Chancellerie, mon parrain, et par les deux parties les plus intéressées — après quoi, toute la compagnie — où l'on doit comprendre ma mère, mes sœurs, et ma belle-sœur Clémence — dîna ensemble dans le



LE CONSEILLER BOUTHENOT

poêle à côté. Le 21 janvier, dimanche, M. le Min. Sahler jeta nos bans dans la chaire de St-Martin, pendant le premier service. Le 23^{me} janvier, M. le Min. Sahler bénit notre mariage entre onze heures et midi, dans l'église de Saint-Martin. Je fus moi-même le paranymphe de ma chère épouse. On fit la prière ordinaire précédée du chant de la pause du psaume 84 et suivie du chant des 2 premiers versets du ps. 132. Seigneur Jesus serre toi même et sanctifie de plus en plus nos liens pour ta gloire et pour notre bonheur ».

Je n'ai point écourté cette citation qui nous fait pénétrer dans la vie intérieure des pasteurs d'autrefois, en même temps qu'elle nous révèle leurs sentiments, leurs mœurs, le caractère de leur piété.

Nos ministres étaient, en général, instruits et cultivés. Leurs études classiques étaient solides et quand le niveau baissait à Montbéliard, Tubingue savait bien s'en plaindre. Ils parlaient presque tous les deux langues, l'allemand et le français. Beaucoup pouvaient prêcher dans chacune d'elles.

Si des pasteurs nous passons aux princes, nous trouverons un autre esprit. Le temps des princes pieux et préoccupés d'accomplir la tâche reçue de Dieu, est passé. L'exemple du roi Louis XIV et de ses successeurs a porté ses fruits. Le règne des maîtresses est venu. L'immoralité et un luxe effréné, voilà deux particularités de la vie de nos princes au XVIII^{me} siècle.

Pour le prince, la religion est un utile rouage de l'État et de même qu'il dit : la Patrie, c'est moi, il dirait tout aussi bien — et Eberhard-Louis l'a dit — l'Église, c'est moi. Il frémit d'impatience quand il se trouve en face d'une Église qui ne veut pas sanctionner ses fautes et les désordres de sa vie privée.

Et avec cela, des ménagements. Le prince ne vient pas à

Montbéliard sans faire célébrer un service solennel au temple Saint-Martin où il assiste en personne. Après quoi, les bourgeois se retirent contents de leur seigneur qui donne un si bon exemple.

Autour du prince se groupent des officiers, des fonctionnaires qui règlent leurs maximes et leur vie sur celles du maître. Ils ont respiré comme lui l'air des cours de l'Europe, de Paris d'abord, de Berlin ensuite.

Tout ce monde suit, en matière religieuse la mode du jour. Le piétisme est très influent sous Eberhard-Louis et Charles-Eugène, bien que le premier soit un libertin et le second un partisan des lumières. Plus tard, c'est l'esprit philosophique qui domine et la raillerie frivole dont le ton vient de France.

A Montbéliard cependant, sous le règne du dernier prince, la vie morale est meilleure. La cour de Frédéric-Eugène est une maison de bonne compagnie. Le prince est respectueux de l'institution ecclésiastique. Sa femme, la nièce du grand Frédéric, est très pieuse. Elle choisit avec soin les précepteurs de ses enfants et les ministres qu'elle charge de leur éducation religieuse. Elle aime les entretiens religieux de Lavater qui vient la visiter à Montbéliard. Elle est charitable aussi et s'occupe des pauvres avec zèle.

Passons maintenant à la vie religieuse et morale du vrai peuple Montbéliardais.

Le commencement du siècle est mauvais. Il est mauvais, non pas seulement parce que le duc Léopold-Eberhard donne les plus déplorables exemples, mais parce que l'erreur de la dogmatique a eu un contre-coup fâcheux sur la vie religieuse et morale. La foi est devenue synonyme d'orthodoxie. Est croyant celui qui confesse pleinement les doctrines des Livres Symboliques, et qui fait des sacrements l'usage convenable.

Il y a une pratique luthérienne qui a remplacé peu à peu la pratique catholique. On attribue aux sacrements une valeur qui rappelle l'*opus operatum* du catholicisme. Quand un fidèle a suivi les services, communie, fait sa prière du matin et du soir, il se croit assez facilement en règle avec l'Église et avec Dieu. De là une vie morale qui n'est pas toujours en rapport avec la profession de la foi.

L'accusation ne vient pas de nous. Elle était formulée déjà par les piétistes du temps. En 1727, le ministre Berdot trouve dans l'Église : « 1° Beaucoup d'ignorance ou non suffisante intelligence de la religion chrétienne. 2° Un *opus operatum* chez plusieurs qui ne répondent pas par leurs actions à la profession de la religion » (1).

Le piétisme fut une réaction salutaire contre cette tendance. Malgré ses erreurs, il vit bien quelle était l'essence de la foi. Les Moraves à leur tour, malgré les excentricités de leur chef, rendirent un inappréciable service à nos Églises en montrant tout à nouveau que la vraie source de la vie religieuse était dans la personne même du Rédempteur. Sous cette double action dont nous avons montré la permanente influence à travers tout le siècle, une piété plus vivante se réveilla. La Sainte Cène fut célébrée plus fréquemment (2).

Le culte principal était partout très suivi (3). Les catéchisations étaient plus négligées et nous voyons souvent les prédicateurs s'en plaindre vivement.

Le culte privé était célébré dans beaucoup de familles, la prière du matin et du soir était dans les habitudes de tous.

(1) Archives du Doubs, E. 80.

(2) A partir de 1740, il y a les communions des grandes fêtes, puis quatre autres de six semaines en six semaines.

(3) En 1727, Berdot trouve qu'on est assidu à ses sermons du dimanche matin.

En 1740, Macler dit de Saint-Martin : « L'église est fort remplie les jours de dimanche ». Mêmes témoignages jusqu'à la fin du siècle.

L'idée religieuse se mêlait à tout, jetant sur la vie un peu étroite peut-être de nos Pères, ses beaux reflets d'espérance et d'amour.

Toute mère de famille le jour de ses relevailles, allait rendre grâces à Dieu dans son temple. La cloche de l'Angelus arrêtait les travaux des paysans dans la campagne et la prière du rude travailleur montait vers le Père Céleste qui bénit les moissons.

Quand la mort était entrée dans une maison, un ancien ou une jeune fille venait commencer la veillée funèbre par la lecture du Livre de Vie. Quand une maison s'élevait, on cherchait le pasteur pour venir prier sous ce toit nouveau qui allait recouvrir sans doute tant de joies saintes et aussi, hélas ! tant d'amères douleurs.

La piété se manifestait, au dehors, par le soin des pauvres, les legs charitables ⁽¹⁾, les dotations en faveur de jeunes gens pauvres, la fondation d'orphelinats ⁽²⁾.

Les églises, presbytères et écoles étaient entretenus autant que le permettaient les ressources du pays ⁽³⁾.

Les ustensiles nécessaires au culte, les vases sacrés, les clo-

(1) Voyez la liste des legs et fondations pieuses aux Archives de la ville de Montbéliard.

(2) Archives de l'orphelinat de la *Croix d'or*.

(3) Voici la liste, sans doute incomplète encore, des Églises et maisons de cure reconstruites ou réparées dans le cours du XVIII^{me} siècle.

Églises : Aibre, 1773. Allannoie. Audechaux, 1772. Bavans. Belverne, 1709. Beutal, 1768. Bethoncourt, 1778. Chagey (chœur), 1747. Champey, agrandie, 1763, réparée, 1734. Clairegoutte, 1774. Couthenans, réparations, 1742. Dambenois, 1747-1750. Dampierre-les-Bois, 1750. Dasle, 2^{me} moitié du XVIII^{me} siècle. Etobon, réparations, 1746. Etupes, 1747, agrandie en 1774 et 1781. Exincourt, 1738-1741. Glay, 1766. Mandeure 1755. Montbéliard (St-Georges), 1740. Pierrefontaine, 1783. Présentevillers, 1772. Saint-Julien, 1744. Sainte-Marie, 1737. Sainte-Suzanne, 1748. Sochaux. Treimons, 1759. Valentigney, 1754-1756. Vandoncourt, 1769.

Presbytères : Abbévillers, 1781. Allannoie, 1745. Beutal, 1778. Clairegoutte, 1738. Couthenans, 1772. Désandans, 1731. Etobon, 1711, 1746. Mandeure, 1755. Saint-Julien. Valentigney, 1764.

ches étaient fréquemment offerts par les municipalités, souvent aussi par des particuliers.

Toute cette vie religieuse aurait-elle pu ne pas réagir à son tour sur la moralité générale ? Non certes. Après avoir lu les procès-verbaux du Conseil ecclésiastique, les registres des Consistoires, les plaidoyers des causes civiles et criminelles, nous n'hésitons pas à déclarer que la moralité générale était bien supérieure à ce que l'on voyait ailleurs, et surtout à ce qu'on pourrait attendre du XVIII^{me} siècle.

La bourgeoisie d'alors n'était pas gâtée par le luxe et grisée par la prospérité matérielle, l'industrie n'avait pas amené les terribles promiscuités de l'atelier. Ceux que leur piété ne retenait pas, étaient souvent rendus sages par la perspective du consistoire et de la « calange » publique.

La beauté de la race était déjà un des profits de la moralité. On se mariait de bonne heure et les jubilés cinquanteaires n'étaient pas rares. Les contemporains témoignent que les septuagénaires étaient très nombreux, qu'on rencontrait assez souvent des nonagénaires, des centenaires même. Les médecins étaient rares et peu consultés. Les familles étaient nombreuses, de 5 à 8 enfants d'ordinaire. On a vu des mères avoir 21, 24 et 25 enfants. La mortalité était de 1 sur 37 (1).

Sans doute, il y a des ombres à ce tableau. Les autorités ecclésiastiques et les prédicateurs se plaignent souvent de l'immoralité du peuple adonné au jeu, au vin, à la danse. Ils déplorent la profanation du dimanche (2). Nous avons déjà

(1) Sur les mœurs de Montbéliard voyez particulièrement : *Neueste Staats-Anzeigen, Germanien, Statistik von Mæmpelgard*, 1796. Ch. Roy, *Les Us et Coutumes du pays de Montbéliard*, Montbéliard 1886. C. Duvernoy, *Montbéliard au XVIII^{me} siècle*, Montbéliard, 1891.

(2) En 1769, le Surintendant Bonsen déplore « la grande négligence et le relâchement extraordinaire qui se manifestent dans les paroissiens des Églises de la Ville ». Cf. *Plumitif ecclésiastique ou Recueil de minutes dressées par le Surintendant et les Ministres des trois Églises de la Ville de Montbéliard*. Archives du Consistoire de Montbéliard.

signalé la fréquence relative du *concubitus anticipatus*. Mais il ne faut pas oublier que les prédicateurs et les moralistes partent d'un point de vue absolu, d'un haut idéal, et quand ils comparent cet idéal à la réalité, ils souffrent et se plaignent, — et ils ont raison. Mais ces plaintes ne sont pas des documents historiques aussi probants que les chiffres que nous avons cités plus haut. L'amertume des plaintes élevées contre les scandales, dit précisément combien ils froissaient la conscience publique. Les ministres ne restaient pas résignés devant la puissance formidable du péché. C'est la population dans sa totalité qu'ils avaient l'ambition d'amener à la vie chrétienne. Aucun désordre n'échappait à leur sollicitude⁽¹⁾.

Sans doute, alors comme aujourd'hui, il y avait une partie de la population qui échappait à toute discipline morale, mais la proportion des gens de cette sorte n'était pas aussi forte qu'aujourd'hui.

Il y avait de la grossièreté dans les mœurs ⁽²⁾, mais la grossièreté n'est pas le signe constant de l'immoralité, et d'une manière générale, on peut affirmer que l'état des mœurs de notre bourgeoisie protestante au XVIII^{me} siècle était bon. Il y a des exceptions. Mais encore sont-elles souvent le fait des étrangers ⁽³⁾.

(1) En 1775, par exemple, le Surintendant est chargé de « chercher des remèdes efficaces pour lever et prévenir les ruptures ouvertes et infiniment scandaleuses de plusieurs maris avec leurs femmes ». Les rapports suivants ne disent pas qu'il ait trouvé. Cf. Archives nationales, K. 2176.

(2) Voici, entre autres, un exemple de cette grossièreté des mœurs : En 1775, les Ministres de la ville sont obligés d'exposer au Conseil « que l'humanité souffre beaucoup de la négligence des enterreurs à soustraire les ossements des morts à la vue des vivans et à la voracité des animaux carnassiers ». *Plumilif ecclésiastique*, page 57.

(3) « La débauche, l'impureté et la prostitution sont les vices à la mode. Les sujets qui s'en rendent coupables sont la plus part des bourgeois de l'ordre inférieur et des filles de la lie du peuple, étrangères habitantes et point bourgeoises ». Visite de 1747. Archives du Doubs, E. 80.

Toutefois, à mesure que le siècle avance vers sa fin, l'influence de la philosophie française se fait de plus en plus sentir, elle réagit sur la moralité générale. Les plaintes sur l'abandon du culte, sur les progrès du luxe, sur l'immoralité ⁽¹⁾ ou la paresse d'une partie de la population deviennent plus fréquentes et plus nombreuses ⁽²⁾.

La Révolution vint bientôt consacrer l'œuvre de la philosophie, et, quand la tourmente fut passée, on s'aperçut que la vie religieuse et morale avait été profondément atteinte.

L'Église chrétienne doit porter en partie la responsabilité de cette crise redoutable. L'Église du xviii^{me} siècle, par exemple, s'était souvent trompée sur la tâche qu'elle avait à remplir. Héritière des tendances du xvii^{me} siècle, elle avait cru trop longtemps qu'elle avait surtout une « thèse » à établir, des croyances à propager. Elle avait réclamé de tous une foi implicite à ces croyances, et, heureuse d'une adhésion qui avait les apparences de l'universalité, elle n'avait pas assez cherché à faire pénétrer la vraie foi dans la conscience de

(1) En 1714, le Surintendant Bonsen se plaint des excès où les fêtes de mariage entraînent les habitants de notre pays. « La veille de cette cérémonie, dit-il, on commence à se mettre en dépenses dans la maison du père de l'Épouse, et l'on emploie la plus grande partie de ce jour à cuire des potées de millet, et sur le soir on invite les garçons et les filles du village, qui fort souvent sont suivis de garçons et de filles du voisinage, quelquefois même de Bourguignons, et cela moins pour y manger le millet préparé, que pour y commettre mille et mille excès scandaleux, étant déjà arrivé en plusieurs occasions de cette espèce que les filles mêlées parmi les garçons tant connus qu'inconnus ne cessent presque point pendant toute la nuit, de danser, de chanter, de hurler, de fouler et gâter les héritages, de rompre les clotures, et de donner lieu à des actes d'impureté et à des prostitutions infâmes... » Un décret du Conseil défendit ces réunions « sous peine de soixante sols d'amende au profit des pauvres de la Paroisse ».

(2) 1775. Plainte de Bonsen sur la profanation du dimanche, la « pétulance » et les courses nocturnes de la jeunesse. *Plumitif ecclésiastique*, page 56.

1787. Le maire de Montbéliard, F.-M. Jeanmaire, se plaint de ce que l'on travaille publiquement les jours de Dimanche.

1790. Les trois Corps de la ville disent : « On voit avec douleur une quantité d'habitants de notre petite ville se livrer à une fénéantise qui engendre les vices les plus contraires à la prospérité publique ».

l'individu. Aussi lorsque la critique rationaliste s'était attaquée à ces croyances, elle y avait fait en peu de temps bien des ruines.

Nous souffrons encore de cette situation créée par l'histoire. Nous sentons que la tâche principale est, aujourd'hui, d'établir la foi profonde sur la conscience des générations actuelles.

Avec l'aide de Dieu, l'Église chrétienne vivra pour faire cette œuvre.

A travers les siècles, l'âme humaine est toujours la même. Elle porte toujours le poids d'un péché qui la charme, tout en la remplissant de tristesse et de honte. Toujours, comme le fils coupable qui a mis sa faute entre ses parents bien-aimés et lui, elle souffre d'être séparée de l'amour du Père par « l'interdit » qu'elle garde en son cœur. Toujours, elle est travaillée et chargée par les inévitables et cruelles atteintes de la vie d'ici-bas, troublée en ses profondeurs par le désordre du monde, l'injustice, la douleur et la mort.

A cette âme blessée, apportons non pas une lettre morte, une théorie imparfaite, mais un médecin, un ami, un Sauveur, mais la personne même de Jésus-Christ, mais le vivant contact avec Celui qui nous a guéris et consolés nous-mêmes.

A ceux qu'agite aujourd'hui le *Heimweh* de la foi chrétienne, à ceux qui sont à la recherche d'une direction spirituelle, d'une certitude intérieure, disons avec M. Lobstein : « La foi chrétienne ne s'obtient ni par la raison, ni par les efforts de la volonté, elle ne repose pas sur une série de vérités théoriques ou d'efforts pratiques, elle ne saurait être gagnée par le développement logique de je ne sais quelle nécessité de la pensée ou par les décrets d'un enseignement tout extérieur ; non, cette foi est produite par un fait, par un fait qui a gagné notre confiance, qui a saisi notre personna-

lité tout entière, l'a entraînée et rendue capable de se donner complètement. Ce fait, c'est la personne de Jésus-Christ qui nous donne la certitude joyeuse de la grâce de Dieu » (1).

Oui, l'Église de l'avenir, comme l'individu lui-même, *vivra par la foi*, par la puissance de vie qu'elle trouvera en Jésus-Christ.

Qu'on ne s'y trompe pas. Nous n'attendons pas le salut de l'Église du triomphe d'un parti. On peut avoir une notion exacte de ce qu'est la vraie foi évangélique et être soi-même sans vie et sans amour, et, par conséquent, sans puissance sur les âmes. On peut-être intellectuellement captif de toutes les formules du passé et avoir en Christ cette confiance du cœur qui est la vraie foi. C'est cette foi-là, qui sort d'un vivant contact avec Christ, qui transforme notre nature pécheresse et égoïste, qui nous arrache à nous-mêmes pour nous mettre tout entiers, à plein cœur, au service de nos frères, c'est cette foi-là, dans quelque parti qu'elle se trouve, qui sera la base inébranlable de l'Église de l'avenir. L'Église *vivra par la foi*.

Nous fermons notre livre sur ce mot d'espérance.

Vu : *Le Président de la soutenance,*

S. BERGER.

Vu : *Le Doyen,*

F. LICHTENBERGER.

Vu et permis d'imprimer :

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,

GRÉARD.

(1) *Revue de Théologie et de Philosophie*, mars 1895, page 102.

ERRATA

Page 9, ligne 25, *lisez* : pour qu'on n'en retrouve pas.

Page 36, note 1, après Fraisans, *lisez* : (Jura).

Page 48, note 1, au lieu de Jules-Frédéric, *lisez* : Joseph.
Au lieu de Bussurel, *lisez* : Héricourt.

Page 108, ligne 5, au lieu de Durbaun, *lisez* : Durbaum.

Page 111, ligne 9, au lieu de reçu, *lisez* : reçus.

Page 152, ligne 19, *lisez* : qui s'y rapporte.

Page 209, ligne 26, *lisez* : leur.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
INTRODUCTION	V-XII

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE I

L'ÉGLISE DE MONTBÉLIARD A LA FIN DU XVII^{me} SIÈCLE

L'Eglise de Montbéliard à la fin du XVII^{me} siècle. La fin du XVII^{me} siècle. Le luthéranisme confessionnel. Il triomphe à Tubingue. L'esprit de Tubingue importé à Montbéliard. Le duc Georges. Anne de Châtillon, sa femme. Théologie du prince. Les pasteurs. Leur attachement à la doctrine luthérienne. Leurs exagérations. La confession. L'exorcisme. La vie religieuse n'a pas disparu. Quelques témoignages sur la fidélité des pasteurs du temps.

I-14

CHAPITRE II

L'ÉGLISE DE MONTBÉLIARD SOUS LÉOPOLD-EBERHARD

Le duc Léopold-Eberhard. Son caractère. Ses exactions et ses scandales. Relâchement de la discipline ecclésiastique. Scandale donné par les Surintendants Gropp et Bocksammer. Le ministre Binninger. Exagération des jugements portés sur cette période. Les ministres fidèles.

15-23

CHAPITRE III

L'ÉGLISE DE MONTBÉLIARD SOUS LÉOPOLD-EBERHARD

(SUITE)

Spener et le piétisme. Le piétisme à Tubingue. Influences piétistes à Montbéliard. Le duc Georges. J.-J. Pelletier. L.-G. Pelletier. J.-F. Nardin.

25-45

CHAPITRE IV

LE RELÈVEMENT

Temps meilleurs. Le duc Eberhard-Louis. Son caractère. Arrivée à Montbéliard. Efforts de réorganisation politique et religieuse. L'ordonnance de 1724. Influence générale du piétisme. Léopold-Georges Pelletier. Jean-Nicolas Vallet des Barres.

47-64

CHAPITRE V

LES LUTHÉRIENS CONFESIONNELS

Les luthériens confessionnels. Léopold-Eberhard Bosen. Ses parents. Ses études. Il est appelé au gymnase de Montbéliard. Son mariage. Il devient recteur.

65-78

CHAPITRE VI

BONSEN RECTEUR

Bosen recteur. Le programme des classes d'un gymnase protestant au XVIII^{me} siècle. Succès de Bosen dans l'enseignement et l'administration. Ses travaux altèrent sa santé. Il demande à être nommé inspecteur des écoles. Après quarante années d'enseignement, il est nommé surintendant des Églises.

79-87

CHAPITRE VII

LES RÈGNES DE CHARLES-ALEXANDRE ET DE CHARLES-EUGÈNE

Les règnes de Charles-Alexandre (1733-1737) et de Charles-Eugène (1737-1793). Nouvelles tendances à Tubingue. Ch.-M. Pfaff. Bilfinger. Les Cercles pieux, Bengel. Les élèves de Pfaff et de Bilfinger.

TABLE DES MATIÈRES

383

Pages.

ger à Montbéliard. J.-J. Duvernoy. Ses premiers travaux. Il est nommé Co-Recteur, puis pasteur de l'Église allemande. Son caractère, sa piété, ses dons. Les ministres Jacquin et Fries.

89-100

CHAPITRE VIII

LES MORAVES A MONTBÉLIARD

Arrivée des Moraves à Montbéliard. Le frère Bex à Montécheroux. Frère Philippe Durbaum. Son séjour à Montbéliard. Opposition luthérienne. Plaintes des ministres contre J.-J. Duvernoy. L'Édit de 1747. Un sermon de Fries. Il est poursuivi. Le ministre Jacquin. Polémique de Bonsen. Une réunion morave à Montécheroux.

101-120

CHAPITRE IX

LE MILIEU DU SIÈCLE

Le milieu du siècle. Époque de transition. L'orthodoxie officielle. Tendance irénique. Réaction luthérienne pendant la surintendance de Bonsen. Fondation de la Caisse des Veuves. Etat de nos Églises. Mort de Bonsen.

121-131

CHAPITRE X

RAPPORTS AVEC LES CATHOLIQUES

Rapports avec les catholiques. Triste situation des paroisses des quatre Seigneuries. Polémique catholique. Le curé Pilon. Le Père Brisot. Les protestants ne répondent pas aux attaques.

133-147

CHAPITRE XI

LE PRINCE FRÉDÉRIC-EUGÈNE

Il est nommé Statbouter à vie. Sa famille. Sa cour. Tendances de la cour. Holland. J.-F. Bernard. La Baronne d'Oberkirch. L'Église. Le dernier Surintendant. J.-J. Duvernoy. Ses ouvrages. Influence morave. J.-J. Paur. J. Monnier. Les idées régnantes. Situation des Églises.

149-165

CHAPITRE XII

LA RÉVOLUTION

Triomphe de la Raison dans les idées et dans les faits. La Révolution française. L'annexion de Montbéliard à la France. Situation faite à nos Églises. Les fêtes de la Raison et de l'Être Suprême. Le désert Montbéliardais. Les pasteurs inquiétés : Perdrizet, L.-C. Cuvier, J.-F. Tuefferd, L.-F. Masson. Tendances nouvelles parmi les ministres. Beaucoup sont favorables à la Révolution. Kilg, Ch.-L. Berger, Diény. Tous cependant restent fidèles à l'idée religieuse.

167-185

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE I

L'ÉGLISE — SA CONSTITUTION

L'Église. Sa Constitution. Ses autorités. Le Prince. Le Conseil ecclésiastique. Le Surintendant. Les ministres. La paroisse.

189-203

CHAPITRE II

LE CULTE

L'organisation du culte. Les services du dimanche et de la semaine. Les premiers essais liturgiques. La liturgie de 1741. Étude de cette liturgie.

205-223

CHAPITRE III

LA LITURGIE DE 1766

Révision de la liturgie de 1741. Les ministres J.-J. Duvernoy, Surleau et Grammont sont chargés de ce travail. Rôle de Bensen. Étude de la liturgie de 1766.

225-239

TABLE DES MATIÈRES

385

Pages.

CHAPITRE IV

LA PRÉDICATION

La prédication protestante au XVI^m siècle. Son évolution dans les siècles suivants. La prédication à Montbéliard. Elle est savante et orthodoxe. Caractère intellectualiste et polémique de la Prédication. Abus de la dogmatique. Corruption du goût.

241-259

CHAPITRE V

LA PRÉDICATION (SUITE)

Réaction homilétique. Le piétisme. J.-J. Pelletier. J.-F. Nardin. Berdot et L.-G. Pelletier. La prédication morave. J.-J. Duvernoy et ses amis. La prédication orthodoxe. Son dogmatisme. Réaction antiscolastique. La prédication de la période révolutionnaire. Jugement général.

261-284

CHAPITRE VI

LE CHANT SACRÉ

Le chant utile auxiliaire de la Réforme. Que chanter dans le nouveau culte, des Chansons spirituelles ou les Psaumes ? Calvin se décide pour les Psaumes. Ils sont introduits à Montbéliard. Premières luttes entre les Psaumes et les cantiques. Les cantiques de Thourelot et de S. Cucuel. Les Psaumes restent seuls en usage dans nos Églises. Le supplément de 1724 introduit la Révision des Psaumes. Vœux d'une partie du clergé en faveur des cantiques. Le recueil de 1732. Il n'est pas adopté dans nos Églises. Bensen reprend la polémique contre les Psaumes. Il s'efforce de doter nos Églises luthériennes de langue française de l'Hymnaire qui leur manque.

285-305

CHAPITRE VII

LES « CANTIQUES SPIRITUELS » DE BENSEN

ET LEURS DESTINÉES

Le recueil de Bensen. Occasion qui le fait naître. Correspondance avec le ministre Ott, de Strasbourg. Les cantiques paraissent en 1747 avec l'approbation de la faculté de théologie de Strasbourg. Étude critique de l'œuvre de Bensen. Ses qualités. Ses défauts. Une nouvelle édition paraît en 1758. Colère du Recteur. Emprunts divers faits à son œuvre. Ce qu'il en reste aujourd'hui.

307-330

CHAPITRE VIII

L'ENSEIGNEMENT CATÉCHÉTIQUE

La Réforme et le catéchisme. Le premier catéchisme de Montbéliard dans la liturgie de Toussain. Le catéchisme de Brenz remplace le précédent. Le Livret des communicans de S. Cucuel. L'École sainte de Bartbol. Les manuels catéchétiques de Binninger et S. Méquillet. Abus de la mémorisation pure et simple. Réaction du piétisme. Le catéchisme de 1730. Le grand catéchisme de Zuegel et J.-F. Duvernoy. Introduction de la confirmation. Résultats des mesures prises dès 1724 pour le relèvement de l'enseignement religieux.

331-351

CHAPITRE IX

LA DISCIPLINE

La discipline ecclésiastique. Ses organes. Le Prince. Le pasteur. Le Consistoire local. Le Conseil ecclésiastique.

353-365

CHAPITRE X

LA VIE RELIGIEUSE ET MORALE

La vie religieuse. Les mœurs. Les ministres. Les classes dirigeantes. Les Bourgeois. Conclusion. Les leçons du passé. Les espérances de l'avenir.

367-379

